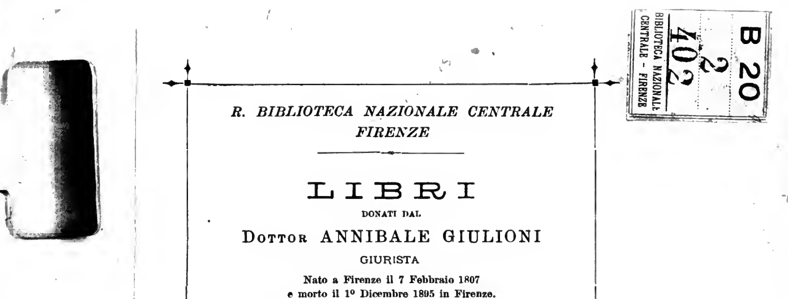


HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

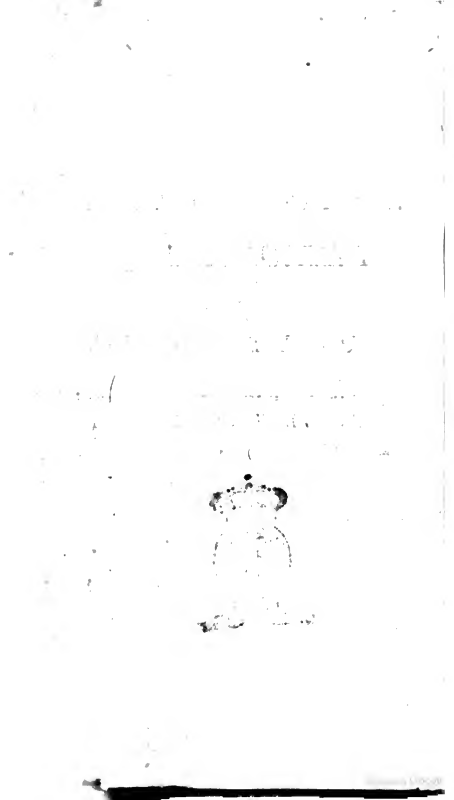
ET

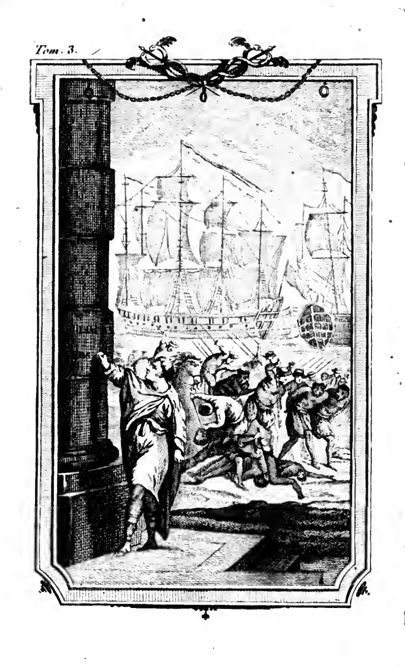
POLITIQUE.



TOME TROISIEME.

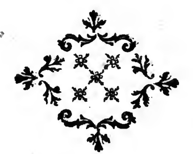





Tom. 3.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
Des Établissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME TROISIEME.



A LA HAYE,
Chez GOSSE, Fils.

M. DCC. LXXVI.

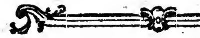



TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Établissements Espagnols dans cette partie du nouveau monde.

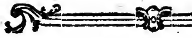



TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Établissements Espagnols dans cette partie du nouveau monde.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changements arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination.

LIVRE HUITIEME.

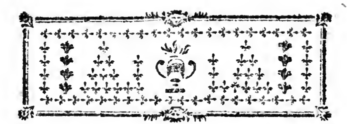
Conquête du Chili & du Paraguay par l'Espagne. Principes sur lesquels cette nation conduit ses colonies.

LIVRE NEUVIEME.

Etablissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique ; conquête du Mexique ; établiſſements Eſpagnols dans cette partie du nouveau monde.

CHAPITRE PREMIER.

Parallele de l'hiſtoire ancienne & moderne.

L'HISTOIRE ancienne offre un magnifique ſpectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques

& d'événements extraordinaires, deviendra de plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera plus rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé le temps de la fondation & du renversement des empires! Il ne se trouvera plus, l'homme devant qui *la terre se taisoit!* Les nations, après de longs ébranlements, après les combats de l'ambition & de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre, pour la prise de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puissants: on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est seche & petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journaliere a succédé aux troubles & aux orages; & l'on voit, avec peu d'intérêt, des esclaves plus ou moins avilis, se battre avec leurs chaînes pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroît avoir pris une assiette solide & durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses, dans un degré pres-

que égal. Elles se presseront les unes les autres ; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion & l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ont cessé. Ce levier, dont l'extrêmité est sur la terre, & le point d'appui dans le ciel, est rompu ; & les souverains commencent à s'appercevoir, non pas pour le bonheur de leurs peuples, dont ils ne se soucient guere, mais pour leur propre intérêt, que le grand point est de réunir la sûreté & les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontieres, & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs & d'échanges, qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers ; mais ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre, au milieu des nations commerçantes, est un incendie qui les ravage toutes ; c'est un procès qui menace la fortune d'un grand négociant, & qui fait pâlir tous ses créanciers. Le temps n'est pas loin, où la sanction tacite des gouvernements s'étendra aux engage-

ments particuliers des ſujets d'une nation avec les ſujets d'une autre, & où ces banqueroutes, dont les contre-coups ſe font ſentir à des diſtances immenſes, deviendront des conſidérations d'état. Dans ces ſociétés mercantiles, la découverte d'une iſle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établiſſement d'un comptoir, l'invaſion d'une branche de commerce, la conſtruction d'un port deviendront les tranſactions les plus importantes; & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçants philoſophes, comme elles l'étoient autrefois par des hiſtoriens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvoit ſeule fournir des aliments à notre curioſité. Une vaſte terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes ſans récoltes, des tréſors ſans poſſeſſeurs, des ſociétés ſans police, des hommes ſans mœurs; combien un pareil ſpectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'inſtruction pour un Locke, un Buffon, un Monteſquieu! Quelle lecture eût été auſſi ſurprenante, auſſi délicieuſe, auſſi pathétique que le récit de leur voyage! Mais l'image de la nature brute & ſauvage eſt déjà défigurée. Il faut ſe

hâter d'en rassembler les traits à demi effacés, après avoir fait connoître les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux hasard conduisit d'abord dans cet autre hémisphere.

CHAPITRE II.

Anciennes révolutions de l'Espagne.

L'ESPAGNE, connue dans les premiers âges sous le nom d'Hespérie & d'Ibérie, étoit habitée par des peuples, qui, défendus d'un côté par la mer, & gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, & se gouvernoient par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu sortie de la barbarie, par quelque foible liaison qu'elle avoit avec les étrangers; mais les habitants des côtes de l'Océan ressembloient à tous les peuples, qui ne connoissent d'autre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laissoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire supporter

les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étoient le plus distinguées dans cet exercice, recevoient des éloges publics.

Telle étoit la situation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournerent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitants. Ces négociants qui couvroient la Méditerranée de leurs vaisseaux, se présenterent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités sans nombre. L'appât d'un commerce, en apparence si avantageux, séduisit à tel point les Espagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir sur les côtes, des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissements devinrent insensiblement des forteresses, dont une puissance plus rusée que guerriere profita, pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguer l'Espagne, avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Les Carthaginois, devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuse

partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriser les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fournissoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet esprit de tyrannie passa de la république au général, à l'officier, au soldat, au négociant même. Une conduite si violente jeta les provinces soumises dans le désespoir, & inspira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug si dur. Ces dispositions déterminerent les unes & les autres à accepter des secours aussi funestes que leurs maux étoient cruels. L'Espagne devint un théatre de jalousie, d'ambition & de haine entre Rome & Carthage.

Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour savoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendroit. Peut-être ne seroit-il resté ni à l'une ni à l'autre, si les Espagnols, spectateurs tranquilles des événements, eussent laissé le temps aux nations rivales de se consumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces scenes sanglantes, ils se trouverent esclaves des

Romains, & continuerent à l'être jusqu'au cinquieme siecle.

Bientôt la corruption des maîtres du monde inspira aux peuples sauvages du Nord, l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées & mal défendues. Les Sueves, les Alains, les Vandales, les Goths passerent les Pyrénées. Accoutumés au métier des brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens, & ils se firent une guerre vive. Les Goths plus habiles ou plus heureux soumirent leurs ennemis, & composerent de toutes les Espagnes un état, qui, malgré le vice de ses institutions, malgré les rapines des Juifs qui en étoient les seuls commerçants, se soutint jusqu'au commencement du huitieme siecle.

A cette époque, les Maures qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises, passent la mer. Ils trouvent un roi sans mœurs & sans talents; beaucoup de courtisans, & point de ministres; des soldats sans valeur, & des généraux sans expérience; des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, & disposés à changer de maître; des rebelles qui se joignent à eux, pour tout ravager,

tout brûler, tout maſſacrer. En moins de trois ans, l'empire des chrétiens eſt détruit, & celui des infideles établi ſur des fondements ſolides.

L'Eſpagne dut à ſes vainqueurs des ſemences de goût, d'humanité, de politeſſe, de philoſophie, pluſieurs arts, & un aſſez grand commerce. Ces jours brillants ne durerent pas long-temps; ils furent éclipſés par les innombrables ſectes qui ſe formerent parmi les conquérants, & par la faute qu'ils firent de ſe donner des ſouverains particuliers dans toutes les villes conſidérables de leur domination.

Pendant ce temps-là, les Goths, qui, pour ſe dérober au joug des Mahométans, avoient été chercher un aſyle au fond des Aſturies, ſuccomboient ſous le joug de l'anarchie, croupiſſoient dans une ignorance barbare, étoient opprimés par des prêtres fanatiques, languiſſoient dans une pauvreté inexprimable, ne ſortoient d'une guerre civile que pour entrer dans une autre. Trop heureux, dans le cours de ces calamités, d'être oubliés ou ignorés, ils étoient bien éloignés de ſonger à profiter des diviſions de leurs ennemis. Mais auſſi-tôt que la couronne, d'abord élective, fut devenue héréditaire au dixieme

fiecle ; que la nobleffe & les évêques eurent perdu la faculté de troubler l'état ; que le peuple, forti d'efclavage, eut été appellé au gouvernement, on vit fe ranimer l'efprit national. Les Arabes, preffés de tous les côtés, furent dépouillés fucceffivement. A la fin du quinzieme fiecle, il ne leur reftoit qu'un petit royaume.

Leur décadence auroit été plus rapide, s'ils avoient eu affaire à une puiffance qui pût réunir vers un centre commun, toutes les conquêtes qu'on faifoit fur eux. Les chofes ne fe pafferent pas ainfi. Les Mahométans furent attaqués par différents chefs, dont chacun forma un état indépendant. L'Efpagne fut divifée en autant de fouverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de temps, de fucceffions, de guerres, de révolutions, pour que ces foibles états fe trouvaffent fondus dans ceux de Caftille & d'Aragon ! Enfin, le mariage d'Ifabelle & de Ferdinand ayant heureufement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Efpagne, on fe trouva des forces fuffifantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état, qui faifoit à peine la huitieme partie de la péninfule, avoit été

toujours floriſſant, depuis l'invaſion des Sarraſins : mais il avoit vu croître ſes proſpérités, à meſure que les conquêtes des chrétiens avoient déterminé un plus grand nombre d'infideles à s'y réfugier. Il comptoit trois millions d'habitants. Le reſte de l'Europe n'offroit pas des terres auſſi-bien cultivées, des manufactures auſſi nombreuſes & auſſi parfaites, une navigation auſſi ſuivie, auſſi étendue. Le revenu public montoit à ſept millions de livres, richeſſe prodigieuſe dans un temps où l'or & l'argent étoient très-rares.

Tant d'avantages, loin de détourner les ſouverains de la Caſtille & de l'Aragon, d'attaquer Grenade, furent les motifs qui les pouſſerent le plus vivement à cette entrepriſe. Il leur fallut dix ans d'une guerre ſanglante & opiniâtre, pour ſubjuguer cette floriſſante province. La conquête en fut achevée par la priſe de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.



CHAPITRE III.

Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.

CE fut dans ces circonſtances glorieuſes, qu'un homme obſcur, plus avancé que ſon ſiecle dans la connoiſſance de l'aſtronomie & de la navigation, propoſa à l'Eſpagne heureuſe au dedans, de s'agrandir au dehors. Chriſtophe Colomb ſentoit, comme par inſtinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raiſon même traitoit de chimere, & la ſuperſtition d'erreur & d'impiété étoient, aux yeux de cet homme de génie, une vérité inconteſtable. Plein de cette idée, l'une des plus grandes qui ſoient entrées dans l'eſprit humain, il propoſa à Gênes, ſa patrie, de mettre ſous ſes loix un autre hémiſphere. Mépriſé par cette petite république, par le Portugal, où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver diſpoſée à toutes les entrepriſes maritimes, il porta ſes vues & ſes projets à Iſabelle.

Les miniſtres de cette princeſſe prirent d'abord pour un viſionnaire, un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-temps avec cette hauteur inſultante que les hommes en place affectent ſi ſouvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthouſiaſme qui les roidit contre les jugements de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petiteſſes de l'avarice, les délais de la pareſſe. Son ame ferme, élevée, courageuſe, ſa prudence & ſon adreſſe le firent enfin triompher de tous les obſtacles. On lui accorda trois petits vaiſſeaux, & quatre-vingt-dix hommes. Il partit le 3 août 1492, avec le titre d'amiral, & de vice-roi des iſles & des terres qu'il découvriroit.

Après une longue navigation, ſes équipages, épouvantés de l'immenſe étendue des mers qu'ils avoient miſe entr'eux & leur patrie, commencerent à déſeſpérer de trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmuroient, & pluſieurs fois on propoſa de jeter Colomb dans les flots, & de retourner en Eſpagne. L'amiral diſſimula le plus qu'il lui fut poſſible; mais quand il vit le mécontentement prêt à éclater,

il déclara lui-même que si dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route de l'Europe. Depuis quelque temps il trouvoit le fond avec la sonde; & des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

CHAPITRE IV.

Arrivée de Colomb dans le nouveau monde.

CE fut au mois d'octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Espagne n'étoit capable de penser qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différents d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyerent, après les avoir comblés de caresses & de présents.

Il n'en fallut pas davantage pour raſſurer toute la nation.

Ces peuples vinrent ſans armes ſur le rivage. Pluſieurs entrerent dans les vaiſſeaux ; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Eſpagnols ſur leurs épaules, pour les aider à deſcendre à terre. Les habitants des iſles voiſines montrerent la même douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfants leur alloient chercher des vivres. On rempliſſoit du coton le plus fin, les lits ſuſpendus dans leſquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Eſpagnols : ils en virent. Pluſieurs ſauvages portoient des ornements de ce riche métal ; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la ſimplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne furent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, ſans barbe & ſans poil ſur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits, qu'on

auroit dès-lors traités inhumainement, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importants sur les contrées voisines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au nord d'une grande isle, que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole : elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres isles, qui l'avoient suivi sans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande isle étoit le pays qui leur fournissoit ce métal, dont les Espagnols étoient si avides.



CHAPITRE V.

Usages des habitants de l'Isle de Hayti, connue depuis sous le nom d'Isle Espagnole.

L'ISLE de Hayti, qui a deux cents lieues de long, sur soixante, & quelquefois quatre-vingts de large, est coupée dans toute sa largeur de l'est à l'ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses, qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés caciques, d'autant plus absolus, qu'ils étoient fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient entiérement nus. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de maïs, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leurs jours sans inquiétude & dans une douce indo-

lence. Leur temps s'employoit à danſer, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'eſprit, à ce que diſent les Eſpagnols ; & en effet, des inſulaires, ſéparés des autres peuples, ne doivent avoir que peu de lumieres. Les ſociétés iſolées s'éclairent lentement & difficilement : elles ne s'enrichiſſent d'aucune des découvertes que le temps & l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des haſards qui menent à l'inſtruction eſt plus borné pour elles.

Ce ſont les Eſpagnols eux-mêmes, qui nous atteſtent que ces peuples étoient humains, ſans malignité, ſans eſprit de vengeance, preſque ſans paſſions.

Ils ne ſavoient rien, mais ils n'avoient aucun deſir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils ſe livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur hiſtoire, leur morale étoient renfermées dans un recueil de chanſons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables ſur l'origine du genre humain.

On ſait peu de choſes ſur leur religion, à laquelle ils n'étoient pas fort attachés ; & il y a apparence que ſur cet article

comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'êtres mal-faisants. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un dieu mal-faisant n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques privileges, quelques distinctions, mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle se faisoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur; c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorisée par les loix & par les mœurs; & ils attribuoient aux prétendus excès des insulaires, un mal qu'un médecin philosophe prouve, sur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc avec des fleches d'un bois, dont la pointe durcie au feu étoit quelquefois

garnie de pierres tranchantes, ou d'aretes de poiſſon. Les ſimples habits des Eſpagnols étoient des cuiraſſes impénétrables contre ces fleches lancées avec peu d'adreſſe. Ces armes jointes à de petites maſſues, ou plutôt à de gros bâtons, dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit compoſé de différentes claſſes, dont une s'arrogeoit une eſpece de nobleſſe; mais on ſait peu quelles étoient les prérogatives de cette diſtinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple, ignorant & ſauvage, avoit auſſi des ſorciers, enfants ou peres de la ſuperſtition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces inſulaires. Mais il leur fit ſentir auſſi, que ſans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets ſurprenants de ſon artillerie, dont il fit des épreuves en leur préſence, les convainquirent de ce qu'il leur diſoit. Les Eſpagnols leur parurent des hommes deſcendus du ciel; & les préſents qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de ſimples curioſités, mais des choſes ſacrées. Cette erreur étoit avantageuſe. Elle ne fut détruite par aucun acte de foibleſſe ou de cruauté. On donnoit à

ces ſauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des ſonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers moments de cette union, Colomb marqua la place d'un établiſſement qu'il deſtinoit à être le centre de tous les projets qu'il ſe propoſoit d'exécuter. Il conſtruiſit un petit fort avec le ſecours des inſulaires, qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laiſſa trente-neuf Caſtillans; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'iſle, il fit voile pour l'Eſpagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalouſie, d'où ſept mois auparavant il étoit parti. Il ſe rendit par terre à Barcelone, où étoit la cour. Ce voyage fut un triomphe. La nobleſſe & le peuple allerent au devant de lui, & le ſuivirent en foule juſqu'aux pieds de Ferdinand & d'Iſabelle. Il leur préſenta des inſulaires, qui l'avoient ſuivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiſeaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuſes. Cette multitude d'objets étrangers, expoſée aux yeux d'une nation, dont la vanité & l'imagination exagerent tout, lui fit voir au loin, dans le temps & l'eſpace, une ſource inépui-

ſable de richeſſes qui devoit couler éternellement dans ſon ſein. L'enthouſiaſme gagna juſqu'aux ſouverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir & s'aſſeoir, comme un grand d'Eſpagne. Il leur raconta ſon voyage. Ils le comblerent de careſſes, de louanges, d'honneurs; & bientôt après, il repartit avec dix-ſept vaiſſeaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A ſon arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cents ſoldats, trois cents ouvriers, des miſſionnaires, les grains, les fruits, les animaux domeſtiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde, Colomb trouva qu'on avoit ruiné ſa forteresse, & maſſacré tous les Eſpagnols. Ils s'étoient attiré ce traitement, par leur orgueil, leur licence & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas, après les éclairciſſements qu'il ſe fit donner; & il eut le bonheur de perſuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre temps. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter un jour tant de ſang, à les exploiter, à conſtruire des forts dans leur voiſinage, à y établir des garniſons ſuffiſantes pour aſſurer les travaux.

CHAPITRE VI.

Cruautés exercées sur les Indiens de l'Isle Espagnole.

PENDANT ce temps, les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur humide du climat; & le petit nombre des cultivateurs envoyés pour les renouveller dans des régions où la végétation est si prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre, invités à les remplacer, se refuserent à une occupation qui devoit assurer leur subsistance. La paresse commençoit à être en honneur en Espagne. Ne rien faire, c'étoit vivre en gentilhomme; & le dernier soldat dans un pays où il se trouvoit le maître, vouloit vivre noblement. Les insulaires leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient sans cesse des aliments & de l'or. Ces malheureux se lasserent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les insatiables Espagnols. Dès ce moment, on ne vit plus en eux que des traîtres & des esclaves

rebelles, dont on se permit de verser le sang.

Colomb qui continuoit ses découvertes, averti que les Indiens, aigris par ces traitements barbares, méditoient un soulévement, revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les esprits; mais il fut entraîné par les clameurs séditieuses de ses féroces & avides soldats, dans des hostilités qui n'étoient ni selon son cœur, ni dans ses principes. Avec deux cents fantassins & vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée qu'on prétend avoir été de cent mille hommes, dans le lieu où fut bâtie, depuis, la ville de San-Iago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoit sur-tout frappés d'étonnement. Plusieurs étoient assez simples pour croire que l'homme & le cheval n'étoient qu'un seul & même animal, ou une espece de divinité. Quand cette impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible résistance. Le feu du canon, les piques, une

une diſcipline inconnue les auroient aiſément diſperſés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demanderent la paix & l'obtinrent, à condition qu'ils cultiveroient la terre pour les Eſpagnols, & qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt inſupportables à ces inſulaires. Pour s'y ſouſtraire, ils ſe réfugierent dans les montagnes, où ils eſpéroient que la chaſſe & des fruits ſauvages leur donneroient le peu de ſubſiſtance dont ils avoient beſoin; tandis que leurs ennemis, dont chacun conſommoit la nourriture de dix Indiens, ſe voyant privés de vivres, ſeroient obligés de repaſſer les mers. Ils ſe tromperent. Les Caſtillans ſe ſoutinrent par les rafraîchiſſements qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la pourſuite de leurs affreux projets. Leur rage les conduiſit dans les lieux qu'on croyoit inacceſſibles. Ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer des hommes. On vit des Eſpagnols qui firent vœu de maſſacrer tous les jours douze Indiens, en l'honneur des douze apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'iſle

avoit un million d'habitants. Tous les monuments atteſtent que ce nombre n'eſt pas exagéré, & il eſt conſtant que la population étoit conſidérable.

Ce qui avoit échappé à la miſere, à la fatigue, à la frayeur & au glaive, fut obligé de ſe livrer à la diſcrétion du vainqueur, qui uſa de ſes avantages avec d'autant plus de rigueur, qu'il n'étoit pas contenu par la préſence de Colomb. Ce grand homme étoit repaſſé en Eſpagne, pour inſtruire la cour de ces barbaries, que le caractere de ſes inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ſes navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant ſon abſence, la méſintelligence, l'eſprit de haine & de rebellion diviſerent la colonie qu'il avoit laiſſée ſous les ordres de ſon frere. On n'obéiſſoit que lorſqu'il y avoit quelque cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des tréſors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confuſion renaiſſoit. Le deſir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin diviſoient ces avides vainqueurs. L'autorité n'étoit plus écoutée; & les ſubalternes n'étoient pas plus

ſoumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à ſe faire ouvertement la guerre.

Les Indiens, quelquefois acteurs, & toujours témoins de ces ſcenes ſanglantes & odieuſes, reprirent un peu de courage. Leur ſimplicité ne les empêcha pas d'entrevoir qu'il ſeroit poſſible de ſe défaire d'un petit nombre de tyrans qui paroiſſoient avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que la haine implacable qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet eſpoir les échauffoit. Une confédération, conduite avec plus d'art qu'on ne l'auroit ſoupçonné, prenoit de la conſiſtance. Peut-être les Eſpagnols, qu'un ſi grand péril n'empêchoit pas de continuer à ſe détruire, auroient-ils ſuccombé, ſi dans ces circonſtances critiques Colomb ne fût revenu d'Europe.

L'accueil diſtingué qu'il y avoit reçu, n'avoit fait ſur les peuples qu'une impreſſion paſſagere. Le temps qui amene la réflexion à la ſuite de l'enthouſiaſme, avoit fait diſparoître tout l'empreſſement qu'on avoit d'abord marqué pour ſe rendre dans le nouveau monde. On ne réchauffoit pas les eſprits, par tout ce qu'on publioit de ſes richeſſes, par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus; les

maladies cruelles & honteuſes de la plupart ; ce qu'on diſoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, de la diſette qu'on y éprouvoit ; la répugnance à obéir à un étranger dont on blâmoit la ſévérité, peut-être la crainte de contribuer à ſa gloire : toutes ces cauſes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux ſujets de la couronne de Caſtille, les ſeuls des Eſpagnols auxquels il fut alors permis d'y paſſer.

Il falloit pourtant des colons. L'amiral propoſa de les prendre dans les priſons, parmi les malfaiteurs ; de dérober les plus grands ſcélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire ſervir à étendre la puiſſance de leur patrie, dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvénients pour des colonies ſolidement établies, où la vigueur des loix & la pureté des mœurs euſſent pu contenir ou réprimer la licence de quelques ſujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne ſe purgera jamais du levain & de l'écume qui entrerent dans la maſſe des premieres populations que l'Europe y jeta. Colomb fit bientôt la triſte expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inspiré dans la traversée, sinon des principes élevés, du moins des sentiments honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéissance, qu'on eût été forcé d'imiter, qu'on eût peut-être aimé à suivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, & donné de la consistance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole étant encouragée par ces succès à de plus grands efforts, on eût formé de nouveaux établissements qui auroient étendu la gloire, les richesses & la puissance de l'Espagne. Peu d'années devoient amener ces grands événements; une mauvaise idée gâta tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb, joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni subordination, ni bienséances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit sur-tout contre l'amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ses ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme

extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que fon génie & fes travaux lui avoient acquife. Sa vie fut un contrafte perpétuel de ce qui éleve & de ce qui flétrit l'ame des conquérants. Toujours en butte aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à foutenir les caprices d'une cour orgueilleufe & défiante, qui tour-à-tour le récompenfoit & le puniffoit, lui rendoit fa confiance & le difgracioit.

La prévention du miniftere d'Efpagne contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eût jamais faite, alla fi loin, qu'on envoya dans le nouveau monde un arbitre pour juger entre Colomb & fes foldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéreffé, le plus injufte, le plus emporté de ceux qui étoient paffés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'amiral dans les fers, & le fait conduire en Efpagne, comme le plus vil des criminels. La cour, honteufe d'un traitement fi ignominieux, lui rend la liberté; mais fans le venger de fon oppreffeur, fans le rétablir dans fes charges. Telle fut la fin de cet homme fingulier, qui avoit étonné l'Europe, en ajoutant une quatrieme partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe fi long-temps

dévaſté & ſi peu connu. La reconnoiſſance publique auroit dû donner, à cet hémiſphere étranger, le nom du hardi navigateur qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dût à ſa mémoire; mais, ſoit envie, ſoit inattention, ſoit jeu de la fortune, qui diſpoſe auſſi de la renommée, il n'en fut pas ainſi. Cet honneur étoit réſervé au Florentin Améric Veſpuce, quoiqu'il ne fît que ſuivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainſi le premier inſtant où l'Amérique fut connue du reſte de la terre, fut marqué par une injuſtice, préſage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théatre.

Elles ſe multiplierent après la chûte de Colomb & la mort d'Iſabelle. Juſqu'alors les Inſulaires, quoique condamnés à des corvées deſtructives, à des tributs exceſſifs, avoient continué à vivre, dans leurs bourgades, ſelon leurs uſages, & ſous le gouvernement de leurs caciques. En 1506, Ferdinand fut ſollicité de les répartir entre les conquérants, pour être employés aux travaux des mines, ou à tous les uſages que des tyrans pourroient en faire. La religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce ſyſtême

extravagant d'inhumanité. Tout le temps, disoit-on, qu'on laissera à ces barbares le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront jamais le christianisme, & ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque, sur la foi des théologiens que leurs dogmes exclusifs portent toujours aux partis violents, accorda ce qu'on demandoit. L'isle entiere fut partagée en un grand nombre de districts. Chaque Espagnol, sans distinction de Castillan & d'Aragonois, obtint un district selon son grade, son crédit ou sa naissance. Les Indiens, qu'on y attacha, furent dès ce moment des esclaves qui devoient leurs sueurs & leur sang à leurs maîtres. Cette horrible disposition fut suivie, depuis, dans tous les établissements du nouveau monde.

Les mines donnerent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner à la cinquieme partie.

Les trésors, qui venoient de Saint-Domingue, enflammerent la cupidité de ceux-là mêmes qui ne vouloient point passer les mers. Les grands & les gens

en place obtinrent de ces poſſeſſions, qui procuroient des richeſſes ſans travail. Ils les faiſoient régir par des agents qui avoient à faire leur fortune, en augmentant celle de leurs commettants. On vit alors, ce qui ne paroiſſoit pas poſſible, un accroiſſement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays ſe trouverent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher, ſur le continent & dans les iſles voiſines, d'autres ſauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faiſoit relever à force de coups, ceux qui ſuccomboient ſous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux ſexes, qu'à la dérobée. Les hommes périſſoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-ſaine, inſuffiſante, achevoit d'épuiſer des corps excédés de fatigues. Le lait tariſſoit dans le ſein des meres. Elles expiroient de faim, de laſſitude, preſſant contre leurs mamelles deſſéchées, leurs enfants morts ou mourants. Les peres s'empoiſonnoient. Quelques-uns ſe pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs femmes & leurs enfants. Leur race n'eſt plus.

Avant que ces ſcenes d'horreur euſſent entiérement dévaſté les premiers établiſſements des Eſpagnols, dans le nouveau monde, ils en avoient formé d'autres moins conſidérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velaſquez, fondateur de ce dernier, voulut que ſa colonie partageât, avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent, & il choiſit François Hernandez, de Cordoue, pour cette deſtination glorieuſe. Il lui donna trois vaiſſeaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'enlever des eſclaves, ou de faire la traite de l'or, ſelon les circonſtances. Ce voyage, qui eſt de 1517, ne produiſit pas d'autre événement que la connoiſſance de Lyucatan.

Jean de Gryalva, expédié l'année ſuivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit ſa commiſſion avec intelligence. Il fit plus; il parcourut la côte de Campêche, pouſſa ſa navigation encore plus au Nord, & débarqua dans tous les lieux où la deſcente ſe trouva facile. Quoiqu'il n'eût pas été toujours accueilli favorablement, ſon expédition eut un grand ſuccès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumieres ſuffiſantes ſur l'étendue, les richeſſes & les forces du Mexique.

CHAPITRE VII.

Départ de Cortez pour la conquête du Mexique; ce qui lui arrive à Tabasco.

LA conquête de ce grand empire parut au dessus de l'ame de Gryalva. La voix publique nommoit, pour l'exécution de ce projet, Fernand Cortez, plus connu alors par les espérances qu'il donnoit, que par de grandes choses qu'il eût déjà faites. Ses partisans prétendoient qu'il avoit une force de corps propre à supporter les plus grands travaux; le talent de la parole au souverain degré; une sagacité qui lui faisoit tout prévoir; une présence d'esprit, que les événements les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais; une grande abondance de moyens; l'art de subjuguer les esprits qui se refusoient à la conciliation; une constance qui l'empêchoit de revenir jamais sur ses pas; cet enthousiasme de gloire qu'on a toujours regardé comme la premiere vertu des héros. La multitude qui n'a, qui ne peut avoir que le succès pour regle de ses jugements, a long-temps adopté cette opinion

avantageuse. Depuis que la philosophie a commencé à jeter du jour sur l'histoire, il est devenu douteux si les défauts de Cortez ne l'emportoient pas sur ses qualités.

Quoi qu'il en soit, cet homme, devenu depuis si célebre, n'eut pas été plutôt choisi par Velasquez pour l'entreprise la plus importante qui eût été encore formée dans le nouveau monde, qu'il se vit entouré de tout ce qui se sentoit un puissant attrait pour la renommée & pour la fortune. Après avoir surmonté les obstacles que la jalousie & la haine lui susciterent, il mit à la voile, le 10 février 1519. Cinq cents huit soldats, cent neuf matelots, les officiers nécessaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie composoient ses forces. Ces moyens, tout foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que son nom dans les tentatives qu'on faisoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nouveaux établissements. Tout s'exécutoit aux dépens des particuliers. Ils se ruinoient s'ils étoient malheureux ; mais leurs succès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premieres expéditions, jamais elle ne forma de

plan, jamais elle n'ouvrit ses tréfors, jamais elle ne leva des troupes. La foif de l'or, & l'efprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient feuls l'induftrie & l'activité. Ces aiguillons étoient fi puiffants, que non-feulement le peuple, mais beaucoup de perfonnes, d'un rang diftingué, voloient parmi les fauvages à la zone torride, fous un ciel le plus fouvent malfain. Peut-être n'y avoit-il alors fur la terre que l'Efpagnol affez frugal, affez endurci à la fatigue, affez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud, pour fupporter tant d'incommodités.

Cortez, qui avoit éminemment ces qualités, attaque, en paffant, les Indiens de Tabafco, les bat plufieurs fois, leur accorde la paix, fait alliance avec eux, & emmene plufieurs de leurs femmes, qui le fuivent avec joie. Cet empreffement avoit une caufe trop légitime.

En Amérique, les hommes fe livroient généralement à cette débauche honteufe qui choque la nature & pervertit l'inftinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foibleffe phyfique, qui, cependant, devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la caufe dans la chaleur du climat, dans le mépris pour un fexe foible, dans l'infipidité du plaifir

entre les bras d'une femme haraſſée de fatigues, dans l'inconſtance du goût, dans la bizarrerie qui pouſſe en tout à des jouiſſances moins communes, dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chaſſes qui ſéparoient quelquefois, pendant des mois entiers, l'homme de la femme, ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme? Le reſte n'eſt plus que la ſuite d'une paſſion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du ſang, le ſentiment patriotique : ſans compter qu'il eſt des actions auxquelles les peuples policés ont attaché, avec raiſon, des idées de moralité tout-à-fait étrangeres à des ſauvages.

Quoi qu'il en ſoit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit ſe précipiter ſans ménagement dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigre, & dont les mains avares dégoûtoient de ſang. Tandis que les reſtes infortunés de ces nations ſauvages cherchoient à mettre entr'eux & le glaive qui les pourſuivoit, des déſerts immenſes; des femmes juſqu'alors trop

négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfants & de leurs époux massacrés, alloient chercher leurs exterminateurs jusque dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévoroit. Parmi les causes qui contribuerent à la conquête du nouveau monde, on doit compter cette fureur des femmes Américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurerent souvent des vivres, & qui, quelquefois, leur découvrirent des conspirations.

La plus célebre de ces femmes fut appellée Marina. Quoique fille d'un cacique assez puissant, elle fut, par des événements singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa premiere enfance. De nouveaux hasards l'avoient conduite à Tabasco avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure & de ses graces, ils la distinguerent. Leur général lui donna son cœur, & lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassements, elle apprit bientôt le Castillan. Cortez, de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractere de son amante; & il n'en fit pas seulement son interprete, mais encore son conseil. De l'aveu

de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

CHAPITRE VIII.

Cortez arrive au Mexique ; ses combats contre Tlascala.

CET empire n'étoit fondé, dit-on, que depuis un peu plus d'un fiecle. Pour ajouter foi à une chofe fi peu croyable, il faudroit d'autres témoignages que ceux des Efpagnols, qui n'avoient ni le talent, ni la volonté de rien examiner ; il faudroit une autre autorité que celle de leurs fanatiques prêtres, qui vouloient établir leur propre fuperftition fur les ruines du culte de ces peuples. Que fauroit-on de la Chine, fi les Portugais avoient pu l'incendier, la bouleverfer ou la détruire comme le Bréfil ? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de fes livres, de fes loix & de fes mœurs ? Quand on aura laiffé pénétrer au Mexique quelques philofophes, pour y déterrer & défricher les ruines de fon hiftoire ; que ces favants ne feront pas des moines ni des Efpagnols,

mais des Anglois, des François qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité : peut-être alors la ſaura-t-on, ſi la barbarie n'a pas détruit les anciens monuments qui pouvoient en marquer la trace.

On n'a pas des lumieres plus certaines ſur les fondateurs de l'empire, que ſur l'époque de ſa fondation. C'eſt encore une de ces connoiſſances que l'ignorance des Eſpagnols a dérobées à notre curioſité. Leurs crédules hiſtoriens ont écrit d'une maniere incertaine & vague, que des barbares ſortis du Nord de ce continent, mais qui formoient un corps de nation, avoient réuſſi à ſubjuguer ſucceſſivement des ſauvages, nés ſous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en ſociété, ou qui ne compoſoient que des ſociétés peu nombreuſes.

Tout ce qu'il eſt permis d'aſſurer, c'eſt que le Mexique obéiſſoit à Montezuma, lorſque les Eſpagnols aborderent aux côtes de l'empire. Le ſouverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaſte domination, des couriers, placés de diſtance en diſtance, inſtruiſoient rapidement la cour de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches conſiſtoient en

des toiles de coton, où étoient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les figures étoient entremêlées de caracteres hiéroglyphiques, qui suppléoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un prince que sa valeur avoit élevé au trône, dont les conquêtes avoient étendu l'empire, qui avoit des armées nombreuses & aguerries, feroit attaquer ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui osoient infester son domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainsi; les Espagnols, toujours invinciblement poussés vers le merveilleux, chercherent, dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractere du monarque, si peu assortie aux circonstances où il se trouvoit. Les écrivains de cette superstitieuse nation n'ont pas craint de publier à la face de l'univers, qu'un peu avant la découverte du nouveau monde, on avoit annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible, qui vengeroit, d'une maniere à jamais terrible, les dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui, en particulier, que la nature

repouſſe le plus vivement; & que cette prédiction fatale avoit ſeule enchaîné les talents de Montezuma. Ils ont cru de trouver, dans cette impoſture, le double avantage de juſtifier leurs uſurpations, & d'aſſocier le ciel à leurs cruautés. Une fable ſi groſſiere a long-temps trouvé des partiſans dans les deux hémiſpheres; & cet aveuglement n'eſt pas auſſi ſurprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourront en développer les cauſes.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe, outre ſon mouvement journalier & ſon mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'Occident en Orient, peut en avoir un inſenſible, auſſi lent que les ſiecles, qui le fait tourner au Midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours à imaginer, ſans que ſes calculs en oſent encore chercher les commencements, ni ſuivre la durée.

Cette pente n'eſt qu'apparente, ſi ce ſont les cieux qui, par un mouvement dont la lenteur eſt proportionnée à l'immenſité de leurs orbes, penchent & entraînent avec eux le ſoleil vers le pôle; elle eſt réelle, ſi notre globe, par ſa conſtitution phyſique, tombe, pour ainſi

dire, insensiblement vers un point opposé à la direction de ce mouvement caché des cieux : mais, quoi qu'il en soit, par une suite naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appellons la sphere oblique devînt droite ; & que la sphere droite fût oblique à son tour ; que les lieux, situés aujourd'hui sous l'équateur, eussent été sous les pôles & que les zones glaciales de nos jours eussent été la zone torride.

On comprend dès-lors, que cette grande révolution de toute la masse du globe, en doit continuellement produire une foule de particulieres sur sa face ; que la mer, comme l'instrument de toutes ces petites révolutions, en suivant la pente de cette inclinaison de l'axe, quitte un pays pour couvrir l'autre, & cause ainsi ces inondations ou ces déluges successifs qui ont parcouru la surface de la terre, noyé ses divers habitants, & laissé par-tout des monuments visibles de ruine & de dévastation, & des traces profondes de ses ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'Océan dans ses cavités intérieures, de la mer qui ronge & em-

porte de grandes portions de la terre dans ses abymes ; ce combat éternel des deux éléments incompatibles, ce semble, & pourtant inséparables, tient les habitants du globe dans un péril sensible, & dans des alarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changements arrivés inspire naturellement la crainte des changements à venir. De là ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrasement du monde. Les tremblements de terre occasionés par les inondations & les volcans, que ces secousses reproduisent à leur tour ; ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & consacrée dans toutes les superstitions dont elle est l'origine. Cette crainte est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes.

L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux ; il croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événements que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des choses. Comme il

n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cause; & de simples rapports de situation entre des planetes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténebres l'origine du mal, une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

Mais les événements politiques, comme les plus intéressants pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. De là les fausses prédictions & les terreurs qu'elles ont inspirées; terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance est tout à la fois le principe & la mesure.

Quoique Montezuma eût pu, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse, alors si commune. Mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince étoit sur le trône, il ne montroit aucun des talents qui l'y avoient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisoit ses sujets, il opprimoit ses tributaires. L'arrivée des

Eſpagnols ne rendit pas du reſſort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en négociations le temps qu'il falloit employer en combats, & voulut renvoyer avec des préſents, des ennemis qu'il falloit détruire. Cortez, à qui cet engourdiſſement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour l'entretenir. Ses diſcours étoient d'un ami. Sa miſſion ſe bornoit, diſoit-il, à entretenir, de la part du plus grand monarque de l'Orient, le puiſſant maître du Mexique. A toutes les inſtances qu'on faiſoit pour preſſer ſon rembarquement, il répondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un ambaſſadeur ſans lui donner audience. Cette obſtination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir, ſelon leurs inſtructions, aux menaces, & à vanter les tréſors & les forces de leur patrie : *voilà*, dit le général Eſpagnol, en ſe tournant vers ſes ſoldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richeſſes.* Il avoit alors fini ſes préparatifs, & acquis toutes les connoiſſances qui lui étoient néceſſaires. Réſolu à vaincre ou à périr, il brûla ſes vaiſſeaux, & marcha vers la capitale de l'empire.

Sur ſa route ſe trouvoit la république de Tlaſcala, de tout temps ennemie des

Mexicains, qui vouloient la ſoumettre à leur domination. Cortez, ne doutant pas qu'elle ne dût favoriſer ſes projets, lui fit demander paſſage, & propoſer une alliance. On refuſa l'un & l'autre, pour des raiſons qui ne ſont pas venues juſqu'à nous. Les merveilles qu'on racontoit des Eſpagnols étonnoient le Tlaſcalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Eſpagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être vaincus, ſi la diviſion ne s'étoit pas miſe dans l'armée de leurs ennemis. Cortez ſe crut obligé de ſe retrancher, & les Tlaſcalteques ſe firent tuer ſur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité; un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au ſiege de Troyes, qui ſe fit remarquer chez quelques peuples des Gaules, & qui paroît établi chez pluſieurs nations, contribua beaucoup à la défaite de Tlaſcalteques. C'étoit la crainte & la honte de laiſſer enlever, par l'ennemi, leurs bleſſés & leurs morts. A chaque moment le ſoin de les enlever rompoit l'armée & ralentiſſoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort

fort extraordinaire, & peut être un excellent modele à ſuivre, du moins à pluſieurs égards. Le pays étoit partagé en pluſieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit caciques. Ils conduiſoient leurs ſujets à la guerre, levoient les impôts, & rendoient la juſtice; mais il falloit que leurs édits fuſſent confirmés par le ſénat de Tlaſcala, qui étoit le véritable ſouverain. Il étoit compoſé de citoyens choiſis dans chaque diſtrict par les aſſemblées du peuple.

Les Tlaſcalteques avoient des mœurs extrêmement ſéveres. Ils puniſſoient de mort le menſonge, le manque de reſpect du fils à ſon pere, le péché contre nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes; le climat y portoit, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'eſt toujours chez les peuples ſauvages ou conquérants. A la guerre, les Tlaſcalteques portoient dans leurs carquois deux fleches, ſur leſquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces fleches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville, ils étoient vêtus; mais

ils fe dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne foi & leur franchife dans les traités publics ; & entr'eux ils honoroient les vieillards.

Le larcin , l'adultere & l'irrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes, qu'aux vieillards, épuifés par des travaux militaires.

Les Tlafcalteques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danfe , la poéfie, les repréfentations théatrales. Une de leurs principales divinités étoit la déeffe de l'amour. Elle avoit un temple; & l'on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

Leur pays n'étoit ni fort étendu , ni des plus fertiles de ces contrées. Il étoit montueux, mais fort peuplé , fort cultivé , & fort heureux.

Voilà les hommes que les Efpagnols ne daignoient pas admettre dans l'efpece humaine. Une des qualités qu'ils méprifoient le plus chez les Tlafcalteques , c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui

d'un ſeul homme ; ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid ; ni des vertus, parce qu'il n'avoit pas leur culte ; ni de l'eſprit, parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre de ſes préjugés, au point où l'étoient alors, où le ſont encore aujourd'hui les Eſpagnols. Ces préjugés faiſoient le fond de toutes leurs penſées, influoient ſur leurs jugements, formoient leur caractere. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de ſophiſmes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraiſon n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus ſubtile. Ils étoient attachés à leurs uſages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoiſſoient qu'eux dans l'univers de ſenſés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auroient eu pour Athenes, le mépris qu'ils avoient pour Tlaſcala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes ; & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévaſté.

Malgré cette maniere de penſer ſi hautaine & ſi dédaigneuſe, les Eſpagnols

firent alliance avec les Tlafcalteques, qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer.

CHAPITRE IX.

Cortez fe rend à Mexico ; mœurs, religion, gouvernement, richeffes de l'empire à l'arrivée des Efpagnols.

AVEC ce fecours, Cortez s'avançoit vers Mexico, à travers un pays abondant, arrofé de belles rivieres, couvert de villes, de bois, de champs cultivés, & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyoit une foule d'oifeaux d'un plumage éclatant, des animaux d'efpeces nouvelles. La nature étoit différente d'elle-même, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais fupportables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On femoit dans un champ le grain qu'on moiffonnoit dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles & leurs personnes ; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma, que ses incertitudes, & peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire, avoient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée ; de se joindre depuis aux Tlascalteques plus hardis que lui ; d'affaillir enfin des vainqueurs, fatigués de leurs propres triomphes : Montezuma dont les mouvements s'étoient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandoit à trente princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées. Ses richesses étoient immenses, & son pouvoir absolu. On prétend que ses sujets avoient des connoissances, des lumieres, de la politesse, de l'industrie. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eût ſu faire uſage de ces moyens, ſon trône eût été inébranlable. Mais ce prince oubliant ce qu'il ſe devoit, ce qu'il devoit à ſa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Eſpagnols de toute ſa puiſſance, malgré l'avantage de leur diſcipline & de leurs armes, il voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de préſents, d'égards, de careſſes, & il faiſoit attaquer la Vera-Cruz, colonie que les Eſpagnols avoient fondée pour s'aſſurer une retraite, ou pour recevoir des ſecours. *Il faut*, dit Cortez à ſes compagnons, en leur apprenant cette nouvelle; *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat: j'ai réſolu d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de ſa perſonne.* Ce deſſein fut approuvé. Auſſi-tôt, accompagné de ſes officiers, il marche au palais de Montezuma, & lui déclara qu'il faut le ſuivre, ou ſe réſoudre à périr. Ce prince, par une baſſeſſe égale à la témérité de ſes ennemis, ſe met entre leurs mains. Il eſt obligé de livrer au ſupplice les généraux qui n'avoient agi que par ſes ordres; & il met le comble à ſon aviliſſement,

en rendant hommage de ſa couronne au roi d'Eſpagne.

Au milieu de ces ſuccès, Cortez apprend que Narvaez, envoyé avec une petite armée par le gouverneur de Cuba, vient pour lui ôter le commandement de la ſienne. Il marche à ſon rival, il le combat, il le fait priſonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend, en leur propoſant de le ſuivre. Il gagne leur cœur par ſa confiance & ſa magnanimité, & l'armée de Narvaez ſe range ſous ſes drapeaux. Il reprend la route de Mexico, où il avoit laiſſé deux cents hommes qui gardoient l'empereur.

Il y avoit des mouvements dans la nobleſſe Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de ſon prince; & le zele indiſcret des Eſpagnols, qui, dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays, renverſerent les autels & maſſacrerent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur ſuperſtition; mais leurs prêtres étoient des monſtres, qui faiſoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient impoſé à la crédulité de la nation. Elle reconnoiſſoit, comme tous les peu-

ples policés, un être ſuprême, une vie à venir, avec ſes peines & ſes récompenſes ; mais ces dogmes utiles étoient mêlés d'abſurdités, qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendoit la fin du monde à la fin de chaque ſiecle ; & cette année étoit dans l'empire un temps de deuil & de déſolation.

Les Mexicains invoquoient des puiſſances ſubalternes, comme les autres nations en ont invoqué, ſous le nom de génies, de camis, de camitous, d'anges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ſes temples, ſes images, ſes fonctions, ſon autorité particuliere, & toutes faiſoient des miracles.

Ils avoient une eau ſacrée dont on faiſoit des aſperſions. On en faiſoit boire à l'empereur. Les pélerinages, les proceſſions, les dons faits aux prêtres étoient de bonnes œuvres.

On connoiſſoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs ſuperſtitions leur étoient particulieres. Tous les ans ils choiſiſſoient un eſclave. On l'enfer-

moit dans le temple, on l'adoroit, on l'encenſoit, on l'invoquoit, & on finiſſoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une ſuperſtition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétriſſoient en certains jours une ſtatue de pâte qu'ils faiſoient cuire. Ils la plaçoient ſur l'autel, où elle devenoit un dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple ſe rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la ſtatue, ils en donnoient un morceau à chacun des aſſiſtants, qui le mangeoit, & ſe croyoit ſanctifié après avoir mangé ſon dieu.

Il vaut mieux manger des dieux que des hommes; mais les Mexicains immoloient auſſi des priſonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeoient enſuite ces priſonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur, & aux principaux ſeigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque temps, les prêtres faiſoient dire à l'empereur que les dieux mouroient de faim; & dans la ſeule vue de faire des priſonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ſes cérémonies étoient lugubres & ſanglantes. Elle tenoit ſans-

ceſſe l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puiſſants.

On ne peut faire un crime aux Eſpagnols d'avoir été révoltés de ces abſurdes barbaries; mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés : il ne falloit pas ſe jeter ſur le peuple aſſemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger : il ne falloit pas aſſaſſiner les nobles pour les dépouiller.

Cortez à ſon retour à Mexico, trouva les Eſpagnols aſſiégés dans le quartier où il les avoit laiſſés pour garder l'empereur. Il eut de la peine à pénétrer juſqu'à eux; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrerent un courage extraordinaire. Ils ſe dévouoient gaiement à une mort certaine. Ils ſe jetoient nus & mal armés dans les rangs des Eſpagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Pluſieurs tenterent d'entrer dans le palais de Cortez, par les embraſures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple, qui étoit un poſte avantageux. Il regardoit d'une plateforme le combat, où les Indiens s'achar-

noient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jettent leurs armes, & viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genou à terre dans la posture de suppliants; ils le saisissent, & s'élancent de la plate-forme, dans l'espérance de le faire périr en l'entraînant avec eux. Cortez s'en débarrasse, & se retient à la balustrade. Les deux Mexicains meurent victimes d'une entreprise généreuse & inutile.

Cette action, & d'autres d'une vigueur pareille, faisoient desirer aux Espagnols qu'on pût trouver des voies de conciliation. Enfin Montezuma consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple; & il se montre sur le rempart, pour engager ses sujets à se retirer. Leur indignation lui apprend que son regne est fini, & les traits qu'ils lui lancent, le percent d'un coup mortel.

Le successeur de ce vil monarque étoit fier, intrépide. Il avoit du sens, de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons succès, & résister aux mauvais. Sa pénétration lui fit démêler que les attaques vives ne lui réussiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes si supérieures, & que la meilleure maniere de le combattre, étoit de lui couper.

les vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de ſyſtême, qu'il penſe à ſe retirer chez les Tlaſcalteques.

L'exécution de ce projet exigeoit une grande célérité, un ſecret impénétrable, des meſures bien combinées. On ſe mit en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en ſilence ſur une digue, lorſqu'on reconnut que ſes mouvements avoient été obſervés avec une diſſimulation, dont des Mexicains n'étoient pas crus capables. Son arriere-garde fut attaquée avec impétuoſité par un corps nombreux, & ſes flancs, par des canots diſtribués aux deux côtés de la chauſſée. Si les Mexicains, qui avoient plus de troupes qu'ils n'en pouvoient faire agir, avoient eu la précaution d'en jeter une partie à l'extrêmité de cette chauſſée, ou même de la rompre, tous les Eſpagnols auroient infailliblement péri dans cette action ſanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne ſût pas profiter de tous ſes avantages, & ils arriverent enfin ſur les bords du lac, après des dangers & des fatigues incroyables. Le déſordre où ils étoient, les expoſoit encore à une défaite entiere. Une nouvelle faute vint à leur ſecours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient reftés les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts deux fils de Montezuma, que les Efpagnols emmenoient avec quelques autres prifonniers. Ce fpectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir maffacré les enfants, après avoir immolé le pere, étoit trop forte, pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéiffance aveugle, puffent la foutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide, & ils donnerent à de vaines cérémonies funebres un temps qu'ils devoient au falut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue, qui avoit perdu deux cents Efpagnols, mille Tlafcalteques, la meilleure partie de fon artillerie, & à laquelle il ne reftoit prefque pas un foldat qui ne fût bleffé, fe remettoit en marche. On ne tarda pas à la pourfuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la moufquéterie, le fer des lances & des épées n'empêchoient pas les Indiens, tout nus qu'ils étoient, d'approcher, & de fe jeter fur leurs ennemis avec une grande animofité. La valeur alloit céder au nombre, lorfque Cortez décida de la fortune de cette journée.

Il avoit entendu dire que dans cette partie du nouveau monde, le sort des batailles dépendoit de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, & qu'on ne mettoit en campagne que dans les occasions les plus importantes, étoit assez près de lui. Il s'élance avec ses plus braves compagnons, pour le prendre. L'un d'eux le saisit, & l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage, ils prennent la fuite en jetant leurs armes. Cortez poursuit sa marche, & arrive sans obstacle chez les Tlascalteques.

Il n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se servir d'une partie des peuples, pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico favorisoient son projet, & ses moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques rois ou caciques étoient les électeurs. Ils choisissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le temps qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne

périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglements.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite; mais la superstition donnoit aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur étoit installé, il étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince, quoique électif, étoit fort absolu, parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la cour étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se-

puniſſent par-tout ; mais les prêtres ſauvoient ſouvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocents, & qui devoient appeſantir ſur les Mexicains le double joug du deſpotiſme & de la ſuperſtition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient bleſſé la ſainteté de la religion, & ceux qui auroient bleſſé la majeſté du prince. On voit combien des loix ſi peu préciſes facilitoient les vengeances particulieres, ou les vues intéreſſées des prêtres & des courtiſans.

On ne parvenoit à la nobleſſe, & les nobles ne parvenoient aux dignités que par des preuves de courage, de piété & de patience. On faiſoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées ; & enſuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, ſe dévouoient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortez penſa que dans la multitude des vaſſaux du Mexique, il y en auroit qui ſecoueroient volontiers le joug, & s'aſſocieroient aux Eſpagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, & combien les empereurs faiſoient ſentir durement leur puiſſance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces déteſtoient la religion de la capitale, & que dans Mexico même, les nobles & les hommes riches, dans qui l'eſprit de ſociété diminuoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Pluſieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humiliants auprès de leurs maîtres.

Après avoir reçu quelques foibles ſecours des Eſpagnols, obtenu des troupes de la république de Tlaſcala, & fait quelques nouveaux alliés, Cortéz retourna vers la capitale de l'empire.

Mexico étoit ſitué dans une iſle au milieu d'un grand lac. Si l'on en croit les Eſpagnols, cette ville contenoit vingt mille maiſons, un peuple immenſe, de beaux édifices. Le palais de l'empereur, bâti de marbre & de jaſpe, étoit d'une étendue prodigieuſe. On y admiroit les fontaines, les bains, les ornements & les ſtatues qui repréſentoient des animaux. Il étoit rempli de tableaux, qui, quoique faits avec des plumes, avoient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des caciques avoient, ainſi que l'empereur, des ménageries où étoient raſſemblés tous les

animaux du nouveau continent, & des appartements où étoient étalées des curiosités naturelles. Leurs jardins étoient peuplés de plantes de toute espece. Tout ce que la nature a de rare & de brillant étoit un objet de luxe chez un peuple riche, où la nature étoit belle, & où les arts étoient imparfaits. Les temples étoient en grand nombre, & la plupart magnifiques, mais teints de sang, & tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille hommes, couverte de tentes & de boutiques, où les marchands étaloient toutes les richesses des campagnes & l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toutes couleurs, des coquillages brillants, des fleurs sans nombre, des ouvrages d'orfévrerie, des émaux donnoient à ces marchés un coup-d'œil plus éclatant & plus beau que ne peuvent en avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages : le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit ſur ce lac trois chauſſées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'induſtrie Mexicaine. Ce peuple, qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, ſans communication avec des peuples éclairés, ſans l'uſage du fer, ſans le ſecours de l'écriture, ſans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître & d'en exercer d'autres, ſitué dans un climat où le génie de l'homme n'eſt point éveillé par les beſoins ; ce peuple étoit un des plus ingénieux de la terre.

La fauſſeté de cette deſcription pompeuſe peut être miſe aiſément à la portée de tous les eſprits. Pour y parvenir, il ne ſuffiroit pas d'oppoſer l'état actuel du Mexique, à l'état où les conquérants prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les ravages d'une tyrannie deſtructive, & d'une longue oppreſſion ? Mais que l'on compare les diverſes relations des Eſpagnols, & qu'on juge de la créance qu'elles méritent. Veulent-ils donner une grande idée de leur courage & de leur ſuccès, l'empire dont ils ſe rendent les maîtres eſt un royaume redoutable, riche, policé. Ont-ils à juſtifier leurs férocités, rien n'eſt ſi vil, ſi corrompu, ſi barbare que ces peuples.

S'il étoit poſſible d'aſſeoir un jugement

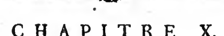
ſolide ſur un peuple qui n'eſt plus, on diroit peut-être que les Mexicains furent ſoumis à un deſpotiſme auſſi cruel que mal combiné ; qu'ils ſoupçonnerent plutôt la néceſſité des tribunaux réguliers, qu'ils n'en goûterent les avantages ; que le petit nombre d'arts qu'ils exerçoient, étoient auſſi défectueux par les formes, qu'ils étoient riches par la matiere ; qu'ils s'étoient plus éloignés des peuples ſauvages, qu'ils ne s'étoient rapprochés des peuples policés ; & que la crainte, cette grande roue des gouvernements arbitraires, leur tenoit lieu de morale & de principes.

Quoi qu'il en ſoit, Cortez commença par s'aſſurer des caciques qui régnoient dans les villes ſituées ſur les bords du lac. Quelques-uns joignirent leurs troupes aux Eſpagnols ; les autres leur furent ſoumis. Cortez s'empara de la tête de trois chauſſées qui conduiſoient à Mexico. Il voulut auſſi ſe rendre maître de la navigation du lac. Il fit conſtruire des brigantins qu'il arma d'une partie de ſon artillerie ; & dans cette ſituation, il attendit que la famine lui donnât l'empire du nouveau monde.

Guatimozin fit des efforts extraordinaires pour ſe dégager. Ses ſujets combat-

tirent avec autant de fureur que jamais. Cependant les Efpagnols conferverent leurs poftes, & porterent leurs attaques jufqu'au centre de la ville. Lorfque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fût emportée, quand les vivres commencerent à leur manquer, ils voulurent fauver leur empereur. Ce prince confentit à tenter de s'échapper, pour aller continuer la guerre dans le nord de fes états. Une partie des fiens fe dévoua noblement à la mort pour faciliter fa retraite, en occupant les affiégeants; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné monarque. Un financier Efpagnol imagina que Guatimozin avoit des tréfors cachés; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre fur des charbons ardents. Son favori, expofé à la même torture, lui adreffoit de triftes plaintes: *& moi*, lui dit l'empereur, *fuis-je fur des rofes?* Mot comparable à tous ceux que l'hiftoire a tranfmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rediront à leurs enfants, quand le temps fera venu de rendre aux Efpagnols fupplice pour fupplice, de noyer cette race d'exterminateurs, dans la mer ou dans le fang. Ce peuple aura peut-être les actes de fes martyrs, l'hiftoire de fes

perſécuteurs. On y lira ſans doute, que Guatimozin fut tiré à demi mort d'un gril ardent, & que trois ans après il fut pendu publiquement, ſous prétexte d'avoir conſpiré contre ſes tyrans & ſes bourreaux.



CHAPITRE X.

Les Eſpagnols, devenus les maîtres du Mexique, en reculent les limites.

DANS les gouvernements deſpotiques, la perte du prince & la priſe de la capitale entraînent ordinairement la conquête & la ſoumiſſion de tout l'état. Les peuples ne peuvent pas avoir de l'attachement pour une autorité qui les écraſe, ni pour un tyran qui croit ſe rendre reſpectable en ne ſe montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autres droits que ceux de la force, ils ne manquent jamais de ſe ſoumettre au plus fort. Telle fut la révolution du Mexique. Toutes les provinces ſubirent ſans réſiſtance le joug du vainqueur. Il donna à cet empire le nom de Nouvelle-Eſpagne, & quoiqu'il eût cinq cents lieues de long ſur deux cents

de large, ſes frontieres furent encore reculées.

Les conquérants y ajouterent d'abord du côté du ſud, le vaſte eſpace qui s'étend depuis Guatimala juſqu'au golfe de Darien. Cet agrandiſſement coûta peu de temps, de ſang & de dépenſe; mais il fut de peu d'utilité. Les provinces qui le compoſent ſont à peine connues. On n'y voit que peu d'Eſpagnols, la plupart fort pauvres, qui, par leur tyrannie, ont réduit les Indiens à ſe réfugier dans des montagnes & dans des forêts impénétrables. De tous ces ſauvages, les ſeuls qui forment encore une nation, ce ſont les Moſquites. Après avoir quelque temps combattu pour les plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua, ils ſe ſauverent au cap de Gracias-à-Dios, dans des rochers arides. Défendus du côté de la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le courroux de leur ennemi. Leurs liaiſons avec les corſaires Anglois & François, qu'ils ont ſouvent ſuivis dans des expéditions très-périlleuſes, ont bien pu augmenter leur rage contre leurs oppreſſeurs, accroître leur audace naturelle, accoutumer leurs mains aux armes à feu; mais leur population

qui n'a jamais été confidérable, a toujours diminué par degré. Elle ne paffe pas actuellement deux mille hommes. Leur foibleffe les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroiffement que la Nouvelle-Efpagne a pris du côté du nord, eft plus confidérable, & doit devenir beaucoup plus important. On n'a parlé jufqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier fiecle, révolté vers le milieu, & remis bientôt après fous le joug. Tout ce qu'on fait de cette immenfe province, c'eft qu'on y a fixé quelques fauvages errants, introduit un peu de culture, foiblement exploité quelques riches mines, & formé un établiffement, nommé Santa-Fé. Cette conquête, qui eft dans l'intérieur des terres, auroit été fuivie d'une bien plus utile fur les bords de la mer, fi depuis cent ans qu'elle eft entamée, on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit.

L'ancien empire du Mexique étendoit à peu près fes bornes jufqu'à l'entrée de la mer Vermeille. Depuis ces limites, jufqu'à l'endroit où le continent fe joint à la Californie, eft un golfe qui a près de vingt degrés de longueur. Sa largeur eft tantôt de foixante, tantôt de cinquante lieues,

lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet espace beaucoup de bancs de sable, & un assez grand nombre d'isles. La côte est habitée par plusieurs nations sauvages, la plupart ennemies. Les Espagnols y ont formé quelques peuplades éparses, auxquelles, suivant leur usage, ils ont donné le nom de provinces. Leurs missionnaires ont poussé plus loin les découvertes, & ils se flattoient de donner à leur nation plus de richesses qu'elle n'en avoit trouvé dans ses possessions les plus renommées.

Plusieurs causes se sont long-temps réunies pour rendre leurs travaux inutiles; & à mesure qu'ils rassembloient & civilisoient quelques sauvages, on les enlevoit pour les précipiter dans des mines. Cette barbarie ruinoit les établissements naissants, & empêchoit d'autres Indiens de venir s'y incorporer. Les Espagnols, trop éloignés des yeux du gouvernement, s'y permettoient les crimes les plus inouis. Le vif-argent, les étoffes, les autres marchandises y étoient apportées de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route difficile & dangereuse, de six à sept cents lieues; ce qui leur donnoit à leur terme une valeur si considérable, que la plupart de ceux qui exploitoient les mines, étoient

forcés de les abandonner, dans l'impossibilité de les soutenir. Enfin, quelques hordes de barbares, ou par férocité, ou dans la crainte, bien fondée, d'être un jour asservis, tomboient, lorsqu'on s'y attendoit le moins, sur les travailleurs, assez opiniâtres pour lutter contre tant de difficultés.

On espéra qu'il se formeroit un nouvel ordre de choses, lorsque le jésuite Ferdinand Consang eut parcouru, en 1746, par ordre du gouvernement, le golfe entier de la Californie. Cette navigation, faite avec le plus grand soin & beaucoup d'intelligence, instruisit l'Espagne de tout ce qu'il lui étoit important de savoir. Elle connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux sablonneux & arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivieres, qui, par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien à l'avenir ne devoit empêcher les vaisseaux sortis d'Acapulco d'entrer dans la mer Vermeille, de porter avec des frais médiocres, dans les provinces qui la bordent, des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire aux colonies, & d'en revenir chargés de métaux. L'ima-

gination Efpagnole alloit plus loin. Déjà elle voyoit fubjugué tout le continent, jufqu'au nouveau Mexique, & s'élever un nouvel empire, auffi étendu, auffi riche que l'ancien, & qui lui feroit fupérieur par la température & la falubrité du climat.

Ces efpérances n'étoient pas chimériques; mais pour les voir fe réalifer, il falloit, ou gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou les fubjuguer par la force des armes. Il ne pouvoit pas tomber dans l'efprit des deftructeurs du nouvel hémifphere, d'employer le premier de ces moyens, & l'on n'a été en état de faire ufage du fecond qu'en 1768.

Les fuccès n'ont pas été complets. Ils furent affez rapides dans le Mexique, & par-tout où la population étoit nombreufe ou rapprochée. Les contrées, peu habitées fubirent plus lentement le joug, parce que c'étoit une néceffité de trouver les hommes pour les affervir, & qu'ils fuyoient dans les forêts quand l'Efpagnol fe montroit, & ne reparoiffoient que lorfque le défaut de fubfiftance l'avoit forcé de fe retirer. Auffi n'eft-ce qu'après trois ans de courfes, de travaux & de cruautés, qu'on eft parvenu à fubjuguer les Series, les Platos, les Sibupapas,

Leurs voiſins les Papagos, les Nizoras, les Zopas, déſeſpérant de défendre leur liberté, ont ſubi le joug ſans combattre. Les troupes étoient encore occupées, en 1771, à pourſuivre les Apaches, la plus belliqueuſe de ces nations, la plus paſſionnée pour l'indépendance. On déſeſpere de la ſoumettre; mais on travaille à l'exterminer, à l'éloigner du moins de la nouvelle Biſcaye, qui reſteroit expoſée à ſes incurſions.

Les richeſſes qu'on vient de trouver dans les provinces de Senora & de Cinaloa, qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Andalouſie, paroiſſent au deſſus de tout ce qu'on a vu ailleurs. Il y a une mine d'or de quatorze lieues, qui offre, à deux pieds de profondeur, des tréſors immenſes. Entre les mines d'argent, l'une rend huit marcs par quintal de minérai, & les pierres qu'on tire de l'autre ſont preſque de l'argent vierge. Si la cour de Madrid, qui vient de publier ces découvertes, n'a pas été trompée; ſi les mines, qui ont ſouvent beaucoup de ſuperficie, & peu de profondeur, ne donnent pas elles-mêmes de fauſſes eſpérances, malheur aux peuples ſauvages nouvellement aſſervis, ils ſeront enſevelis tous vivants dans les entrailles de la terre.

CHAPITRE XI.

Climat, sol, population du Mexique.

LA Nouvelle-Eſpagne eſt preſque entiérement ſituée dans la zone torride. L'air y eſt exceſſivement chaud, humide & mal-ſain ſur les côtes de la mer du Nord. Ces vices de climat ſe font infiniment moins ſentir ſur les côtes de la mer du Sud, & preſque point dans l'intérieur du pays, où il regne une chaîne de montagnes qu'on regarde comme une continuation des Cordelieres.

La qualité du ſol ſuit ces variations. La partie orientale eſt baſſe, marécageuſe, inondée dans la ſaiſon des pluies, couverte de forêts impénétrables, & tout-à-fait inculte. On peut croire que ſi les Eſpagnols la laiſſent dans cet état de déſolation, c'eſt qu'ils ont jugé qu'une frontiere déſerte & meurtriere fourniroit une meilleure défenſe contre les flottes ennemies, qu'on ne pourroit l'eſpérer, ſoit des fortifications & des troupes, dont l'entretien coûteroit des frais immenſes, ſoit des naturels du pays qui ſont efféminés

nés & peu attachés à la domination de leurs conquérants. Le terrein de l'Occident est plus élevé, de meilleure qualité, couvert de champs & d'habitations. Dans la profondeur des terres on trouve des contrées que la nature a traitées libéralement ; mais, comme toutes celles qui sont situées sous le tropique, elles sont plus abondantes en fruits qu'en grains.

La population de ce vaste empire n'est pas moins variée que son sol. Ses habitants les plus distingués sont les Espagnols envoyés par la cour, pour occuper les places du gouvernement. Ils sont obligés, comme ceux qui, dans la métropole, aspirent à quelques emplois ecclésiastiques, civils ou militaires, de prouver qu'il n'y a eu ni hérétiques, ni juifs, ni mahométans, ni démêlés avec l'inquisitlon dans leur famille, depuis quatre générations. Les négociants, qui veulent passer au Mexique, ainsi que dans le reste de l'Amérique, sans devenir colons, sont astreints à la même formalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cents palmes de marchandises en propre dans la flotte où ils s'embarquent, & qu'ils n'emméneront pas leurs femmes avec eux. A ces conditions absurdes, ils deviennent les agents principaux du commerce de l'Eu-

tope avec les Indes. Quoique leur privilege ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-temps pour des pays plus éloignés, il eſt très-précieux. A eux ſeuls appartient le droit de vendre, comme commiſſionnaires, la majeure partie de la cargaiſon. Si ces loix étoient obſervées, les marchands, fixés dans le nouveau monde, ſeroient bornés à diſpoſer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.

La prédilection du miniſtere pour les Eſpagnols nés en Europe, a réduit les Eſpagnols créoles à un rôle ſubalterne. Les deſcendants des compagnons de Cortez, les deſcendants de ceux qui les ont ſuivis, conſtamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'adminiſtration un peu importantes, ont vu s'affoiblir le puiſſant reſſort qui avoit ſoutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuſte qu'ils éprouvoient, les a rendu enfin réellement mépriſables. Ils ont achevé de perdre dans les vices qui naiſſent de l'oiſiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choſes, cette conſtance & cette ſorte de fierté qui caractériſa de tout temps leur nation. Un luxe barbare, des plaiſirs honteux, des intrigues romaneſques ont énervé tous les

reſſorts de leur ame ; la ſuperſtition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglément livrés à des prêtres trop ignorants pour les éclairer par leurs inſtructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour s'occuper de cette double fonction de leur miniſtere, ils n'ont aimé dans la religion que ce qui affoiblit l'eſprit, & n'y ont rien vu de ce qui pouvoit rectifier leurs mœurs.

Les métis qui forment le troiſieme ordre de citoyens, font plus avilis encore. On ſait que la cour de Madrid, pour remplir une partie du vuide immenſe que l'avarice & la cruauté des conquérants avoit formé, pour regagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs, encouragea, le plus qu'il lui fut poſſible, le mariage des Eſpagnols avec les Indiennes. Ces alliances, qui devinrent aſſez communes dans toute l'Amérique, furent ſur-tout fréquentes au Mexique, où les femmes avoient plus d'eſprit & d'agrément qu'ailleurs. Les créoles rendirent à cette race mêlée, les humiliations qu'ils recevoient des Européens. Son état, d'abord équivoque, fut enfin fixé, avec le temps, entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne ſont pas en très-grand

nombre dans la Nouvelle-Efpagne. Comme les naturels du pays font plus intelligents, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Africains que ce qu'il en falloit pour les fantaifies & pour le fervice domeftique des gens riches. Ces efclaves, chers à des maîtres de qui ils dépendent abfolument, qui les ont achetés à un très haut prix, & qui en font les miniftres de leurs plaifirs, profitent de la faveur qu'ils ont, pour opprimer les Mexicains. Ils prennent fur ces hommes, qu'on dit libres, un afcendant qui nourrit une haine implacable entre les deux nations. La loi a cherché à fomenter cette averfion, en prenant des mefures efficaces pour empêcher toute liaifon entr'elles. Il eft défendu aux negres d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens, fous peine aux hommes d'être mutilés, aux femmes d'être rigoureufement punies. Par toutes ces raifons, les Africains, qui dans les autres établiffements font les ennemis des Européens, en font les partifans dans les Indes Efpagnoles.

L'autorité n'a pas befoin de cet appui, du moins au Mexique, où la population n'eft plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers hiftoriens & ceux qui les ont

copiés, ont écrit que les Espagnols y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérants pour relever l'éclat de leur triomphe : elle fut adoptée sans exàmen, avec d'autant plus de complaisance, qu'elle les rendoit plus odieux. Il suffit de suivre avec attention les brigands qui dévasterent d'abord ces belles contrées, pour se convaincre qu'on n'avoit réussi à multiplier les hommes à Mexico & dans les campagnes voisines, qu'en dépeuplant le centre de l'empire; & que les provinces, éloignées de la capitale, ne différoient en rien des autres solitudes de l'Amérique méridionale & septentrionale. C'est beaucoup accorder, que de convenir que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié : aujourd'hui elle ne passe pas un million d'ames.

On croit communément que les premiers conquérants se faisoient un jeu de massacrer les Indiens; que les prêtres mêmes excitoient leur férocité. Sans doute ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent; sans doute leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source, la source principale de

la dépopulation du Mexique ; elle fut l'ouvrage d'une tyrannie lente, & de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitants un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains, fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui, dans les premiers temps, furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers, fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux ; on les nourrissoit mal ; on ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services, sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme, si célebre dans les annales du nouveau monde, avoit accompagné son pere au premier voyage de Colomb. La douceur & le caractere simple des Indiens le frapperent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut

lefoin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs fuperftitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémifphere à l'autre pour confoler des peuples qu'il portoit dans fon fein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite, qui le rendit l'idole des uns, & la terreur des autres, n'eut pas le fuccès qu'il s'étoit promis. L'efpérance d'en impofer par un caractere révéré des Efpagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiapa, dans le Mexique. Lorfqu'il fe fut convaincu que cette dignité étoit une barriere infuffifante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. Ce fut alors que cet homme courageux, ferme, défintéreffé, cita fa nation au tribunal de l'univers entier. Il l'accufa, dans fon traité de la tyrannie des Efpagnols en Amérique, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On ofa blâmer l'amertume de fon ftyle; mais perfonne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits, où refpirent la beauté de fon ame & la grandeur de fes fentiments, imprimerent fur fes barbares compatriotes, une flétriffure que le temps n'a pas effacée, & n'effacera jamais.

La cour de Madrid, réveillée par les cris du vertueux Las Cafas, & par l'indignation de tous les peuples, fentit enfin que la tyrannie qu'elle permettoit étoit contraire à la religion, à l'humanité, à la politique : elle fe détermina à rompre les fers des Mexicains. Leur liberté ne fut plus gênée que par la condition qui leur fut impofée de ne pas fortir du territoire où ils étoient établis. Cette précaution dut fon origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allaffent joindre les fauvages errants au Nord & au Midi de l'empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas. Cette injuftice les réduifit à travailler uniquement pour leurs oppreffeurs. Seulement il fut ftatué que les Efpagnols auxquels ils voudroient vendre leurs fueurs, feroient tenus de les bien nourrir, & de les payer à raifon de 120 livres par an.

Sur ce gain, on retint le tribut impofé par le gouvernement, & cent fous pour un ufage dont on eft bien étonné que les conquérants fe foient avifés. Il fut formé dans chaque communauté une caiffe deftinée à fecourir les Indiens caducs ou malades, & à les foutenir dans

des malheurs particuliers, ou dans des calamités publiques.

Cette administration fut confiée à leurs caciques. Ils n'étoient pas les descendants de ceux qu'on avoit trouvés au temps de la conquête. Les Espagnols les choisirent parmi les Indiens qui paroissoient les plus attachés à leurs intérêts ; & ils ne craignirent pas de rendre leurs dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leur district, qui eut communément huit ou dix lieues d'étendue ; à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte, le tribut des autres étant retenu par les maîtres qu'ils servoient ; à prévenir leur fuite en les gardant toujours sous leurs yeux, & en ne souffrant pas qu'ils contractassent aucun engagement sans leur aveu. Pour prix de leurs services, ces especes de magistrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caisse commune, cinq sous tous les ans pour chaque Indien soumis à leur jurisdiction. On les autorisa enfin à faire cultiver leurs champs par les jeunes gens qui n'étoient point encore soumis à la capitation, & à occuper les filles jusqu'au temps de leur mariage, à des travaux propres à

leur ſexe, ſans autre ſalaire que leur nourriture.

Ces inſtitutions, qui changeoient totalement le ſort des Indiens du Mexique, irriterent les Eſpagnols à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit ſe plier à voir des hommes libres dans les Américains, ni leur avarice s'accoutumer à payer des travaux, qui juſqu'alors ne leur avoient rien coûté. Ils employerent ſucceſſivement, ou à la fois, la ruſe, les remontrances & la violence, pour faire anéantir un arrangement qui contrarioit ſi fort leurs paſſions les plus vives : leurs efforts furent inutiles. Las Caſas avoit fait à ſes chers Indiens des protecteurs qui ſoutinrent ſon ouvrage avec zele & avec chaleur. Les Mexicains eux-mêmes ſe ſentant appuyés, citerent leurs oppreſſeurs aux tribunaux, & les tribunaux foibles ou corrompus, à la cour. Ils pouſſerent leur courage juſqu'à refuſer unanimement de travailler pour ceux qui ſe montroient injuſtes envers quelques-uns de leurs compatriotes. Cet accord, plus que tout le reſte, donna de la ſolidité à ce qui avoit été réglé. L'ordre preſcrit par les loix s'établit inſenſiblement. Il n'y eut plus de ſyſtême ſuivi d'oppreſſion, mais ſeulement beaucoup de ces vexa-

tions particulieres qu'un peuple vaincu, qui a perdu ſon gouvernement, ne peut guere éviter de la part de ceux qui l'ont ſubjugué.

Ces injuſtices ſourdes n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de temps en temps quelques parcelles de l'immenſe territoire dont on avoit dépouillé leurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétaires. Ce ne fut pas leur travail qui les mit en état de faire ces acquiſitions ; ils en furent redevables au bonheur d'avoir trouvé, les uns des mines, les autres des tréſors qu'on avoit cachés au temps de la conquête. Le plus grand nombre tirerent leurs reſſources des prêtres & des moines auxquels ils devoient le jour.

Ceux mêmes que la fortune traita moins favorablement, ſe prdcurerent, par le ſeul profit de leurs ſalaires, plus de commodités qu'ils n'en avoient eu avant de ſubir un joug étranger. L'on ſe tromperoit groſſiérement, ſi on vouloit juger de l'ancienne proſpérité des habitants du Mexique par ce qui a été dit de ſon empereur, de ſa cour, de ſa capitale, des gouverneurs de ſes provinces. Le deſpotiſme y avoit produit les effets funeſtes, qu'il produit par-tout. L'état entier étoit

immolé aux caprices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages considerables des mines qu'il faisoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les salines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature, au temps de la récolte, le tiers de toutes les productions des terres, soit qu'elles leur appartinssent en propre, soit qu'ils n'en fussent que les fermiers. Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de leur industrie. Les pauvres mêmes étoient taxés à des contributions fixes, que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloit nu. L'empereur lui-même, & les grands seigneurs ne se couvroient que d'une espece de manteau composé d'une piece de coton carrée & nouée sur l'épaule droite. Ils avoient des sandales pour chaussure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une espece de chemise à demi manches qui leur tomboit sur les genoux, & qui étoit ouverte sur la poitrine. Il étoit défendu aux gens du com-

mun d'élever les maiſons au deſſus du rez-de-chauſſée, & d'y avoir ni portes ni fenêtres. La plupart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, & éclairé par des torches de bois de ſapin, quoique la cire & l'huile fuſſent abondantes. La ſimple paille & des couvertures de coton formoient les lits. Pour ſieges, on n'avoit que de petits ſacs de feuilles de palmier; mais l'uſage étoit de s'aſſeoir à terre, & même d'y manger. La nourriture, où la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le maïs en pâte, ou préparé avec divers aſſaiſonnements. On y joignoit les herbes des champs, qui n'étoient pas trop dures, ou qui n'avoient point de mauvaiſe odeur. Le cacao délayé dans de l'eau chaude, & aſſaiſonné de miel ou de piment, étoit le meilleur breuvage. Il y avoit d'autres boiſſons, mais qui ne pouvoient enivrer: les liqueurs fortes étoient ſi rigoureuſement défendues, que pour en boire il falloit la permiſſion du gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement dans quelques ſolemnités & dans les travaux publics,

chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui s'y laissoient surprendre, & leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Comment des hommes, qui avoient si peu de besoins, ont-ils pu subir le joug de l'esclavage? Que le citoyen, accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achete tous les jours par le sacrifice de sa liberté, ce n'est pas un paradoxe pour la raison; mais que des peuples, à qui la nature offre plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unit, restent tranquillement dans la servitude, & ne pensent pas qu'il n'y a souvent qu'une riviere à traverser pour être libres : voilà ce qu'on ne concevroit jamais, si l'on ne savoit pas combien l'habitude & la superstition dénaturent l'espece humaine.

Les Mexicains sont aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupedes ont rendu leur nourriture plus saine, plus agréable & plus abondante. Leurs maisons sont mieux bâties, mieux distribuées & mieux meublées.

Des ſouliers, un caleçon, une chemiſe, un habit de laine ou de coton, une fraiſe & un chapeau forment leur habillement. La conſidération qu'on eſt convenu d'attacher à ces jouiſſances, les a rendu plus économes & plus laborieux. Cette aiſance n'eſt pas univerſelle ſans doute ; elle n'eſt même que trop rare aux voiſinages des mines, des villes & des grandes routes où la tyrannie s'endort rarement : mais ſouvent on la trouve avec ſatisfaction dans des contrées écartées où les Eſpagnols ne ſe ſont guere multipliés, & où ils ſont devenus en quelque ſorte Mexicains.

Les habitants de la province de Chiapa ſe diſtinguent entre tous les autres. Ils doivent leur ſupériorité à l'avantage d'avoir eu pour paſteur Las Caſas, qui empêcha leur oppreſſion dans les premiers temps. Ils ſont au deſſus de leurs compatriotes par la taille, par l'eſprit & par la force. Leur langue a une douceur & une élégance particulieres. Leur territoire, ſans être meilleur que les autres, eſt infiniment plus riche en toutes ſortes de productions. On les trouve peintres, muſiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent ſur-tout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plume qui n'ont

jamais été imités ailleurs. Leur ville principale se nomme Chiapa dos Indos. Elle n'est habitée que par les naturels du pays, qui forment une population de quatre mille familles, parmi lesquelles on trouve beaucoup de noblesse Indienne. La grande riviere sur laquelle cette ville est située, devient un théatre où les habitants exercent continuellement leur adresse & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux, ils s'attaquent, & ils se défendent avec une agilité surprenante. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes, des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils assiegent. Enfin, le théatre & la comédie sont un de leurs amusements ordinaires. On voit par ces détails de quoi les Mexicains étoient capables, s'ils avoient eu le bonheur de passer sous la domination d'un conquérant, qui eût eu assez de modération & de lumiere pour relâcher les fers de leur servitude, au lieu de les resserrer.



CHAPITRE XII.

Productions du Mexique.

LES occupations de ce peuple ſont fort variées. Les plus intelligents, les plus aiſés s'adonnent aux manufactures de premiere néceſſité, diſperſées dans tout l'empire. Il s'en eſt établi de plus belles chez les Tlaſcalteques. Leur ancienne capitale, & la nouvelle qui eſt Angeles, ſont le centre de cette induſtrie. On y fabrique des draps aſſez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques ſoieries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des dentelles, des verres & beaucoup de clincaillerie. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit ſu conſerver long-temps ſon indépendance, que les Eſpagnols crurent devoir un peu ménager après la conquête, & qui avoit toujours montré plus de pénétration, ſoit qu'elle la dût à ſon climat, ou à ſon gouvernement. A ces avantages, s'eſt joint celui de ſa poſition. Tous les habitants du Mexique qui paſſent néceſſairement ſur ſon territoire, pour

aller acheter les marchandiſes d'Europe arrivées à la Vera-Cruz, ont trouvé commode de prendre ſur leur route ce que la flotte ne leur fourniſſoit pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Le ſoin des troupeaux fait vivre quelques-uns des Mexicains, que la fortune ou la nature n'ont pas appellés à des fonctions plus diſtinguées. L'Amérique, au temps de ſa découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni bœufs, ni chevaux, ni même aucun animal domeſtique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint-Domingue, d'où ils ſe répandirent par-tout, & au Mexique plutôt qu'ailleurs. Ils s'y ſont prodigieuſement multipliés. On compte par milliers les bêtes à cornes, dont les peaux ſont devenues l'objet d'une exportation conſidérable. Les chevaux ont dégénéré; mais on compoſe la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des moutons y eſt ſeche, groſſiere & mauvaiſe, comme elle l'eſt par-tout entre les tropiques.

La vigne & l'olivier ont éprouvé la même dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement, dans la vue de laiſſer un débouché aux denrées de la métropole. On accorda, en 1706,

aux jésuites & peu après au marquis Del Valle, descendant de Cortez, la permission de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuses. A la vérité, on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait ; mais personne n'a sollicité la liberté de suivre un exemple qui ne présentoit pas de grands avantages. D'autres cultures ont eu plus de succès. Le coton, le sucre, la soie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe réussissent tous plus ou moins bien. On est encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Espagnols, de découvrir des mines de fer qui étoient entiérement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre assez dur pour servir à labourer les terres. Cependant tous ces objets, faute de bras ou d'activité, sont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille, qui entrent dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille est une plante, qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embrasse très-étroitement, & s'éleve par leurs secours. Sa tige, qui n'a que peu de diametre, n'est pas tout-à-fait ronde. Quoique très souple, elle est assez dure. Son écorce est mince, fort

adhérente

adhérente & verte. Elle eſt partagée comme la vigne, par des nœuds éloignés les uns des autres, de ſix à ſept pouces. C'eſt de ces nœuds que ſortent des feuilles aſſez ſemblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaiſſes, plus charnues. Elles ſont d'un verd très-vif, brillantes par deſſus, & un peu pâles par deſſous. Les fleurs ſont noirâtres.

Une petite gouſſe, longue d'environ ſix pouces, large de quatre lignes, ridée, mollaſſe, huileuſe, graſſe, quoique caſſante, peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gouſſe eſt tapiſſé d'une poulpe rouſſâtre, aromatique, un peu âcre, remplie d'une liqueur noire, huileuſe & balſamique, où nagent une infinité de grains noirs, luiſants, & preſque imperceptibles.

La récolte de ces gouſſes commence vers la fin de ſeptembre, & dure juſqu'à la fin de décembre. On les fait ſécher à l'ombre. Lorſqu'elles ſont ſeches & en état d'être gardées, on les oint extérieurement avec un peu d'huile de coco, ou de calba, pour les rendre ſouples, les mieux conſerver, empêcher qu'elles ne ſechent trop, ou qu'elles ne ſe briſent.

C'eſt à peu près tout ce qu'on ſait de la vanille, deſtinée particuliérement à

parfumer le chocolat, dont l'ufage a paffé des Mexicains aux Efpagnols, & des Efpagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inacceffibles de la Nouvelle-Efpagne, qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de fes efpeces ; quelles font les plus précieufes ; quel eft le terroir qui leur convient le mieux ; comment on les cultive, & de quelle maniere elles fe multiplient. Tous ces fecrets font reftés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne font parvenus à fe conferver cette fource de richeffe, que par un ferment fait entr'eux, de ne jamais rien révéler à leurs tyrans, fur la culture de la vanille, & de fouffrir les plus cruels tourments plutôt que d'être parjures. Il eft plus vraifemblable qu'ils doivent un pareil avantage au caractere de la nation conquérante, qui, contente des richeffes acquifes, accoutumée à une vie pareffeufe, à une douce ignorance, méprife également, & les curiofités d'hiftoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui eft pourtant mieux connu.

L'indigotier eft une efpece de plante dont la racine, groffe de trois ou quatre lignes de diametre, & longue de plus d'un pied, a une légere odeur, tirant fur

celle du persil. De cette racine sort une seule tige à peu près de sa grosseur, haute d'environ deux pieds, droite, dure, presque ligneuse, couverte d'une écorce légérement gercée, de couleur de gris cendré vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrêmité, & sans apparence de moëlle en dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte, sont de figure ovale, lisses, douces au toucher, sillonnées au dessus, d'un verd foncé au dessous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige jusque vers l'extrêmité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très-petites, & qui n'ont point d'odeur. Le pistil, qui est dans le milieu de chaque fleur, se change en une gousse, dans laquelle les semences sont renfermées.

Cette plante demande une terre grasse, unie, bien labourée, & qui ne soit pas trop seche. On seme sa graine qui, pour la figure & la couleur, ressemble à la poudre à canon, dans de petites fosses de la largeur de la houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément

l'indigotier. Quoiqu'on le puiſſe ſemer en toutes les ſaiſons, on préfere communément le printemps; l'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle eſt mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en ſerpettes, lorſqu'elle commence à fleurir; & les coupes continuent de ſix en ſix ſemaines, ſi le temps eſt un peu pluvieux. Sa durée eſt d'environ deux ans; après ce terme elle dégénere. On l'arrache, & on la renouvelle.

Comme cette plante épuiſe bientôt le ſol, parce qu'elle ne pompe pas aſſez d'air & de roſée par ſes feuilles pour humecter la terre, il eſt avantageux au cultivateur d'avoir un vaſte eſpace qui demeure couvert d'arbres, juſqu'à ce qu'il convienne de les abattre, pour faire occuper leur place par l'indigo; car il faut ſe repréſenter les arbres comme des ſcyphons par leſquels la terre & l'air ſe communiquent réciproquement leur ſubſtance fluide & végétative, des ſcyphons où les vapeurs & les ſucs, s'attirant tour-à-tour, ſe mettent en équilibre. Ainſi, tandis que la ſeve de la terre monte par les racines juſqu'aux branches, les feuilles aſpirent l'air & les vapeurs qui, circulant par les fibres de l'arbre, redeſcendent dans la

terre, & lui rendent en rosée ce qu'elle perd en seve. C'est pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conservent les champs vierges pour y semer de l'indigo, on couvre ceux qui sont usés par cette plante, de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conservent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue deux especes d'indigo, le franc & le bâtard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, à raison de sa perfection, il est communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'il est plus pesant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidents. On en voit dont le pied seche, & tombe par la piqûre d'un ver fort commun, ou dont les feuilles, qui font leur prix, sont dévorées en vingt-quatre heures par des chenilles. Ce dernier accident, trop ordinaire, a fait dire que les cultivateurs d'indigo se couchent riches, & se levent ruinés.

Cette production doit être ramassée avec précaution, de peur qu'en la secouant, on ne fasse tomber la farine

attachée aux feuilles, qui eſt très-précieuſe. On la jette dans la *trempoire*; c'eſt une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au degré qu'on deſire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une ſeconde cuve, appellée la *batterie*. On nettoie auſſi-tôt la trempoire, afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail ſans interruption.

L'eau, qui a paſſé dans la batterie, ſe trouve imprégnée d'une terre très-ſubtile, qui conſtitue ſeule la fécule ou ſubſtance bleue que l'on cherche, & qu'il faut ſéparer du ſel inutile de la plante, parce qu'il fait ſurnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des ſeaux de bois percés & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on ceſſoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été ſéparée du ſel. Si, au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entiere ſéparation, les parties ſe rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaiſon; & le ſel, par ſa réaction ſur la fécule, exciteroit une ſeconde fermentation qui altéreroit la teinture & en noirciroit la couleur, & feroit

ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidents ſont prévenus par une attention ſuivie aux moindres changements que ſubit la teinture, & par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiſer un peu de temps en temps avec un vaſe propre. Lorſqu'il s'apperçoit que les molécules colorées ſe raſſemblent en ſe ſéparant du reſte de la liqueur, il fait ceſſer le mouvement des ſeaux pour donner le temps à la fécule bleue de ſe précipiter au fond de la cuve, où on la laiſſe ſe raſſeoir juſqu'à ce que l'eau ſoit totalement éclaircie. On débouche alors ſucceſſivement des trous percés à différentes hauteurs, par leſquels cette eau inutile ſe répand en dehors.

La fécule bleue qui eſt reſtée au fond de la batterie, ayant acquis la conſiſtance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font paſſer dans le *repoſoir.* Après qu'elle s'eſt encore dégagée de beaucoup d'eau ſuperflue dans cette troiſieme & derniere cuve, on la fait égoutter dans des ſacs; d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matiere, devenue plus épaiſſe, eſt miſe dans des caiſſons, où elle acheve de perdre ſon humidité. Au bout de trois mois, l'indigo eſt en état d'être vendu.

Les blanchiſſeuſes l'emploient pour

donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne sauroient faire de beau bleu sans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été transplanté dans des temps modernes en Amérique. Sa culture, essayée successivement en différents endroits, paroît fixée à la Caroline, à Saint-Domingue & au Mexique. L'indigo, connu sous le nom de guatimala, d'où il vient, est le plus parfait de tous. La Nouvelle-Espagne tire un assez grand avantage de cette plante; mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, sans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre ni écarlate, & qui ne se trouve que dans le Mexique, a été long-temps inconnue, même aux nations qui en faisoient le plus d'usage. Les Espagnols, naturellement réservés, & qui deviennent mystérieux quand il s'agit de leurs colonies, garderent un secret que tout leur faisoit croire important. On est enfin parvenu à savoir que c'est un insecte de la grosseur & de la forme d'une punaise.

Il a, comme tous les animaux, deux sexes. La femelle est mal proportionnée, lente & engourdie; ses yeux, sa bouche,

ſes antennes, ſes pieds ſont tellement enfoncés, tellement cachés dans les replis de ſa peau, qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer, ſans le ſecours du microſcope. Auſſi a-t-on pris long-temps cet animal pour une graine.

Le mâle, qui eſt très-rare, & qui ſuffit à trois cents femelles ou davantage, eſt actif, mince & grêle en comparaiſon de la femelle; ſon col eſt plus étroit que la tête, & plus encore que le reſte du corps. Le thorax eſt de forme elliptique, un peu plus long que le col & la tête enſemble, & applati par en bas; ſes antennes ſont articulées, & de chaque articulation ſortent quatre ſoies diſpoſées par paires de chaque côté. Il a ſix pattes, chacune formée de trois pieces. De l'extrêmité poſtérieure de ſon corps, s'alongent deux grandes ſoies ou poils, qui ont quatre ou cinq fois ſa longueur. Il porte deux ailes, plantées ſur la partie ſupérieure du thoràx, qui s'abaiſſent comme les ailes des mouches ordinaires, lorſqu'il marche ou qu'il repoſe. Ces ailes, de forme oblongue, diminuent bruſquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles ſont fortifiées de deux longs muſcles dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aile, & l'autre, intérieur &

parallele au premier, semble interrompu vers la sommité des ailes. Le mâle est d'un rouge clair, la femelle est d'un rouge plus foncé.

L'arbrisseau qui les nourrit tous deux, nommé nopal, est armé d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaisses & ovales. Sa fleur est large, & son fruit a la figure d'une figue. Il est rempli d'un suc rouge, auquel la cochenille doit vraisemblablement sa couleur.

Le nopal sort communément d'une ou deux de ses feuilles qu'on a mises dans un trou, & couvertes de terre. Sa culture se réduit à extirper les mauvaises herbes qui l'environnent. Il faut le renouveller souvent, parce que plus il est jeune, plus son produit est considérable & de bonne qualité. On le trouve dans diverses contrées du Mexique, à Tlascala, à Chalula, à Chiapa, dans la nouvelle Galice; mais il n'y est pas commun. Ces peuples ne le plantent jamais, & sa cochenille, qui est telle que la nature brute la donne, est appellée sauvage, & n'est pas excellente. Les seuls Indiens d'Oaxaca se livrent sans réserve à ce genre d'industrie. Jamais on ne les a vus rebutés, ni par les attentions continuelles qu'elle

exige, ni par les malheurs trop communs auxquels elle les expose. Leur intelligence, leur activité, leur aisance les ont mis en état de supporter une mauvaise récolte, & d'en attendre une bonne. Elles sont plus égales en général dans un terrein aride où le nopal se plaît, & sous un ciel tempéré où la cochenille est exposée à moins d'accidents, que dans les parties de la province où le froid & le chaud se font sentir davantage.

Dès que la saison favorable est arrivée, les Mexicains sement, pour ainsi dire, les cochenilles sur la plante qui leur est propre, en y attachant de petits nids de mousse qui en contiennent chacun douze ou quinze. Elles font trois ou quatre jours après leurs petits, qui se répandent avec une célérité surprenante sur toutes les branches. Ils ne tardent pas à perdre cette activité, & on les voit s'attacher, sans plus se mouvoir, à la partie la plus nourrissante, la mieux exposée de la feuille, jusqu'à ce qu'ils aient pris tout leur accroissement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer, & en tirer le suc avec une petite trompe, que la nature leur a donnée pour cet usage.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille, qui sont autant de générations

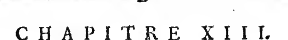
de cet animal. La derniere ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle est mêlée de parcelles détachées des feuilles qu'on a raclées pour enlever les insectes nouveaux nés, qu'il ne feroit guere possible de recueillir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y sont mêlées avec les vieilles ; ce qui diminue considérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches de nopal, pour sauver les petits insectes qui y restent. On les serre dans les habitations, où les feuilles conservent leur fraîcheur, comme toutes celles des plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres extérieurs, où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les sécher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent une teinte de brun roux ; ce que les Espagnols appellent *renegrida*. La seconde est de les mettre au four où elles prennent une couleur grisâtre, veinée de pourpre ;

ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin la plus parfaite, qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément, consiste à les mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de maïs : elles s'y brûlent souvent, aussi les appelle-t-on *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regne animal, qui est l'espece la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on l'a gardée des siecles entiers, avec toute sa vertu. Son prix, qui est toujours très-haut, auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les isles de l'Amérique, & des autres peuples qui habitent des régions dont la température seroit convenable à cet insecte & à la plante dont il se nourrit. Cependant la Nouvelle-Espagne est restée seule en possession de cette riche production. Indépendamment de ce qu'elle en fournit à l'Asie, elle en envoie tous les ans en Europe environ deux mille cinq cents surrons ou sacs, qui se vendent à Cadix, l'un dans l'autre, 3300 liv. C'est un produit très-considérable, qui ne coûte aucune peine aux Espagnols. Il semble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher aux autres nations.

Elle les a privilégiés en leur accordant en même temps, & les productions qui attirent le plus de richesses, & l'or & l'argent qui sont le véhicule ou le signe de toutes les productions.



CHAPITRE XIII.

Mines du Mexique.

TEL est sur nous l'empire de ces brillants & funestes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou & du Potosi, ne nous font pas frissonner; & nous sommes des hommes! Aujourd'hui même que l'esprit de justice & le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits, la regle invariable de nos jugements; un navigateur, qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre siecle s'énorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or,

qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du sang? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les nations, un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes & hospitalieres, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long temps qu'ils étoient aussi anciens que le monde. On pense aujourd'hui, avec plus de raison, qu'ils se forment successivement. Il n'est pas possible, en effet, de douter que la nature ne soit dans une action continuelle, & que ses ressorts ne soient aussi puissants sous nos pieds que sur notre tête.

Chaque métal, suivant les chimistes, a pour principe une terre qui le constitue, & qui lui est particuliere. Il se montre à nous, tantôt sous la forme qui le caractérise, & tantôt sous des formes variées; dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés qui puissent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*, & dans le second, *minéralisé*.

Soit vierges, soit minéralisés, les métaux sont quelquefois épars par fragments, dans les couches horizontales ou inclinées de la terre. Ce n'est pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embrasements, les inondations, les tremblements qui bouleversent sans interruption notre misérable planete. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines suivies, & tantôt en masses détachées, dans le sein des rochers & des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturalistes, dans ces grands atteliers toujours échauffés, s'élevent perpétuellement des exhalaisons. Ces liqueurs sulfureuses & salines agissent sur les molécules métalliques, les atténuent, les divisent, & les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles se réunissent. Devenues trop pesantes pour se soutenir dans l'air, elles tombent & s'entassent les unes sur les autres. Si, dans leurs différents mouvements, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Il n'en est pas de même, si elles se sont combinées avec des matieres étrangeres.

La nature, qui sembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les observations,

on eſt parvenu à connoître les lieux où ſe trouvent les mines. Ce ſont, pour l'ordinaire, des montagnes, où les plantes croiſſent foiblement & jauniſſent vîte; où les arbres ſont petits & tortueux; où l'humidité des roſées, des pluies, des neiges même ne ſe conſerve pas; où s'élevent des exhalaiſons ſulfureuſes & minérales; où les eaux ſont chargées de ſels vitrioliques; où les ſables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces ſignes, pris ſolitairement, ſoit équivoque, il eſt rare qu'ils ſe réuniſſent tous, ſans que le terrein renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richeſſe ou ce poiſon des abymes où la nature l'avoit renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immenſe; creuſer des canaux ſouterrains qui garantiſſent des eaux qui affluent & qui menacent de toutes parts; entraîner, dans d'immenſes galeries, des forêts coupées en étaies; ſoutenir les voûtes de ces galeries, contre l'énorme peſanteur des terres qui tendent ſans ceſſe à les combler & à enfouir ſous leur chûte les hommes avares & audacieux qui les ont conſtruites; creuſer des canaux & des aqueducs; inventer ces machines hydrauliques

ſi étonnantes & ſi variées, & toutes les formes diverſes de fourneaux; courir le danger d'être étouffé ou conſumé par une exhalaiſon qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail; & périr enfin d'une phthyſie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de ſa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux ſuppoſent d'obſervations, de tentatives & d'eſſais, on reculera l'origine du monde bien au delà de ſon antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain & l'argent employés par les premiers hommes, c'eſt nous bercer d'un menſonge qui ne peut en impoſer qu'à des enfants.

Lorſque le travail de la minéralogie eſt fini, celui de la métallurgie commence. Son objet eſt de ſéparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangeres qui les enveloppent.

Pour ſéparer l'or des pierres qui le contiennent, il ſuffit de les écraſer & de les réduire en poudre. On triture enſuite la matiere pulvériſée avec du vif-argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais ſans s'unir, ni avec le roc, ni avec le ſable, ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le ſecours du feu, on diſtille enſuite le mercure, qui, en partant,

laiſſe l'or au fond du vaſe dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais, quand l'argent eſt combiné avec des ſubſtances étrangeres, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité & une expérience conſommée pour le purifier. Tout autoriſe à penſer qu'on n'a pas ce talent dans le nouveau monde. Auſſi eſt-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois trouveroient, dans le minérai déjà exploité, plus de richeſſes que l'Eſpagnol n'en a déjà tiré. Ils éléveroient leur fortune ſur des mines, qu'un défaut d'intelligence a fait rejeter comme inſuffiſantes pour payer les dépenſes qu'elles exigeoient.

L'art des Mexicains, quel qu'il fût, étoit encore infiniment au deſſus de celui de leurs oppreſſeurs. Auſſi avoient-ils moins d'argent que d'or. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange : c'étoit un objet de pur ornement, de ſimple curioſité.

Dans les premieres années qui ſuivirent la conquête, les Eſpagnols s'épargnoient les ſoins, les travaux, les dépenſes inſéparables de l'exploitation des

mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amaffé de métaux, depuis la fondation de leur empire. Les temples, les palais des grands, les maifons des particuliers, les moindres cabanes, tout étoit vifité & dépouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs tyrans fît rentrer beaucoup de ces richeffes dans la terre, en fît jeter encore plus dans le grand lac & dans les rivieres, l'avarice trouva de quoi fe fatisfaire ou fe confoler. Cette fource épuifée, il fallut recourir aux mines.

On en fouilla d'abord indifféremment par-tout, & par préférence fur les côtes. L'expérience ayant prouvé que celles qui étoient les plus voifines de l'Océan, étoient les moins abondantes, on s'en dégoûta. Aujourd'hui l'on n'en exploite aucune qui ne foit à une très-grande diftance de la mer du Nord, où elle feroit expofée aux incurfions, peut-être aux invafions des Européens. Ce qui s'en trouve fur le golfe de Californie, paroît jouir d'une fûreté entiere, jufqu'à ce que ces parages foient plus connus & plus fréquentés. Les principales font dans le Zacatecas, la nouvelle Bifcaye & le Mexico, trois provinces fituées dans l'intérieur de l'empire, où il eft impoffible

à l'ennemi d'arriver par terre, & où des rivieres navigables ne conduisent pas. Elles peuvent occuper quarante mille Indiens, dirigés par quatre mille Espagnols.

Les mines appartiennent à celui qui les découvre. Les formalités auxquelles il est assujetti, se réduisent à faire approuver ses échantillons par le gouvernement. On lui accorde autant de terrein qu'il en veut ; mais il est obligé de donner une piastre ou 5 livres 5 sous par pied au propriétaire. Le tiers de ce qu'il achete, passe au domaine, qui, après avoir eu long-temps la manie funeste de le faire exploiter pour son compte, a pris le parti de le vendre à qui veut le payer, & par préférence au mineur. Toutes les mines abandonnées tombent aussi dans les mains du roi.

Il tire 420 livres de chaque quintal de mercure qu'on emploie. Inutilement les gens éclairés ont représenté souvent que ce prix excessif faisoit nécessairement languir les travaux ; on s'est refusé à leurs instances. Tout ce qu'elles ont produit, c'est qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on se fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines, sont-ils hors d'état

de se passer de ces facilités. On ne voit guere se livrer à ces entreprises incertaines & dangereuses, que des hommes dont les affaires sont équivoques, ou tout-à-fait ruinées.

Ce qui en éloigne sur-tout les gens sages & aisés, c'est l'obligation de livrer au gouvernement la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre. L'état s'étoit long-temps refusé à cette différence d'imposition ; mais il a été forcé d'y consentir, parce que les mines d'or, plus casuelles que celles d'argent, étoient entiérement abandonnées. Les unes & les autres seront bientôt hors d'état de payer le tribut qui leur est imposé. A mesure que leurs produits se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, ils représentent moins de marchandises. Cet avilissement des métaux auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, si les travaux qui les procurent n'avoient été successivement simplifiés. Cette économie approche tous les jours de son terme sensible ; & lorsqu'elle y sera parvenue, la cour de Madrid ne pourra pas se dispenser de diminuer les droits, à moins qu'elle ne consente à voir tomber les meilleures

mines, comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons-nous bientôt réduite à se contenter de deux réaux ou vingt-six sous par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement environ soixante-cinq millions de livres, la sixieme partie à peu près en or, le reste en argent. Il en passe environ la moitié en Europe, le sixieme dans les Indes Orientales, un douzieme dans les isles Espagnoles. Le reste coule par une transpiration insensible, dans les colonies étrangeres, ou circule dans l'empire. Il y sert au commerce intérieur, & au paiement des impositions qui sont considérables.



CHAPITRE XIV.

Impositions établies au Mexique.

TOus les Indiens mâles paient, depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante, une capitation de 11 livres 16 sous, dont les huit neuviemes doivent être versés dans les caisses du gouvernement, & le reste est destiné à divers usages. Les métis, qui sont censés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres sont asservis au même droit. On en exempte les esclaves negres, pour lesquels on a donné au roi 280 livres, à leur entrée dans la colonie.

Les Espagnols qu'on n'a pas avilis jusqu'à leur imposer un tribut personnel, sont assujettis à toutes les autres taxes. La plus forte est celle de trente-trois pour cent du prix de toutes les marchandises que l'Europe leur envoie. L'ancien monde en retient vingt-cinq, sous diverses dénominations, & il en est payé huit à leur entrée dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'empêche pas qu'elles ne

ne ſoient ſoumiſes dans la ſuite à l'alcavala.

L'alcavala eſt un droit ſur toutes les choſes qui ſe vendent ou s'échangent, & que l'on paie autant de fois qu'elles ſe vendent ou s'échangent. Il fut établi dans la métropole, en 1341, & s'eſt élevé peu à peu juſqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandiſe vendue en gros, & juſqu'à quatorze de la marchandiſe vendue en détail. Philippe II, après le déſaſtre de ſa flotte, ſi connue ſous le titre faſtueux d'invincible, fut déterminé, par ſes beſoins, à introduire cette impoſition dans le Mexique, comme dans ſes autres colonies. Quoiqu'elle ne dût exiſter qu'un temps, elle s'eſt perpétuée. Il eſt vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle eſt reſtée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La cruciade n'a pas eu la même ſtabilité.

C'eſt une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'uſage des œufs, du beurre, du fromage, pendant le carême. Le gouvernement, à qui la cour de Rome en a abandonné le bénéfice, avoit diſtribué en quatre claſſes ceux qui voudroient en profiter. Elle étoit payée 2 liv. 6 ſous, par ceux qui vivoient du fruit de leur induſtrie. Ceux qui étoient

parvenus à se faire un capital de 10, 500 livres, la payoient 5 livres 5 sous; elle coûtoit 10 livres 10 sous à ceux qui possédoient plus de 58, 600 livres, & 52 livres 10 sous au vice-roi, & à ceux qui étoient revêtus des dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conscience de chaque citoyen, en l'avertissant qu'il n'obtenoit rien, s'il ne proportionnoit sa contribution à sa fortune. Le Mexique seul rendoit alors environ 2, 600, 000 l. Il est vraisemblable que cette superstition s'affoiblissoit, puisque le ministre a fixé, en 1756, pour tous les états, la bulle à quarante sous. Le gouvernement n'oblige personne à la prendre; mais les prêtres refuseroient les consolations de la religion à ceux qui ne l'auroient pas achetée; & il n'y a peut-être pas dans toute l'Amérique Espagnole un homme assez éclairé, ou assez hardi, pour s'élever au dessus de cette tyrannie.

Un genre d'oppression qui n'a pas été porté si patiemment, c'est l'impôt qu'on a mis, dans les derniers temps, sur le sel & sur le tabac. Les peuples, qui souffroient leurs anciens maux sans murmurer, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru si opposée au droit naturel, & l'autre con-

trarioit si fort un de leurs goûts les plus vifs, que, quoique façonnés de longue main au joug, ils se sont soulevés. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'est manifesté d'un bout de l'empire à l'autre, avec un éclat qui a retenti jusqu'en Europe. Des tempéraments ont pallié le mal; mais les esprits sont toujours dans une fermentation que la métropole appaisera difficilement sans quelques sacrifices. Un des plus agréables à ses colonies, seroit celui du papier marqué.

Indépendamment des tributs réguliers que l'Espagne exige de ses colonies, elle y leve dans des temps fâcheux, sous le nom d'emprunt, des sommes considérables dont on n'a jamais payé ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation, qui a commencé du temps de Philippe II, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle a été plus souvent répétée sous Philippe V, que dans le cours des autres regnes; ce qui n'a pas peu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution, qui a porté sur tous ceux qui avoient quelque fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs; parce que les Européens, les créoles, les métis, les mulâtres, les Indiens sur-tout y jouis-

ſoient d'une plus grande aiſance. La proſpérité publique y a été bien diminuée par ces loix fiſcales, & l'eſt tous les jours encore plus par l'avidité du clergé.

Il tire rigoureuſement la dîme de tout ce qui ſe récolte. Les fonctions de ſon état lui ſont payées à un prix extravagant. Ses terres ſont immenſes, & acquierent tous les jours plus d'étendue. On le croit en poſſeſſion du quart des revenus de l'empire. Le ſeul évêque d'Angeles, a 1, 260, 000 livres de rente. Ces richeſſes ſcandaleuſes ont tellement multiplié les eccléſiaſtiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquieme de toute la population des blancs. Quelques-uns ſont nés dans la colonie. La plupart ſont des aventuriers arrivés d'Europe, pour ſe ſouſtraire à l'autorité de leurs ſupérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la couronne n'eſt pas ce qu'elle devroit être. Les droits établis ſur les marchandiſes qui arrivent de Cadix, & ſur les mines, le vif-argent, la capitation, les impôts, le domaine, ſont de ſi grands objets, qu'on ne peut revenir de ſa ſurpriſe, quand on voit que le monarque ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux adminiſtrée de ſes poſſeſſions, qu'environ 6, 300, 000 livres. Le reſte,

c'est-à-dire, presque tout, est absorbé par le gouvernement civil & militaire du pays, qui sont l'un & l'autre dans le plus grand désordre.

Les finances sont en proie à une foule de commis répandus par-tout; aux corrégidors, qui ont l'administration des provinces; aux commandants des places; à trois conseils supérieurs de justice, connus sous le nom d'audience; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux subalternes qui gagnent la confiance des gens en place. Une partie de ces rapines passe en Europe; l'autre sert à nourrir l'orgueil, la paresse, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de sa capitale singuliérement.

Mexico, qui put quelque temps douter si les Espagnols étoient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, se vit presque totalement détruit par les guerres cruelles dont il fut le théatre. Cortez ne tarda pas à le rebâtir. On l'a depuis augmenté & embelli.

Ses rues sont larges, droites, & se coupent à angles droits. Les maisons y sont assez spacieuses, mais sans commodités, ni décoration. Aucun des édifices publics, qu'on montre avec le plus d'ostentation aux voyageurs, ne rappelle à

l'esprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons temps gothiques. Les places principales ont une fontaine au milieu, & sont assez régulieres; c'est tout leur mérite. On voit une promenade avec un jet-d'eau, où se réunissent huit allées, dont les arbres ont une forme & un feuillage peu agréables. La superstition a entassé les trésors de toutes les parties du monde dans d'innombrables églises, sans qu'il y en ait aucune qui éleve l'ame à des idées sublimes, ou qui remplisse le cœur de sentiments agréables.

L'air qu'on respire dans cette ville est très-tempéré. On y supporte toute l'année des vêtements de laine. Les moindres précautions suffisent pour n'avoir rien à souffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de temps entre l'été & l'hiver: *autant*, répondit-il avec vérité & avec esprit, *qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.*

La ville est bâtie au milieu d'un grand lac, qu'une langue de terre fort étroite divise en deux parties; celle dont l'eau est douce, tranquille & poissonneuse, tombe dans l'autre qui est salée, communément agitée & sans poissons. La cir-

conférence de tout ce lac, qui eſt inégal dans ſon étendue, eſt d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas ſur l'origine de ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraiſemblable les fait ſortir d'une grande & haute montagne ſituée au Sud-Oueſt de Mexico, avec cette différence que l'eau ſalée coule ſous une terre remplie de mines, qui lui communique ſa qualité.

Avant la conquête, Mexico & beaucoup d'autres villes ſituées ſur les bords du lac, étoient expoſées à des inondations qui en rendoient le ſéjour dangereux. Des digues, conſtruites avec une dépenſe & des travaux incroyables, ne ſuffiſoient pas toujours pour détourner les torrents qui ſe précipitoient des montagnes. Les Eſpagnols ont auſſi éprouvé ces calamités. La plupart de leurs bâtiments, quoique élevés avec ſoin & ſur pilotis, ſont, après quelques années, enfoncés de quatre, de cinq & de ſix pieds, dans un terrein qui n'eſt pas aſſez ſtable pour les ſoutenir.

Ces inconvénients inſpirerent le projet de ménager un écoulement aux eaux. Des relations d'une enflure giganteſque aſſurent qu'en 1604, quatre cent ſoixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens

furent occupés à creuser ce canal. Pour trouver les fonds nécessaires, on exigea le centieme du prix des maisons, des terres, des marchandises ; impôt inconnu dans le Nouveau-Monde. L'ignorance, le découragement, les intérêts particuliers firent échouer cette noble & sage entreprise.

Le vice-roi Ladeyrera pensa, en 1635, qu'il seroit avantageux, qu'il étoit même indispensable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice, qui ne vouloit rien sacrifier ; la volupté, qui craignoit d'interrompre ses plaisirs ; la paresse, qui redoutoit les soins ; toutes les passions se réunirent pour traverser une idée, qui en elle-même étoit susceptible d'objections raisonnables.

Les nouveaux efforts qu'on a faits depuis pour rendre ce séjour aussi sûr qu'il est agréable, n'ont pas été tout-à-fait heureux ; soit que l'art ait été mal employé, soit que la nature ait opposé au succès des obstacles insurmontables. Mexico reste toujours exposé à la fureur des eaux ; & la crainte des débordements a beaucoup diminué sa population. La plupart des historiens assurent qu'elle passoit autrefois deux cent mille ames ; aujourd'hui elle n'est que de cinquante mille. Elle est formée par des Espagnols,

des métis, des Indiens, des negres, des mulâtres, par tant de races différentes, depuis le blanc jusqu'au noir, qu'à-peine parmi cent visages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, les richesses s'étoient accumulées dans Mexico à un point incroyable. Tout ce qui ailleurs est de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or.

On fit servir ces brillants métaux, ainsi que les perles & les pierres précieuses, à l'ornement des chevaux, des valets, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs qui suivent toujours le cours du luxe, se monterent au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes, dans l'intérieur de leurs palais, furent servies par des milliers d'esclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortege réservé, parmi nous, à la majesté du trône. Les hommes ajoutoient à ces profusions, des profusions encore plus grandes, pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtresses. Ce luxe, si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes les bornes à l'occasion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour justifier le sien. Les crimes nécessaires pour

ſoutenir ces extravagances étoient effacés d'avance ; la ſuperſtition déclaroit ſaint & juſte tout homme qui donneroit beaucoup à l'égliſe.

Les tréſors, & le luxe qui en eſt la ſuite, ont dû néceſſairement diminuer à Mexico, à meſure que ceux qui les poſſédoient ont été chercher un aſyle à Angeles, & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'a cette capitale d'être au centre de la domination, le ſiege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le ſéjour des plus grands propriétaires des terres, & des plus riches négociants, a toujours fixé dans ſes mains la plupart des grandes affaires de l'empire.



CHAPITRE XV.

Liaisons du Mexique avec le reste de l'Amérique, avec les Indes orientales, avec l'Europe.

CELLES qu'il fait avec les autres parties de l'Amérique, sont très-bornées. Par la mer du Nord, il reçoit de Maracaïbo & de Caraque du cacao fort supérieur au sien, & des negres par la voie de la Havane & de Carthagene ; il donne en échange des farines & de l'argent.

Ses liaisons avec la mer du Sud lui sont plus utiles, sans être beaucoup plus considérables. Dans les premiers temps, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la Nouvelle-Espagne deux vaisseaux, dont les cargaisons réunies ne devoient pas valoir plus d'nn million dix mille livres. Cette navigation fut réduite peu après à la moitié. On la supprima totalement, en 1636, sous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole, par l'abondance des marchandises des Indes Orientales qu'elle introduisoit. Les négocians de Lima se plaignirent long-

temps, & inutilement, d'une loi barbare qui les privoit du double avantage de vendre le ſuperflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur manquoient. La communication entre les deux colonies fut enfin rétablie, mais avec des reſtrictions qui prouvent que le gouvernement n'avoit pas acquis des lumieres, & qu'il ne faiſoit que céder à l'importunité. Depuis cette époque, des bâtiments expédiés de Callao & de Guaya quil portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux-de-vie, à Acapulco & à Sonſonate, ſur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai, du goudron, du rocou, de l'indigo, de la cochenillle, du fer, des merceries d'Angeles, & autant qu'ils peuvent en contrebande, des marchandiſes arrivées des Philippines; ces iſles ſi célebres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à ſon origine.

Lorſque la cour de Madrid, dont les ſuccès étendoient de plus en plus l'ambition, eut formé le plan d'un grand établiſſement en Aſie, elle s'occupa ſérieuſement des moyens de le faire réuſſir. Ce projet devoit rencontrer de grandes difficultés. Les richeſſes de l'Amérique atti-

roient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier, qu'il ne paroissoit pas possible de les engager à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne consentît à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans en Amérique des marchandises de l'Inde, pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des suites si considérables, qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en réduisant à 3, 150, 000 livres, le commerce que dans la suite il seroit permis de faire. Cette somme fut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en devoit avoir une, les gens en place, un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement, suivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cents aux jésuites, dont les occupations & les entreprises paroissoient exiger de plus grands moyens.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'isle de Cebu, & ensuite de celle de Luçon, prirent dans les premiers temps la

route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvroient une route au Mexique moins longue de la moitié, & cette branche de commerce se porta sur ses côtes, où il s'est fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de juillet, du port de Manille, un galion qui est communément de dix-huit cents à deux mille tonneaux. Après s'être débarrassé d'une foule d'isles & de rochers qui ralentissoient sa marche, il fait route à l'est vers le nord, pour trouver à la hauteur de trente degrés de latitude les vents d'ouest, qui le menent droit au terme de son voyage. Ce vaisseau extrêmement chargé, est six mois en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent souvent toutes les voiles sans nécessité. Il atteint enfin le Mexique.

Les côtes de ce grand empire ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des Cordelieres font régner un printemps éternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'athmosphere de l'est à l'ouest n'étant plus interrompue par cette

chaîne prodigieuſe de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation eſt ſûre & facile dans ces partages, depuis le milieu d'octobre, juſqu'au commencement de mai; mais durant le reſte de l'année, les coups de vent d'oueſt, les tourbillons violents, les pluies exceſſives, des chaleurs étouffantes, les calmes abſolus, tous ces obſtacles qui ſe réuniſſent, ou qui ſe ſuccedent, rendent la mer fâcheuſe, dangereuſe même. Dans toute cette étendue de côtes, qui eſt de plus de ſix cents lieues, on ne voit pas une ſeule barque, ni le moindre canot, ſoit pour le commerce, ſoit pour la pêche. Les ports mêmes qu'on y trouve répandus, ſont ouverts, ſans défenſe, expoſés aux caprices du premier corſaire qui voudra tourner ſon avidité de ce côté-là. Celui d'Acapulco où arrivent les galions, eſt le ſeul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

On y arrive par deux embouchures, dont une petite iſle forme la ſéparation, & on y entre de jour par un vent de mer, comme on en ſort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux pieces de canon, & une garniſon de ſoixante hommes, le défendent. Il eſt également étendu, ſûr & commode.

Le baſſin qui forme ce port, eſt entouré de hautes montagnes ſi arides, qu'elles manquent même d'eau. On y reſpire un air embraſé, lourd & mal ſain, où perſonne ne peut s'accoutumer que des negres nés ſous un climat à peu près ſemblable, ou quelques mulâtres. Cette foible & malheureuſe population eſt groſſie, à l'arrivée des galions, par les négociants de toutes les provinces du Mexique qui viennent échanger des bijous d'Europe, leur cochenille, & environ dix millions d'argent, contre les épiceries, les mouſſelines, les toiles peintes, les ſoieries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Aſie. Après un ſéjour d'environ trois mois, le vaiſſeau reprend la route des Philippines, avant le premier avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie deſtinée à recruter la garniſon de Manille. Une partie des richeſſes dont il eſt chargé, s'arrête, dans la colonie, le reſte ſe diſtribue aux nations qui avoient contribué à former ſa cargaiſon.

L'eſpace immenſe que les galions ont à parcourir, a fait rechercher des lieux où ils puſſent ſe rafraîchir. Le premier qu'on a rencontré, eſt ſur la route d'Acapulco aux Philippines, dans les iſles con-

nues d'abord sous le nom d'isles de Larrons, & depuis sous celui d'isles Mariannes. Elles furent découvertes, en 1521, par Magellan. On les perdit de vue. Les galions s'aviserent dans la suite d'y relâcher ; mais il n'y fut formé d'établissement fixe qu'en 1678.

Elles sont situées à l'extrêmité de la mer du Sud, près de quatre cents lieues à l'Orient des Philippines. Leur position dans la zone torride n'empêche pas que le climat n'y soit assez tempéré. L'air y est pur, le ciel serein, & le terrein fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitants toujours nus, ne vivoient que de fruits, de racines & de poissons. Comme la pêche étoit leur occupation ordinaire, leur seule occupation, ils étoient parvenus à imaginer, à construire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvés dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'isles, les seules habitées de cet archipel, ont péri successivement depuis l'invasion des Espagnols, ou par des maladies contagieuses, ou par les mauvais traitements qu'ils éprouvoient. Ce qui restoit, au nombre de deux mille sept cents personnes, a été concentré dans l'isle de Guam, qui

peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circuit. Elle a une garnifon de cent hommes, chargée de défendre deux petits forts fitués fur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines, & l'autre eft deftinée à fournir des rafraîchiffements au galion. Cette derniere eft fi mauvaife, que le vaiffeau n'y féjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court efpace, il eft fouvent expofé aux plus grands dangers. Il eft bien extraordinaire que l'Efpagne n'ait pas fait chercher un meilleur port, ou bien fingulier qu'on n'en ait point trouvé dans un fi grand nombre d'ifles. La Californie préfente un afyle plus affuré aux galions, qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie eft proprement une longue pointe de terre qui fort des côtes feptentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'eft & le fud jufqu'à la zone torride : elle eft baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninfule a trois cents lieues de longueur, fur dix, vingt, trente & quarante de large.

Il eft impoffible que dans un fi grand efpace, la nature du fol & la tempéra-

ture de l'air ſoient par-tout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y eſt ſec & chaud à l'excès; le terrein nu, pierreux, montueux, ſablonneux, ſtérile par conſéquent, & peu propre au labourage & à la multiplication des beſtiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile eſt le pitahaya, dont les productions font la principale nourriture des Californiens. Ses branches cannelées & perpendiculaires n'ont point de feuilles, & c'eſt des tiges que naît le fruit. Il eſt épineux comme le marron d'Inde; mais ſa chair reſſemble à celle de la figue, avec cet avantage, qu'elle eſt encore plus douce & plus délicate.

La mer, plus riche que la terre, offre des poiſſons de toutes ſortes, dans la plus grande abondance, & du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce ſont les perles, qui, dans la ſaiſon de la pêche, y attirent les habitants de toutes les provinces de la Nouvelle-Eſpagne.

Les Californiens ſont bien faits & fort robuſtes. Une puſillanimité extrême, l'inconſtance, la pareſſe, la ſtupidité, & même l'inſenſibilité forment leur carac-

tere. Ce font des enfants, en qui la raifon n'eft pas encore développée. Ils font plus bafanés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la fociété renverfe ou change entiérement l'ordre & les loix de la nature, puifqu'on trouve fous la zone tempérée un peuple fauvage plus noir que ne le font les nations civilifées de la zone torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion; & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un affemblage de plufieurs cabanes, plus ou moins nombreufes, toutes unies entr'elles par des alliances, mais fans aucun chef. L'obéiffance filiale n'y étoit pas même connue. Les hommes n'y connoiffoient aucune efpece de vêtement, mais les femmes cachoient leur nudité avec un foin extrême.

Soit qu'on eût appris, foit qu'on ignorât ces particularités, le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas feulement le temps de la reconnoître, parce qu'il fut forcé de retourner

à ſon gouvernement, où le bruit de ſa mort avoit diſpoſé les eſprits au ſoulévement. Les différentes tentatives qu'on fit depuis pour s'y établir, échouerent toutes. Les efforts de la cour ne furent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on ſuive avec attention l'eſprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de conſtance, qui explique ces revers. Il n'y eut pas une ſeule expédition qui ne fût ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Eſpagne, fatiguée de ſes pertes & de ſes dépenſes, avoit entiérement renoncé à l'acquiſition de la Californie, lorſque les Jéſuites demanderent, en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le conſentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de légiſlation qu'ils avoient formé, d'après des notions exactes de la nature du ſol, du caractere des habitants, de l'influence du climat. Le fanatiſme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les ſauvages qu'ils vouloient civiliſer, avec des curioſités qui puſſent les amuſer, des grains deſtinés à les nourrir, des vêtements propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Eſpagnol, ne tint pas contre ces

démonſtrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de ſenſibilité & leur inconſtance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie, par les religieux inſtituteurs qui ſuivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté particulieres à leur corps. Ils ſe firent charpentiers, maçons, tiſſerands, cultivateurs, & réuſſirent, par ces moyens, à donner la connoiſſance & à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples ſauvages. On les a tous réunis ſucceſſivement. En 1745, ils formoient quarante-trois villages, ſéparés par la ſtérilité du terrein & la diſette d'eau. Cette république augmentera, à meſure que les ſucceſſeurs de ceux qui l'ont formée pouſſeront leurs travaux vers le Nord, où, ſelon un plan judicieuſement arrêté, devoit ſe faire la jonction des miſſions de la péninſule avec celles du continent. Elles ne ſont ſéparées que par le fleuve Colorado.

La ſubſiſtance de ces bourgades a pour baſe le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domeſtiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leurs champs & la propriété de ce qu'ils récoltent ; mais tel eſt leur

peu de prévoyance, qu'ils diſſiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli, ſi leurs miſſionnaires ne s'en chargeoient pour le leur diſtribuer à propos. Ils fabriquent déjà quelques étoffes groſſieres. Ce qui peut leur manquer, eſt acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, aſſez approchant de celui de Madere, qu'ils vendent à la Nouvelle-Eſpagne & aux galions, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'uſage.

Une douzaine de loix fort ſimples ſuffiſent pour conduire cet état naiſſant. Le miſſionnaire choiſit, pour le faire obſerver, l'homme le plus intelligent du village ; & celui-ci peut infliger le fouet & la priſon, les ſeuls châtiments que l'on connoiſſe.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garniſons de trente hommes chacune, & un ſoldat auprès de chaque miſſionnaire. Ces troupes étoient choiſies par les légiſlateurs, & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laiſſer ces foibles moyens dans des mains qui avoient acquis ſa confiance ; & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cet expédient pour empê-

cher l'oppreſſion de ſes nouveaux ſujets.

Ils ſeront heureux tant qu'on ne connoîtra pas de mines ſur leur territoire. S'il y en a, comme la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe le fait préſumer, elles ne ſeront pas plutôt découvertes, que l'édifice élevé avec tant de ſoin & d'intelligence ſera renverſé. Ce peuple diſparoîtra comme tant d'autres, de la ſurface de la terre. L'or que le gouvernement d'Eſpagne tireroit de la Californie, le priveroit des avantages que ſa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ſes miſſionnaires. Il faut plutôt les encourager à pouſſer plus loin leurs entrepriſes utiles. Elles mettront peut-être la cour de Madrid en état de bâtir des forts, qui lui permettroient de voir d'un œil tranquille la découverte du paſſage que les Anglois cherchent depuis ſi long-temps par le nord-oueſt à la mer Pacifique. On a cru auſſi que ſes remparts pourroient être une barriere contre les Ruſſes, qui, en 1741, ont pénétré juſqu'à douze degrés du cap de Mendocino, la poſition la plus ſeptentrionale qu'on ait reconnue de la Californie. Mais ſi l'on eût obſervé que cette navigation ne pouvoit être entrepriſe que des mers de Kamſchatka, on

auroit

auroit senti qu'il ne pouvoit s'y faire que de foibles armements de simple curiosité, & hors d'état de causer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'est la facilité que donne la Californie, pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golfe jusqu'au Colorado. Ces riches contrées sont si éloignées du Mexique, & d'un accès si difficile, qu'il paroissoit aussi dangereux d'en tenter la conquête, qu'inutile de la faire. La liberté, la sûreté de la mer de Californie doivent encourager à l'entreprendre, donner les moyens d'y réussir, & en assurer le fruit. Les philosophes eux-mêmes inviteront la cour de Madrid à ces expéditions, lorsqu'ils lui auront vu abjurer solemnellement les principes fanatiques & destructeurs, qui ont été jusqu'ici la base de la politique.

En attendant que l'Espagne se livre à ces vastes spéculations, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines au Mexique. Le cap San-Lucas, situé à l'extrêmité méridionale de la péninsule, est l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissements, & des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi

dans ces parages, les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été le plus souvent attaqués. Ce fut en 1734, que le galion y arriva pour la premiere fois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le systême adopté par tous les gouvernemens de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspectes à beaucoup de politiques Espagnols, les liaisons du Mexique avec l'Asie. L'opinion où l'on a été, où l'on est encore, qu'il n'est pas possible de conserver les Philippines, sans cette communication, les a seules empêché de réussir à l'interrompre. Ils sont seulement parvenus à la borner, en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaste empire a été privé par des loix séveres & multipliées, de l'avantage de tirer directement de l'Orient les marchandises dont il avoit besoin, de la liberté même de les tirer indirectement de la Nouvelle-Espagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardi & fécond d'Alberoni. Plein des vues les plus étendues pour la prospérité & pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitoit, il vouloit retenir les trésors du Nou-

veau-Monde, auxquels elle n'avoit servi jusqu'alors que d'entrepôt. Dans son plan, l'Orient devoit fournir tout l'habillement aux colonies Espagnols, à la métropole même, qui l'auroit reçu par le canal de ses colonies. Il s'attendoit bien que les puissances dont cet arrangement blesseroit les intérêts & ruineroit l'industrie, chercheroient à le traverser; mais il travailloit à braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déjà donné ses ordres, pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de justesse. Alberoni entraîné par l'enthousiasme de ses opinions, par sa haine pour des nations qui vouloient enchaîner sa politique, ne s'appercevoit pas que les soieries, les toiles arrivées en Espagne par la voie qu'il se proposoit, seroient d'un prix excessif, d'un prix qui en arrêteroit nécessairement la consommation. A l'égard du projet de faire habiller les deux Amériques par l'Asie, nous n'y voyons rien que de très-sensé.

Les colons seroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une maniere plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroient

pas à manquer des choses de premiere nécessité. Ils feroient plus riches, plus affectionnés à leur patrie principale, plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes seroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu à peu les forces que l'approvisionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin, l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que lui fournissent ses rivaux, ne perdroit aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies, des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'insisterons pas davantage sur le commerce du Mexique avec les Indes orientales; il faut parler de ses liaisons avec l'Europe par la mer du Nord, & commencer par celle que forment les productions du Guatimala.

La province de Guatimala, l'une des plus grandes de la Nouvelle-Espagne, fut conquise, en 1524 & 1525, par Pierre d'Alvarado, un des lieutenants de Cortez. Il y bâtit plusieurs villes & en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle est située dans une

vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au sud coulent des ruisseaux & des fontaines, qui procurent aux villages situés sur la pente, une fraîcheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au nord, est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espece de tonnerre, que les habitants attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs, des flammes, des torrents de soufre, qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, suivant l'expression du pays, est située entre le paradis & l'enfer.

Sa position, son éloignement de Mexico & de Guadalaxara la firent choisir pour être le siege d'une audience, qui étend sa jurisdiction sur trois cents lieues au sud, cent au nord, soixante à l'est, & douze à l'ouest, vers la mer du Sud. Les avantages que cette distinction lui procuroit, lui formerent de bonne heure une assez grande population, & cette population fit valoir les dons qu'elle tenoit de la

nature. Il n'y a point de contrées dans cette partie du Nouveau-Monde, où elle ait répandu ses bienfaits avec plus de profusion. L'air y est très-sain, & le climat fort tempéré. La volaille & le gibier y sont d'une abondance & d'une délicatesse extrêmes. La terre ne produit nulle part de meilleur bled. Les rivieres, les lacs, la mer offrent de tous côtés du poisson exquis. Les bœufs s'y sont tellement multipliés, qu'il faut faire tuer tous ceux qui sont devenus sauvages dans les montagnes, de peur qu'ils ne nuisent à la culture, par leur nombre excessif.

Cette fertilité n'est pourtant pas ce qui rend le Guatimala précieux à la métropole. L'Espagne ne tient proprement à sa colonie, que par l'indigo qu'elle en retire. Il est fort supérieur à celui que produit le reste de l'Amérique. On emploie à cette culture quelques negres, & une partie des Indiens qui ont survécu à la tyrannie des conquérants. Les travaux de ces esclaves en fournissent annuellement, pour l'Europe seulement, deux mille cinq cents surrons, qui se vendent l'un dans l'autre à Cadix 1680 liv. Cette riche production est portée à dos de mulets, avec quelques autres objets peu importants, au bourg Saint-Thomas,

ſitué à ſoixante lieues de Guatimala, dans le fond d'un lac très-profond, qui ſe perd dans le golfe de Honduras. Ces marchandiſes y attendent toujours, pour être échangées, celles qui ſont envoyées d'Europe ſur quelques bâtiments médiocres, qui arrivent communément dans le mois de juillet ou d'août. Leur cargaiſon en retour eſt groſſie de quelques cuirs, de quelque caſſe, quelque ſalſe-pareille, qui eſt tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long, ſur ſoixante & quatre vingts de large. L'éclat que lui donnerent d'abord ſes mines d'or ne fut que paſſager; elles tomberent dans un oubli entier, après avoir ſervi de tombeau à près d'un million d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient, eſt reſté inculte & déſert; c'eſt aujourd'hui la plus pauvre de l'Amérique. Les hommes & les terres s'y ſont fondus en or, & l'or eſt devenu à rien.

Guatimala fournit preſque toute la valeur de 6, 000, 000 livres, que forment ſes productions jointes à celles de Honduras. Le lac où ces richeſſes vont ſe réunir eſt tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute inſulte. On le pouvoit d'autant plus

aisément, que son entrée est retrécie par deux rochers élevés, qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite, que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne seroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expédition, resteroient en toute sûreté dans la rade. Mille ou douze cents hommes débarqués à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes, où ils trouveroient des chemins commodes & des subsistances. Le reste de la route se feroit à travers des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala qui n'a pas un soldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, negres, métis, Espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à l'ennemi, pour sauver leur vie, les richesses immenses qu'ils accumulent depuis deux siecles; & la contribution seroit au moins de trente millions. Les troupes regagneroient leurs bâtiments avec ce butin; &, si elles le vouloient, avec des otages, qui assureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche seroit exposé à la même invasion, s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golfes de Campêche & de Honduras une grande péninſule, nommée Yucatan. Quoiqu'elle n'ait ni ruiſſeau, ni riviere, l'eau eſt par-tout ſi près de la terre, & les coquillages ſont en ſi grand nombre, qu'il eſt viſible que cet eſpace immenſe a fait autrefois partie de la mer. Lorſque les Eſpagnols la découvrirent, ils y trouverent peu de population, peu de culture, & n'y trouverent point de métaux. Elle fut mépriſée. On s'apperçut dans la ſuite que les arbres qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & l'on y bâtit la ville de Campêche, qui devint l'entrepôt de cette production précieuſe, & qui lui donna ſon nom.

Si cet arbre étoit moins gros, il reſſembleroit aſſez à l'aube-épine. Ses feuilles ſont petites, & d'un verd pâle. Sa partie la plus intérieure, d'abord rouge, devient noire, quelque temps après que le bois a été abattu. Il n'y a que le cœur de l'arbre qui donne le noir & le violet.

Campêche dut au ſeul commerce de cette production l'avantage d'être un marché très conſidérable. Elle recevoit tous les ans pluſieurs vaiſſeaux, dont les cargaiſons ſe diſtribuoient dans l'intérieur des terres, & qui prenoient en

retour, des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette prospérité alla toujours en augmentant, jusqu'à l'établissement des Anglois à la Jamaïque.

Parmi la foule des corsaires qui sortoient tous les jours de cette isle, devenue célebre, plusieurs allerent croiser dans la baie de Campêche, pour intercepter les vaisseaux qui y naviguoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur du bois qui en étoit l'unique production, que lorsqu'ils en trouvoient des barques chargées, ils n'en emportoient que les ferrements. Un d'entr'eux, ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course; & contre son attente, il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la riviere de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entr'eux se livrerent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en

fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabasco & la riviere de Champeton, autour du lac Trifte, & dans l'isle aux Bœufs qui en est fort proche. En 1675, ils y étoient deux cents soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se ralentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellents tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte; & leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitants. Les femmes étoient destinées à les servir, & on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres isles. L'Espagnol, tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, & les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé, se réfugierent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique septentrionale. Ils parvinrent, avec le temps, à former un corps de quinze cents hommes. L'indépendance, le liber-

tinage, l'abondance où ils vivoient leur rendoient agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchements assuroient leur fort & leur subsistance ; & ils se bornoient aux occupations que leurs malheureux compagnons gémissoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois, sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à neuf cents livres, étoit tombée insensiblement à très-bas prix ; mais on se dédommageoit par la quantité, de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines, soit aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits, soit aux colonies Angloises du nord de l'Amérique, qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & qui fut l'objet de tant de déclamations, est devenu licite en 1763. On a assuré à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été construites. La cour de Madrid a fait rarement des sacrifices qui lui aient plus coûté que celui d'établir

au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Mais il est possible de rendre cette concession à peu près inutile, & voici comment.

L'Yucatan est coupé du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire, dans presque toute sa longueur, par une chaîne de montagnes. Au nord de ces montagnes est la baie de Campêche, dont le terrein sec & aride donne un bois d'excellente qualité, & qui se vend dans tous les marchés à peu près le double de celui que coupent les Anglois à la baie méridionale de Honduras, où le sol, gras & presque marécageux, n'en produit qu'une espece bâtarde, & qui donne moins de teinture. Si, comme les expressions un peu vagues du traité portent à le penser, la Grande-Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que ses sujets avoient usurpés; l'Espagne peut mettre fin à ses inquiétudes, en encourageant la coupe de son excellent bois, de maniere à fournir la consommation de l'Europe entiere. Par cette politique judicieuse, elle ruinera la colonie Angloise, & se débarrassera sans violence, d'un voisinage encore plus dangereux qu'il ne le lui paroît; alors elle regagnera une branche importante de commerce qui est réduite depuis long-temps à si peu

de chose, que Campêche ne reçoit plus de la métropole qu'un vaisseau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas, est porté sur de petits bâtiments à la Vera-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

Vieja Vera-Cruz servit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortez, dans le lieu même où il prit terre, est placée sur une riviere qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui, dans la saison pluvieuse, peut recevoir les plus grands vaisseaux. Le danger auquel ils étoient exposés, dans une position où rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus sûr; & on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit Vera-Cruz Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale du Mexique.

Vera-Cruz Nueva est située sous un ciel, qu'un soleil brûlant & des pluies continuelles rendent alternativement fâcheux & mal-sain. Des sables arides la bornent au nord, & des marais infects à l'ouest. Ses rues sont droites, mais ses maisons bâties de bois. On n'y voit point de noblesse, & les négociants eux-mêmes préferent le séjour d'Angeles. Le petit

nombre d'Eſpagnols, fixés par l'avarice ou par l'indigence, dans un lieu ſi triſte & ſi dangereux, vivent dans une retraite & avec une parſimonie ignorées dans les autres places de commerce.

La ville a pour fortifications un mur, huit tours placées de diſtance en diſtance, & deux baſtions qui donnent ſur le rivage. Ces ouvrages, foibles en eux mêmes, & mal entendus, ſont dans un déſordre inexprimable; auſſi ne compte-t-on pour la défenſe de la place, que ſur la forteresse de ſaint Jean d'Ylloa, bâtie ſur un roc, en face, & à un mille de la ville.

Ce port a l'inconvénient de ne contenir que trente ou trente-cinq bâtiments, qu'il ne met pas même toujours à l'abri de la fureur des vents du nord. On n'y entre que par deux canaux ſi reſſerrés, qu'il n'y peut paſſer qu'un navire. Les approches mêmes en ſont rendues dangereuſes par pluſieurs petites iſles, que les Eſpagnols nomment *Cayos*, & par un grand nombre de rochers à fleur d'eau preſque imperceptibles. Ces obſtacles qu'on croyoit ne pouvoir être ſurmontés qu'avec des connoiſſances locales, acquiſes par une expérience de pluſieurs années, ayant été vaincus par des corſaires audacieux qui ſurprirent la place en 1712, on conſtruiſit ſur le rivage des tours, où des ſen-

tinelles attentifs veillent continuellement à la ſûreté commune.

C'eſt dans ce mauvais port, le ſeul proprement qui ſoit dans le golfe, qu'arrive la flotte deſtinée à approviſionner le Mexique des marchandiſes de l'Europe. On l'expédie de Cadix tous les deux, trois ou quatre ans, ſuivant les beſoins & les circonſtances. Elle eſt ordinairement compoſée de quinze ou vingt bâtiments marchands, eſcortée par deux vaiſſeaux de guerre ou par un plus grand nombre, ſi la politique l'exige.

Des vins, des eaux-de-vie, des huiles forment la partie la plus volumineuſe de la cargaiſon. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les ſoieries, les dentelles, les chapeaux, les bijous, les diamants, les épiceries en compoſent la partie la plus riche.

La flotte part d'Europe dans le mois de juillet, au plus tard dans les premiers jours d'août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du nord en pleine mer, ſur-tout aux atterrages, ſi elle étoit expédiée dans une autre ſaiſon. Elle prend en paſſant, des rafraîchiſſements à Porto-Rico, & ſe rend à la Vera-Cruz, d'où ſa cargaiſon eſt portée à Xalapa. Dans cette ville, ſituée à douze lieues du port,

adoſſée à une montagne, & commodément bâtie, ſe tient une foire, que les loix bornent à ſix ſemaines, mais qui quelquefois eſt prolongée, à la priere des négociants du pays ou de ceux d'Eſpagne. C'eſt la proportion des métaux avec les marchandiſes, qui détermine l'avantage ou la perte des échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, il en réſulte de grands dommages pour le vendeur ou pour l'acheteur. Autrefois le tréſor royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz, pour y attendre la flotte. Depuis que cette clef du Nouveau-Monde fut pillée par des corſaires, en 1683, il attend l'arrivée des vaiſſeaux, & s'arrête à Angeles, qui n'en eſt éloigné que de trente-cinq lieues.

Lorſque les affaires ſont finies, on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de Campêche, quelques autres objets peu importants que fournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havane, où après avoir été jointe par quelques vaiſſeaux de regiſtre, expédiés pour différents ports, elle ſe rend à Cadix par le canal de Bahama.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour d'Eſpagne fait partir deux vaiſ-

feaux de guerre qu'on appelle *azogues*, pour porter à la Vera-Cruz le vif-argent néceffaire à l'exploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient fi incertains, fi lents, fi fouvent accompagnés de fraude, qu'il fut jugé plus convenable, en 1734, de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden dans l'Eftramadure. Les azogues, auxquels on joint quelquefois deux ou trois bâtiments marchands qui ne peuvent porter que des fruits d'Efpagne, fe chargent en retour du prix des marchandifes, vendues depuis le départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il refte encore quelque chofe en arriere, il eft communément rapporté par les vaiffeaux de guerre que l'Efpagne fait conftruire à la Havane, & qui paffent toujours à la Vera-Cruz, avant de fe rendre en Europe. Les affaires fe conduifent autrement au Pérou, comme on le verra dans le livre fuivant.

Fin du fixieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changements arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination.

CHAPITRE XVI.

Expéditions qui précéderent la découverte du Pérou.

COLOMB ne s'étoit pas plutôt vu solidement établi dans l'isle de Saint-Domin-

gue, qu'il avoit continué ſes découvertes. Dans un de ſes voyages, il reconnut l'Orénoque, & dans l'autre la baie de Honduras. Il vit clairement que ce qu'il trouvoit étoit un continent; & ſon génie lui fit plus que ſoupçonner, qu'au delà de ce continent, il y avoit un autre océan qui devoit aboutir aux Indes orientales. Il étoit poſſible que ces deux mers euſſent entr'elles une communication; & il s'occupa du ſoin de la chercher. Pour parvenir à la trouver, il rangea les côtes le plus près qu'il lui fut poſſible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient acceſſibles; & contre l'uſage des navigateurs de ſon ſiecle, qui ſe conduiſoient dans les terres où ils arrivoient, comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec une juſtice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. L'iſthme de Darien fixa particuliérement ſon attention. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent, pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du ſud & du nord de l'Amérique, & dès-lors ſembloit ouvrir à ſes vœux le paſſage & la communication qu'il cherchoit. Lorſque après avoir viſité ces fleuves avec un ſoin extrême, il ſe vit déchu de ſes eſpé-

rances, il ſe réduiſit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ſes compagnons révolterent les naturels du pays, qui paroiſſoient aſſez diſpoſés à ſouffrir cet établiſſement. On fut forcé de ſe rembarquer, & de s'éloigner avec des vaiſſeaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-temps la mer.

Les lumieres qu'on avoit acquiſes ne furent pas cependant tout-à-fait perdues. Veſpuce, Ojeda, Lacoſa, Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Baſtidas, Solis, Nicueſſa ſuivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces aventuriers, qui ne recevoient du gouvernement que la permiſſion de faire des découvertes pour l'agrandiſſement de ſon vain orgueil, plutôt que de ſa domination, ne ſongeoient ni à établir des colonies qu'on pût cultiver, ni à former des liaiſons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perſpective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies ſages, étoit trop au deſſus des préjugés de ces temps barbares. Le raiſonnement même qui auroit pu mener à la connoiſſance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux eſprits une impulſion ſuffiſante. Il n'y avoit que l'appât

du gain préfent qui pût pouffer les hommes à des entreprifes auffi hafardeufes que l'étoient celles de ce fiecle. L'or feul les attiroit au continent de l'Amérique, & faifoit braver les périls, les maladies & la mort qu'on rencontroit fur la route à l'arrivée ou dans le retour; & par une terrible, mais jufte vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes, épuifant à la fois d'habitants les deux hémifpheres, à la deftruction des peuples dépouillés, joignoient celles des peuples brigands & meurtriers.

Dans la foule de fcélérats qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruifoient ces malheureufes côtes d'un monde auffi-tôt anéanti que découvert, il fe trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempérament robufte, une valeur audacieufe, une éloquence populaire, & dans lequel une éducation honnête avoit fait germer quelques fentiments. Il fe nommoit Vafco Nugnez de Balboa. Ayant trouvé au Darien, où les richeffes abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Efpagnols, que cet attrait feul y avoit fixés, il fe mit à leur tête, avec le projet de former un établiffement folide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs,

dont on retrouve l'espece en Afrique, & dans quelques isles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voient bien que la nuit. Ils sont foibles, & leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages étoient en petit nombre; mais il s'en trouva sur la côte d'une espece différente, assez forts & assez hardis pour oser défendre leur liberté. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire : c'étoit que les maris à la mort de leurs femmes, les femmes à la mort de leurs maris se coupoient le bout du doigt, en sorte que l'inspection seule de leurs mains indiquoit s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit, vraisemblablement on ne dira jamais rien qui puisse expliquer ce renversement de la raison humaine. Si les femmes avoient seules été obligées de s'abattre un doigt, lorsqu'elles perdoient leurs maris, il seroit naturel de soupçonner qu'on avoit voulu prévenir la fraude d'une veuve qui voudroit se donner pour vierge à un second époux, qui n'auroit aucune connoissance de son premier engagement; ce qui est facile chez des

peuples errants. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands inconvénients, pour qu'on ait cherché à le constater par des signes indélébiles. Cet usage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorsqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ses enfants que la foiblesse de leur âge mettoit dans l'impuissance de pourvoir à leur subsistance. Comme personne ne vouloit se charger de ces orphelins, on les massacroit pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'est la plus grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pu pousser les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa réussit à disperser les habitants du Darien, à les soumettre ou à les gagner; & il établit sa nation sur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de ses associés, la division se mit entr'eux. Un sauvage, indigné d'une avidité si éloignée de ses mœurs, secoua fortement la balance, & renversa tout l'or qui y étoit. *Puisque vous vous brouillez pour si peu de chose*, dit-il aux deux Espagnols,

& que c'eſt ce métal qui vous a fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples, je vais vous conduire dans un pays où vous ſerez contents. Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena, à travers une langue de terre de ſeize ou dix-ſept lieues, Balboa, avec cent cinquante Eſpagnols, ſur les côtes de la mer du Sud.

Panama, qu'on y bâtit en 1518, ouvroit une vaſte carriere à l'inquiétude & à l'avarice des Caſtillans. L'Océan, qui baignoit ſes murs, conduiſoit au Pérou dont on vantoit les richeſſes dans cette partie du Nouveau-Monde, mais d'une maniere vague. Ce qu'on publioit des forces de cet immenſe empire n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ſes tréſors; & l'on vit ſans étonnement trois hommes nés dans l'obſcurité, entreprendre de renverſer à leurs frais un trône qui ſubſiſtoit avec gloire depuis pluſieurs ſiecles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Eſtramadure. Son éducation fut ſi négligée, qu'il ne ſavoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut ſa premiere occupation, ne convenant pas à ſon caractere, il s'embarqua pour le Nouveau-

Monde. Son avarice & ſon ambition lui donnerent une activité ſans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il ſe diſtingua dans la plupart ; & il acquit, dans les diverſes ſituations où il ſe trouva, cette connoiſſance des hommes & des affaires, dont on a toujours beſoin pour s'élever, mais ſur-tout néceſſaire à ceux qui par leur naiſſance ont tout à vaincre. L'uſage qu'il avoit fait juſqu'alors de ſes forces phyſiques & morales, lui perſuada que rien n'étoit au deſſus de ſes talents, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il aſſocia à ſes vues Diego d'Almagro, dont la naiſſance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu ſobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puiſé à cette école une franchiſe qui s'y trouve plus qu'ailleurs, & cette dureté, cette cruauté qui n'y ſont que trop communes.

La fortune de deux ſoldats, quoique conſidérable, ne ſe trouvant pas ſuffiſante pour la conquête qu'ils méditoient, ils ſe jeterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide, qui s'étoit prodigieuſement enrichi par toutes les voies que la ſuperſtition rend faciles

à ſon état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du ſiecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur ſociété, que chacun mettroit tout ſon bien dans cette entrepriſe; que les richeſſes qu'elle produiroit ſeroient partagées également, & qu'on ſe garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande ſcene, furent diſtribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizârre devoit commander les troupes, Almagro conduire les ſecours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité, fut ſcellé par le fanatiſme. Luques conſacra publiquement une hoſtie dont il conſomma une partie, & partagea le reſte entre ſes deux aſſociés, jurant tous trois par le ſang de leur Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée ſous ces horribles auſpices, ne fut pas heureuſe, continuellement traverſée par la famine, par les maladies, par la méſintelligence, par une ignorance profonde de la théorie des vents & des courants, par les armes des Indiens; on ſe vit réduit à revenir ſur ſes pas ſans avoir formé aucun établiſſe-

ment, sans avoir rien fait qui fût digne de la postérité. Panama reçut avec une pitié orgueilleuse, sur la fin de 1526, les débris d'un armement, qui, deux ans auparavant, avoit excité sa jalousie.

Loin d'être découragés par les revers, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus. Ils penserent qu'ils parviendroient sûrement à les obtenir, s'ils pouvoient sortir de la dépendance du gouverneur de Panama, qui les avoit traversés, tantôt ouvertement, & tantôt sous main. La cour d'Espagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand essor. Ils expédierent, en 1530, trois vaisseaux, sur lesquels on embarqua cent quatre-vingt-cinq soldats, trente-sept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces qui furent successivement grossies par quelques foibles renforts, étoient commandées par Pizarre, qui, après d'extrêmes difficultés que son intrépide avarice lui fit vaincre, arriva enfin à Tumbez sur les frontieres du Pérou.



CHAPITRE XVII.

État du Pérou lorſqu'il fut découvert.

Le Pérou étoit un empire étendu & policé depuis quatre ſiecles, ſi l'on en croit les Eſpagnols. Il avoit été fondé par Manco Capac, & par ſa femme Mama-Occello-Huaco. On a ſoupçonné que ces deux perſonnages pouvoient être les deſcendants de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jetés par la tempête ſur les côtes du Bréſil.

Pour donner une baſe à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens diviſoient comme nous l'année en trois cents ſoixante jours, & qu'ils avoient quelques notions aſtronomiques, telles que les points de l'horizon où le ſoleil ſe couche dans les ſolſtices & les équinoxes; bornes que les Eſpagnols détruiſirent comme des monuments de la ſuperſtition Indienne. L'on a dit que la race des Incas étoit plus blanche que les naturels du pays, & que pluſieurs individus de la famille du ſouverain avoient de la barbe: or, on ſait qu'il y a des traits, ſoit diffor-

mes, foit réguliers, qui fe confervent dans certaines races, quoique ces traits ne paffent pas conftamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou & tranfmife d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes fi fupérieures, que rien ne pourroit leur réfifter

S'il fe trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui vouluffent adopter cette opinion, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long efpace de temps entre le naufrage & la fondation de l'empire du Pérou. Sans cet intervalle immenfe, le légiflateur n'auroit-il pas fu lire? Ne les auroit-il pas formés à plufieurs de nos arts & de nos méthodes? Ne leur auroit-il pas perfuadé quelques dogmes de fa religion? Ou ce n'eft pas un Européen qui a fondé le trône des Incas, ou il faut croire néceffairement que le vaiffeau de fes ancêtres s'étoit brifé fur les côtes de l'Amérique à une époque affez reculée, pour que les générations euffent oublié tout ce qui fe pratiquoit dans le lieu de leur origine.

C'eft fur un terrein montueux que

Manco établit d'abord ſa domination. Peut-être y trouva-t-il des peuples moins barbares, plus diſpoſés à recevoir la lumiere, & qui avoient même un commencement de civiliſation. Il n'eſt pas ſans vraiſemblance que la ſociété ſe forme plus tard dans les contrées fertiles & riches en végétaux, que dans celles que la nature a traitées moins généreuſement. C'eſt le beſoin que les hommes ont les uns des autres, qui les diſpoſe le plus à ſe réunir; & cette dépendance ſe fait ſentir plutôt ſur des montagnes arides, que dans des plaines abondantes.

Les deux légiſlateurs ſe déclarerent enfants du ſoleil. Ils penſerent ſans doute que ce préjugé enflammeroit l'ame des Péruviens, éléveroit leur courage, leur inſpireroit plus d'attachement pour leur patrie & plus de ſoumiſſion aux loix. Cette fiction étoit-elle plus abſurde que celles qui ont été ſi avidement reçues par des nations célebres qui ſont encore nos guides & nos modeles?

Avec le ſecours de cette illuſion, l'empire des Incas avoit proſpéré ſous onze ſouverains tous prudents, humains & juſtes, lorſque l'empereur Huyana-Capac s'empara de Quito. Pour s'en aſſurer la poſſeſſion, il épouſa l'unique héritiere du

roi détrôné, dont il eut un fils nommé Atabalipa. Ce jeune prince, après la mort de ſon pere, demanda l'héritage de ſa mere. Huaſcar, ſon aîné, refuſa de l'en mettre en poſſeſſion. On prit les armes. Le plus ambitieux des deux freres fut battu, fait priſonnier & enfermé dans Cuſco, où depuis il fut étranglé. Son heureux rival, plus élevé qu'il ne l'avoit eſpéré, ſe trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui, pour la premiere fois, venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entiérement calmés, lorſque les Eſpagnols débarquerent dans l'empire. Les peuples qui vouloient appaiſer le ſoleil, qu'ils croyoient irrité contr'eux, comblerent ces étrangers de préſents, leur rendirent les meilleurs offices, & leur marquerent un reſpect qui tenoit de l'adoration. Dans la confuſion où étoit encore tout l'état, perſonne ne ſongea à s'oppoſer à la marche de Pizarre, qui arriva ſans le moindre obſtacle à la maiſon royale de Caxamalca. Il y étoit à peine, qu'il reçut de la part d'Atabalipa, qui n'étoit pas éloigné, des fruits, des grains, des émeraudes, pluſieurs vaſes d'argent & d'or. L'accueil que fit la cour à ſon frere Fernand, répondit à ces

avances. On lui prodigua les careſſes, les tréſors & les diſtinctions. Cependant l'empereur ne diſſimula pas qu'il deſiroit que les Eſpagnols ſortiſſent de ſes provinces, & il annonça qu'il iroit le lendemain concerter avec leur chef les meſures de cette retraite.

Se préparer au combat ſans laiſſer appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la ſeule diſpoſition que fit Pizarre pour recevoir le prince : il mit ſa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue ; l'infanterie étoit dans la cour, & ſon artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer.

Atabalipa vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté ſur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ſes troupes. Il ſe tourna vers les principaux officiers, & il leur dit : *Ces étrangers ſont les envoyés des dieux ; gardez-vous de les offenſer.*

On étoit aſſez près du palais, occupé par Pizarre, lorſqu'un dominicain, nommé Vincent de Valverdé, le crucifix d'une main, ſon bréviaire dans l'autre, pénetre juſqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, & lui fait, par la

voix de son interprete, un long discours, dans lequel il lui expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser ce culte, & lui propose de se soumettre au roi d'Espagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : Je veux bien être l'ami du roi d'Espagne, mais non son tributaire ; il faut que le pape soit d'une extravagance extrême, pour donner si libéralement ce qui n'est pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre ; & si les chrétiens adorent un Dieu mort sur une croix, j'adore le soleil qui ne meurt jamais. Il demande ensuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre*, répond le moine, en présentant son bréviaire à l'empereur. Atabalipa prend le livre, le regarde de tous côtés, se met à rire, & jetant le bréviaire ; *Ce livre*, ajoute-t-il *ne me dit rien de tout cela.* Vincent se tourne vers les Espagnols, en leur criant de toutes ses forces : *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'évangile ? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu,*

Les Espagnols, qui, vraisemblablement, avoient peine à retenir cette fureur, cette soif du sang, que leur inspiroit la vue de l'or & des infideles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impression que durent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasoient, le bruit & l'effet du canon & de la mousquéterie qui les terrassoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le monarque prisonnier, & poursuivit le reste de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ses soldats. Une foule de princes de la race des Incas, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composoit la cour d'Atabalipa, fut égorgé. On ne fit point grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfants, qui étoient venus des environs pour voir leur empereur, & les Espagnols. Tant que ce carnage dura, Vincent ne cessa d'animer les assassins fatigués de tuer, les exhortant à se servir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des blessures plus pro-

fondes. Au retour de cette infame boucherie, les Eſpagnols paſſerent la nuit à s'enivrer, à danſer, à ſe livrer à tous les excès de la débauche.

Cependant Pizarre ne ſongea qu'à ſe défaire de ſon priſonnier. Vincent diſoit que c'étoit un prince endurci, qu'il falloit le traiter comme Pharaon. Il y avoit à la ſuite du général Eſpagnol un Indien qui avoit embraſſé la foi chrétienne. Son nom étoit Philipillo, & ſa fonction celle d'interprete. On ſe ſervit de lui, pour accuſer l'empereur d'avoir voulu ſoulever ſes ſujets contre les tyrans. Sur cette dépoſition ſeule, Atabalipa fut condamné à mort; on oſa lui faire ſon procès dans les formes, & cette comédie atroce eut les ſuites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet aſſaſſinat juridique, Pizarre pénétra dans l'intérieur de l'empire. Cuſco lui ouvrit ſes portes, & lui offrit plus de tréſors qu'il n'y en avoit peut-être dans l'Europe entiere, avant la découverte du Nouveau-Monde. Ils furent la proie de deux cents Eſpagnols, qui, poſſeſſeurs de richeſſes immenſes, en cherchoient encore, par une ſuite de cette ſoif de l'or, qui s'augmente dans ſon ivreſſe même. Les temples & les maiſons des

particuliers furent également dépouillés, d'une extrêmité du royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout, & par-tout on leur ravilloit leurs femmes & leurs filles.

Les peuples, poussés au désespoir, prirent les armes. Ils assiégerent à la fois Cusco & Lima; mais ces malheureux ne purent tuer en différents combats que six cents de leurs ennemis, qui, recevant sans cesse de nouveaux secours, finirent par être victorieux par-tout. En peu de temps, les Espagnols se trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebusiers, sans compter les piquiers, les arbalétriers, & la cavalerie. Il fallut que les Péruviens subissent le joug, tel qu'il plut aux tyrans de l'imposer.

Une révolution si étrange a été un sujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges & des défilés. On y est réduit à passer & repasser perpétuellement des torrents & des rivieres, dont les bords sont toujours escarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les

armées les plus nombreuſes, les plus aguerries. Comment donc eſt-il arrivé qu'un peuple entier n'ait pas oſé diſputer un terrein dont la nature lui étoit ſi connue, contre quelques brigands qui n'en avoient pas la premiere idée?

C'eſt que la peur eſt fille de l'ignorance & de l'étonnement; que la multitude ſans ordre ne peut rien contre le petit nombre diſcipliné, & que le courage ſans armes ne réſiſte pas à la foudre. Ainſi, ſans le ſecours de cette vaine prophétie, qui annonçoit les Eſpagnols comme les vengeurs des dieux, le Pérou devoit être aſſervi, quand même les diſſentions domeſtiques qui le bouleverſoient n'auroient pas préparé ſes fers.

L'empire qui recevoit le joug Eſpagnol, avoit été gouverné durant quatre ſiecles, ou peut-être davantage, par une race de conquérants, qui ſembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils deſcendoient d'un légiſlateur, auquel nul autre peut-être ne pourroit être comparé, ſi Confucius n'avoit eu ſur lui l'avantage de ne pas employer la ſuperſtition, pour faire recevoir & obſerver la morale & les loix.

Manco-Capac, qui raſſembla les ſauvages du Pérou, épars dans les forêts,

ſe diſoit fils du ſoleil, envoyé par ſon pere, pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il perſuada un grand nombre de ſauvages qui le ſuivirent, & il fonda la ville de Cuſco.

Il apprit à ſes nouveaux ſujets à cultiver la terre, à ſemer des grains & des légumes, à ſe vêtir, à bâtir des maiſons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à tiſſer le coton & la laine; elle leur enſeigna tous les exercices convenables à leur ſexe, tous les arts de l'économie domeſtique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le ſoleil; il lui bâtit des temples, il abolit les ſacrifices humains, & même ceux des animaux. Ses deſcendants furent les ſeuls prêtres de ſa nation.

A une religion pleine d'humanité, ſe joignoient des loix paternelles. Une inſtitution très-ſage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettoit une faute, ſeroit légérement puni; mais que ſon pere en ſeroit reſponſable. C'eſt ainſi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs.

La polygamie étoit défendue: l'adultere étoit puni dans les deux ſexes. Il n'étoit permis qu'à l'empereur d'avoir des concubines, parce qu'on ne pouvoit trop

multiplier la race du soleil. Il les choisissoit parmi les vierges consacrées au temple.

L'oisiveté étoit punie comme la source du crime, & dès-lors comme le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le public; mais à la charge de préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. Chacun étoit obligé de faire lui-même sa chaussure, sa maison, sa charrue. Les femmes faisoient les habits, & chaque famille savoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours; ces vêtements faits par les filles vouées au culte du soleil, & distribués, par les officiers de l'empereur, aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtiments pour les fautes d'un seul tomboient sur toute la décurie; cette habi-

tude de se regarder comme membres d'une seule famille, qui étoit l'empire : tous ces usages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit de communauté, & substituoient, autant qu'il est possible, à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations, les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration, des habits travaillés par la famille des Incas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes, qui, par la grandeur de leurs talents, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les sujets ordinaires des poëmes composés par la famille des Incas, pour l'instruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poëme

utile aux mœurs. On repréſentoit à Cuſco, & dans les autres villes du Pérou, des tragédies & des comedies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, & des modeles de vertus publiques. Les comédies ſervoient d'inſtruction aux conditions inférieures, & leur enſeignoient les vertus privées, & juſqu'à l'économie domeſtique.

L'état entier étoit diſtribué en décuries, avec un officier chargé de veiller ſur dix familles qui lui étoient confiées. Un officier ſupérieur avoit la même inſpection ſur cinquante familles ; d'autres enfin ſur cent, ſur cinq cents, ſur mille.

Les décurions & les autres inſpecteurs, en remontant juſqu'au millénaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaiſes actions, ſolliciter le châtiment & la récompenſe, avertir ſi l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millénaire rendoit compte au miniſtre de l'Inca.

Toutes les loix étoient ſéveres ; mais cette ſévérité n'avoit eu que de bons effets. Les Péruviens ne connoiſſoient pas

le crime. Toutes leurs loix étoient censées leur venir par le soleil qui éclairoit leurs actions. Ainsi la violation d'une loi étoit un sacrilege. Ils alloient révéler leurs fautes les plus secretes, & demander à les expier. Ils disoient aux Espagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume, susceptibles de culture, étoient partagées en trois parts ; celle du soleil, celle de l'Inca, & celle des peuples. Les premieres se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, & des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail ; on le commençoit, & on le continuoit au son des instruments, & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit, déposé par-tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil four-

nissoient à l'entretien des prêtres, & à la consécration de ces magnifiques temples, lambrissés d'or, & couverts d'argent.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie : leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille. Les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'état avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éléveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur, que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errants & nus, vivant misérablement de fruits, de racines ; produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même : le genre humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font

entreprendre de durable. Le ſyſtême de quelques ſpéculateurs hardis, qui ont regardé les propriétés, & ſur-tout les propriétés héréditaires, comme des uſurpations de quelques membres de la ſociété ſur d'autres, ſe trouve réfuté par le ſort de toutes les inſtitutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes miſérablement péri, après avoir langui quelque temps dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou ſeul a proſpéré ſur une baſe ſi fragile.

C'eſt, vraiſemblablement, parce que les Incas ne connoiſſant pas l'uſage des impôts, & n'ayant, pour ſubvenir aux beſoins du gouvernement, que des denrées en nature, durent chercher à les multiplier. Ils étoient ſecondés dans l'exécution de ce projet par leurs miniſtres, par les adminiſtrateurs inférieurs, par les ſoldats même, qui ne recevoient pour ſubſiſter, pour ſoutenir leur rang, que des fruits de la terre. De là tant de ſoins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du ſouverain : mais ſon patrimoine étoit ſi confuſément mêlé avec celui des ſujets, qu'il n'étoit pas poſſible de fertiliſer l'un ſans fertiliſer l'autre. Les peuples, encouragés

par ces commodités, qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrerent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat & de leurs consommations, rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages; malgré la vigilance, toujours active du magistrat; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie.

Les Péruviens, à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce, ni luxe; & les arts de détails, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas même d'hiéroglyphes, qui, chez toutes les nations, ont été la premiere écriture; & leurs *quippos*, qui leur tenoient lieu d'écriture, ne valoient pas les hiéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens étant sans propriété, sans commerce, & presque sans relation d'intérêt entr'eux, gouvernés d'ailleurs

par des maîtres, dont la volonté faisoit toutes les loix passageres, qui suppléent aux mœurs; un tel peuple n'avoit guere besoin d'écriture. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince toujours juste & infaillible, & les magistrats integres comme le prince. Chez un peuple policé qui n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funestes, quand les mœurs n'en déterminoient pas l'application & l'usage; quand, non-seulement le monarque, mais ses préposés, un décurion, un centenaire, un milléenaire pouvoit changer à son gré la destination des peines & des récompenses. Chez un tel peuple, les loix les plus sages, sans aucun caractere de précision & de stabilité, s'y doivent altérer insensiblement. Il ne reste aucun moyen de les ramener à leur caractere primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent; ignorance qui rendoit impossible dans un despote Péru-

vien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du souverain, en déterminant la portion des terres qui lui appartenoient. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des Incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le souverain & les peuples; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrrhonisme, quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu, depuis quelque temps, jeter des nuages sur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du Nouveau-Monde, y avoit il quelque brigand assez éclairé, pour inventer

tenter une fable si bien combinée ? Y avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable ? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'Univers entier ? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat ? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, & de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de desirer.

Il n'en est pas ainsi des relations exagérées que les conquérants du Pérou publierent sur la grandeur & la magnificence des monuments de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être. Peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangeres. Les premiers témoignages, qui même se contrarioient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis, & enfin totalement détruits, lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célebre du nouvel hémisphere.

Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin & de dépense. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités superbes dans le Pérou, n'existe-il plus, à la réserve de Cusco & de Quito, que celles que le conquérant y a construites? D'où vient qu'on ne retrouve pas même les ruines d'aucune de celles dont on a publié de si pompeuses descriptions.

Il faut reléguer au rang des fables, ces majestueux palais destinés à loger les Incas dans le lieu de leur résidence & dans leurs voyages. Les maisons royales si vantées n'étoient autre chose que des cailloux placés les uns sur les autres, & revêtus d'un argile rougeâtre.

Il faut reléguer au rang des fables, ces places de guerre qui couvroient l'empire. Auroit-il été conquis en si peu de temps, s'il eût eu de si grands moyens de défense? M. de la Condamine qui a visité, avec l'attention scrupuleuse qui lui est propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable après celui de Cusco, ne lui a trouvé que peu d'étendue, & seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui ne connoissoit pas l'usage des poulies ne pouvoit guere élever ses bâtiments plus haut. On n'a

pas moins exagéré la grandeur des pierres employées à la construction de ces forteresses. Après un examen très-réfléchi, il ne s'en est trouvé aucune d'une grandeur remarquable. Quand on vouloit transporter ces masses, on y attachoit des cordes, & une foule d'hommes poussoit, tiroit, rouloit le fardeau. Une nation qui n'est pas plus avancée dans les méchaniques, ne sauroit faire de très-grandes choses.

Il faut reléguer au nombre des fables, ces réservoirs, ces aqueducs dignes, dit-on, des anciens Romains. Il n'y a jamais eu ni l'un ni l'autre dans le Pérou, à moins qu'on ne veuille honorer de ces grands noms, des rigoles pratiquées aussi souvent qu'il se pouvoit sur le penchant des collines, pour rassembler les eaux des pluies ou des sources, & les conduire dans les champs & dans les vallons.

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des Incas, & qui traversoit tout

l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entiérement détruit durant les guerres civiles des conquérants.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierres, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes? Mais eussent-ils connu cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu presqu'impraticable? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque instant, au passage des torrents si multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir passer, on étendit d'une rive à l'autre une longue corde d'osier, où glissoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies, sur lesquelles il passoit à la fois un plus grand nombre de personnes. Les Espagnols qui semblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention si merveilleuse.

Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit sur la signification des *quippos*. C'étoient, disent les Espagnols, des regiftres de cordes, où, par divers nœuds, & des couleurs diverses, on exprimoit

tout ce qu'on vouloit exprimer. Le souvenir de ce qui appartenoit essentiellement à l'histoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit consacré par des nœuds; & de petits cordons, attachés aux cordes principales, rappelloient les circonstances moins importantes. Des officiers, établis par l'autorité publique, étoient les dépositaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne foi. Dans la vérité, ces singulieres annales n'avoient aucun sens suivi, & ne pouvoient servir qu'à quelques calculs, ou à consacrer quelque événement particulier.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent, ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de maïs, dont les tiges étoient d'argent, & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillements couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons

pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conſervés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les ſtatuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compoſitions que des métaux précieux, il eſt vraiſemblable que peu des chef-d'œuvres de la Grece ſeroient arrivés juſqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conſervé, on peut aſſurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans la ſcience du deſſein. Les vaſes, échappés au ravage du temps, pourront bien ſervir de preuve de l'induſtrie des Indiens, à ſuppléer aux outils de fer qui leur manquoient, mais ne feront jamais des monuments de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'inſectes d'or maſſif, long-temps conſervées dans le tréſor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger; elles furent fondues en 1740, pour ſecourir Carthagene aſſiégée par les Anglois; & il ne ſe trouva pas dans tout le Pérou un Eſpagnol aſſez curieux, pour acheter une ſeule piece au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens n'étoient guere avancés dans les ſciences un peu compliquées; les mots mêmes leur manquoient, pour exprimer les notions morales ou métaphyſiques. La plupart des ſciences dépendent

du progrès des arts, & ceux-ci des hafards qui ne font produits par la nature que dans la fuite des fiecles, & dont la plupart font perdus pour les peuples qui reftent fans communication avec les peuples éclairés.

En réduifant les chofes à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent; qu'ils poffédoient même le fecret perdu en Europe, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que nous donnons à l'acier; mais que, quoiqu'ils connuffent le fer, ils ne s'étoient pas élevés jufqu'à forger ce métal, qui eft l'ame des arts. Ils ne s'aviferent jamais de faire cuire des briques ni des tuiles, dont la matiere étoit fous leur main. Cependant ils exécuterent des chofes moins commodes & plus difficiles. Le fpectacle des torrents qu'ils voyoient fe creufer un lit dans les rochers, leur donna vraifemblablement l'idée de tailler les pierres. Avec des haches de caillou, & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre paralleles, à leur donner la même hauteur, & à les joindre fans ciment. Malheureufement ces inftruments n'avoient pas la même activité fur le bois que fur la pierre. Auffi les mêmes hom-

mes qui travailloient le granit, qui fo-toient l'émeraude, ne furent ils jamais aſſembler une charpente par des mortoiſes, des tenons & des chevilles; elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtiments les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille ſoutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage; ils ne prenoient du jour que par la porte, & ils n'avoient que des pieces détachées ſans communication.

Quoi qu'il en ſoit des arts que les Eſpagnols trouverent au pays des Incas, il fallut que l'empire ſe ſoumît à ſon vainqueur. Encore un moment de réſiſtance, & peut-être les Péruviens étoient libres. Les conquérants avoient à terminer entr'eux des différends, qui ne ſouffroient pas le partage de leurs forces.



CHAPITRE XVIII.

Guerres civiles des Espagnols, après qu'ils eurent conquis le Pérou.

LA premiere nouvelle des succès de Pizarre n'avoit pas été plutôt portée à Panama, qu'Almagro, son associé principal, étoit accouru avec de nouveaux aventuriers, pour partager les trésors, les terres, l'administration du Pérou. Il y avoit dans cette prétenrion une justice, que l'auteur de la découverte ne voulut point sentir. Dès-lors la jalousie & la haine s'emparerent de tous les cœurs. Il y eut deux chefs, deux partis, deux armées, & bientôt par un accommodement forcé, deux gouvernements.

Du choc de ces factions devoient naturellement sortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité, & une liberté sans frein, doivent avoir les mêmes suites. Le magistrat ne voit que des séditieux dans un peuple, qui de son côté ne voit qu'un usurpateur,

La raiſon eſt un inſtrument trop foible, pour régler des prétentions ſi oppoſées. On remet la déciſion des droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes ſe trouve avoir la meilleure cauſe.

Quoique les intérêts qui diviſoient les Eſpagnols dans le Pérou ne fuſſent pas de cette importance, ils ſe manifeſterent par les mêmes éclats, par de plus grands encore. Almagro & ſes partiſans n'avoient paſſé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & ils voulurent leur en arracher par le fer, ſoit que Pizarre ſe crût néceſſaire ailleurs, ſoit qu'il ſe ſentît de la répugnance, comme il le diſoit, à combattre ſon ancien ami, il ſe déchargea ſur ſon frere Fernand, du ſoin de le vaincre. Ses eſpérances ne furent point trompées. Almagro fut battu ſur les bords de l'Apurimac, le 6 avril 1538, & fait priſonnier. Le vainqueur qui avoit des vengeances particulieres à exercer, jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime; & ce fut, diſoit-il, à la tranquillité publique.

Les partiſans d'Almagro, diſperſés par la mort de leur chef, ſe conduiſirent avec une prudence très-réfléchie. L'éloignement de Fernand qui étoit paſſé en

Europe, ou pour demander des récompenses, ou pour justifier sa sévérité, selon les dispositions qu'il trouveroit à la cour de Madrid, paroissoit avoir étouffé dans leur ame tout ressentiment. On ne les voyoit occupés que du soin de gagner la bienveillance du distributeur des graces. A la faveur de cette confiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inspirer, ils vécurent sans inquiétude, se rapprocherent insensiblement, & trouverent un point de réunion dans le fils d'un homme qu'ils n'avoient pas cessé un instant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de juin 1541, les conjurés traverserent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préféré la lumiere à l'obscurité de la nuit, pour en imposer à la multitude sur la justice de leurs projets, ou sur la justesse de leurs mesures, & pour ôter jusqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réussit, personne ne s'émut; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitants sont ses créatures, ses serviteurs, ses parents, ses amis ou ses soldats. Ceux qu'on croit les plus disposés à venger

ſon ſang, périſſent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui oſe ſe montrer dans les rues & dans les places, eſt regardé comme ennemi, & tombe ſous le glaive. Bientôt les maiſons & les temples ſont comblés de carnage, & ne préſentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partiſans de l'ancien gouvernement, eſt encore plus furieuſe que la haine, & la rend plus active, plus ſoupçonneuſe, plus implacable. L'image d'une place remportée d'aſſaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du ſpectacle d'horreur qu'offrirent, en ce moment, des brigands, qui reprenoient ſur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient fruſtrés.

Les jours qui ſuivent ces jours de deſtruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a ſervi l'ennemi de ſa maiſon eſt inhumainement proſcrit. On dépoſe les anciens magiſtrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les tréſors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui ſont abſents, deviennent la proie de l'uſurpateur. Ses complices, liés à ſon ſort par les crimes dont ils ſe ſont ſouillés, ſont

forcés d'appuyer des entreprifes dont ils ont horreur. Ceux d'entr'eux qui laiffent percer leur chagrin, font immolés en fecret, ou périffent fur un échafaud. Dans la confufion où une révolution fi peu attendue a plongé le Pérou, plufieurs provinces reçoivent les loix du monftre qui s'eft fait proclamer gouverneur dans la capitale; & il va, dans l'intérieur de l'empire, achever de réduire ce qui réfifte ou balance.

Une foule de brigands fe joignent à lui dans fa marche. Son armée ne refpire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, fi les talents militaires du général euffent égalé l'ardeur des troupes. Malheureufement pour Almagro il avoit perdu fon guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pieges qui lui font tendus par Pedro Alvarès, qui s'eft mis à la tête du parti oppofé. Il perd, à débrouiller des rufes, le temps qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonftances, un événement que perfonne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Caftro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme

il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran, s'empresserent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie, qui les avoient tenus trop long-temps épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro, aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, ne fit pas languir leur impatience : il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chapas, le 16 septembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long temps balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti le plus juste. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans de honteux supplices, provoquoient les vainqueurs à les massacrer, & crioient en désespérés : *c'est moi qui ai tué Pizarre.* Leur chef, fait prisonnier, périt sur un échafaud.

Pendant que ces scenes d'horreurs se passoient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été pris aucune mesure pour les prévenir. Le Pérou n'avoit été soumis qu'à l'audience de Panama, trop éloignée pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire respecter ses décrets. On établit pour Lima un tribunal suprême, qui devoit avoir le dépôt des loix,

& une autorité suffisante pour arrêter le mal & faire le bien. Blasco Nunez Vela, qui le présidoit comme vice-roi, arriva, en 1544, avec ses subalternes ; il trouva tout dans une confusion horrible.

Il faut juger des révolutions que produisent les guerres civiles, par la cause qui les fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie & l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, si la faveur de leur cause leur donne la victoire, le calme, qui succede à cette calamité passagere, est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie, & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens, qui a été le témoin & l'instrument de ces troubles, réunit plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme juste est devenu le plus fort, & chacun est étonné de se trouver à la place que lui avoit marqué la nature. Mais lorsque les guerres civiles ont une source impure ; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles, la paix qui termine ces horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels

prennent la place des juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes, ruinés par leurs profusions & leurs débauches, insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce chaos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage, on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage est souillé par le sang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent en quelques heures les monuments de plusieurs siecles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paie, le peuple avide de la nouveauté dans l'espérance d'un meilleur sort; ces matieres &

ces inſtruments de trouble ſont toujours ſous la main du premier factieux qui ſaura les mettre en œuvre.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits dans le Pérou, lorſque Nunez s'y montra. Il falloit la changer. Il falloit adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, réprimer une avidité inſatiable, ramener à des principes d'équité l'injuſtice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens des aventuriers qui avoient oublié juſqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit ſuivi que la loi du plus fort, faire ſortir l'ordre du ſein du déſordre même, convertir en un mot des monſtres en hommes.

Un ſi grand ouvrage auroit exigé un génie profond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractere flexible, cent qualités qui ſe trouvent rarement réunies. Nunez n'avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur; & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus, qui étoient preſque des défauts dans la ſituation où

on se trouvoit, il commença à remplir sa mission, sans égard aux lieux, aux personnes, aux circonstances.

Contre l'opinion de tous les gens sages, qui vouloient qu'on attendît de nouvelles instructions d'Europe, il publia les ordonnances qui portoient que les terres, dont les conquérants s'étoient emparés, ne passeroient pas à leurs descendants, & qui faisoient décheoir de leurs possessions, ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en servitude, par les moines, par les évêques, par les membres du gouvernement, furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres devoient voir tomber leurs fers à la mort de leurs oppresseurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail sans les payer. Leur tribut étoit réglé. Les Espagnols, qui voyageoient à pied, étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval, du droit d'en prendre cinq. On déchargea les caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur sa nourriture & celle de son cortege. D'autres établissements tyranniques alloient subir la même proscription, & les peuples

conquis se voyoient à la veille d'être mis sous la protection des loix qui modéreroient du moins les rigueurs du droit de conquête, si elles n'en reparoient pas entiérement l'injustice; mais il sembloit que le gouvernement Espagnol ne dût être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement si peu attendu consterna ceux qui se voyoient arracher leur fortune, ou qui perdoient l'espoir flatteur de transmettre la leur à leur postérité. Ceux mêmes qui n'étoient pas remués par cet intérêt, accoutumés à ne voir dans les Indiens que des instruments & des victimes de leur avarice, ne concevoient point qu'on pût avoir d'autres idées. De l'étonnement, ils passerent à l'indignation, au murmure, à la sédition. Le viceroi fut dégradé, mis aux fers, relégué dans une isle déserte, jusqu'à ce qu'on pût le faire passer en Espagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile, qui l'avoit conduit jusqu'à la riviere des Amazones, & l'avoit occupé assez long-temps, pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédé si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité.

Son nom & ses forces ne permirent pas de la lui refuser ; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendards du viceroi, les autres sous ceux de Gonzale. Quinze à vingt mille de ces malheureux, répandus dans chaque armée, traînoient l'artillerie, applanissoient les chemins, portoient le bagage, & s'égorgoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être sanguinaires. Après des succès long-temps variés, la fortune couronna la rebellion sous les murs de Quito, dans le mois de janvier de l'an 1545. Nunez, & la plupart des siens, furent massacrés dans cette exécrable journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques officiers vouloient qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la maniere des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée,

prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maisons, comme on le pratiquoit à Rome, lorsqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval, précédé par ses lieutenants qui marchoient à pied. Il avoit à ses côtés quatre évêques. Les magistrats le suivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & de divers instruments de musique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en despote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le desiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes changerent ces dispositions. Ceux mêmes dont les intérêts étoient les plus liés avec ceux du tyran, soupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licencié Pedro de la Gasca. L'escadre & les provinces des montagnes se déclarerent d'abord pour un homme revêtu d'une auto-

rité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des déserts, des cavernes & des forêts, sortirent de leurs asyles, pour se joindre à lui. Gonzale, qui ne voyoit de ressource pour se soutenir que dans un grand succès, prit la route de Cusco, dans la résolution de combattre. Il rencontra l'armée royale à quelques lieues de cette place, & il l'attaqua le 9 de juin 1548. Un de ses lieutenants, le voyant abandonné dès la premiere charge par ses meilleurs soldats, lui conseilla de se précipiter dans les bataillons ennemis, & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre, & porter sa tête sur un échafaud. Carvajal, plus capitaine & encore plus féroce que lui, fut écartelé. Ce furieux se vantoit en mourant, d'avoir massacré de sa main quatorze cents Espagnols & vingt mille Indiens.

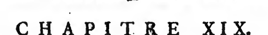
Telle fut la derniere scene d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglants. Le gouvernement fut assez modéré pour ne pas continuer les proscriptions; & le souvenir des maux horribles qu'on avoit soufferts, contint les Espagnols dans les bornes de la soumission. Ce qui restoit de commotion dans les esprits s'appaisa insensiblement, comme l'agitation des

vagues après une longue & furieuse tempête.

A l'égard des Péruviens, on prit les mesures les plus cruelles pour les mettre dans l'impossibilité de remuer. Tupac Amaru, héritier de leur dernier roi, s'étoit réfugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit si resserré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui, qu'il fut forcé de se rendre. Le vice-roi, François de Tolede, le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour lesquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres descendants des Incas eurent la même destinée, sous prétexte qu'ils avoient conspiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation si universelle, soit dans l'ancien, soit dans le Nouveau-Monde, que Philippe II crut devoir le désavouer ; mais la politique atroce de ce prince étoit si connue, que personne n'ajouta foi à cette démonstration de justice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuse, il n'y a eu qu'un léger soulévement dans le Pérou. Un Indien de la province de Xauxa, qui se disoit du sang des Incas, fut proclamé roi en 1742. Ses compatriotes, qui se flattoient de recouvrer bientôt leur reli-

gion, leurs loix, leurs terres & leur gloire, se rangerent en foule sous ses étendards. Ils furent battus & dispersés, après avoir fait d'assez grands progrès. Leurs prisonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot. Exemple unique dans l'histoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haine des Péruviens contre les Espagnols.



CHAPITRE XIX.

Organisation physique du Pérou.

L'EMPIRE du Pérou, lorsqu'il fut subjugué, s'étendoit sur la mer du Sud, depuis la riviere des Emeraudes jusqu'au Chili, & du côté de la terre jusqu'au Popayan, selon quelques géographes. Il renfermoit dans son sein cette fameuse chaîne de montagnes, qui, sortie de la terre Magellanique, va se perdre dans le Mexique, pour unir, ce semble, les parties méridionales de l'Amérique avec les septentrionales. Son terrein, qui est très-irrégulier, peut être divisé en trois classes.

Les

Les principales Cordelieres forment la premiere : les cimes, dit M. de la Condamine, se perdent dans les nues, & presque toutes sont couvertes de masses énormes de neige aussi ancienne que le monde. De plusieurs de ces sommets en partie écroulés, de ces amas de neige, on voit encore sortir des tourbillons de fumée & de flammes. Tels sont les sommets de Cotopaxi, de Tongourargua & de Sangaï. La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendront un jour. L'histoire ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amérique; mais les pierres ponces, les matieres calcinées dont ils sont parsemés, & les traces visibles qu'a laissé la flamme, sont des témoignages authentiques de la réalité de leur embrasement: leur élévation est prodigieuse.

Cayambour, situé sous l'équateur même; Antisana, qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le sud, ont plus de trois mille toises, à compter du niveau de la mer; & Chimboraco, haut de près de 3220 toises, surpasse d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. Le Pitchincha & le Caraçon, où les académiciens François

firent la plupart de leurs obſervations pour la figure de la terre, n'ont que 2430 & 2470 toiſes de hauteur abſolue; & c'eſt la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu juſqu'ici inacceſſibles les ſommets d'une plus grande hauteur.

Depuis ce terme, qui eſt celui où la neige ne fond plus, même dans la zone torride, on ne voit guere, en deſcendant juſqu'à cent ou cent cinquante toiſes au deſſous, que des rochers nus ou des ſables arides: plus bas, on commence à voir quelques mouſſes qui tapiſſent les rochers, diverſes eſpeces de bruyeres, qui, quoique vertes & mouillées, font un feu clair; des mottes arrondies de terre ſpongieuſe, où ſont plaquées de petites plantes radiées & étoilées, dont les pétales ſont ſemblables aux feuilles de l'if. Dans tout cet eſpace, la neige n'eſt que paſſagere; mais elle s'y conſerve quelquefois des ſemaines & des mois entiers. Plus bas encore, le terrein eſt communément couvert d'une ſorte de *gramen* délié, qui s'éleve juſqu'à un pied & demi ou deux pieds. Cette eſpece de foin eſt le caractere propre qui diſtingue les montagnes que les Eſpagnols nomment *Paramos*. Ils ne donnent ce nom qu'aux landes ou friches d'un terrein

aſſez élevé, pour que le bois n'y croiſſe plus, ou que la pluie ne tombe guere autrement que ſous la forme de neige, quoiqu'elle ſe fonde preſque auſſi-tôt. Enfin, en deſcendant encore plus bas, juſqu'à la hauteur d'environ deux mille toiſes au deſſus du niveau de la mer, on voit neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir.

En deſcendant de ces montagnes, on en trouve d'autres moins conſidérables qui occupent le milieu du Pérou. Leur ſommet eſt communément froid, ſtérile, rempli de mines. Les vallons qui les ſéparent, ſont couverts de nombreux troupeaux, & ſemblent offrir à la culture les moiſſons les plus abondantes. On n'y éprouve guere que deux mois d'hiver; & dans les plus grandes chaleurs, il ſuffit de paſſer du ſoleil à l'ombre, pour ſe ſentir ſous une zone tempérée. Cette alternative rapide de ſenſation, n'eſt pourtant pas invariable dans un climat, qui, par la ſeule diſpoſition du terrein, change ſouvent d'une lieue à l'autre. Mais quel qu'il ſoit, on le trouve toujours ſain. Il n'y a point de maladie particuliere à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturaliſent guere. Cependant un vaiſſeau d'Europe y apporta en 1719, une épidémie qui

coûta la vie à beaucoup d'Efpagnols & de métis, & à plus de deux cent mille Indiens. Un préfent plus funefte encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'eft la petite vérole. Elle s'y manifefta pour la premiere fois en 1588, & n'a ceffé depuis, d'y faire, par intervalles, des ravages inexprimables.

On n'eft pas moins expofé à cet horrible fléau fur les côtes connues fous le nom de vallées. Leur température n'eft pas la même que celle qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude. Elle eft fort agréable ; & quoique les quatre faifons de l'année y foient fenfibles, il n'y en a aucune qui puiffe paffer pour incommode. L'hiver eft la plus marquée. On en a cherché la caufe dans les vents du pôle auftral, qui portent l'impreffion des neiges & des glaces d'où ils font partis. Ils ne la confervent en partie que parce qu'ils foufflent fous le voile d'un brouillard épais, qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs groffieres ne s'élevent réguliérement que vers le midi, mais il eft rare qu'elles fi diffipent. Le ciel demeure communément affez couvert, pour que les rayons du foleil, qui quelquefois fe montrent, ne puiffent adoucir le froid que très-légérement.

Quelle que soit la cause d'un hiver si constant sous la zone torride, il est certain que ces vallées, couvertes de monceaux de sable, sont absolument stériles dans un espace de plus de cent lieues, depuis Truxillo jusqu'à Lima. Le reste de la côte est moins sablonneux, mais il l'est encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs qu'on puisse appeller féconds, que dans les terres arrosées par les eaux qui tombent des montagnes.

Les pluies pourroient contribuer à donner au sol la fertilité qui lui manque; mais on n'en voit jamais dans le Bas-Pérou. La Physique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomene si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du sud-ouest qui y regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont la cime est couverte de glaces perpétuelles? Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale, que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles. Aussi les maisons, quoique bâties seulement de briques crues ou de terre mêlée

avec un peu d'herbe, durent-elles éternellement. Leur couverture est une simple natte, posée horizontalement, avec un doigt de cendre au dessus, pour absorber l'humidité du brouillard.

Les mêmes raisons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les vallées, en écartent sans doute aussi les orages. Ceux de leurs habitants qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'est que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur est égale à leur étonnement, la premiere fois qu'ils voient hors de leurs pays un spectacle si nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomene bien plus dangereux, & qui laisse à sa suite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes, que la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblements de terre, si rares ailleurs, que des générations entieres passent sur la terre sans en voir un seul, sont si ordinaires dans les vallées du Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter, comme une suite d'époques d'autant plus mémorables, que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence. Il est peu d'endroits sur cette longue côte, qui n'offrent des monuments épouvantables de ces affreuses secousses de la terre.

Le phénomene, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air, dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie, qui tombe d'un nuage dissous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancements. Leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ni de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers; soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissements, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtriser leurs mouvements.

A ce fracas des airs, se joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce pressentiment d'un désordre général, par des hurlements extraordinaires. Les animaux s'arrêtent, &, par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maisons, la terreur peinte sur

le visage, & courent chercher, dans l'enceinte des places publiques, ou dans la campagne, un asyle contre la chûte de leurs toits. Les cris des enfants, les lamentations des femmes, les ténebres subites d'une nuit inattendue, tout se réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond, & perd, dans la contemplation de ce désordre, l'idée & le courage d'y remédier.

Cependant une terre si peu stable sur ses fondements étoit habitée. Au milieu de ces horreurs de la nature, qui sembloit ne devoir faire que des tyrans ou des esclaves également féroces & farouches, il s'étoit formé un empire florissant. On ne sauroit guere révoquer en doute sa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état leur subsistance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine ne supposent-ils pas une population immense, pour nourrir, des productions de la terre, une

claſſe nombreuſe de ſes habitants qui ne la cultivoient pas ?

Par quelle fatalité le Pérou ſe trouve-t-il donc aujourd'hui ſi déſert ? En remontant à l'origine des choſes, on trouve que les conquérants des côtes de la mer du Sud, brigands ſans connoiſſance, ſans éducation & ſans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux de la Nouvelle-Eſpagne. La métropole tarda plus long-temps à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles, longues & cruelles, qui ſuivirent la conquête. Il s'établit, depuis, un ſyſtême d'oppreſſion dont il convient d'examiner la marche, quelque horreur qu'elle nous inſpire.



CHAPITRE XX.

A quel état les Espagnols ont réduit les Péruviens.

LES Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs possessions, comme l'avoient été les Mexicains. On leur laissa seulement en commun une partie des terres, qui, du temps des Incas, étoient consacrées aux besoins publics. Cette portion a été diminuée successivement par les usurpations des gens puissants, & surtout des moines. Les productions des terres qui restent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins, ne sont pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent esclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inséparables des nouveaux établissements, furent mal nourris, mal vêtus. Lorsqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent cédés aux particuliers dont les fiefs man-

quoient de cultivateurs. A la vérité, ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un service de six mois, après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes; mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuelle une servitude passagere. Le traitement réglé pour ces malheureux étoit insuffisant. On les tenta par des avances que le besoin leur fit accepter. Dès-lors ils se trouverent la plupart engagés pour leur vie, parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées; ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre cette sorte de débiteurs insolvables, qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfants se firent leur caution; & ce furent autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug fut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on ne pouvoit avoir d'autres esclaves; mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés selon ses besoins; les manufacturiers sur-tout, qu'il eût été toujours difficile, souvent impossible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient ainſi la plupart dans la ſervitude, ceux qui avoient été réduits en commende au temps de la conquête étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le fiſc, il s'arrogeoit tout leur travail. La tyrannie fut pouſſée ſi loin, qu'elle réveilla le gouvernement. Il a ſucceſſivement ſupprimé toutes ces autorités particulières, & il n'en reſtoit plus en 1750. Cependant les Indiens, que ce nouvel arrangement ſembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a deſtinés à remplir le vuide des *Mitayos*, ou Indiens royaux, qui ont péri au ſervice de ceux auxquels on les accordoit, & leur condition eſt auſſi miſérable qu'auparavant.

Indépendamment de cette oppreſſion méthodique & légale qui porte ſur toute la nation, il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'eſt pas moins révoltée. Il eſt défendu formellement par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines ſouterraines, & il n'y a point de mineur, qui, avec du crédit ou des ſacrifices d'argent, ne puiſſe les y réduire.

Ces malheureux ſont condamnés à payer 26 liv. 5 ſous de capitation, depuis dix-huit juſqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou : les fermiers exigent ce tribut énorme au delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an, lorſque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre, qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail, ou en le laiſſant manquer du néceſſaire, en doit perdre un autre de ſon privilege ; & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette légere punition, pour un crime qui ſe renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitants d'un village, à tour de rôle, pour remplir les obligations impoſées à la communauté : cette deſtination n'eſt jamais remplie que par ceux qui ſont hors d'état de ſe rédimer de la vexation. Lorſqu'un Eſpagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans ſon domaine, il n'eſt en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauſes du contrat violées : le plus fort mépriſe ces formalités, & rentre dans ſa poſſeſſion auſſi-tôt que ſon intérêt ou ſes caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré, s'emparent audacieuſement de tout ce qu'ils

trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, même des vivres. Ils ne fement de maïs que ce qu'il leur en faut, & le cachent dans des cavernes écartées. Les chefs de famille ont feuls le fecret de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des provifions pour la femaine. Les corrégidors, enfin, qui fe font la plupart approprié le droit exclufif de vendre aux Indiens de leur département les marchandifes d'Europe, ou les leur font payer trop cher, ou les forcent à en acheter, quoiqu'ils n'en aient pas befoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès criants, en donnant aux Péruviens un protecteur Efpagnol obligé de les défendre, & un cacique du pays chargé de fuivre leurs affaires, elle s'eft trompée. Le protecteur reçoit annuellement de chacun d'eux 13 fous, & le cacique, 6 fous & demi, dans fa jurifdiction particuliere ; & voilà toute la réforme. L'un vend les Indiens à qui veut les acheter, & l'autre eft trop avili pour pouvoir s'oppofer à cette oppreffion.

La religion n'a pas plus de force que les loix ; elle en a moins encore. Les

curés ſont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler ſans les payer ; ils les accablent de coups pour les ſujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque aux inſtructions, il en eſt puni ſur le champ; & les coups de bâton ſont la correction paternelle qu'infligent ces paſteurs. On n'oſe les aborder, ſans quelques préſents. Ils ont laiſſé à leurs paroiſſiens, celles de leurs anciennes ſuperſtitions qui ſont utiles à l'égliſe, comme la coutume de porter beaucoup de vivres ſur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire à leurs fonctions ; & ils ont toujours quelques inventions pieuſes qui leur donnent occaſion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines ſont de véritables exécutions militaires. C'eſt un brigandage autoriſé, preſque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit manquer de rendre le chriſtianiſme odieux aux Indiens. Ces peuples vont à l'égliſe comme à la corvée, en déteſtant les barbares étrangers qui entaſſent les jougs & les fardeaux ſur leurs corps & ſur leurs ames.

Ils ont généralement conſervé la religion de leurs ancêtres ; & dans les grandes villes mêmes où ils ſont ſous les yeux

de leurs tyrans, ils ont des jours solemnels où ils prennent leurs anciens habillements, où ils portent dans les rues les images du soleil & de la lune. Quelques-uns d'entre eux représentent une tragédie dont le sujet est la mort d'Atabalipa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes, entre ensuite dans une espece de fureur. Il est rare que dans ces fêtes il n'y ait pas quelque Espagnol de tué. Peut-être un jour cette tragédie finira-t-elle par le massacre de toute la race des meurtriers d'Atabalipa; & les prêtres qui le sacrifierent, seront à leur tour les victimes de tout le sang qu'ils ont fait verser sur l'autel d'un dieu de paix.

Les Péruviens sont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh! que pourroit aimer un peuple, dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire? Les richesses que leur pays leur a données, ne les tentent point; le luxe où la nature les invite, n'a point d'attrait pour eux. Ils ont la même insensibilité pour les honneurs. Ils sont ce que l'on veut, sans chagrin ni préférence, caci-

ques ou *Mitayos*, l'objet de la considération ou de la risée publique. Ils ont perdu tous les ressorts de l'ame. Celui de la crainte même est souvent sans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent, ils dansent : voilà tous leurs plaisirs, quand ils peuvent oublier tous leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, disent-ils à qui veut les payer pour travailler.

C'est la condition de presque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds, où l'on subsiste à peu de frais, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre sans posséder, se repose & mendie; on ne travaille ni pour le lendemain, ni pour sa postérité. Le vice universel des mauvais gouvernements, & ils le sont presque tous, est dans le code législatif sur la propriété. Ou il faudroit dire qu'on n'en doit admettre aucune, ou il faut le plus grand équilibre possible dans cette balance sociale. Mais de toutes les législations, la plus destructive & la moins durable, est celle d'une nation composée de grands propriétaires oisifs, & d'esclaves pauvres & surchargés. Ce n'est bientôt qu'une fainéantise générale : cruautés, gibets & tortures d'une part; haines, poisons

& ſoulévements de l'autre ; ruines & deſtructions des deux côtes ; dépériſſement & diſſolution de la ſociété.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation, qu'il fallut y ſuppléer par l'achat d'une race étrangere ; mais ce ſupplément imaginé par le raffinement de la barbarie Européenne, fut plus nuiſible à l'Afrique, qu'utile au pays des Incas. On n'en retire pas tout le profit qu'on s'étoit promis. Le gouvernement y a ſu mettre obſtacle par les monopoles & les taxes qu'il impoſa de tout temps ſur les vices comme ſur les vertus, ſur l'induſtrie & la pareſſe, ſur les bons & les mauvais projets, ſur le droit d'exercer des vexations & la permiſſion de s'y ſouſtraire, ſur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix, & le privilege de les enfreindre ou de les éluder. Indépendamment des droits exceſſifs, mis ſur l'introduction des negres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege excluſif, d'une main étrangere ; les faire arriver à travers des mers immenſes, des climats mal-ſains, ſoutenir la dépenſe de pluſieurs débarquements & rembarquements. La néceſſité, plus forte que les obſtacles, a cependant plus multiplié cette eſpece d'hommes au

Pérou qu'au Mexique. Les Efpagnols s'y trouvent auffi en bien plus grand nombre ; & voici pourquoi.

CHAPITRE XXI.

A quel point les Efpagnols fe font multipliés au Pérou ; où & comment ils ont formé leurs établiffements ; quelles cultures & quelle induftrie ils ont introduites dans l'empire.

Au temps des premieres conquêtes, lorfque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des Incas avoit une plus grande réputation de richeffes que la Nouvelle-Efpagne, & il en fortit en effet pendant long-temps beaucoup plus de tréfors. La paffion de les partager devoit y attirer, & y attira réellement un plus grand nombre de Caftillans. Quoiqu'ils y fuffent tous ou prefque tous paffés avec l'efpoir de venir jouir, dans leur patrie, de la fortune qu'ils y auroient faite, ils fe fixerent la plupart dans la colonie. La douceur du climat, la falubrité de l'air, la bonté des denrées

les y attachoient. Le Mexique n'offroit pas les mêmes avantages, & ne permettoit pas d'espérer une aussi grande indépendance qu'un pays infiniment plus éloigné de la métropole.

Cusco attira les conquérants en foule. Ils trouverent cette capitale bâtie sur un terrein fort irrégulier, & divisée en autant de quartiers qu'il y avoit de provinces dans l'empire. Chacun des habitants pouvoit suivre les usages du pays de sa naissance; mais tout le monde étoit obligé de pratiquer le culte donné par le fondateur de la monarchie. Aucun édifice n'avoit de la grandeur, de l'agrément, des commodités, parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. La magnificence de ce qu'on appelloit les palais du souverain, des princes de son sang, des grands de son empire, consistoit dans l'abondance des métaux prodigués pour leur ornement. On distinguoit sur-tout le temple du soleil, dont les murailles étoient incrustées ou lambrissées d'or & d'argent, ornées de diverses figures, & chargées des idoles de tous les peuples que les Incas avoient éclairés & soumis.

Des moines, libertins & fainéants, ont prostitué ces riches métaux à d'autres su-

perstitions ; remplacé les préjugés utiles du climat, par des préjugés destructeurs, les erreurs naturelles & analogues au génie des habitants, par des dogmes étrangers, absurdes, ennemis de l'esprit humain, & contraires à toute société. La même fatalité qui bouleverse l'univers, les mers, la terre, les empires, les nations ; qui jette successivement autour du globe, la lumiere des arts & les ténebres de l'ignorance ; qui transplante les hommes & les opinions, comme les vents & les courants poussent les poissons & les herbes marines sur les côtes : la destinée a voulu que des moines bizarrement fastueux, énervés à la fois par la paresse & par la volupté, dormissent insolemment sur les cendres des vertueux Incas, au milieu d'un empire, autrefois si fortuné sous ces législateurs. Une si triste révolution n'empêche pas que les Péruviens, qui détestent en général le séjour des villes, parce qu'elles sont habitées par les Espagnols, ne se fixent volontiers à Cusco. Ils aiment encore à voir le lieu respectable d'où partoient les saintes loix, qui rendoient heureux leurs ancêtres. Ce souvenir leur inspire de la fierté ; & on les trouve moins abrutis sur ce théatre célebre, que dans le reste de leur empire.

Sur une colline, au nord de la capitale, étoit une citadelle que les Incas avoient fait bâtir avec beaucoup de soin, de temps, de travail & de dépense. Les Espagnols parlerent long-temps de ce monument de l'industrie Péruvienne, avec une admiration qui subjugua l'Europe entiere. On a vu les ruines de cette forteresse ; le merveilleux a disparu ; & il n'est resté que l'étonnement que doivent causer des masses énormes, conduites d'assez loin, sans le secours des leviers & d'autres machines connues des peuples éclairés.

A quatre lieues de cette forteresse, est une vallée délicieuse, où les Incas & les grands de l'empire avoient leurs maisons de campagne. Ce séjour enchanté conserve si-bien sa réputation, que les plus riches habitants de Cusco croient qu'il manque quelque chose à leur bonheur, lorsqu'ils ne peuvent s'y procurer quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la santé, & il est rare qu'ils ne l'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le soin de leur conservation, qui occupoit les Espagnols dans les premiers temps, ils n'eurent pas plutôt pillé les richesses immenses, accumulées à Cusco depuis quatre siecles,

qu'ils partirent en grand nombre en 1534, ſous les ordres de Sébaſtien de Benalcazar, pour la ruine de Quito. Les autres villes ou bourgades de l'empire furent parcourues avec le même eſprit de ravage ; & par-tout les citoyens & les temples furent dépouillés.

Ceux des conquérants, qui ne ſe fixerent pas dans les établiſſements qu'ils trouvoient formés, bâtirent des villes ſur les côtes. Il n'y en avoit point. La ſtérilité du ſol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup ; & ils n'avoient pas été invités à y venir du fond des terres, parce qu'ils naviguoient fort peu. Paita, Truxillo, Callao, Piſco, Arica furent les rades que les Eſpagnols jugerent les plus convenables pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités proſpérerent en raiſon de leur poſition.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du pays, ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moiſſons abondantes, des pâturages excellents, un climat doux & ſain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux, ſi-bien cultivés juſqu'alors par des peuples nombreux & floriſſants, n'at-

tirerent pas un ſeul regard. Bientôt ils ne préſenterent que le tableau déplorable d'un déſert affreux, & cette confuſion plus triſte & plus hideuſe que ne devoit l'être l'aſpect ſauvage de la terre, avant l'origine des ſociétés. Le voyageur, conduit par le haſard ou la curioſité dans ces plaines déſolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & ſanguinaires auteurs de ces dévaſtations, en ſongeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illuſions de la gloire, au fanatiſme des conquêtes, mais à la ſtupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit ſacrifié tant de richeſſes plus réelles, & une ſi grande population.

Cette ſoif inſatiable de l'or, qui n'avoit égard, ni aux ſubſiſtances, ni à la ſûreté, ni à la politique, décida ſeule des établiſſements nouveaux. Quelques-uns ſe ſont ſoutenus. Pluſieurs ſont tombés, & il s'en eſt formé d'autres. Tous ont ſuivi la découverte, la progreſſion, la décadence des mines auxquelles ils étoient ſubordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de ſe procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu juſqu'alors que de maïs, de fruits & de légumes, où il n'entroit d'autre aſſaiſonnement que du

ſel

fel & du piment. Leurs liqueurs, composées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'est du maïs trempé dans l'eau, & retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pétrie est mise avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-temps. Le grand inconvénient de cette boisson, qui, prise avec peu de modération, enivre infailliblement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de huit jours sans s'aigrir. Son goût ressemble assez à celui du cidre inférieur. Elle est rafraîchissante, elle est nourrissante, elle est apéritive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens de n'être jamais sujets à des suppressions d'urine.

Les conquérants ne s'accommoderent, ni des boissons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne, qui se multiplierent bientôt assez dans les sables de la côte, à Ica, à Pisco, à Nasca, à Moquequa, à Truxillo, pour fournir les vins & les eaux-de-vie nécessaires à la colonie. Les oliviers réussirent encore mieux, &

donnerent une grande abondance d'huiles fort supérieures à celles de la métropole. Les autres fruits furent transplantés avec le même succès. Le sucre réussit au point qu'il n'y en a pas dans l'univers qu'on puisse comparer à celui qui croît dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge ; enfin, on vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupedes naturalisés.

C'étoit un grand pas de fait, mais il en restoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une subsistance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir seul des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le lama & le paco.

Le lama est un animal haut de quatre pieds, & long de cinq ou six ; mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau alongé, & les levres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arriere, qui lui

ſert à s'accrocher dans les endroits eſcarpés où il aime à grimper. Une laine courte ſur le dos, mais longue ſur les flancs & ſous le ventre, fait partie de ſon utilité. Quoique très-laſcif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui ſe proſterne pour le recevoir, l'invite par ſes ſoupirs; ils ſont quelquefois un jour entier à gémir, à gronder, ſans pouvoir jouir, ſi l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainſi pluſieurs de nos animaux domeſtiques, enchaînés, domptés, forcés & contraints dans les mouvements & les ſenſations les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne ſupplée pas, par les ſoins & les ſecours d'une attention économique, à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits, & communément un ſeul qui ſuit la mere en naiſſant; ſon accroiſſement eſt prompt, & ſa vie aſſez courte. A trois ans ils ſe reproduit, conſerve ſa vigueur juſqu'à douze, puis dépérit juſqu'à quinze, uſé par le travail.

On emploie les lamas, comme les mulets, à tranſporter ſur le dos des charges d'environ cent livres. Ils marchent lente-

ment, d'un pas grave & ferme, mais assuré; faisant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; descendant des ravines, & gravissant des rochers où les hommes ne peuvent les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits, pour les hommes du climat où ils naissent, doux & flegmatiques, mesurés & prudents comme les Américains. Pour s'arrêter, ils plient les genoux, & baissent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relevent avec la même attention, & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine, & les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais quand ils sont excédés, ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler & de les frapper: ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant la tête à droite & à gauche contre la terre. Jamais ils ne se défendent ni des pieds ni des dents; & dans la fureur de l'indignation, ils se con-

tentent de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama, ce que l'âne est au cheval, une espece succursale, plus petite, avec des jambes plus courtes, un mufle plus ramassé, mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama; fait, comme lui, à porter des fardeaux, plus obstiné dans ses caprices, peut être parce qu'il est plus foible.

Les lamas & les pacos sont d'autant plus utiles à l'homme, que leur service ne lui coûte rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant, suffit à les nourrir, & leur fournit une salive abondante & fraîche qui les dispense de boire.

Parmi les lamas, il y en a d'une espece sauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domestiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupe, quelquefois de deux ou trois cents. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite soufflant des narines & hennissant, ils courent tous en-

ſemble au ſommet des montagnes. Ces animaux cherchent le nord, voyagent dans les glaces, ſéjournent au deſſus de la ligne de neige, craignant la chaleur des terres baſſes; vigoureux & nombreux dans les Sierras, qui ſont les hauteurs des Cordelieres; chétifs & rares dans les landes qui ſont au bas des montagnes. Quand on en fait la chaſſe pour avoir la toiſon, s'ils gagnent leurs rochers, les chaſſeurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, eſpece ſauvage de pacos, aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus touffue & beaucoup plus fine que celle des guanacos. Elle eſt d'une couleur de roſe ſeche, & tellement fixée par la nature, qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Les vigognes ſont ſi timides, que leur frayeur même les livre au chaſſeur. Des hommes les entourent & les pouſſent dans des défilés à l'iſſue deſquels on a ſuſpendu des morceaux de drap ou de linge, ſur des cordes élevées de trois à quatre pieds. Ces lambeaux agités par le vent leur font tant de peur, qu'elles reſtent attroupées & ſerrées l'une contre l'autre, ſe

laiſſant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il ſe trouve parmi les vigognes quelque guanaco, qui, plus hardi, ſaute par deſſus les cordes, elles le ſuivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, & ſurtout aux plus hautes Cordelieres, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaiſſent conſidérablement. On a tenté de les naturaliſer en Europe; mais ils y ont tous péri. Les Eſpagnols, ſans penſer que ces animaux, au Pérou même, cherchoient le froid, les ont tranſportés dans les plaines brûlantes de l'Andalouſie. Ces eſpeces auroient peut-être réuſſi au pied des Alpes ou des Pyrénées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de conſidérations utiles & profondes ſur les animaux, eſt digne de l'attention des hommes d'état, que la philoſophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas eſt bonne à manger, quand ils ſont jeunes. La peau des vieux ſert aux Indiens de chauſſure, aux Eſpagnols pour des harnois. Les guanacos peuvent auſſi ſe manger; mais les vigognes ne ſont recherchées que pour leur

toiſon, & pour les bézoards qu'elles produiſent.

En général la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes, étoit utilement employée par les Péruviens, avant la conquête. Cuſco en fabriquoit, pour l'uſage de la cour, des tapiſſeries où l'on voyoit des fleurs, des oiſeaux, des arbres aſſez bien imités. Elle ſervoit ailleurs à faire des mantes, qui couvroient une chemiſe de coton. On les retrouſſoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agrafes d'or & d'argent; leurs femmes avec des épingles de ces métaux, ornées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Dans les pays chauds, les mantes des hommes en place étoient de toile de coton aſſez fine, & teinte de pluſieurs couleurs. Les gens du commun, ſous le même climat, n'avoient pour tout vêtement, qu'une ceinture tiſſue de filaments d'écorce d'arbre, qui couvroient dans les deux ſexes ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête, on obligea tous les Indiens à s'habiller. Comme l'oppreſſion, ſous laquelle ils gémiſſoient, ne leur permettoit pas de ſuivre leur ancienne induſtrie, ils eurent recours à de mauvais

draps d'Europe, qu'on leur faisoit payer fort cher. Lorsque l'or & l'argent, qui avoient échappé à la rapacité des conquérants, eurent été épuisés, on pensa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque temps après, à cause du vuide qu'elles occasionoient dans les exportations de la métropole. L'impossibilité où se trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangeres, & de payer leur tribut, fit consentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas discontinué depuis, & se sont perfectionnées autant qu'il étoit possible sous une tyrannie continuelle.

On fabrique à Cusco & sur son territoire, avec de la laine de vigogne, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Ces ouvrages seroient plus multipliés, si l'esprit de destruction ne s'étoit porté sur les animaux comme sur les hommes. La même laine, mêlée avec la laine extrêmement dégénérée des moutons venus d'Europe, sert à faire des tapis, & d'assez beaux draps. Les toisons inférieures sont employées en serges, en droguets, en toutes sortes d'étoffes grossieres.

Les manufactures de luxe sont établies à Arequipa, à Cusco & à Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande

abondance de bijous d'or, de vaiſſelle pour les particuliers, d'argenterie pour les égliſes. Tous ces ouvrages ſont groſſiérement travaillés, & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guere plus de goût dans les galons, dans les broderies, qui ſortent des mêmes atteliers. Il n'en eſt pas tout-à-fait ainſi des dentelles, qui, mêlées avec celles de l'Europe, ont aſſez d'éclat. Cette induſtrie eſt communément entre les mains des religieuſes: elles y occupent les jeunes Péruviennes, les jeunes métiſſes des villes, qui, avant de ſe marier, paſſent la plupart quelques années dans le cloître.

D'autres mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartements, à faire, avec du bois & de l'ivoire, des morceaux de marquéterie & de ſculpture, à tracer des figures ſur du marbre trouvé à Cuenca, ou ſur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différents ouvrages, qui ſortent preſque tous de Cuſco, ſervent à l'ornement des maiſons, des palais, des temples. Le deſſein n'en eſt pas mauvais, mais les couleurs manquent de vérité, & ne ſont pas durables. Si les Indiens, qui n'inventent rien, mais qui ſavent imiter, avoient des maîtres habiles, d'excellents modeles, on en auroit fait au moins de

bons copiſtes. On porta à Rome, ſur la fin du dernier ſiecle, des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoiſſeurs trouverent du génie.

Ces détails intéreſſeront ceux de nos lecteurs à qui nous aurons eu le bonheur d'inſpirer quelque amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait jamais eu, & quelque eſtime pour une des plus belles inſtitutions qui aient honoré l'eſpece humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance univerſelle qui embraſſe toutes les nations & tous les âges, auront éprouvé d'autres ſentiments. Accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ſes mines, ils doivent regarder avec mépris tout ce qui n'a pas un rapport direct avec leur avarice. Elle diminueroit, elle ceſſeroit peut-être, s'ils vouloient ſe retracer ſouvent ce qu'elle a coûté de barbarie & de crimes.



L 6

CHAPITRE XXII.

Des mines du Pérou.

SANS connoître l'usage des monnoies, les Péruviens connoissoient l'usage de l'argent & de l'or. On les employoit à différentes especes d'ornements. Indépendamment de ce que les torrents & le hasard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Espagnols ne nous ont point transmis la maniere dont ces riches productions étoient tirées du sein de la terre. Leur orgueil, qui nous a dérobé tant de connoissances précieuses, leur fit croire, sans doute, que dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare, il n'y avoit rien qui méritât d'être conservé.

Cette différence pour la maniere dont les Péruviens exploitoient leurs mines, ne s'étendit pas aux mines mêmes. Les conquérants en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or tenterent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expé-

riences funestes en dégoûterent ceux que la passion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'industrie élevoit, il en détruisoit un très-grand nombre de médiocres. Ces mines tomberent dans un tel discrédit, que, pour qu'on ne les abandonnât pas, le gouvernement se vit forcé de se réduire au vingtieme de leur produit, au lieu du cinquieme qu'il recevoit d'abord.

Les mines d'argent furent plus communes, plus égales & plus riches. Il y en eut même d'une espece singuliere qu'on a vues rarement ailleurs. Vers les côtes de la mer, on trouve dans les sables de grands morceaux de ce métal. Les embrasements souterrains, les volcans, les révolutions que l'Amérique a essuyés, essuie encore, semblent indiquer les causes de la transposition des masses métalliques que l'on rencontre en plusieurs endroits de ce continent.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & sur les montagnes. Plusieurs donnent de fausses espérances. Telle fut en particulier celle d'Ucuntaya, découverte en 1713. Ce n'étoit qu'une croûte d'argent presque massif, qui rendit

d'abord plusieurs millions, mais qui fut bientôt épuisée.

D'autres, qui avoient plus de profondeur, ont été également abandonnées. Leur produit, quoiqu'égal à celui des premiers temps, ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses d'exploitation, devenues tous les jours plus considérables. Les mines de Quito, de Cusco, d'Arequipa, ont éprouvé cette révolution que le temps réserve à beaucoup d'autres.

Il en est un grand nombre de très-riches dont les eaux se sont emparées. La disposition du terrein, qui, du sommet des Cordelieres, va toujours en pente jusqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événements plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet inconvénient, qu'avec plus de soin & d'intelligence on auroit pu souvent prévenir ou diminuer, a été réparé dans quelques circonstances. Un seul exemple suffira pour montrer que l'avarice des humains peut lutter contre celle de la nature, quand elle nous cache ou nous retire ses trésors.

Joseph Salcedo avoit découvert, vers l'an 1660, non loin de la ville de Puno, la mine de Laycacota. Elle étoit si abondante, qu'on coupoit souvent l'argent au

ciſeau. La proſpérité, qui rabaiſſe les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richeſſes, qu'il permettoit à tous les Eſpagnols, qui venoient chercher fortune dans cette partie du Nouveau-Monde, de travailler quelques jours pour leur compte, ſans peſer ni meſurer le don qu'il leur faiſoit. Cette générosité attira autour de lui une infinité de gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit les armes à la main; ils ſe chargerent; & leur bienfaiteur, qui n'avoit négligé aucun moyen de prévenir & d'étouffer leurs diviſions ſanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. Pendant qu'il étoit encore en priſon, l'eau gagna ſa mine. La ſuperſtition fit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On reſpecta long-temps cette idée de la vengeance céleſte. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena s'aſſocia avec d'autres perſonnes opulentes, pour détourner les ſources qui avoient noyé tant de tréſors. Les travaux, qu'exigeoit cette entrepriſe difficile, n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans ſa nouveauté. On en connoît de plus riches encore qui n'ont éprouvé aucune révolution. Telle eſt, en particulier, celle de Potoſi, découverte

dans la même contrée où les Incas faisoient exploiter celle de Porco.

Un Indien, nommé Hualpa, qui, en 1545, poursuivoit des chevreuils, saisit, pour escalader des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se détacherent, & laisserent appercevoir un lingot d'argent. L'Indien s'en servit pour ses usages, & ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune fut remarqué par son compatriote Guanca, auquel il avoua son secret. Les deux amis ne surent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillerent ; l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage. La mine fut reconnue & exploitée. On en trouva un grand nombre dans le voisinage. Les principales sont dans la partie septentrionale de la montagne, & leur direction est du nord au sud. Les plus habiles gens du Pérou ont observé que c'est en général la direction des mines les plus riches.

Le bruit de ce qui se passoit au Potosi ne tarda pas à se répandre ; & bientôt il se forma, au bas de la montagne, une ville composée de soixante mille Indiens, & de dix mille Espagnols,

La ſtérilité du terroir ne retarda pas d'un inſtant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux, les étoffes de l'Amérique, le luxe de l'Europe y arrivoient de toutes parts. L'induſtrie, qui ſuit partout le cours de l'argent, ne pouvoit mieux le trouver qu'à ſa ſource. Il eſt prouvé qu'en 1738 il étoit ſorti, par an, de ces mines 22,338,975 liv., ſans compter ce qui n'avoit pas été enrégiſtré, & qui s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont ſi fort diminué depuis ce temps-là, que la monnoie ne bat plus que la huitieme partie de ce qu'elle fabriquoit autrefois.

La mine de Potoſi, & toutes les mines de l'Amérique méridionale emploient, pour purifier leur or & leur argent, le mercure que leur fournit celle de Guancavelica. Le mercure, dit un habile naturaliſte, ſe trouve en deux états différents dans le ſein de la terre; ou il eſt tout pur & ſous la forme fluide qui lui eſt propre, & alors on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine; ou bien il ſe trouve combiné avec le ſoufre, & alors il forme une ſubſtance d'un rouge plus ou moins vif que l'on nomme *cinnabre*.

Juſqu'à la mine de mercure vierge,

découverte dans les derniers temps à Montpellier sous les édifices de la ville même, & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe, que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appellées, par les Romains, *Alpes Juliæ*. Le hasard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cents pieds. On y descend par des puits, comme dans toutes les autres mines. Il y a sous terre une infinité de galeries dont quelques-unes sont si basses, que l'on est obligé de se courber pour pouvoir y passer; il y a des endroits où il fait si chaud, que pour peu qu'on s'y arrête, on est dans une sueur très-abondante : c'est de ces souterrains que l'on tire le mercure. Quelques pierres en sont tellement remplies, que, lorsqu'on les brise, cette substance en sort sous la forme de globules ou de gouttes. On le trouve aussi dans une espece d'argile ; quelquefois même l'on voit ce mercure couler en forme de pluie, & suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes des souterrains, qu'un homme en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux qui préferent ce mercure à l'autre : c'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la pharmacie, & dans la métallurgie, est celui qui a été tiré du cinnabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du soufre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu, & y joindre un intermede. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. On tire cette derniere espece de mercure, de Hongrie, d'Esclavonie, de Bohême, de la Carinthie, du Frioul, de la Normandie, sur-tout d'Almaden en Espagne, mine célebre du temps même des Romains, & qui partage, depuis peu, le service des colonies Espagnoles avec celle de Guancavelica.

L'opinion commune veut que cette derniere mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit alors encore libre. Il devint exclusif en 1571. A cette époque, toutes les mines de mercure furent fermées, & on se borna à exploiter celle de Guancavelica, dont le roi se réserva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine est creusée dans une montagne fort vaste, à soixante lieues de Lima. On voit dans ses abymes, des rues, des places, une chapelle où l'on célebre les mysteres de la religion, tous les jours de fête. Des milliers de flambeaux l'éclairent continuellement.

La terre qui contient le vif argent de cette mine est, selon l'opinion d'un voyageur célebre, d'un rouge blanchâtre, comme de la brique mal cuite. On la concasse, & on la met dans un fourneau de terre, dont le chapiteau est une voûte, en cul de four, un peu sphéroïde. Elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *icho*, qui est plus propre à cette opération que tout autre matiere combustible, & que pour cette raison il est défendu de couper à vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre, échauffe tellement le minéral concassé, que le vif-argent en sort volatilisé en fumée. Mais, comme le chapiteau est exactement bouché, la fumée ne trouve d'issue que par un petit trou qui communique à une suite de cucurbites de terre, rondes & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule & se condense par la

moyen du peu d'eau qui eſt au fond de chaque cucurbite. Le vif-argent tombe alors en liqueur bien formée. Il s'en ramaſſe moins dans les premieres que dans les dernieres. Les unes & les autres s'échaufferoient aſſez pour ſe caſſer, ſi l'on n'avoit l'attention de les rafraîchir extérieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs frais la mine de Guancavelica. Ils ſont obligés de livrer au gouvernement, à un prix convenu, tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la proviſion que les beſoins d'un an exigent, les travaux ſont ſuſpendus. Une partie du mercure ſe vend ſur les lieux ; le reſte eſt envoyé dans les magaſins royaux de tout le Pérou, qui le diſtribuent au même prix qu'il eſt vendu dans le Mexique. Cet arrangement qui a fait tomber beaucoup de mines, & qui a empêché que d'autres ne s'ouvriſſent, eſt inexcuſable dans le ſyſtême Eſpagnol. La cour de Madrid mérite, à ce ſujet, les mêmes reproches qu'on feroit ailleurs à un miniſtere aſſez aveugle pour mettre des impôts pour les inſtruments de labourage.

La mine de Guancavelica, qui communique généralement des mouvements convulſifs à ceux qui y travaillent, & les

autres mines qui ne ſont guere moins mal-ſaines, ſont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunées victimes d'une avidité inſatiable ſont entaſſées toutes nues dans des abymes, la plupart profonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce raffinement de cruauté, pour qu'il fût impoſſible de rien ſouſtraire à ſon inquiete vigilance. S'il ſe trouve quelques malheureux qui ſurvivent long-temps à tant de barbaries, c'eſt l'uſage du coca qui les conſerve.

Le coca eſt un arbriſſeau qui ne s'éleve guere que de trois à quatre pieds; ſon fruit eſt diſpoſé en grappes. Il eſt rouge lorſqu'il commence à mûrir, & noir lorſqu'il a atteint ſa maturité. Sa feuille molle, d'un verd pâle, & aſſez ſemblable à celle du myrte, fait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment *mambis*; elle leur tient lieu de nourriture; elle fortifie leur eſtomac; elle ſoutient leur courage. Si ceux qui ſont enterrés dans les mines en manquent, ils ceſſent de travailler, quelques moyens qu'on emploie pour les y forcer. Auſſi leurs oppreſſeurs leur en fourniſſent-ils autant quils veulent, en rabattant ſon prix ſur leur ſalaire journalier. Les environs de Cuſco fourniſſent le meilleur coca.

CHAPITRE XXIII.

Communication des différentes provinces du Pérou entr'elles.

CETTE plante, les autres productions du pays, tous les fruits de l'induſtrie ſe répandent dans l'empire par trois voies différentes. Les villes ſituées ſur la côte ſont approviſionnées par des bâtiments convenables à ces mers, toujours paiſibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman, ſervent aux liaiſons qu'ont entr'elles pluſieurs provinces. La plus grande circulation ſe fait par le Guayaquil.

Sur les bords de ce fleuve, qui prend ſa ſource dans les Cordelieres, les Eſpagnols bâtirent, au temps de la conquête, une ville aſſez conſidérable, à ſix lieues de la mer. Elle eſt protégée par trois forts nouvellement élevés, & défendus ſeulement par une garde bourgeoiſe. Ils ſont compoſés de groſſes pieces de bois, diſpoſées en paliſſades. La nature du bois, qui eſt à l'épreuve de l'eau, convient à l'humidité du ſol,

On lit dans les relations d'un philoſophe Eſpagnol, que ſur cette côte, auſſi-bien qu'à celle de Guatimala, ſe trouve le limaçon qui donne cette pourpre ſi célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille, qui le renferme, eſt attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une groſſe noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres; les uns le tuent, après l'avoir tiré de ſa coquille, le preſſent avec un couteau depuis la tête juſqu'à la queue, ſéparent du corps la partie où s'eſt amaſſée la liqueur, & jettent le reſte. Quand cette manœuvre, répétée ſur pluſieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération eſt faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient enſuite verte, & n'eſt pourpre que lorſque le fil eſt ſec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de ſa coquille, & en le comprimant, lui font rendre une liqueur qui teint: on répete cette opération juſqu'à quatre fois en différents temps, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt, à force de perdre ce qui fait le principe de ſa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller. On

ne

ne connoît point de couleur qu'on puiſſe comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la durée ; elle réuſſit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la ſoie.

Outre cet objet de curioſité, Guayaquil fournit, à l'intérieur de l'empire, des bœufs, des mulets, du ſel, du poiſſon ſalé ; il fournit une grande abondance de cacao à l'Europe & au Mexique, mais peu au Pérou, où l'on préfere généralement l'herbe du Paraguay. C'eſt le chantier univerſel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée ſur la terre qui ſoit auſſi riche en bois de conſtruction & de mâture, ſoit pour la qualité, ſoit pour la quantité. Le chanvre & le goudron, qui lui manquent, lui ſeroient aiſément fournis par le Chili & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus conſidérable encore, c'eſt l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt néceſſaire & le lien de communication des montagnes du Pérou avec ſes vallées, avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandiſes, que ces pays échangent, paſſent par les mains de ſes négocians. Les plus gros vaiſſeaux s'arrêtent au port de l'iſle de Puna, placée

à l'entrée du golfe ; les autres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population eſt de vingt mille ames, n'a que de l'aiſance. Les fortunes y ont été ſucceſſivement renverſées par neuf incendies, qu'on y a attribués au mécontentement des negres, & par des corſaires qui ont deux fois ſaccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funeſtes époques, n'y ſont pas reſtées. Un climat où les chaleurs ſont intolérables toute l'année, où les pluies ſont continuelles pendant ſix mois, où des inſectes dangereux & dégoûtants ne laiſſent pas un inſtant de tranquillité, où paroiſſent s'être réunies les maladies des températures les plus oppoſées, où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue ; un tel climat n'eſt guere propre à fixer ſes habitants. On n'y voit que ceux qui n'ont pas acquis aſſez de bien, pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oiſiveté & dans les délices. Un goût qui eſt général dans l'empire, conduit les plus opulents à Lima.

Cette capitale du Pérou, ſi renommée dans toutes les parties du monde, eſt ſituée à deux lieues de la mer dans une plaine délicieuſe, environ à une égale

distance de l'équateur & du tropique du Sud, comme pour réunir toutes les richesses & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vue se promene d'un côté sur un Océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues jusqu'aux Cordelieres. Le sol de son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siecles, mais couvertes d'un pied de terre, que les eaux de sources, qu'on y trouve par-tout en creusant, y ont amenée des montagnes. En vain les Espagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer; la théorie du globe & sa construction physique déposent contre une opinion que, d'ailleurs, toutes les expériences démentent.

Des cannes à sucre, des multitudes incroyables d'oliviers, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel qui donnent au mouton un goût exquis; de menus grains destinés à élever des volailles qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les especes, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poissonneuse acheve d'y rendre les vivres abondants à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuse

ressource; mais un tremblement de terre y fit, il y a près d'un siecle, une si grande révolution, que les semences pourrissoient sans germer. Après quarante ans de stérilité, le laboureur, voyant le sol s'améliorer, voulut reprendre ses anciens travaux. Le Chili, qui, par un privilege exclusif, approvisionnoit Lima, s'opposa à la cultivation de son territoire; & la capitale de l'Espagne ne permit qu'en 1750 à celle du Pérou, de revivre de son propre fonds.

Lima, fondé il y a plus de deux siecles, & bâti par les destructeurs du Pérou, a été renversé en détail par onze tremblements de terre. Le douzieme, qui arriva le 28 octobre 1746, engloutit, en trois minutes, la ville, son port de Callao, tous les vaisseaux de la côte, avec quinze cents millions, dit-on, en argent, soit monnoyé, soit ouvré, soit en lingots. Les esprits, tombés depuis long-temps comme en léthargie, ont été réveillés par cette violente secousse. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation ont produit le travail & l'industrie. Lima, quoique moins riche, est actuellement plus agréable qu'en 1682, lorsque ses portes offrirent à l'entrée du duc de Palata, des rues pavées d'argent.

Elles ne ſont aujourd'hui que bien alignées, avec des maiſons agréables & des édifices publics, où l'on remarque de l'intelligence & du goût. Les eaux de la riviere qui baigne ſes murs, ont été aſſervies & diſtribuées pour la commodité des citoyens, pour l'ornement des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Mais ces murs pêchent par la ſolidité même de leurs fondements. On en voit à quelques lieues de Lima, d'anciennement bâtis ou jetés ſur la ſuperficie de la terre ſans aucun ciment, qui cependant avoient réſiſté aux aſſauts & aux convulſions qui ont renverſé les édifices profonds des Eſpagnols. Les naturels du pays, quand ils virent ouvrir des fondements & bâtir avec du mortier, dirent que leurs tyrans creuſoient des tombeaux pour s'enterrer. C'étoit peut-être une conſolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit de ſes dévaſtateurs; mais deux ſiecles de châtiments ne les ont pas corrigés. Le plaiſir d'avoir des maiſons commodes, ou la vanité d'en élever de ſpacieuſes, l'emporte encore ſur le danger d'en être écraſé.

Les fléaux de la nature, qui ont introduit le beſoin des arts de Lima, n'y ont produit aucune heureuſe révolution dans

les mœurs. La ſuperſtition, qui regne ſur toute l'étendue de la domination Eſpagnole, tient au Pérou deux ſceptres dans ſes mains ; l'un d'or, pour la nation uſurpatrice & triomphante ; l'autre de fer, pour ſes habitants eſclaves & dépouillés. Le ſcapulaire & le roſaire ſont toutes les marques de religion que les moines exigent des Eſpagnols. C'eſt ſur la forme & la couleur de ces eſpeces de taliſmans, que le peuple & les grands fondent la proſpérité de leurs entrepriſes, le ſuccès de leurs intrigues amoureuſes, l'eſpérance de leur ſalut. L'habit religieux fait au dernier moment la ſécurité des riches malverſateurs : ils ſont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon, il n'oſera deſcendre dans leurs tombeaux, & s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres repoſent près de l'autel, ils eſperent participer au ſacrifice & aux prieres des prêtres, beaucoup plus que les pauvres & les eſclaves. D'après d'auſſi funeſtes préjugés, que ne ſe permet-on pas pour acquérir des richeſſes qui aſſurent le bonheur dans l'un & l'autre mondes? La vanité d'éterniſer ſon nom, & la promeſſe d'une vie immortelle tranſmettent à des moines une fortune dont on ne ſauroit plus jouir ; & les familles ſont fruſ-

trées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes qui ont trouvé le ſecret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainſi l'ordre des ſentiments, des idées & des choſes eſt renverſé ; & des enfants de parents opulents ſont condamnés à une miſere forcée, par la pieuſe rapacité d'une foule de mendiants volontaires. Le François, le Hollandois, l'Anglois perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant ; l'Eſpagnol traîne avec lui les ſiens dans tout l'univers : & telle eſt la manie de léguer à l'égliſe, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au ſacerdoce, ou en relevent par des redevances. Le monachiſme a fait au Pérou ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Conſtantinople. Ici l'on attache ſa fortune à un *minaret* pour l'aſſurer à ſon héritier ; là on en dépouille un héritier en l'attachant à un monaſtere, par la crainte d'être damné. Les moyens ſont un peu divers ; mais à la longue, l'effet eſt le même. Dans l'une & l'autre contrées, l'égliſe eſt le gouffre où toute la richeſſe va ſe précipiter ; & ces Caſtillans, autrefois ſi redoutés, ſont auſſi petits devant la ſuperſtition, que des eſclaves Aſiatiques en préſence de leur deſpote.

A juger des créoles d'après ces extra-

vagances, on feroit tenté de les croire entiérement abrutis. On fe tromperoit. Les habitants des vallées ont de la pénétration, & ceux des montagnes n'en manquent pas. Les uns & les autres s'eftiment fort fupérieurs aux Efpagnols Européens, qu'ils traitent entr'eux de *cavallos*, c'eft-à-dire, de bêtes.

Ils ont plus d'efprit que de courage. Mécontents du gouvernement, tous ces peuples lui font également foumis. L'homme par-tout oublie fon nombre & fa force. Là, on redoute jufqu'au nom des officiers royaux; & quatre foldats, envoyés par le vice-roi, font trembler des villes entieres à quatre cents lieues de la capitale.

Cette timidité du Péruvien eft le principe ou la fuite de fa molleffe. Il eft chez des courtifanes, ou il s'occupe dans fa maifon à boire de l'herbe du Paraguay. Il craint d'ôter des plaifirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. La plupart des habitants fe marient derriere l'églife; c'eft leur expreffion, qui fignifie vivre dans le concubinage. Si les enfants iffus de ce commerce font avoués par leurs peres, ils héritent, & leur naiffance n'en garde aucune tache. Les évêques anathématifent, tous les ans à Pâque, les

perſonnes engagées dans ces liens illicites. Mais que peuvent ces vains foudres contre l'amour, autoriſé par l'uſage, la tolérance ou l'exemple des eccléſiaſtiques du ſecond ordre, & le climat qui lutte ſans ceſſe, & l'emporte à la fin, ſur toutes les loix civiles & religieuſes contraires à ſon influence ?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes ſpirituelles de Rome n'inſpirent de terreur. La plupart, ſurtout celles de Lima, ont des yeux brillants de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien priſe qui ſemble aller au devant de l'amour. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux, c'eſt la petiteſſe d'un joli pied, qu'on leur façonne dès l'enfance par une chauſſure étroite. On laiſſe les grands pieds des Eſpagnoles pour admirer ceux d'une Péruvienne, qui joint à l'artifice de les cacher ordinairement, l'heureuſe adreſſe de les montrer quelquefois.

A ces petits pieds joignez une longue chevelure, qui pourroit ſervir de voile à la pudeur ; tant elle eſt épaiſſe & noire, tant elle ſe plaît à croître & à deſcendre. Les femmes de Lima en relevent quelques treſſes ſur la tête, & laiſſent flotter

le reste autour de leurs épaules en forme de cercles, sans boucles ni frisure. Elles sont si jalouses de leur conserver leur propre beauté, qu'elles n'y mettent pas le moindre ornement. Les perles, les diamants sont réservés pour les pendants d'oreille, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour une plaque d'or suspendue au milieu du sein par un ruban qui fait le tour du corps. Une femme, sans titre & sans noblesse, ne sort guere dans toute sa parure, qu'elle n'étale en pierreries la valeur de cent à cent cinquante mille livres : encore est-il du bel air d'affecter de l'indifférence pour ces miseres-là. Il faut en perdre ou en laisser tomber, sans y prendre garde ; il faut qu'il y ait toujours à réparer ou à ajouter.

Mais ce qui séduit les yeux, & jette le trouble dans l'ame, c'est un habillement qui, laissant à découvert le sein & les épaules, ne descend qu'à mi-jambe. De là jusqu'à la cheville du pied tombe une dentelle, au travers de laquelle on apperçoit les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge, le jupon, l'habit, tout est surchargé des dentelles les plus fines. Une femme ne paroît guere en public, sans

être accompagnée de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtresses, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leur maîtresse.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs. On ne les surprend jamais sans ambre; elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des fleurs. L'ambre est sans doute une ivresse de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches & quelquefois leurs cheveux, comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima, où il se vend pour quinze ou vingt mille francs de fleurs, les dames, en caleches dorées, acheter ce qu'il y a de plus rare, sans regarder au prix; & les hommes en foule adorer & contempler ce que la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le songe de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ces délices qu'au Pérou? C'est aux femmes qu'il appartient de les sentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaisirs celui de la musique qu'elles portent jusqu'à la passion. De

toutes parts on n'entend que des chansons, des concerts de voix & d'instruments. Les bals sont fréquents. On y danse avec une légéreté surprenante; mais on néglige les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds, & surtout aux inflexions du corps: images des vrais mouvements de la volupté, comme l'expression du visage est le véritable accompagnement de la danse. Si les bras aident à l'attitude, à l'ensemble, le corps exprime mieux le plaisir. Dans les pays où les sensations sont les plus vives, la danse agitera plus les pieds & le corps que les bras.

Tels sont les plaisirs que les femmes goûtent & répandent à Lima. Parmi tant de choses qui relevent & conservent leurs agréments, elles ont un usage auquel on a desiré qu'elles voulussent renoncer; c'est le *limpion*. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long sur neuf lignes de diametre, enveloppés d'un fil très-blanc, d'où le tabac sort par degrés, à mesure qu'on en use. Les dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche, pour le mâcher un instant.

Cette mastication est sur-tout d'usage dans les lieux d'assemblée, où les femmes

reçoivent compagnie. C'est une chambre de parade, où regne d'un côté, tout le long du mur, une estrade d'un demi-pied de haut sur cinq ou six pieds de large : c'est là que nonchalamment assises, & les jambes croisées sur des tapis & des carreaux superbes, elles passent les journées entieres sans changer de posture, même pour manger ; on les sert sur de petites tables placées devant elles pour les ouvrages dont elles s'amusent. Les hommes qu'elles admettent à leur conversation, s'asseient sur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à l'estrade, qui est comme le sanctuaire du culte & de l'idole. Cependant les divinités aiment mieux y être libres que fieres ; & bannissant le cérémonial, elles jouent de la harpe & de la guitare, ou chantent & dansent, quand on les en prie.

Leurs maris ne sont pas ceux qui ont le plus à se louer de leur complaisance. Comme la plupart des citoyens considérables de Lima se livrent à des courtisanes, les riches héritieres se réservent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on

leur cede l'empire, dont elles sont jalouses, & elles seront constamment fidelles. Tant la vertu se joint à une certaine fierté!

Les mœurs des métis, des mulâtres libres, qui forment la plus grande population de Lima, & qui tiennent les arts dans leurs mains, ne s'éloignent guere des mœurs des Espagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur dîner, & de se reposer une partie de la journée, rend leur industrie plus chere qu'elle ne devroit l'être. Il faut que le temps qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode, & fournisse à leur luxe, ordinairement porté fort loin. Leurs femmes, en particulier, se piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leur parure. Elle ne sortent jamais qu'en voiture, & copient les dames du plus haut rang, jusque dans leur chaussure. Elles se pressent habituellement les pieds pour en cacher la grandeur naturelle, rarement corrigée par l'éducation. Quoiqu'elles portent l'imitation jusqu'à former des cercles, des assemblées comme leurs modeles, elles ne parviennent jamais à leur ressembler. Leurs maris approchent encore moins du ton de l'Espagnol Européen ou du

créole, quoiqu'il y ait peu de mérite réel ou d'adresse à le copier. Ils sont rudes, altiers, inquiets; mais ces défauts fâcheux dans la société ne sont guere poussés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre public.

Tout le commerce qui se fait à Lima est exercé par les Espagnols, dont le nombre est de quinze à seize mille. Les capitaux qu'ils y emploient sont immenses. Il n'y a pas, à la vérité, plus de dix ou douze maisons dont le fonds excede deux millions; mais celles d'un million sont communes, & celles de cinq cent mille livres beaucoup davantage. Le desir de jouir, la vanité de paroître, la passion d'orner les églises empêchent les fortunes des créoles de s'élever aussi haut que la nature des affaires le comporteroit. Les Espagnols Européens, uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie, font voir qu'avec de l'activité & de l'économie, on peut s'enrichir fort vîte. Les négociants qui ont besoin de secours, sont sûrs d'en trouver dans la postérité des conquérants du Pérou. Si quelques-unes de ces familles distinguées ont perpétué leur éclat à la faveur de leurs majorats, & par les seuls revenus de leurs biens-fonds, la plupart

ne se sont soutenues qu'en prenant part aux affaires de commerce. Un genre d'industrie si digne de l'homme dont il étend à la fois les lumieres, la puissance & l'activité, ne leur a pas paru déroger à leur noblesse ; & sur ce point unique, elles ont abandonné les idées fausses & romanesques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenses dépôts qui viennent de l'intérieur des terres, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou ne cessent de faire, soit entr'elles, soit avec le Mexique & le Chili, soit avec la métropole.



CHAPITRE XXIV.

Communication du Pérou avec l'Europe.

LE détroit de Magellan paroiſſoit la ſeule voie ouverte pour cette derniere liaiſon. La longueur du trajet, la frayeur qu'inſpiroient des mers orageuſes & peu connues; la crainte d'exciter l'ambition des autres nations; l'impoſſibilité de trouver un aſyle dans des événements malheureux; d'autres conſidérations, peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande proſpérité, lorſqu'en 1670 elle fut pillée & brulée par des pirates. On la rebâtit dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de ſa premiere place. Son port, nommé Perico, eſt très-ſûr. Il eſt formé par un archipel de quarante-huit petites iſles, & peut contenir les plus nombreuſes flottes.

La place, peu de temps après ſa fondation, devint la capitale du royaume de Terre-Ferme. Les trois provinces de

Panama, de Darien & de Veraguas qui le compofoient, donnerent d'abord quelques efpérances. Cette profpérité s'évanouit comme un éclair. Les fauvages du Darien recouvrerent leur indépendance, & les mines des deux autres provinces ne fe trouverent ni affez abondantes, ni d'affez bon aloi, pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou fix bourgades, où l'on voit quelques Européens tout nus, & un fort petit nombre d'Indiens qu'on eft parvenu à fixer, forment tout cet état, que les Efpagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de royaume. Il eft généralement ftérile, mal-fain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche fe fait dans les ifles du golfe. La plupart des habitants y emploient ceux de leurs negres qui font bons nageurs. Ces efclaves plongent & replongent dans la mer pour y chercher des perles, jufqu'à ce que cet exercice violent ait épuifé leurs forces, ou laffé leur courage.

Chaque negre doit rendre un nombre fixe d'huîtres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'eft pas entiérement formée, ne font pas comptées. Ce qu'il peut trouver au delà de l'obliga-

tion commune lui appartient inconteſtablement ; il peût le vendre à qui bon lui ſemble ; mais pour l'ordinaire, il le cede à ſon maître pour un prix modique.

Des monſtres marins, plus communs aux iſles où ſe trouvent les perles que ſur les côtes voiſines, rendent cette pêche dangereuſe. Quelques-uns dévorent en un inſtant les plongeurs. Le *mantas*, qui tire ſon nom de ſa figure, les enveloppe, les roule ſous ſon corps, & les étouffe. Pour ſe défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur eſt armé d'un poignard ; auſſi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poiſſons voraces, il l'attaque avec précaution, le bleſſe, & le met en fuite. Cependant il périt toujours quelques pêcheurs, & il y en a un grand nombre d'eſtropiés.

Les perles de Panama ſont ordinairement de très-belle eau. Il y en a même de remarquables par leur groſſeur & par leur figure. On les vendoit autrefois à l'Europe. Depuis que l'art eſt parvenu à les imiter, & que la paſſion pour les diamants en a fait tomber ou prodigieuſement diminuer l'uſage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus avantageux que le premier. On les porte au Pérou, où elles ſont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant infiniment moins contribué à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont il a joui long-temps, d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des Incas, destinées pour l'Ancien-Monde. Ces richesses, arrivées par une flottille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet, les autres par le chagre à Porto-Belo, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre de Dios. Elle est disposée en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui environne le port. Ce port célebre, autrefois très-bien défendu par des forts que l'amiral Vernon détruisit en 1740, paroît offrir une entrée large de six cents toises; mais elle est tellement retrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires, ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entiere.

L'intempérie du climat de Porto-Belo

eſt ſi connue, qu'on a ſurnommé cette ville le tombeau des Eſpagnols. Plus d'une fois on y a abandonné les galions, qui y avoient perdu la plupart de leurs équipages. Les Anglois qui bloquerent cette place en 1726, n'auroient pas eu la force de regagner la Jamaïque, s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitants eux-mêmes n'y vivent pas long-temps, & ont tous un tempérament foible. Il eſt comme honteux d'être réduit à y demeurer. On n'y voit que quelques negres, quelques mulâtres, un très-petit nombre de blancs qui y ſont fixés par les emplois que le gouvernement leur confie. La garniſon même, quoique compoſée ſeulement de cent cinquante hommes, n'y reſte jamais plus de trois mois de ſuite. Juſqu'au commencement du ſiecle, aucune femme n'avoit oſé y accoucher. Elle auroit cru vouer ſes enfants, ſe vouer elle-même à une mort certaine. Il eſt établi que les animaux domeſtiques de l'Europe, qui ſe ſont prodigieuſement multipliés dans toutes les parties du Nouveau-Monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Belo; & à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on feroit porté à croire que cette opinion

n'eſt pas mal-fondée. Les plantes tranſplantées dans cette région funeſte, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs ſont exceſſives & continuelles, n'ont jamais proſpéré. Il ſeroit trop long de rapporter tous les maux qu'on y éprouve, difficile d'en trouver les cauſes, & peut-être impoſſible d'en indiquer le remede.

Ces inconvénients n'empêcherent pas que Porto-Belo ne devînt d'abord le théatre du plus riche commerce qui ait jamais exiſté; tandis que les richeſſes du Nouveau-Monde y arrivoient pour être échangées contre l'induſtrie de l'Ancien, les vaiſſeaux partis d'Eſpagne, & connus ſous le nom de galions, s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de néceſſité, de commodité, de luxe, qui pouvoient tenter les poſſeſſeurs des mines.

Les députés des deux commerces régloient à bord de l'amiral le prix des marchandiſes, ſous les yeux du commandant de l'eſcadre & du préſident de Panama. L'eſtimation ne portoit pas ſur la valeur intrinſeque de chaque choſe, mais ſur ſa rareté ou ſon abondance. L'habileté des agents conſiſtoit à ſi-bien former leurs combinaiſons, que la cargaiſon apportée d'Europe abſorbât tous

les trésors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaise, lorsqu'il se trouvoit des marchandises négligées faute d'argent, ou de l'argent sans emploi faute de marchandises. Dans ce cas seulement, il étoit permis aux négociants Espagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du Sud, & aux négociants Péruviens, de faire des remises à la métropole, pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les négociations commençoient. Elles n'étoient ni longues, ni difficiles. La franchise la plus noble en étoit la base. Les échanges se faisoient avec tant de bonne foi, qu'on n'ouvroit pas les caisses de piastres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des ballots. Cette confiance réciproque ne fut jamais trompée. Il se trouva plus d'une fois des sacs d'or mêlés parmi des sacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés sur les factures. Tout étoit exactement restitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva, en 1654, un événement qui auroit pu arrêter cette confiance. On trouva en Europe, que toutes les piastres reçues à la derniere foire avoient un cinquieme d'alliage. La perte fut supportée par les commerçants Espagnols;

mais, comme le tréforier de la monnoie de Lima fut reconnu pour auteur de cette malverfation, la réputation des marchands Péruviens ne fouffrit aucune atteinte.

La foire dont la mauvaife qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, fe tenoit réguliérement. On voit, par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Efpagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois; & les douze flottes parties depuis le 4 août 1628, jufqu'au 3 juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient au bout de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, avec cent millions & plus, en or, en argent & en marchandifes.

Cette profpérité continua fans interruption jufqu'au milieu du dix-feptieme fiecle. Avec la perte de la Jamaïque, commença une contrebande confidérable, qui, jufqu'alors avoit été peu de chofe. Le fac de Panama en 1670, par le pirate Anglois Jean Morgan, eut des fuites encore plus funeftes. Le Pérou, qui y envoyoit fes fonds d'avance, ne les y fit plus paffer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Les retards, les incertitudes, la défiance furent les fuites de

ce

ce changement. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menaçoit l'Eſpagne. Les Ecoſſois porterent en 1698, dans le golfe de Darien, douze cents hommes de débarquement. Leur projet étoit de gagner la confiance des ſauvages que les Caſtillans n'avoient pu dompter, de leur mettre les armes à la main contre une nation qu'ils déteſtoient, de former un établiſſement ſur leur territoire, de rompre la communication de Carthagene avec Porto-Belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre une ſupériorité décidée dans cette partie du Nouveau-Monde.

Ce plan, qui n'avoit rien de chimérique, déplut à Louis XIV, qui offrit à la cour de Madrid une flotte pour le faire échouer; aux Hollandois, qui craignoient avec raiſon que la nouvelle compagnie ne partageât un jour le commerce interlope dont ils étoient en poſſeſſion dans ces parages; à l'Eſpagne, qui menaça de confiſquer les effets des ſujets de la Grande-Bretagne, qui négocioient dans ſes royaumes. Il bleſſa ſur-tout les Anglois, qui prévoyoient que leurs colons abandonneroient des plantations uſées, pour aller

se fixer sur un territoire abondant en or; & que l'Ecosse, devenue riche, voudroit sortir de l'espece de dépendance où sa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente & universelle détermina le roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Il défendit de plus, à toutes ses possessions du Nouveau-Monde, de fournir ni armes, ni vivres, ni munitions à une colonie naissante, dont la ruine devoit assurer la tranquillité publique. Ainsi fut étouffée au berceau une peuplade dont la grandeur ne paroissoit pas éloignée, & devoit être un jour très-considérable.

On eut à peine le loisir de se réjouir de cet heureux hasard. L'élévation d'un prince François sur le trône de Charles-Quint alluma une guerre générale; &, dès les premieres hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Belo fut alors tout-à-fait interrompue; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaisons directes & suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht, qui faisoit espérer la fin du désordre, y mit le comble. Philippe V, qui recevoit la loi, se vit

réduit à retirer le traité de l'Assiento aux François, qui, malheureux dans tout le cours de la guerre, & peu instruits alors dans le commerce maritime, en jouissoient, depuis 1701, sans grand avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du Sud, qui exerça le privilege, devoit fournir quatre mille huit cents Africains, & payer au roi d'Espagne 160 livres par tête de negre. Elle n'étoit obligée d'en donner que la moitié pour ceux qu'elle introduiroit au dessus de ce nombre, pendant les vingt-cinq premieres années de l'arrangement. Dans les cinq dernieres, il lui étoit défendu d'en porter au delà de ce qu'il étoit spécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe, sur des bâtiments de cent cinquante tonneaux, dans la mer du Nord, des habits, des médicaments, des provisions, des agrès pour ses esclaves, ses facteurs & ses navires. Elle pouvoit vendre toutes ces marchandises aux vaisseaux Espagnols, qui en auroient besoin pour leur retour.

A cause de l'éloignement, la compagnie étoit autorisée à bâtir des maisons sur la riviere de la Plata; à prendre des terres à ferme dans le voisinage de ses comptoirs, à les faire cultiver par des

negres ou par des naturels du pays; c'eſt-à-dire, à s'emparer, par le moyen de cet entrepôt, de tout le commerce du Chili & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du Sud. Il lui étoit permis de fréter à Panama, & dans tous les autres ports de cette côte, des bâtiments de quatre cents tonneaux, pour tranſporter ſes negres ſur toutes les côtes du Pérou, de les équiper à ſon gré, d'en nommer les officiers, de rapporter le produit de ſes ventes en denrées, en or, en argent, ſans être aſſujettie à aucun droit d'entrée ou de ſortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-Belo, & faire paſſer de là à Panama tout ce qui étoit néceſſaire pour l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces ſacrifices duſſent coûter beaucoup à l'Eſpagne, l'Angleterre, qui ſavoit profiter de ſa ſupériorité, lui en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permiſſion d'envoyer tous les ans un vaiſſeau chargé de marchandiſes à la foire de Porto-Belo. Il arrivoit toujours avec mille tonneaux, au lieu de cinq cents qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres. Quatre ou cinq bâtiments, qui le ſuivoient, fourniſſoient à ces beſoins, & ſubſtituoient

ſouvent des marchandiſes à celles qui étoient vendues. Les galions, écraſés par cette concurrence, l'étoient encore par tout ce que les Anglois verſoient dans les ports où ils portoient des negres. Enfin, il fut impoſſible, après l'expédition de 1737, de ſoutenir plus long-temps ce commerce ; & l'on vit finir ces fameuſes foires ſi enviées des nations, quoiqu'on pût les regarder comme le tréſor commun de tous les peules. Depuis cette époque, Panama & Porto-Belo ſont infiniment déchus. Ces deux villes ne ſervent plus que de paſſages aux negres qui ſont portés dans la mer du Sud, & à quelques autres branches peu importantes d'un commerce languiſſant. Les affaires plus conſidérables ont pris une autre direction.

On ſait que Magellan découvrit, en 1520, le fameux détroit qui porte ſon nom, & qui ſépare l'extrêmité de l'Amérique méridionale de la terre de Feu. On lui donne cent dix lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce fût long-temps le ſeul paſſage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y couroit le firent preſque oublier. La hardieſſe du célebre navigateur Drake, qui porta par cette voie le ravage ſur les côtes du Pérou,

détermina les Efpagnols à former, en 1581, au détroit de Magellan, un établiffement deftiné à devenir la clef de cette partie du Nouveau-Monde. La nouvelle colonie périt tout entiere, faute de vivres. Trois ans après, il n'y reftoit que Fernando Gomez, que le corfaire Anglois Thomas Cawendish ramena en Europe.

Ce fut un moindre malheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan ceffa bientôt d'être la route des pirates, que leur avidité conduifoit dans ces régions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la fuite le chemin que fuivirent les ennemis de l'Efpagne, qui vouloient paffer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaiffeaux François, durant la guerre qui bouleverfa l'Europe au commencement du fiecle. L'impoffibilité où fe trouvoit Philippe V d'approvifionner lui-même fes colonies, enhardit les fujets de fon aïeul à aller au Pérou. Le befoin où l'on y étoit de toutes chofes fit recevoir les François avec joie; & ils gagnerent, dans les premiers temps, jufqu'à huit cents pour cent. Ces profits énormes ne fe foutinrent pas. La concurrence à la fin fut fi confidérable, les marchandifes tomberent dans un tel aviliffement, qu'il

fut impossible de les vendre, & que plusieurs armateurs les brûlerent pour n'être pas réduits à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir; & ces négociants étrangers faisoient des bénéfices assez considérables, lorsque la cour de Madrid prit, en 1718, des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-temps.

Alors s'arrêterent les expéditions pour la mer du Sud par le cap de Horn. Les Espagnols les reprirent eux-mêmes en 1740, avec une utilité médiocre. Ils se flattoient qu'à l'expiration du traité de l'Assiento, le commerce du Pérou redeviendroit ce qu'il avoit été. Les suites ont dû les désabuser. La colonie n'a pas fourni plus de quinquina, de laine de vigogne, de cacao, qu'elle n'en donnoit; & ses mines se sont trouvées si considérablement diminuées, que les retours annuels en or & en argent n'ont pas passé dix-sept millions. Il n'y a même eu rien dans cette somme pour le gouvernement, parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ses autres établissements, les frais d'administration ont tout absorbé.

CHAPITRE XXV.

Notions générales sur la Nouvelle-Grenade, qui a été détachée du Pérou.

LEs affaires ne sont pas conduites avec plus d'intelligence, de probité & d'économie dans la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, qui est un démembrement de celle du Pérou. Cette nouvelle domination, formée en 1718, s'étend sur la mer du Sud depuis Panama jusqu'au golfe de Guayaquil ; sur la mer du Nord, depuis le Mexique jusqu'à l'Orénoque ; & elle s'enfonce si avant dans les terres, qu'elle embrasse un terrein immense.

Les nombreuses provinces qui forment ce grand gouvernement, sont couvertes de forêts immenses, séparées par de hautes montagnes, remplies de terres incultes. Ces vastes contrées ne sont pas entiérement soumises. On y voit par-tout des sauvages qui n'ont de passion que celle de surprendre & de massacrer des Espagnols. Ceux mêmes d'entre les Indiens qui ont été forcés de subir le joug, ont voué à leurs tyrans la haine la plus implacable.

Leur ſoin le plus cher eſt de perpétuer cette animoſité dans leur famille. Ils rappellent ſans ceſſe à leurs enfants les calamités qui marquerent les premiers pas des deſtructeurs du Nouveau-Monde, & l'eſprit ſanguinaire qui n'a jamais ceſſé d'animer leurs ſucceſſeurs.

Au temps de la conquête, le pays étoit habité par une infinité de nations peu nombreuſes, la plupart errantes, preſque toutes féroces & pareſſeuſes. Les hommes y étoient plus agiles, les femmes plus belles & plus blanches que dans les climats voiſins. Loin des grandes rivieres, on faiſoit quelquefois vingt, trente & quarante lieues ſans trouver une cabane. Depuis l'invaſion, cette foible population n'a guere diminué, parce qu'il ne s'eſt point établi de culture meurtriere, & que les peuples ſoumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre choſe d'eux, que le tribut qu'on leur a impoſé. Les uns le paient en denrées; les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les torrents ou les rivieres. Il y en a même qui rempliſſent cette eſpece d'obligation avec les bénéfices qu'ils font ſur quelques marchandiſes d'Europe qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été aſſujettis.

CHAPITRE XXVI.

Notions ſur le pays de Quito.

LE pays de Quito, qui a été incorporé à ce qu'on appelle le nouveau royaume, en eſt la partie la plus connue & la plus agréable. Rien, en particulier, ne peut être comparé au vallon que forme la double chaîne des Cordelieres.

Au centre de la zone torride, ſous l'équateur même, on jouit ſans ceſſe de tous les charmes du printemps. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices dans un pays que le ſoleil embraſſe d'une ceinture de feu. On le préfere au climat des zones tempérées, où le changement des ſaiſons occaſione des ſenſations trop oppoſées, pour n'être pas fâcheuſes par leur inégalité même. La nature ſemble avoir réuni, ſous la ligne qui couvre tant de mers & ſi peu de terre, un concours de choſes qui ſervent à tempérer l'ardeur du ſoleil; l'élévation du globe dans cette ſommité de ſa ſphere; le voiſinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immenſes,

& toujours couvertes de neiges ; des vents continuels qui rafraîchiſſent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de ſéjour plus agréable que le territoire de Quito, ſi tant d'avantages n'étoient balancés par quelques inconvénients.

A une ou deux heures après midi, temps où finit une matinée preſque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air ſe couvre de ſombres nuées qui ſe convertiſſent en orages. Alors tout luit, tout paroît embraſé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas horrible. Il s'y joint de temps en temps d'affreux tremblements. Quelquefois la pluie ou le ſoleil ſont conſtants quinze jours de ſuite ; & alors la conſternation eſt univerſelle. L'excès de l'humidité ruine les ſemences, & la ſéchereſſe produit des maladies dangereuſes.

Mais hormis ces contre-temps, qui ſont fort rares, le climat de Quito eſt un des plus ſains. L'air y eſt généralement ſi pur, qu'on n'y connoît pas ces inſectes dégoûtants qui affligent la plupart des provinces de l'Amérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les ma-

ladies vénériennes presque générales, on s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion, ou qui l'ont méritée, vieillissent également sans danger & sans incommodité.

La fertilité du terroir répond à la douceur du climat. L'humidité & l'action du soleil étant continuelles & toujours suffisantes pour développer & fortifier les germes, on a continuellement sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année. A mesure que l'herbe se desseche, il en revient d'autre; & l'émail des prairies est à peine tombé, qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes; sans cesse chargés de fruits dont les couleurs, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours naissante. On voit d'un seul coup-d'œil germer les semences nouvelles, d'autres grandir & se hérisser d'épis, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber sous la faux du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir, dans l'enceinte d'un même champ ou du même horizon. Cette variété constante

dépend de la ſituation des montagnes, des collines, des plaines & des vallées.

L'abondance du bled, du maïs, du ſucre, des troupeaux, de toutes les denrées, & le bas prix où les tient néceſſairement l'impoſſibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oiſiveté & dans les plus grands déſordres, la province entiere, ſur tout la capitale.

Quito, conquis par les Eſpagnols en 1534, & bâti ſur le penchant de la célebre montagne de Pitchincha dans les Cordelieres, peut avoir cinquante mille habitants, livrés la plupart à une débauche honteuſe & habituelle. Quoique ces mœurs ſoient aſſez communes dans toutes les colonies Eſpagnoles, elles n'ont été pouſſées nulle part à cet excès de corruption. Entre les paſſions qui y ont franchi toutes les bornes, le jeu a toujours cauſé les plus grands ravages.

Quoique la loi défende de porter des poignards, il eſt rare que les métis, les negres libres ou eſclaves n'en ſoient pas armés. Auſſi toutes les ſemaines, preſque tous les jours ſont marqués par des aſſaſſinats. L'abus des aſyles qui aſſurent l'impunité à ces horreurs, eſt la principale cauſe du déſordre. Il faut eſpérer que l'excès du mal fera ſentir la néceſſité du remede,

La métropole ne cesse d'accuser cette dépravation de mœurs d'avoir fait tomber les mines d'or & d'argent qu'on ouvrit au temps de la conquête, & d'avoir fait négliger celles qui ont été découvertes successivement. La province pourroit, dit-on, se livrer à ce genre d'industrie avec d'autant plus de succès, qu'elle est mieux peuplée en Indiens & en Espagnols qu'aucune autre contrée du Nouveau-Monde, & qu'elle tire de son sein une prodigieuse abondance d'excellents vivres, qu'ailleurs il faut faire venir de fort loin, & à très-grands frais. Alors cette contrée, autrefois si opulente, pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que le préjugé & la disposition des lieux l'empêcheront toujours d'obtenir de son agriculture & de ses manufactures.

Les Espagnols nés à Quito, & ceux qu'on y envoie d'Europe pour le gouverner, trouvent ces reproches mal-fondés. Ils pensent généralement que les mines de cette province ne sont pas assez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il seroit téméraire de prononcer sur cette contestation. Cependant, pour peu qu'on veuille se rappeller la passion que ce peuple conquérant a toujours montrée pour ce genre de

richeſſes, qui, ſans aucun travail de ſa part, ne lui a coûté que le ſang de ceux qui le poſſédoient, on préſumera qu'il n'y a qu'une entiere impoſſibilité fondée ſur l'expérience, qui puiſſe déterminer cette nation à ſe refuſer à ſon penchant naturel, & aux preſſantes ſollicitations de la métropole.

La province de Quito a voulu remplacer le produit des mines par celui des manufactures. On y fabrique une quantité prodigieuſe de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de baïettes. Indépendamment de ce qui s'en conſomme dans ſon ſein, elle en exportoit annuellement, il n'y a pas long-temps, pour cinq ou ſix millions de livres. Avec ce ſecours, elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de tirer de ſon ſol; le poiſſon ſec & ſalé qui lui venoit des côtes; le ſavon qui ſe fait à Truxillo, avec la greſſe des chevres qui s'y ſont extrêmement multipliées; le fer néceſſaire aux travaux de ſon agriculture; tous les objets de luxe que lui fourniſſoit l'ancien monde. Ce commerce eſt diminué de plus de la moitié. Dans tous les temps, on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique

ſous le nom de draps de Caſtille. Cette fantaiſie eſt devenue générale, depuis que les vaiſſeaux de regiſtre ont remplacé les gaiions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles de Quito, qui s'eſt trouvé réduit à une miſere exceſſive.

Le pays ne ſortira pas de cet état de langueur par ſes liaiſons avec l'Eſpagne; à laquelle il ne fournit que du quinquina. L'arbre qui donne ce fameux remede, a rarement plus de deux toiſes & demie de haut; ſon tronc & ſes branches ſont d'une groſſeur proportionnée : il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes, & ſe reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa ſeule partie précieuſe, c'eſt ſon écorce, à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire ſécher. La plus épaiſſe a été préférée, juſqu'à ce que des analyſes ſavantes, faites en Angleterre, & des expériences répétées aient démontré que la plus mince avoit plus de vertu.

On a cru long-temps que l'arbre du quinquina ne ſe trouvoit que ſur le territoire de Loxa, ville fondée en 1546, par le capitaine Alonzo de Mercadillo,

Le plus eſtimé étoit celui qui croiſſoit à deux lieues au ſud de cette place, ſur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchoient à prouver par des certificats, que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. Ce remede a été trouvé dans les derniers temps aux environs de Riobamba, de Cuenca, & dans quelques autres campagnes, toutes de la province de Quito.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les jéſuites, qui l'y avoient porté, le diſtribuerent gratuitement aux pauvres, & le vendirent très-cher aux riches. L'année ſuivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou qui en en avoit reſſenti les ſalutaires effets, l'établit en Eſpagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation, qui ſe ſoutint juſqu'à ce que les habitants de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faiſoit, s'aviſerent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit ſi recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conſéquent ſon prix. Les meſures que prit la cour de Madrid pour remédier à un déſordre ſi dangereux, n'eurent pas un ſuccès complet.

Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production si commune, qu'il ne paroît pas vraisemblable qu'on continue à la falsifier.

C'est une opinion généralement reçue, que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'usage du quinquina. Ils le faisoient, dit-on, infuser un jour entier dans l'eau, & donnoient la liqueur à boire au malade sans le marc. La crainte d'indiquer aux Espagnols, leurs tyrans, un remede si salutaire, les y fit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient si bien perdu le souvenir, qu'ils pensoient que l'Europe ne l'employoit que dans ses teintures. Jussieu, botaniste François, leur ouvrit les yeux il y a environ trente ans. Il leur apprit à distinguer les médiocres especes de quinquina des bonnes, des excellentes, & les accoutuma à recourir, comme nous, à sa vertu spécifique contre les fievres intermittentes.

Ce peuple n'a pas été aussi docile aux instructions des hommes éclairés qui ont voulu lui persuader de s'attacher à la culture de la cochenille. On en trouve dans quelques contrées de la province, semblable en tout à celle de la Nouvelle-Espagne. Elle est employée dans les manufactures de Loxa & de Cuenca; ce

qui assure la supériorité à leurs étoffes & à leurs tapis sur ceux de Quito, où l'on n'en fait pas usage. Si les Espagnols peuvent jamais sortir de leur inaction pour suivre ce nouveau genre d'industrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on grossira, si l'on veut, du produit de la cannelle.

Vers le côté oriential des Cordelieres, sont situés le pays de Quixos & celui de Macas, qui furent conquis en 1559, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-misérables. La premiere de ces contrées n'a jamais été utile à la métropole, & la seconde a cessé de l'être, depuis que le soulévement des Indiens a fait abandonner les riches mines qu'on y avoit ouvertes. L'une & l'autre produisent de la cannelle, qui est d'un usage commun dans le Pérou, & qui pourroit s'étendre beaucoup plus loin, si on vouloit donner à sa culture les soins nécessaires.



CHAPITRE XXVII.

Notions sur le Popayan & le Choco.

EN attendant que la province de Quito ouvre les yeux sur ses avantages naturels, les richesses de la Nouvelle-Grenade sont bornées aux métaux du Popayan & du Choco, deux provinces conquises en 1536. La stérilité de ces contrées fit d'abord juger peu favorablement de leur acquisition; mais des découvertes importantes leur donnerent bientôt un prix. On trouva des mines d'or, d'autant plus précieuses, que l'exploitation n'en est ni chere, ni difficile, ni dangereuse.

Le minérai est répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier : ce mêlange est porté dans un grand réservoir, où il est broyé jusqu'à ce que les parties les plus légeres soient sorties du réservoir, par un conduit qui sert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers prennent les matieres pesantes, c'est-à-dire, le sable & le métal qui sont restés au fond, & les mettent dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un

mouvement prompt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à séparer les matieres les plus légeres des plus pesantes. Enfin, il ne reste au fond de ces baquets que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre; quelquefois en grains de différentes grosseurs. La même opération se répete dans un second & troisieme réservoir, placé au-dessous du premier pour recevoir les parties légeres d'or qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers est employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils sont le partage d'environ huit mille noirs. Ces esclaves qui ne sont jamais employés dans les mines, qui ont de la profondeur, parce que la fraîcheur les y fait périr, sont réservés pour les mines qui sont à la superficie de la terre. Par-tout où ils peuvent être employés sans risque de leur vie, on les préfere à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & sur-tout moins de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'usage universel au Popayan & au Choco est

qu'ils rendent chaque jour à leur maître une certaine portion d'or ; ce qu'ils en peuvent ramaſſer de plus leur appartient, ainſi que ce qu'ils trouvent les jours conſacrés à la religion & au repos, où ils ſont les maîtres de leur loiſir, mais ſous la condition de pourvoir pendant ces fêtes à leur nourriture. Cette convention met les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entr'eux en état d'acheter plutôt ou plus tard leur liberté. Alors ils mêlent leur ſang avec celui des Eſpagnols par des mariages. Les deux nations ne forment plus qu'un même peuple.



CHAPITRE XXVIII.

Notions ſur Santa-Fé.

LE fruit de ſon induſtrie eſt porté à Santa-Fé de Bogota, bâti en 1536, par Gonſalve Ximenès de Queſeda, dans un lieu où il étoit monté de la mer du Nord par la riviere de la Magdelaine, au même temps préciſément que Sébaſtien de Benalcazar y deſcendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérants, de grands démêlés qui ſe terminerent à l'avantage de Queſeda. La cité qu'il avoit élevée, devint la capitale du nouveau royaume de Grenade, où ſe formerent ſucceſſivement les villes de Marequita, de Pampelune, de Tocayma, & quelques autres moins conſidérables.

Cette colonie dut ſon premier éclat à l'émeraude, pierre précieuſe, tranſparente, de couleur verte, & qui n'a pas plus de dureté que le cryſtal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fourniſſent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-temps que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes; & c'est pour cela qu'on les a nommées orientales. Cette opinion a été abandonnée, depuis qu'on s'est vu dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formoient. Il passe aujourd'hui pour constant que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces pierreries, que ce qu'elle-même en avoit reçu du Nouveau-Monde.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérants du Pérou en trouverent beaucoup qu'ils briserent sur des enclumes, dans la persuasion où l'on étoit qu'elles ne devoient pas se casser si elles étoient fines. Cette perte devenoit plus sensible par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les Incas avoient tiré tant de trésors. Les montagnes de la Nouvelle-Grenade remplirent enfin le vuide; elles fournirent une grande quantité d'émeraudes qui furent portées en Europe, d'où elles se répandirent dans le monde entier.

Les historiens Espagnols parlent avec enthousiasme des émeraudes & des métaux que fournissoit dans les premiers temps cette colonie. Quelques-uns en font monter le produit à des sommes qui

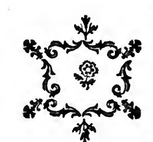
étonnent

étonnent les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être l'exagération n'a été poussée plus loin. Si la réalité avoit seulement approché des fables qu'on a débitées, les colons se seroient multipliés en proportion des richesses, comme il est arrivé dans tous les établissements dont l'opulence n'est pas contestée. Cette population n'existe pas, & l'on ne peut citer aucune époque où il se soit fait des émigrations sensibles.

Quoi qu'il en soit, ces contrées qu'on suppose avoir été autrefois si renommées, sont tombées dans l'obscurité la plus profonde : si Santa-Fé lui-même s'est un peu sauvé de l'oubli, il ne tire pas cet avantage de ses productions, qui se réduisent à un peu de tabac de médiocre qualité qu'on répand dans l'intérieur des terres, à un peu de bled qui sert à l'approvisionnement de Carthagene, à un petit nombre d'émeraudes, & quelques foibles parties d'or que lui fournit la vallée de Neyva. L'attention qu'on lui accorde encore, est une suite du bonheur qu'il a d'être le siege du gouvernement, le centre de toutes les affaires, l'entrepôt des richesses du Popayan & du Choco.

Elles sont portées à dos de mulets l'espace de cinquante lieues, & embar-

quées à Honda ſur la riviere de la Magdeleine, dans des bâtiments légers. Après quelques jours de navigation, on entre dans un canal que la nature avoit formé, qui fut élargi au milieu du dernier ſiecle, & qui conduit juſqu'à Carthagene. Dans les ſaiſons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans toutes par la négligence du gouvernement, on continue à ſuivre le fleuve juſqu'à trois journées de cette ville célebre, où l'on ſe rend par terre.



CHAPITRE XXIX.

Notions sur Carthagene.

LE lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagene, fut découvert en 1502 par Bastidas, qui s'y seroit établi, s'il n'avoit été repoussé par les sauvages. Plusieurs aventuriers de sa nation, qui suivirent ses traces, éprouverent la même résistance. Héredia parut enfin en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville.

La prospérité de cet établissement y attira, en 1544, des corsaires François qui le pillerent. Il fut brûlé en 1585 par le célebre Drake. Pointis le prit, & le rançonna en 1697. L'amiral Vernon se vit réduit en 1741, à en lever le siege, quoiqu'il l'eût formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombes, & assez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entiere.

Après tant de révolutions, Carthagene subsiste avec éclat dans une presqu'isle de sable qui ne tient au continent que par

deux langues de terre, dont la plus large n'a pas trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulieres. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. En temps de paix, ces ouvrages sont gardés par une garnison de six à sept cents hommes. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du Nouveau-Monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Espagnols forment la sixieme partie de cette population ; les negres, les Indiens, les races, formées de mêlanges variés à l'infini, composent le reste.

Cette bigarrure est plus commune à Carthagene, que dans les autres colonies Espagnoles. On y voit arriver continuellement une foule d'aventuriers sans emploi, sans biens, sans recommandation. Dans un pays où n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services ; leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou à la porte d'une église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause quelque maladie grave, ils sont communément secourus par des négresses libres, dont ils reconnoissent les soins, &

les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à se retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres, & du fruit de leur travail ; ce que la paresse orgueilleuse des habitants regarde comme la derniere des ignominies. L'indolence est, en effet, poussée si loin, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement, pour peu de temps.

Le climat a paru, à deux célebres Espagnols, un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & continuelles à Carthagene. Les torrents d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'en novembre, ont cette singularité qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré dans la saison seche par les vents du nord-est. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitants la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvements se ressentent de la mollesse du climat, qui relâche sensiblement leurs fibres. On s'en apperçoit jusque dans leurs paroles, toujours prononcées lentement & à voix

baſſe. Ceux qui arrivent d'Europe conſervent leur fraîcheur & leur embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent enſuite l'un & l'autre, dans des ſueurs qui ne ſont jamais interrompues.

Cet état eſt l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature eſt peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques perſonnes parce qu'elles ſe ſont refroidies, à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il ſe déclare par un vomiſſement accompagné d'un ſi violent délire, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de ſe déchirer. Souvent il expire au milieu de ces tranſports, qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger, dans les premiers temps, ne courent aucun riſque. Des témoins éclairés aſſurent même que lorſqu'on revient à Carthagene après une longue abſence, l'on n'a rien à craindre.

Cette ville & ſon territoire préſentent le ſpectacle d'une lepre hideuſe, qui attaque indifféremment les nationaux & les étrangers. Les phyſiciens qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, n'ont pas fait attention que la maladie n'eſt pas connue dans les autres contrées de l'Amérique, où cette nourri-

ture n'eſt pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital à la campagne. Tous ceux qu'on en croit attaqués y ſont renfermés, ſans diſtinction de ſexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établiſſement ſi ſage eſt perdu par l'avarice des adminiſtrateurs, qui, ſans être arrêtés par les dangers de la communication, permettent aux pauvres de ſortir & d'aller mendier. Auſſi le nombre des malades eſt-il ſi grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immenſe. Chacun y jouit d'un petit terrein qu'on lui marque à ſon entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à ſa fortune, où il vit ſans trouble juſqu'à la fin de ſes jours, qui ſont ſouvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite ſi vivement au plaiſir, dont l'attrait eſt le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en ſont attaqués. C'eſt une démangeaiſon ajoutée à une démangeaiſon. Elles ſemblent s'irriter par la ſatisfaction des beſoins qu'elles donnent: elles croiſſent par leurs remedes, & ſe reproduiſent l'une par l'autre. Le déſagrément de voir ce mal ardent, qui coule avec le ſang, ſe perpétuer dans les enfants, a cédé à la crainte d'autres déſordres peut-être chimériques,

Si la négligence des Efpagnols nous étoit moins connue, nous les inviterions à faire une épreuve, qui vraifemblablement auroit du fuccès. Il eft des peuples en Afrique fitués à peu près à la même latitude, qui font dans l'ufage de fe frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre femblable au palmier. Cette huile eft d'une odeur défagréable, mais elle a la propriété falutaire de boucher les pores de la peau, & d'arrêter les fueurs que la chaleur du climat rendroit exceffives, fur tout dans les trois mois de l'année où un calme affreux s'appefantit fur ces contrées. Qu'on effaie une méthode à peu près femblable à Carthagene; peut être y verra-t-on diminuer, ceffer même totalement la lepre. On fait que ceux qui en font attaqués ne tranfpirent plus, qu'ils ont la peau dure & farineufe. S'écarteroit-on des principes d'une faine phyfique, en l'attribuant à une tranfpiration trop abondante, qui appauvrit les fibres de la peau, & les met hors d'état de faire leurs fonctions? Une huile, une graiffe propres à diminuer cette tranfpiration extrême, à en empêcher en même temps la fuppreffion totale, ne font-ce pas des moyens indiqués par la nature pour prévenir la calamité que nous déplorons?

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvénients, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagene à cause de son port, l'un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On y éprouve moins d'agitation que sur la riviere la plus tranquille. Le seul canal de Bocachique y conduisoit autrefois. Il étoit si étroit, qu'il n'y pouvoit passer à la fois qu'un vaisseau, canonné de près par les batteries croisées des forts établis sur ses deux bords. Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce passage, il fut fermé par les Espagnols. On rouvrit un ancien canal, disposé de façon qu'il ne sera pas possible aux escadres ennemies de le forcer. C'est par là que tous les bâtiments entrent aujourd'hui dans le port.

Du temps que le commerce du Pérou se faisoit par la voie des galions, ces vaisseaux se rendoient à Carthagene avant d'aller à Porto-Belo, & y repassoient à leur retour. Au premier voyage, ils déposoient les marchandises nécessaires pour les provinces intérieures, & ils en recevoient le prix au second. Cet arran-

gement bleſſa les négociants de Lima, qui prétendirent que lorſqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tout leur pays approviſionné des mêmes choſes qu'ils avoient été chercher fort loin. Ils demanderent, & ils obtinrent, que Carthagene ne fût pourvu qu'après Porto-Belo.

Les provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Quito, étoient réduites par cette contrainte, ou à tirer à grands frais & avec de grands riſques leurs beſoins de la foire même, ou à ſe contenter de ce qui y auroit été rebuté. Cette diſpoſition qui dura pluſieurs années, les aigrit exceſſivement. On imagina, en 1730, un tempérament qui parut propre à concilier les eſprits. Il fut arrêté que les choſes ſeroient rétablies ſur l'ancien pied, mais qu'à l'arrivée des galions, le commerce des marchandiſes d'Europe ceſſeroit entre les deux vice-royautés. L'Eſpagne n'étoit pas encore aſſez avancée dans la connoiſſançe de l'économie politique, pour ſentir à quel point un pareil réglement bleſſoit la raiſon & ſes intérêts.

La ſuppreſſion des galions n'a rien changé à cette conduite. Les vaiſſeaux qui ſe rendent ſucceſſivement à Carthagene, pour l'approviſionnement de la

Nouvelle-Grenade, n'en rapportent pas annuellement au delà de cinq millions. Ceux qui sont instruits qu'il s'en fabrique plus du double dans la monnoie de Santa-Fé, la seule qui existe dans le pays, depuis la suppression de celle du Popayan, & qui ne peuvent ignorer d'ailleurs qu'il s'en faut beaucoup que tout l'or qui sort des mines n'y soit fabriqué, seront étonnés de la modicité de ces retours. Leur surprise cessera, s'ils font attention à la quantité d'or qui sort en fraude. La contrebande se fait en cent endroits de la côte. Les richesses du Choco s'écoulent principalement par la riviere d'Atrato qui se jette dans le golfe de Darien, & celles du Popayan par les différentes embouchures de la Magdeleine qu'il est impossible de garder. L'Espagne ne réussira jamais à rompre le cours de ces liaisons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ses anciennes maximes. Un systême plus raisonnable ne tiendroit pas seulement dans ses mains les trésors qui lui échappent ; il donneroit encore une nouvelle valeur aux seules terres de la vice-royauté qui soient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.

CHAPITRE XXX.

Notions sur les contrées situées entre la riviere de la Magdeleine & l'Orénoque.

ENTRE la riviere de la Magdeleine & le fleuve Orénoque, est une longue suite de côtes qui occupent un espace immense. Elles furent découvertes en 1499, par Ojeda, Jean de la Cosa & Amérique Vespuce, qui aborderent avec quatre vaisseaux à un endroit qu'ils nommerent Venezuela, à cause de la ressemblance qu'ils lui trouverent avec Venise. Les établissements que ces aventuriers & leurs imitateurs tenterent dans le continent, ne se formerent pas avec autant de facilité que ceux des isles. Les sauvages, accoutumés à se faire mutuellement la guerre, opposerent de la résistance, quelquefois même une résistance assez opiniâtre. Enfin, ces petites nations isolées, qui par caractere ou par leur état de guerre avoient rare-

ment une demeure fixe, prirent le parti de s'enfoncer dans les terres, ou de se soumettre.

On bâtit alors un assez grand nombre de petites villes, dont les plus connues ont été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaïbo & Sainte - Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit étoit assez considérable dans les premiers temps : mais ce succès ne fut que passager ; soit qu'elles ne fussent pas abondantes ; soit, comme il est vraisemblable, qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches. Il fallut bientôt les abandonner. Dans les établissements qui manquoient de mines, les Espagnols, altérés d'or & de sang, alloient dans l'intérieur du pays massacrer les Indiens, ou leur arracher ce qu'ils avoient ramassé de ce sable précieux dans les rivieres, pour en former divers ornements. Enfin, la derniere ressource de ces furieux étoit de faire des esclaves, pour les transporter aux isles que leur barbarie avoit dépeuplées.

L'horreur de cette conduite échauffa Las-Casas. En 1519, il proposa pour cette côte une colonie, où personne ne

pourroit s'établir que de son aveu. Ses colons devoient être vêtus de maniere à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendu si odieuse. Leur habit devoit être blanc, avec une croix de la couleur, & à peu de chose près de la figure de celle de Calatrava. Il assuroit qu'avec ces especes de chevaliers, & avec des missionnaires formés de sa main, il réussiroit, sans guerre, sans violence, sans esclavage, à apprivoiser les sauvages, à les civiliser, à établir une bonne culture, à exploiter même les mines qu'on découvriroit. Son ambition se bornoit à obtenir, pour ses dépenses, le douzieme de ce que le gouvernement retireroit des contrées dont il méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité, pour n'être pas rejeté. Les ambitieux qui gouvernent les états & les peuples, les consomment comme une denrée, & traitent de chimere tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs & plus heureux. Charles-Quint engagea la province de Venezuela, située au milieu de la côte qui nous occupe, à la famille des Velsers. Ces riches négociants d'Ausbourg y envoyerent, en 1528, quatre

cents quatre-vingts Allemands, dont l'avarice & la férocité surpasserent tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors dans le Noûveau-Monde. L'histoire les accuse d'avoir massacré ou fait périr un million d'Indiens. Leur tyrannie finit par une catastrophe horrible, & on ne pensa pas à les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur, que la contrée qu'ils avoient dévastée rentrât sous la domination Espagnole.

Malheureusement les scenes d'horreur qu'avoient donné les Allemands, furent renouvellées par Carjaval, qui fut chargé du gouvernement de ce pays infortuné. Le monstre, il est vrai, porta sa tête sur un échafaud; mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'il y avoit plongées. La dépopulation étoit si entiere, qu'on transporta d'Afrique, en 1550, un grand nombre de negres, sur lesquels on fondoit l'espoir d'une prospérité sans bornes. L'habitude de la tyrannie fit traiter ces esclaves avec tant de dureté, qu'ils se révolterent. On s'autorisa de leur rebellion pour massacrer tous les mâles, & la colonie redevint encore un désert mêlé des cendres des negres, des Espa-

gnols, des Indiens & des Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli, où sont aussi restées les provinces voisines de l'Orénoque & de la Magdeleine, quoique l'étendue, l'excellence, la variété de leur sol dussent solliciter la métropole à en tirer plusieurs productions, la plupart fort riches. Il n'y a que le centre de cette côte prodigieuse qui s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaotier est un arbre de grandeur moyenne, qui vient de sa graine, qu'on seme de distance en distance. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en trois, quatre, cinq ou six troncs, suivant la vigueur de sa racine. A mesure qu'il croît, ses branches, toujours éloignées les unes des autres, se penchent vers la terre. Ses feuilles longues, lisses, agréables à l'odorat, terminées en pointe, ressembleroient assez, si elles étoient luisantes, à celles de l'oranger. De la tige, ainsi que des branches, naît une fleur jonquille, dont le pistil renferme la gousse qui contient le fruit. Cette gousse qui a la figure d'un melon pointu & divisé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de six à sept pouces, sur quatre ou cinq de large, & renferme vingt à

trente petites amandes. Elle eſt verte pendant qu'elle croît ; lorſqu'elle devient jaune, c'eſt une marque que ſon fruit commence à prendre de la conſiſtance. Dès qu'elle a une couleur de muſc foncé, il faut la cueillir, & la faire ſécher ſans délai. Chaque grain de cacao ſe trouve renfermé dans les diviſions des membranes de la gouſſe. On fait deux récoltes par an: elles ſont égales pour la qualité & pour l'abondance.

Le cacaotier qui commence à récompenſer les travaux du cultivateur au bout de deux ou trois ans, exige un terrein humide. Si l'eau lui manque, il ceſſe de produire, ſe deſſeche & périt. Un ombrage qui le garantiſſe continuellement des ardeurs du ſoleil ne lui eſt pas moins néceſſaire. On doit l'entourer d'arbres plus robuſtes, à l'abri deſquels il puiſſe proſpérer. Les ſoins qu'il exige d'ailleurs ne ſont ni pénibles, ni diſpendieux. Il ſuffit d'arracher les herbes qui le priveroient de ſa nourriture.

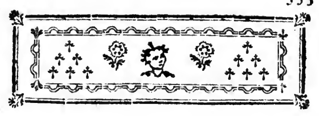
Quoique le cacaotier ſoit cultivé avec ſuccès dans pluſieurs contrées de l'Amérique, qu'il croiſſe même naturellement dans quelques-unes, il ne réuſſit nulle part auſſi-bien que ſur la côte que nous

chandifes, eft livrée en Efpagne au prix de 199 livres. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo & de cuirs qui viennent de cette poffeffion du Nouveau-Monde.

Quand on confidere que c'eft là tout le produit d'une côte qui a neuf cents lieues de long, fur vingt, trente & quarante de profondeur, dans un terrein le plus fouvent fufceptible de culture, il eft bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. Que l'Efpagne prenne des mefures efficaces pour mettre le travail en honneur; & les brigands qui vivent miférablement de la contrebande à Sainte-Marthe, fur la riviere de la Hache, dans d'autres encore, deviendront cultivateurs. Qu'à cet efprit de deftruction qui a fait jufqu'ici la bafe de fa politique, elle fubftitue des principes de modération & d'humanité; & l'on verra les Motilones, les Guajaros, tous les fauvages qui environnent les derrieres de fes établiffements, ou qui en interceptent la communication, s'empreffer de former des liaifons qui deviendront néceffairement & réciproquement utiles. Alors les provinces fituées entre la Magdeleine & l'Oréno-

que, s'éléveront à l'éclat auquel la nature les appelle. Elles ſurpaſſeront, en productions riches & variées, tant de colonies dont on vante depuis ſi long-temps la fertilité. Ces grands objets ſont ſi ſenſibles, qu'il ſeroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de parler du Chili.

Fin du ſeptieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chili & du Paraguay par l'Espagne. Principes sur lesquels cette nation conduit ses colonies.

CHAPITRE XXXI.

Par quels moyens les Espagnols se sont rendu maîtres du Chili.

LE pays connu sous le nom de Chili est borné, à l'orient, par d'immenses déserts qui aboutissent au Paraguay. Du

côté de l'occident, il s'étend sur la mer du Sud des frontieres du Pérou au détroit de Magellan. Les Incas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée, & ils se proposoient d'assujettir le reste; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols, aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro, parti de Cusco au commencement de 1535, traversa les Cordelieres; & quoiqu'une grande partie des soldats qui le suivoient eussent péri dans ce trajet, il fut reçu avec une soumission entiere par les peuples anciennement dépendants du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages, si des intérêts particuliers ne l'eussent ramené au centre de l'empire, où il trouva une mort tragique.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduisoit, y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie, on prit les armes. La guerre dura dix ans sans interruption. A la vérité, quelques cantons, découragés par les pertes conti-

nuelles qu'ils faisoient, avoient pris le parti de se soumettre; mais d'autres défendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un désavantage presque continuel.

Un capitaine Indien, à qui son âge & ses infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacun, qu'il mit à la queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit mise en déroute, elle devoit, au lieu de se replier sur la seconde, aller se rallier sous la protection de la derniere. Cet ordre, qui fut fidellement suivi, déconcerta les Espagnols. Ils enfoncerent successivement tous les corps, sans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé, où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre. On ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que ceux de l'avant-garde suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient

ſa troupe. On lui verſa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuves-toi donc de ce métal dont tu es ſi altéré*, lui crioient ces ſauvages.

Ils profiterent de leur victoire pour porter la déſolation & le feu dans les établiſſements Européens. Pluſieurs furent détruits, & tous auroient eu la même deſtinée, ſi des forces conſidérables, arrivées à propos du Pérou, n'euſſent mis les vaincus en état de défendre leurs poſtes les mieux fortifiés. On s'étendit un peu dans la ſuite; mais on ne fit jamais un pas ſans combattre. De toutes les contrées du Nouveau-Monde où les Eſpagnols ont voulu établir leur domination, c'eſt celle où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une plus grande réſiſtance.

Leurs plus irréconciliables ennemis ſont les habitants d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au ſud de la riviere de Biobio, ou qui s'étendent vers les Cordelieres. Leurs mœurs qui reſſemblent beaucoup plus à celles des ſauvages de l'Amerique ſeptentrionale, qu'aux mœurs des Péruviens leurs voiſins, les rendent redoutables. Ils ne portent à la guerre que leurs corps, & ne traînent après eux ni tentes, ni bagages. Les

mêmes

mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture, leur fourniſſent les lances & les javelots dont ils ſont armés. Aſſurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils abandonnent ſans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout ſéjour leur eſt égal. Leurs troupes, ſans embarras de vivres ni de munitions, ſe meuvent avec une agilité ſurprenante. Ils expoſent leur vie en hommes qui n'y ſont pas attachés ; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magaſins & leurs campements par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voiſins à ſe joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la fleche ; parce que cet appel vole d'une habitation à l'autre avec autant de célérité que de ſecret. Le plus ſouvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les eſprits s'échauffent ; on choiſit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour commencer les hoſtilités, on tombe ſur le premier village où il y a des Eſpagnols, & de là le carnage eſt porté dans d'autres. Tout y eſt maſſacré, excepté les femmes blanches, qu'on ne manque jamais d'em-

mener. C'eſt là l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Avant que l'ennemi ait pu raſſembler ſes forces, ils ſe réuniſſent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la diſcipline, ne craint pas d'attaquer les poſtes les mieux fortifiés. Ces emportements leur réuſſiſſent ſouvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des ſecours qui les empêchent de ſentir leurs pertes. S'ils en font d'aſſez marquées pour ſe rebuter, ils ſe retirent à quelques lieues, & cinq ou ſix jours après ils vont fondre d'un autre côté.

Ces barbares ne ſe croient battus que lorſqu'ils ſont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils ſe jugent vainqueurs. La tête d'un Eſpagnol, qu'ils portent en triomphe, les conſole de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays eſt ſi vaſte, que lorſqu'ils ſe voient trop preſſés, ils abandonnent leurs poſſeſſions, & s'enfoncent dans des forêts impraticables. Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir dans les contrées qu'ils habitoient. C'eſt ce mêlange de fuite & de réſiſtance, d'audace & de crainte, qui les rend indomptables.

La guerre eſt pour eux une eſpece d'amuſement. Comme ils la font ſans frais & ſans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Eſpagnole doit ſe plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorſqu'elles ſont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien, accompagnés des capitaines les plus diſtingués des deux partis, reglent, dans les plaiſirs de la table, les conditions d'accommodement. Il en coûte toujours quelques préſents aux Eſpagnols, qui, après cent tentatives inutiles, ont été forcés de renoncer à l'eſpoir d'étendre leur territoire, & réduits à couvrir leurs frontieres par des forts placés de diſtance en diſtance. Ces précautions ont pour objet d'empêcher les Indiens ſoumis de ſe réunir aux ſauvages indépendants, & ceux-ci de faire des incurſions dans les colonies.



CHAPITRE XXXII.

État actuel des Espagnols au Chili.

ELLES ſont répandues ſur les bords de la mer du Sud. Un déſert de quatre-vingts lieues les ſépare du Pérou, & l'iſle de Chiloé les borne du côté du détroit de Magellan. Sur cette grande étendue de côtes, on ne trouve de peuplades que Valdivia, la Conception, Valpariſſot, Coquimbo ou la Serena, qui ſont en même temps des ports. Dans l'intérieur des terres ſoumiſes eſt San-Iago, capitale de la colonie. Loin de ces bourgades, il n'y a ni cultures, ni habitations. Les bâtiments ſont bas par-tout, de briques crues, & le plus ſouvent couverts de paille. Cette maniere de ſe loger convient également & à la nature du pays, où les tremblements de terre ſont fréquents, & à l'indolence des habitants.

Il ſont robuſtes, bien faits, mais en petit nombre. Dans ce grand établiſſement, il n'y a pas vingt mille blancs, & pas plus de ſoixante mille negres ou Indiens, en état de porter les armes. Le

militaire de cette colonie étoit autrefois de deux mille hommes ; leur entretien fut trouvé trop cher, on les réduisit à cinq cents, au commencement du siecle. La tranquillité n'y a pas été altérée par ce changement, parce que les Indiens n'y paient point de capitation, & qu'ils y sont traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquises. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté, leur fit obtenir des conditions plus avantageuses, lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre ; & la crainte de les voir se réunir aux nations voisines & indépendantes, a toujours empêché depuis, qu'on ne violât cette capitulation.

Si le Chili est un désert, ce n'est pas la faute du climat, un des plus sains que l'on connoisse. Le voisinage des Cordelieres lui donne une délicieuse température, que sa position ne permettroit pas d'espérer. Il n'y a point de province dans la métropole, dont le séjour puisse être plus agréable.

On a trop exalté la richesse de ses mines d'or. Leurs produits réunis ne passent pas annuellement cinq millions. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749, ils sont fabriqués dans

l'hôtel des monnoies établi à San-Iago. L'excellent cuivre qui sort des mines de Coquimbo, se répand dans tout le Pérou.

Une richesse plus réelle, quoique moins agréable à ses possesseurs, c'est la fertilité du sol. Elle est prodigieuse. Tous les fruits de l'Europe se sont perfectionnés sous cet heureux climat. Le vin en seroit exquis, si la nature étoit secondée par l'art. La récolte des grains passe pour mauvaise, lorsqu'elle ne rend pas au delà de cent pour un.



CHAPITRE XXXIII.

Liaiſons du Chili avec les Indiens, avec le Pérou, & avec le Paraguay.

MALGRÉ ces avantages, le Chili n'a point de liaiſon directe avec la métropole. Toutes ſes opérations de commerce ſe font avec le Pérou, le Paraguay & les ſauvages de ſa propre frontiere.

On vend à ces barbares des marchandiſes communes & de peu de valeur. Ils donnent en échange, des bœufs, des chevaux, leurs propres enfants, qu'ils ſacrifient aux plus vils objets.

Quelque paſſion qu'ils aient pour ces bagatelles quand ils les voient, ils n'y penſent point lorſqu'elles ne ſont pas expoſées à leurs regards avides : auſſi ne ſortent-ils pas de leur déſert pour ſe les procurer ; on eſt réduit à les leur apporter. L'Eſpagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adreſſe d'abord aux chefs de famille, ſeuls dépoſitaires de l'autorité publique. Lorſqu'il a obtenu la permiſſion de vendre, il parcourt les habitations, & donne indifféremment ſes

marchandifes à tous ceux qui en demandent. Quand il ne lui refte plus rien, il annonce fon départ, & tous les acheteurs s'empreffent de lui livrer, dans le premier village où il s'eft montré, les effets dont on eft convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la moindre infidélité. On lui donne une efcorte, qui l'aide à conduire jufqu'à la frontiere les troupeaux & les efclaves qu'il a reçus en paiement.

Jufqu'en 1724, on vendoit à ces fauvages du vin & des liqueurs fortes, dont ils ont la paffion, comme prefque tous les peuples. Dans leur ivreffe, ils prenoient les armes; ils maffacroient tous les Efpagnols qu'ils rencontroient; ils fondoient inopinément fur les forts; ils portoient la défolation dans les campagnes de leur voifinage. Ces expériences, cent fois répétées, ont fait févérement profcrire un genre de commerce fi dangereux. On recueille tous les jours le fruit de cette politique. Les mouvements de ces peuples font moins fréquents & moins dangereux. C'eft à la faveur de cette tranquillité, que s'accroiffent fenfiblement les liaifons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'eft guere poffible qu'elles deviennent jamais auffi confidé-

rables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou chaque année une grande abondance de cuirs, de fruits secs, de cuivre, de viande salée, de chevaux, de chanvre, de sain-doux, de froment & d'or. Il en tire, par voie d'échange, du tabac, du sucre, du cacao, de la faïence, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito, tous les objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparissot qu'abordent les vaisseaux expédiés de Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque temps si longs, qu'il falloit compter sur une année entiere pour l'aller & le retour. Jamais on n'avoit osé perdre les terres de vue, & on s'étoit réduit à louvoyer continuellement. Un pilote Européen qui avoit observé les vents, n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut sorcier. L'inquisition, qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal fut sa justification. On reconnut que pour avoir le même succès, il ne falloit que s'éloigner des côtes. Bientôt sa méthode fut adoptée universellement.

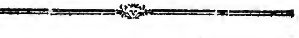
Celle que suit le Chili dans son com-

merce avec le Paraguay, eſt bien différente. La communication des deux colonies ne ſe fait point par mer. Il faudroit, ou paſſer le détroit de Magellan, ou doubler le cap de Horn; deux routes que les Eſpagnols ne prennent jamais ſans la plus grande néceſſité. On a trouvé plus court, plus ſûr, & même moins diſpendieux, de ſe ſervir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cents lieues de San-Iago à Buenos-Ayres, & qu'il en faille faire quarante dans les neiges & les précipices des Cordelieres.

Le Chili envoie au Paraguay des étoffes de laine, appellées *ponchos*, qui ſervent à faire des manteaux. Il envoie des vins, des eaux-de-vie, des huiles, ſur-tout de l'or. Il reçoit en paiement, de la cire, un ſuif propre à faire du ſavon, l'herbe du Paraguay, des marchandiſes d'Europe, & autant de negres que Buenos-Ayres peut lui en fournir. Ceux qui viennent par Panama, détruits en partie par une longue navigation & par des climats diverſifiés, ſont plus chers & moins robuſtes.

Le Chili forme un état tout-à-fait diſtinct du Pérou. Son chef, abſolu dans les affaires politiques, civiles & militaires, eſt indépendant du vice-roi, dont l'auto-

rité se réduit à nommer par provision à ce gouvernement, lorsque la mort surprend celui qui en est pourvu, avant que la métropole lui ait désigné un successeur. Si dans quelques occasions il s'est mêlé de l'administration du Chili, il y a été autorisé par une confiance particuliere de la cour, par la déférence qu'on a eue pour l'éminence de sa place, ou par l'ambition que les hommes puissants ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay y jouit de la même indépendance.



CHAPITRE XXXIV.

Établissement des Espagnols dans le Paraguay.

LE Paraguay est borné au nord par la riviere des Amazones, au midi par la terre Magellanique, au levant par le Brésil, au couchant par le Chili & le Pérou. Il tire son nom d'un grand fleuve, qui sort du lac des Xarayès, qui coule à peu près du nord au sud, & qui, après avoir fait de longs détours dans un cours immense, va se perdre dans la mer par

les trente-cinq degrés de latitude méridionale.

Cette région, qui a environ cinq cents lieues de long sur trois cents de large, présente de grandes variétés. On y trouve de vastes forêts, de longues chaînes de montagnes, & des terres basses submergées une grande partie de l'année, des marais dont les eaux corrompent l'air habituellement. Les peuples errants dans ces déserts ont tous le teint plus ou moins olivâtre, la taille au dessus de la médiocre, le visage plat. Les hommes, les enfants vont nus ordinairement, sur-tout dans les pays chauds, & les femmes ne sont couvertes qu'autant que l'exige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odieuses. Tous les témoignages se réunissent pour assurer qu'elles sont stupides, inconstantes, perfides, voraces, adonnées à l'ivrognerie, sans aucune prévoyance, d'une indolence excessive. Les événements attestent leur lâcheté. Si quelques-uns ont montré dans certaines occasions une espece de fureur, elles l'ont due à l'attrait du brigandage ou à la passion de la vengeance.

La chasse, la pêche, les fruits sau-

vages, le miel, qui est commun dans les forêts, les racines qui croissent sans culture, forment leur nourriture ordinaire. Peu y ajoutent le maïs & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent souvent de demeure. Comme ils n'ont à porter avec eux que quelques vases de terre, & qu'on trouve par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations sont extrêmement faciles. Quoique chaque individu se croie libre, & qu'ils vivent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur a appris à former entr'eux une espece de société. Quelques familles se réunissent, sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations plus ou moins nombreuses, selon la réputation & la capacité du chef, se dissipent avec la même facilité qu'elles se sont formées.

La découverte du fleuve Paraguay, appellé, depuis, Rio de la Plata, fut faite en 1516 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut mis à mort, avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traiterent, quelques années après,

de la même maniere les Portugais du Brésil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot, qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissements dans le Nouveau-Monde, porta ses talents en Espagne, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce navire fameux pour avoir été le premier qui ait fait le tour du monde, le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il

remonta le fleuve, & bâtit une forteresse à l'entrée de la riviere de Riotercero, qui sort des montagnes du Tucuman. Tous les événements qui suivirent cet établissement, furent marqués par des prodiges dans les histoires Espagnoles. Pour en faire voir l'imposture, il suffira d'en conserver le ton & le style.

Nuno de Lara fut chargé de garder le premier boulevard, bâti sur les heureux bords du Paraguay, pour mettre aux mains des Espagnols toutes les richesses d'un monde créé par le ciel, pour le peuple de la chrétienté le plus fidele à Dieu. Si le gouverneur avoit eu seulement autant de soldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à repousser, il se fût reposé de la conquête du Paraguay sur le sang Espagnol, fécond en victoires. Mais on ne lui avoit donné que cent vingt hommes contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir assurer sa situation par une alliance avec les Timbuez, nation voisine de son gouvernement. Mangora, leur cacique, fut charmé du caractere de Nuno, accepta des propositions qui devoient l'honorer & le distinguer de cette foule de sauvages destinés un jour à n'être que les esclaves de la nation maîtresse

du Nouveau Monde. L'Efpagnol reçut avec bonté les vifites de fon allié. Mais admirez la puiffance de l'amour, qui, non content de triompher des dieux & des héros, fe plaît encore à vaincre la férocité des nations barbares. Son carquois a des fleches plus fûres & plus mortelles que les dards empoifonnés de l'Indien.

Un de fes traits partit des yeux d'une Efpagnole. C'étoit Luce Miranda, époufe de l'invincible capitaine Sébaftien Hurtado. Dès ce moment, le cacique, bleffé, devint furieux, & fentit qu'en vain l'Amérique efpéroit réfifter à un peuple dont chaque foldat détruifoit des armées, & dont chaque femme pouvoit mettre à fes pieds tous leurs chefs.

Il ofa avouer fa défaite à celle qui ne daignoit pas s'en appercevoir. Mais pour furprendre par la rufe une proie qu'il ne fe flattoit pas d'enlever par la force, il tendit un piege à l'ambition de Hurtado. Il l'invita donc à venir recevoir avec Miranda les hommages de toute fa nation, en lui faifant entendre qu'une beauté, née pour triompher dans les deux mondes, achéveroit d'attacher fans retour à l'alliance des Efpagnols ceux des Timbuez qui pourroient douter de la fupériorité

d'un peuple ſi renommé, quand ils verroient à quelle ſource d'héroïſme les Européens puiſoient ce courage qui les rendoit ſi facilement les maîtres de la terre : car le bruit des conquêtes de l'Eſpagne avoit volé d'un tropique à l'autre, ſur les ailes de la terreur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado, que ſa chaſte compagne avoit inſtruit de la funeſte paſſion du cacique, crut, par pitié, devoir tromper un amour qu'il n'auroit pu éteindre que dans le ſang de cet infortuné. Il lui répondit qu'un ſoldat Européen n'oſeroit quitter ſon camp ou ſa garniſon, ſans la permiſſion du général ou du gouverneur, ni demander ſans honte une pareille grace, à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le cacique, éclairé par l'amour, qui ſemble ne garder ſon bandeau que pour les amants heureux, vit bien que l'Eſpagnol ſe jouoit de ſa paſſion, & ſentant qu'il ne feroit heureux que par la mort de ſon rival, il réſolut de le perdre. Ce devoit être par une trahiſon. Hurtado ne pouvoit craindre que les lâches.

Le cacique apprit que ce brave Eſpagnol étoit ſorti de la garniſon avec cin-

quante de ses invincibles soldats, pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée. La garnison se trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce capitaine. Mangora ne tarde pas à former un corps de quatre mille Indiens; il les cache, bien armés, dans un marais couvert, voisin de la citadelle. Ensuite marchant aux portes de la place avec trente des siens chargés de subsistances, il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Espagnols, ses amis, manquoient de vivres, il s'étoit empressé de venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi, qui devoit leur en apporter. La générosité du général étoit trop éloignée de la méfiance, pour soupçonner les pieges de la perfidie dans les présents & les offres volontaires d'un allié. Lara reçut le cacique avec les témoignages les plus sinceres de la reconnoissance, & voulut le régaler, avec sa troupe, de tout ce qu'il put joindre des provisions étrangeres de l'Europe, aux mets naturels du pays. On fit un festin de ce mélange; & de l'ivresse de la débauche, on tomba dans les filets du sommeil, ou plutôt de la mort.

Le cacique avoit prémuni son escorte & ses troupes embusquées. Tout étoit

prévu & concerté pour consommer la plus lâche des trahisons. A peine les Espagnols s'étoient endormis, que la lueur des flammes qui dévoroient le magasin, avertit les Timbuez de marcher au saccagement de la place. Les soldats qui devoient la garder, mal éveillés par le bruit & la clarté de l'incendie, coururent, encore ivres, pour l'éteindre. Durant ce désordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous ensemble fondent le poignard à la main sur les Espagnols, qui ne savent fuir ni le feu ni l'ennemi. Lara, mortellement blessé, songe moins à retirer la fleche de ses flancs, qu'à enfoncer son épée au cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent, en se déchirant mutuellement : ils expirent ensemble dans un torrent formé du sang des Espagnols & des sauvages, de ce sang qui ne pouvoit se mêler & se confondre que dans le carnage.

Il ne restoit dans la place que quatre femmes & quatre enfants avec Miranda, cause innocente & malheureuse d'une scene si tragique. Ces tristes victimes furent emmenées à Siripa, frere & successeur du perfide cacique. L'amour de celui-ci passa dans le cœur de son

frere, comme un feu échappé de ses cendres. Semblable au soleil même qui luit sur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvoit briller aux yeux, sans embraser tous ceux qui la voyoient. Mais ses traits portoient dans les ames éprises, tantôt la rage du désespoir, & tantôt les douces foiblesses de la soumission & de la priere. Siripa se jette à ses pieds, lui déclare que non-seulement elle est libre, mais qu'elle doit régner sur le chef & le peuple, que ses charmes eussent soumis à l'Espagne plus sûrement que les armes d'une nation victorieuse. Comment pourroit-elle encore, ajouta-t-il, ne pas oublier un époux malheureux, & sans doute tombé sous les fleches des Indiens conjurés?

Miranda plus irritée encore de l'amour du nouveau cacique, qu'elle n'avoit été insensible à celui de son frere, y répondit par des traits sanglants de mépris & d'insulte, aimant mieux la mort que la couronne de la main d'un sauvage. Avoit-elle traversé les mers avec son époux, pour l'abandonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnoient celui de la bravoure? Mais Siripa n'imaginant pas

une fidélité d'une efpece auffi extraordinaire à fes yeux que l'héroïfme des Efpagnols, crut que le temps affoibliroit ces fentiments dans un fexe qui n'étoit pas fait pour une longue réfiftance, ou que du moins tant de fierté ne pouvoit être vaincue que par la douceur. C'eft en vain que Miranda repouffoit opiniâtrément les attentions du cacique : il n'oppofa que les foins & les refpects à la conftance de fes refus.

Cependant Hurtado, revenu de fon expédition, ne trouva qu'un amas de cendres enfanglantées, à la place où il avoit laiffé une citadelle. Ses yeux cherchent par-tout Miranda, fans découvrir même l'ombre de cette époufe fidelle, ni les traces de fes pieds. Il apprend enfin qu'elle eft chez les perfides Indiens, qui, dans une feule nuit, avoient commis tant de crimes. Aucun danger n'arrête la réfolution qu'il prend d'arracher Miranda à fes raviffeurs. Sa préfence allume toutes les fureurs de la jaloufie dans l'ame du cacique. Il ordonne auffitôt la mort de cet Efpagnol, dont l'afpect lui étoit odieux à tant de titres. Miranda fléchit le cœur du barbare, & fait révoquer l'arrêt prononcé contre fon époux. Elle obtient même la liberté de le voir

quelquefois ; mais à condition que s'ils osent écouter l'amour, & s'abandonner à ses transports, le premier moment de leur félicité sera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le roi des enfers accabla le malheureux Orphée !

Comment posséder une épouse adorée, & ne pas la voir ? Comment la voir long-temps, sans jouir une fois de ses embrassements ? Qu'espéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux ? L'amour se nourrit des sacrifices volontaires & des privations qu'il s'impose ; mais il s'irrite contre les loix qu'on lui prescrit. La défense éveille ses desirs, le danger accroît son audace, & la mort même semble l'inviter à goûter la vie. Après avoir passé des jours heureux à se consoler de leur esclavage, à se baigner de ces larmes qui s'attirent, s'essuient & se renouvellent sans cesse dans les tendres embrassements d'un amour vertueux & persécuté ; les deux époux oserent souhaiter un de ces moments délicieux qui rachetent des années de souffrance. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refusé, dans l'espérance de se revoir encore pour acquitter les droits & les serments de l'hymen ;

enfin, l'amour plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut de plaiſir, dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaiſir que les anges béniſſent autour du lit nuptial, en ſe couvrant le viſage de leurs ailes, de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. Un jour le barbare Siripa ſurprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée; & tous deux, traînés de la couche nuptiale au poteau du ſupplice, expirerent lentement à la vue l'un de l'autre, dans les ſoupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette ſcene ſe paſſoit, Moſchera, devenu le chef de ce qui reſtoit d'Eſpagnols, s'embarqua avec ſa petite troupe ſur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par cette retraite, le Paragay ſe trouvoit totalement délivré de la nation qui avoit menacé ſa liberté. Cette tranquillité fut courte. Des forces plus conſidérables parurent ſur le fleuve en 1535, & fonderent Buenos-Ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui ſe permettoient d'en aller chercher, étoient maſſacrés par les ſauvages; & l'on ſe vit réduit à

défendre, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement.

Une femme à qui la faim, sans doute, avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie, pour la garantir des dangers où l'exposoit la famine. Maldonata, c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque temps dans des routes inconnues & désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa frayeur d'y rencontrer une lionne, & sa surprise, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser & lui lécher les mains, avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'épouvanter! L'Espagnole s'apperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ses gémissements étoient le langage d'une mere qui réclamoit du secours pour se délivrer de son fardeau. Maldonata prend courage; elle aide la nature dans ce moment douloureux, où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissants, le jour & cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de temps. La lionne, heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture

nourriture abondante, & l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice. Celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui, nés par ses soins & élevés avec elle, sembloient reconnoître, par des jeux & des morsures innocentes, un bienfait que leur mere payoit de ses plus tendres empressements. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois; & la lionne que la tendresse maternelle ne rappelloit plus dans sa caverne, disparut elle-même, & s'égara dans un désert que sa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata seule, & sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivants, mais dont sa pitié avoit su lui faire un asyle. Cette femme, privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas long-temps errante sans tomber entre les mains des sauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie, & des hommes la firent esclave. Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenerent à Buenos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui seul que les lions & les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son évasion

par tous les dangers & les maux qu'elle avoit essuyés. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois, pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorants.

Deux jours après, quelques soldats allerent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouverent pleine de vie, au milieu des tigres affamés, qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osoient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en étoient immobiles d'attendrissement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice : mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer, par des caresses & de doux gémissements, les prodiges de reconnoissance que cette femme racontoit à ses libérateurs. La lionne suivit quelque temps les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de regret & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne, jusqu'au vaisseau, un pere ou un fils chéri, qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le Nouveau-Monde,

d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le commandant, inſtruit de toute l'aventure par ſes ſoldats, & ramené par un monſtre des bois aux ſentiments de l'humanité, que ſon cœur farouche avoit dépouillés, ſans doute en paſſant les mers, laiſſa vivre une femme que le ciel avoit ſi viſiblement protégée.

Cependant les Indiens qui erroient toujours autour de la colonie Eſpagnole, avec la réſolution de l'affamer, la reſſerroient de plus en plus dans ſes paliſſades. Le retour en Europe paroiſſoit le ſeul remede à de ſi grands maux; mais les Eſpagnols s'étoient perſuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines; & ce préjugé ſoutint leur conſtance. Ils abandonnerent Buenos-Ayres, & allerent fonder l'Aſſomption à trois cents lieues de la mer, toujours ſur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner viſiblement des ſecours de la métropole : mais dans leurs idées, c'étoit s'approcher des richeſſes; & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Les ſauvages habitants d'un pays plus voiſin du tropique étoient moins courageux que ceux de Buenos-Ayres, ou plus aiſés à policer. Loin de troubler les travaux des Eſpagnols, ils leur fournirent

des vivres. Cette conduite fit eſpérer qu'il ſeroit poſſible de ſe les attacher, ſi on pouvoit les attirer à la religion chrétienne ; & l'on penſa qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen, que de leur en donner une grande idée. Dans cette perſuaſion, on imagina pour les jours ſaints une proceſſion, où, ſuivant l'uſage de la métropole, tous les colons devoient paroître les épaules découvertes, avec les inſtruments de la flagellation à la main. Les Indiens, invités à cette horrible farce, qui reſpire le fanatiſme des Corybantes, & plus propre, ſans doute, à faire abhorrer le chriſtianiſme qu'à le faire aimer, ſe trouverent à cette barbare cérémonie au nombre de huit mille hommes armés de leurs arcs & de leurs fleches, qu'ils ne quittoient jamais. Ils étoient réſolus de noyer ces étrangers dans leur propre ſang, dont leur religion ne pouvoit être avide, ſans les rendre en même temps féroces & cruels.

Le moment de la cataſtrophe approchoit, lorſqu'Irala fut averti par un Indien qui étoit à ſon ſervice d'une conſpiration ſi peu ſoupçonnée. Ce général Eſpagnol fait courir le bruit que les Topiges, ennemis de tout le pays, s'approchent pour attaquer la place. Il or-

donne à ses troupes de prendre les armes; il appelle les chefs des sauvages, pour délibérer avec eux sur un danger commun à leur nation & à la sienne. Dès que ces hommes se sont livrés à la merci des Espagnols, Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés, du même traitement. Ces malheureux se jettent à ses genoux, & n'obtiennent leur pardon qu'en jurant, pour eux & pour toute leur nation, une obéissance éternelle & sans bornes. Cette réconciliation fut scellée par le mariage de quelques Indiennes avec les Espagnols; fête ou cérémonie bien plus agréable au ciel & à la terre, que cette procession de flagellants, qui devoit se terminer par un massacre. De l'union de deux peuples si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des métis, qui est si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des sauvages dans l'Amérique. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent, comme les animaux, à croiser leurs races. Et plût au ciel qu'elles se

fuffent déjà toutes fondues en une feule, qui ne confervât aucun de ces germes d'antipathie nationale, qui éternifent les guerres & toutes les paffions deftructives ! Mais la difcorde femble naître d'elle même entre des freres. Comment efpérer que le genre humain devienne jamais une famille, dont les enfants fuçant à peu près le même lait, ne refpirent plus la foif du fang? Elle s'engendre, cette cruelle foif; elle croît & fe perpétue avec la foif de l'or.

C'eft cette paffion honteufe, c'eft cette cruelle avidité, qui engageoit les Efpagnols à fe tenir de plus en plus éloignés de la mer, & voifins des montagnes. Le danger qu'ils avoient couru d'être exterminés par les fauvages, en s'enfonçant trop avant dans les terres, ne les avoit rendu, ni plus fages, ni plus humains. Ils fembloient, par les cruautés qu'ils exerçoient contre le peuple Indien, le punir de leur propre obftination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de plufieurs vaiffeaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans ce fleuve, ne put faire revenir leur avarice trompée, d'une opiniâtreté funefte. Il fallut

des ordres réitérés de la métropole, pour les déterminer à rétablir Buenos-Ayres.

Cette entreprise si nécessaire, étoit devenue facile. Les Espagnols, multipliés dans le Paraguay, étoient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obstacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta, en 1580, sur un sol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voisinage de la place, subirent le joug, ou se réfugierent dans des contrées éloignées, pour continuer à jouir de leur liberté.

CHAPITRE XXXV.

Situation actuelle des Espagnols dans le Paraguay.

DES que la colonie eut un point d'appui, elle prit de la consistance. Avec le temps, on parvint à former quatre grandes provinces; le Tucuman, Santa-Cruz de la Sierra, le Paraguay particulier, & Rio de la Plata. Dans cet espace

immenſe ſont comme perdues une douzaine de villes, qui ſeroient en Europe bourgs médiocres. Elles ſont compoſées d'un petit nombre de maiſons ou cabanes diſpoſées ſans ordre, & ſéparées par de petits bois, qui donnent à chaque habitation un air iſolé. On voit tout autour quelques petites peuplades d'Indiens ſoumis. Le reſte du pays eſt déſert, ou habité par des Indiens indépendants. Leur rage contre ceux qui les ont réduits à ſe réfugier dans des montagnes inacceſſibles, eſt inexprimable. Ils en ſortent continuellement, dans l'eſpoir de maſſacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ces courſes empêchent les établiſſements Eſpagnols d'avoir aucune communication entr'eux.

La capitale même de la colonie a des vices deſtructeurs de toute induſtrie. Buenos-Ayres réunit à la vérité quelques avantages. La ſituation en eſt ſaine & agréable. On y reſpire un air tempéré. Ses campagnes offrent un aſpect riant, & ſeroient très-fertiles, ſi l'on daignoit les cultiver. Les bâtiments qui étoient tous de terre, il y a quarante ans, ont acquis de la ſolidité, des commodités même, depuis qu'on fait cuire de la brique & faire de la chaux. On y trouve

une population de ſeize mille ames, dont les blancs peuvent former le quart. Une fortereſſe, gardée par une garniſon de mille hommes, défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reſte de ſon enceinte. Tout cela eſt bien en ſoi, mais inſuffiſant pour l'objet qu'on doit s'être propoſé.

La place eſt ſituée à ſoixante-dix lieues de la mer. Les gros vaiſſeaux ne peuvent pas y arriver, & les moindres courent de grands dangers dans un fleuve qui manque de profondeur, qui eſt ſemé d'iſles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes ſont plus communes, beaucoup plus terribles que ſur l'Océan. Ils ſont obligés de mouiller tous les ſoirs à l'endroit où ils ſe trouvent; & il faut que, dans les jours les plus calmes, des pilotes les précedent dans des chaloupes, la ſonde à la main, pour leur tracer la route qu'ils doivent ſuivre. Les périls ne finiſſent pas même au port, ſitué à trois lieues de la ville. La précaution qu'ont les bâtiments d'y jeter toutes leurs ancres, & d'aſſurer leurs cables avec de groſſes chaînes de fer, n'empêche pas qu'ils ne courent riſque d'être ſubmergés par un vent furieux, qui, parti des frontieres du Chili, n'a rien trouvé dans une plaine

de trois cents lieues qui pût modérer son impétuosité ; & dont la furie augmente lorsqu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Espagnols n'avoient pas formé au hasard la plupart de leurs établissements du Nouveau-Monde, ils auroient occupé le port de l'Insenada, de Baragon, qu'on trouve à l'embouchure de la riviere de la Plata, du côté du couchant, ou à celui de Maldonado, qui est sur la même ligne du côté oriental. La cour de Madrid, à qui des raisons politiques & des naufrages fréquents ont enfin ouvert les yeux sur les inconvénients de Buenos-Ayres, a bâti, en 1746, quarante lieues plus bas, à Monte-Video, une citadelle flanquée de quatre bastions, défendue par une artillerie nombreuse & par une garnison de deux cents hommes. On s'est apperçu dans la suite que le nouveau port n'étoit bon que pour de petits navires, & on s'est établi à Maldonado, dont les fortifications, ainsi que celles de Buenos-Ayres & de Monte-Video, ont été construites sans solde par les Guaranis. La nature seule y a formé un des meilleurs havres du monde. Il peut contenir les plus nombreuses flottes ; & son entrée, qui est fort étroite, est

très-aisée à défendre. L'air y est excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorsqu'on aura soumis les naturels du pays qui sont fiers, belliqueux, robustes, & que les familles Canariennes, qu'on y transporte successivement, auront mis le sol en valeur, ce sera un établissement parfait. Les vaisseaux qui passerent d'Europe à la mer du Sud, y trouverent un relâche sûr, & tous les rafraîchissements dont ils auront besoin. Ce sera, avec le temps, l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroissements, lorsque les Espagnols auront adopté les bons principes. Actuellement il n'est pas considérable.

CHAPITRE XXXVI.

Commerce du Paraguay.

LA plus riche production, qui soit naturelle à ce continent, est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois

claſſes. La premiere nommée caacuys, eſt le bouton qui commence à peine à déployer ſes feuilles. Elle eſt fort ſupérieure aux deux autres, mais elle ne ſe conſerve pas ſi long-temps, & il eſt difficile de la tranſporter au loin. La ſeconde qui s'appelle caamini, eſt la feuille qui a toute ſa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y reſtent, c'eſt la caaguazu, qui forme la troiſieme eſpece. Les feuilles, après avoir été grillées, ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre, & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu, ſituées à l'orient du Paraguay, fourniſſent les feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les donne ne croît pas ſur les hauteurs, mais dans les fonds marécageux qui les ſéparent. L'Aſſomption, qui porte le nom de la capitale du Paraguay, quoiqu'elle ne ſoit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées éloignées à cette herbe précieuſe, qui faiſoit les délices des ſauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richeſſes conſidérables. Cette proſpérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit dans le long trajet qu'il falloit faire, tous les Indiens de ſon territoire. Elle ne vit au-

tour d'elle qu'un désert de quarante lieues ; & il fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

La nouvelle Villa - Rica, qui s'étoit formée dans le voisinage de Maracayu, s'empara de cette branche de commerce. Bientôt il fallut la partager avec les Guaranis, qui d'abord ne cueilloient de l'herbe que pour leur boisson, & qui ne tarderent pas à en ramasser pour vendre. Cette occupation & un voyage de quatre-cents lieues pour l'aller & le retour, les tenoient éloignés de leurs habitations une grande partie de l'année. Pendant ce temps-là, ils manquoient d'instruction ; ce qui les détachoit de la religion & de la colonie. Plusieurs périssoient par le changement de climat, ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déserts où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les peuplades, privées de leurs défenseurs, restoient exposées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvénients, les missionnaires firent venir de Maracayu, des graines qu'ils semerent dans la partie de leur sol, qui approchoit le plus de celui de ces montagnes. Ces arbres se sont extrêmement

multipliés, & n'ont point dégénéré, au moins d'une maniere ſenſible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, eſt fort conſidérable. Une partie reſte dans le Paraguay. Le Chili & le Pérou en conſomment annuellement cent mille arrobes, qui, à raiſon de 23 livres 12 ſous 6 deniers, forment un objet d'exportation de 2, 362, 500 livres.

Cette herbe, dans laquelle les Eſpagnols de l'Amérique méridionale croient trouver un remede ou un préſervatif contre la plupart des maladies, eſt d'un uſage général dans cette partie du Nouveau-Monde. On la jette ſéchée & preſque en pouſſiere dans une coupe, avec du ſucre, du jus de citrons, & des paſtilles d'une odeur fort douce. On verſe par deſſus, de l'eau bouillante, qu'il faut boire ſur le champ, pour ne pas donner à la liqueur le temps de noircir.

L'herbe du Paraguay eſt indifférente à l'Europe; mais cette région l'intéreſſe par d'autres côtés, & en particulier par les cuirs qu'elle lui fournit. Lorſque les Eſpagnols abandonnerent, en 1538, Buenos-Ayres, ils laiſſerent dans les campagnes voiſines quelques bêtes à cornes,

qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles se multiplierent tellement dans ces pâturages, que personne ne daigna se les approprier lorsqu'on eut rétabli la ville. On imagina dans la suite de les assommer, uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs à cheval se rendent dans les lieux où ils savent qu'il y a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croissant & bien aiguisé. Cet animal abattu, son vainqueur en poursuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent, les chasseurs retournent sur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terrassés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le suif, & abandonnent le reste à une nuée de vautours & d'autres oiseaux de proie.

Les cuirs étoient à si bon marché dans les premiers temps, qu'ils coûtoient à peine une livre six sous, quoique ceux qui les achetoient en rebutassent un grand nombre qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur desiroit. Leur prix a augmenté à mesure que le nombre des bœufs a

diminué. Cette diminution eſt moins l'ouvrage des chaſſeurs, que des chiens ſauvages. Ces animaux deſtructeurs font un tel ravage, qu'on eſt menacé de perdre entiérement une branche de commerce aſſez lucrative. Le gouvernement de Buenos-Ayres a tenté de prévenir ce malheur, en chargeant une partie de la garniſon de tuer, à coups de fuſil, ces chiens devenus feroces. Les ſoldats, revenus de cette expédition néceſſaire, furent reçus avec des huées ſi pleines de mépris, qu'ils n'ont plus voulu recommencer des courſes qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laiſſera la diminution des cuirs, ſera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec ſuccès dans le Paraguay. Il en arrive déjà tous les ans une aſſez grande quantité avec la laine de vigogne qui vient des montagnes, & avec les métaux; productions tout-à-fait étrangeres à la colonie.

Les premiers Eſpagnols qui arriverent au Paraguay, ne douterent pas qu'un pays ſi voiſin du Pérou ne renfermât de grandes richeſſes. Leur conduite ſe régla ſur ces eſpérances, qui furent ſoutenues pendant un ſiecle par divers incidents plus frivoles les uns que les autres. Il

fallut enfin renoncer à cette chimere; mais des motifs particuliers la firent encore reprendre long-temps après qu'on eut cessé d'y croire. Tout le monde sait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent que ce qui lui en vient du Chili & de Potosi. Une partie circule dans la colonie. Il en passe beaucoup plus en fraude dans les établissements Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-Ayres, environ cinq millions pour la métropole.

CHAPITRE XXXVII.

Le Paraguay doit sa célébrité aux établissements que les Jésuites y ont formés. Idée de ces établissements.

CE que nous avons dit du physique, du moral, des richesses du Paraguay, n'étoit guere propre à lui donner de la célébrité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a cessé de lui accorder, qu'à un établissement formé dans son centre, qui, après avoir long-temps partagé les esprits, a obtenu l'approbation des sages. Le juge-

ment qu'on en doit porter, paroît désormais fixé par la philosophie, devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent disparoître, comme les ombres devant la lumiere.

Les jésuites, chargés des missions du Pérou, instruits de la maniere dont les Incas gouvernoient leur empire & faisoient leurs conquêtes, les ont pris pour modeles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé. Les descendants de Manco-Capac se rendoient sur leurs frontieres avec de puissantes armées, composées de soldats qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, & qui, avec des armes offensives, meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur empire, d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs; de quitter les forêts, & de vivre en société. Ils trouverent souvent de la résistance. La plupart de ces peuples défendoient longtemps leurs préjugés & leur liberté. Les Incas s'armoient alors de patience. Ils envoyoient de nouveaux députés, qui tentoient encore de persuader. Ces députés étoient quelquefois massacrés. Quel-

quefois les ſauvages venoient fondre ſur l'armée de l'Inca ; elle combattoit avec courage, & toujours avec ſuccès ; elle s'arrêtoit à l'inſtant de la victoire. Si l'on faiſoit quelques priſonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils alloient les faire aimer à leur nation. Il n'eſt guere arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la premiere ; & il eſt arrivé ſouvent qu'après avoir vu pluſieurs de ſes ſoldats maſſacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Inca ne permettoit pas encore les hoſtilités.

Les jéſuites, qui n'avoient point d'armée, ſe ſont bornés à la perſuaſion. Ils ont été dans les forêts pour chercher des ſauvages ; & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embraſſer une religion à laquelle ces peuples n'entendoient rien, & pour goûter les douceurs de la ſociété qu'ils ne connoiſſoient pas.

Les Incas avoient encore un avantage ſur les jéſuites, c'eſt la nature de leur religion qui parloit aux ſens. Il eſt plus aiſé de faire adorer le ſoleil, qui ſemble révéler lui-même ſon culte aux hommes, que de leur perſuader nos dogmes & nos

mysteres inconcevables. Aussi les jésuites ont-ils eu la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'ont essayé d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils rassemblés, qu'ils leur ont procuré tous les biens qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embrasser le christianisme, quand, à force de les rendre heureux, ils les avoient rendu dociles.

La division des terres en trois parts, pour la religion, le public & les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats; les prix accordés aux belles actions; l'inspection ou la censure des mœurs; le ressort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les exercices militaires; la subordination, les précautions contre l'oisiveté; le respect pour la religion & les loix; l'union de l'autorité politique & religieuse dans les mêmes mains: tout ce qu'on admiroit dans la législation des Incas, se retrouve au Paraguay, ou même y est perfectionné.

Les Incas & les jésuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes, & dispense des punitions. Il n'y a rien de si rare au Paraguay que des délits. Les

mœurs y ſont belles & pures, par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix étoient ſéveres dans cet empire; elles ne le ſont pas chez les Guaranis: on n'y craint pas les châtiments; on n'y craint que ſa conſcience.

A l'exemple des Incas, les jéſuites ont établi le gouvernement théocratique; mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne, qui en fait la baſe: c'eſt la pratique de la confeſſion infiniment utile, tant que ſes inſtituteurs n'en abuſeront pas; elle ſeule tient lieu des loix pénales, & veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay, la religion qui commande par l'opinion plus puiſſante que la force des armes, conduit le coupable aux pieds du magiſtrat. C'eſt là que, loin de pallier ſes crimes, le repentir les lui fait aggraver; au lieu d'éluder ſa peine, il vient la demander à genoux; plus elle eſt ſévere & publique, plus elle rend le calme à la conſcience du criminel. Ainſi le châtiment, qui, partout ailleurs, effraie les coupables, fait ici leur conſolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoiſſent point de propriété; ils n'ont point de loix criminelles,

parce que chacun s'accuse & se punit volontairement : toutes leurs loix sont des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernements, s'il étoit possible qu'il se maintînt dans sa pureté, seroit celui de la théocratie ; mais il faudroit qu'il fût toujours dirigé par des hommes vertueux, pénétrés de ses vrais principes ; il faudroit que la religion n'inspirât que les devoirs de la société, n'appellât crime que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité ; ne substituât pas, dans ses préceptes, des prieres aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des scrupules à des remords fondés.

Mais peut-on se flatter que des jésuites Espagnols ou Italiens n'aient pas fait passer au Paraguay des idées & des usages monastiques de Rome ou de Madrid ? Cependant, s'ils y ont transporté des abus, il faut convenir que c'est avec des avantages si supérieurs, qu'il est peut-être impossible de faire nulle part autant de bien aux hommes, avec si peu de mal.

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des jésuites, qu'il n'y en avoit dans Cusco même, & il n'y a pas plus de luxe ; l'usage de la

monnoie y eſt même ignoré. L'horloger, le tiſſerand, le ſerrurier, le tailleur dépoſent leurs ouvrages dans des magaſins publics : on leur donne tout ce qui leur eſt néceſſaire ; le laboureur a cultivé pour eux. Les jéſuites veillent ſur les beſoins de tous, avec des magiſtrats qui ſont élus par le peuple même.

Il n'y a point de diſtinction entre les états, & c'eſt la ſeule ſociété ſur la terre où les hommes jouiſſent de cette égalité qui eſt le ſecond des biens ; car la liberté eſt le premier.

Les Incas & les jéſuites ont fait également reſpecter la religion, par la pompe & l'appareil impoſant du culte public. Rien de ſi magnifique, de ſi grand que l'étoient les temples du ſoleil ; & les égliſes du Paraguay ſont comparables aux plus belles de l'Europe. Les jéſuites ont rendu le culte agréable, ſans en faire une comédie indécente. Une muſique qui plaît au cœur, des cantiques touchants, des peintures qui parlent aux yeux, la majeſté des cérémonies attirent les Indiens dans les égliſes où le plaiſir ſe confond pour eux avec la piété. C'eſt là que la religion eſt aimable, & c'eſt d'abord dans ſes miniſtres qu'elle s'y fait aimer.

Rien n'égale la pureté des mœurs, le zele doux & tendre, les ſoins paternels des jéſuites du Paraguay. Chaque paſteur eſt véritablement le pere, comme le guide de ſes paroiſſiens. On n'y ſent point ſon autorité, parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit que ce que punit, défend & ordonne la religion qu'ils adorent & chériſſent tous comme lui-même.

Il ſemble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés ſous un gouvernement où perſonne n'eſt oiſif, où perſonne n'eſt excédé de travail, où la nourriture eſt ſaine, abondante, égale pour tous les citoyens qui ſont commodément logés, commodément vêtus ; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des ſecours inconnus ſur le reſte de la terre ; où tout le monde ſe marie par choix, ſans intérêt, & où la multitude des enfants eſt une conſolation, ſans pouvoir être une charge ; où la débauche, inſéparable de l'oiſiveté qui corrompt l'opulence & la miſere, ne hâte jamais le terme de la dégradation ou plutôt de la décadence de la vie humaine ; où rien n'irrite les paſſions factices, & ne contrarie les paſſions réglées par la nature & la raiſon ; où l'on jouit des

des avantages du commerce, ſans être expoſé à la contagion des vices du luxe ; où des magaſins abondants, des ſecours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, ſont une reſſource aſſurée contre la diſette qu'amene l'inconſtance ou l'intempérie des ſaiſons ; où la vengeance publique n'a jamais été dans la triſte néceſſité de condamner un ſeul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée ; où l'on ignore, juſqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'eſpece humaine : un tel pays devroit être, ce me ſemble, le pays le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'eſt pas.

Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana, qui ſe jette dans le Paraguay, ſous le vingt-ſeptieme degré de latitude méridionale, juſqu'à l'Uruguay, qui ſe perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme degré de latitude. Sur le bord de ces deux grandes rivieres qui deſcendent des montagnes voiſines du Bréſil, dans les plaines fertiles qui ſéparent ces rivieres, les jéſuites avoient formé, dès l'an 1676, vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit

vingt-neuf, composées en total de vingt-deux mille sept cents soixante-une familles, qui formoient quatre-vingt-neuf mille quatre cents quatre-vingt-onze têtes. Les habitations & les habitants ont augmenté depuis, & l'état peut avoir aujourd'hui deux cent mille ames.

On a long-temps soupçonné les religieux législateurs de diminuer la liste de leurs sujets, pour priver l'Espagne du tribut auquel on s'étoit soumis; & la cour de Madrid a montré sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont dissipé ce soupçon aussi injurieux que peu fondé. Etoit-il vraisemblable qu'une compagnie, qui a toujours été sensible à la gloire, sacrifiât, à un intérêt obscur & bas, un sentiment de grandeur proportionné à la majesté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de soins & de travaux?

Ceux qui connoissoient assez le génie de la société pour ne pas la calomnier si grossiérement, répandoient que les Guaranis ne se multiplioient pas, parce qu'on les faisoit périr dans les travaux des mines. Cette accusation, intentée il y a plus d'un siecle, s'est perpétuée par une suite de l'avarice, de l'envie & de la malignité qui l'avoient formée. Plus le ministere Espagnol a fait chercher cette source de

richeſſes, plus il s'eſt convaincu que c'étoit une chimere. Si les jéſuites avoient trouvé des mines, ils ſe feroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices, qui auroient bientôt déſolé leur empire, & ruiné leur puiſſance.

L'oppreſſion du gouvernement monacal a dû, ſelon d'autres, arrêter la population des Guaranis : mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle, & l'attachement exceſſif qu'on reproche aux Guaranis pour les miſſionnaires qui les gouvernent? L'oppreſſion n'eſt que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, ſoit d'hommes, ſoit d'argent, pour compoſer des armées & des flottes deſtinées à périr; dans l'exécution violente des loix impoſées ſans le conſentement des peuples, & contre la réclamation des magiſtrats; dans la violation des privileges publics, & l'établiſſement des privileges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui, ſe diſant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une, & tout ordonner au nom de l'autre; s'armer du glaive dans le ſanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppreſſion; mais elle n'eſt jamais dans une ſoumiſſion volontaire des

esprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la persuasion opere & précede l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'est là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes; parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel est sans doute celui des jésuites au Paraguay, puisque des nations entieres sont venues d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on n'a pas vu une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oseroit dire que cinquante jésuites ont pu forcer à l'esclavage deux cent mille Indiens, qui pouvoient, ou massacrer leurs pasteurs, ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits les plus foibles & les plus audacieux.

Il s'est trouvé des hommes qui ont soupçonné que les jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les siecles de barbarie avoient attaché parmi nous une forte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société : rien n'est plus éloigné de la

vérité. Ces missionnaires n'ont pas seulement donné à leurs néophytes l'idée d'une superstition à laquelle ce climat apportoit des obstacles insurmontables, & qui auroit suffi pour décrier & faire détester leurs meilleures institutions.

Enfin, nos politiques ont cru voir, dans le défaut de propriété, un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne sauroit douter que la maxime qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes & des subsistances, ne soit une vérité incontestable. Mais tel est le sort des meilleures institutions, que nos erreurs politiques parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernements, les bornes de nos possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout à la fois la fécondité de nos terres, & celle de notre espece. Ces inconvénients n'existent point dans le Paraguay : tous y ont une subsistance assurée ; tous y jouissent, par conséquent, des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir

proprement ce droit. Ce n'eſt donc pas préciſément parce qu'ils en ſont privés, que la population n'a pas fait chez eux de grands progrès. On en peut aſſigner d'autres cauſes.

En premier lieu, les Portugais de Saint-Paul détruiſirent, en 1631, douze à treize peuplades formées dans la province de Guayra, la plus voiſine du Bréſil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-ſept mille Indiens qui les habitoient, périt par le fer ou dans l'eſclavage, de faim & de miſere dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille, qui trouverent un aſyle dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette deſtruction, qui ne pouvoit être réparée que par des ſiecles, a été ſuivie de pertes lentes & continuelles. Les nations ſauvages qui erroient autour des habitations des Guaranis, pour enlever leurs proviſions, maſſacroient ſans pitié tout ce qui s'oppoſoit à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont ceſſé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole, plus meurtriere ſur les bords du Paraguay, qu'en aucun lieu de la terre : elle enleve par milliers, & en

très-peu de temps, presque tous ceux qui en sont attaqués. Il est étonnant que les jésuites, qui ne pouvoient ignorer les salutaires effets de l'inoculation sur la riviere des Amazones, aient toujours négligé un moyen si sûr & si facile de sauver la vie à leurs néophytes. Ces législateurs éclairés auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques ecclésiastiques ignorants, contre une pratique universellement autorisée par les plus heureuses expériences?

Outre ces causes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui produit des maladies contagieuses, sur-tout aux bords du Parana, où des brouillards épais, immobiles & continuels, sous un ciel embrasé, rendent l'air humide & mal-sain. Les Guaranis résistent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs, qu'ils sont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verds, des viandes presques crues. De là les mauvaises digestions, les humeurs corrompues, & les infirmités qui passent des peres aux enfants. Ainsi la masse du sang, altérée par l'air & les aliments, ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquites, quoiqu'ils s'avancent dans la zone torride, font beaucoup plus robuftes que les Guaranis qui fortent & s'éloignent du tropique. Sous le nom de Chiquites, on comprend plufieurs petites nations femées dans un efpace qui s'étend depuis le quatorzieme degré de latitude auftrale, jufqu'au vingt-unieme. Ce pays eft chaud, montueux, fertile, traverfé à l'occident par trois rivieres, qui, jointes enfemble, vont, fous le nom de la Madere, fe perdre dans le grand fleuve des Amazones.

Les premiers conquérants du Pérou connurent les Chiquites, & ne purent les fubjuguer : leurs fucceffeurs ne furent pas plus heureux. Les jéfuites entreprirent, en 1692, ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet alarma les Efpagnols de Santa-Cruz de la Sierra, qui trouvoient un grand avantage à faire des courfes dans ces contrées, & à y enlever des efclaves qu'ils vendoient fort cher pour les mines de Potofi, & pour d'autres ufages. On n'ignoroit pas que les miffionnaires, qui, foit religion, foit ambition, avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne fouffriroient pas l'oppreffion de leurs néophytes, & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher.

Leurs travaux furent traverſés par la ruſe, par la violence, par la calomnie, par tous les moyens qu'une avidité féroce peut inſpirer. Leur conſtance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva ſur le plan qui avoit été conçu.

Dès l'an 1726, on comptoit chez les Chiquites ſix grandes peuplades ſéparées les unes des autres par une aſſez grande étendue de terrein, & des forêts immenſes. La population paſſoit quarante mille ames. Ce nombre a été toujours en augmentant; & il étoit preſque doublé, lorſque la nouvelle république reconnut, en 1746, la domination de l'Eſpagne aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis, qui lui avoient ſervi en tout de modele.

Les deux états ont également élevé entr'eux & les Eſpagnols une barriere inſurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'eſt la cité qui fait le commerce. Leurs manufactures ſont les mêmes, ainſi que leurs travaux champêtres. On cultive par-tout le ſucre, le tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y ſont multipliés; les bœufs & les chevaux

ne ſont pas dégénérés. La ſeule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'eſt que les Chiquites ſont plus forts, plus ſobres, plus conſtants, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis. Ces mêmes qualités ne les rendent pas moins ſupérieurs aux Moxes.

Les Moxes habitent ſous le douzieme degré de latitude méridionale. A l'orient, leur pays eſt ſéparé du Pérou par les Cordelieres. Du côté du midi, il n'eſt pas éloigné du Paraguay. Au nord & à l'occident, ſont des terres inconnues. L'état de ces ſauvages, ſans culture, ſans religion, ſans mœurs, toucha, vers l'an 1670, l'ame ſenſible, noble & courageuſe d'un jéſuite Eſpagnol nommé Baraze. Il fixa ces hommes errants ; il les gouverna par les loix des Guaranis. Ses travaux, & ceux de ſes ſucceſſeurs, avoient raſſemblé trente mille ames, au commencement du ſiecle. Nous ignorons les progrès que cet établiſſement a faits depuis ; mais ſi l'on en juge par le temps & par les ſoins, il doit être aujourd'hui très-conſidérable.

Les jéſuites travailloient ſans relâche à réunir les trois républiques, en civiliſant les peuples vagabonds diſperſés dans les déſerts, qui ſéparoient ces ſociétés.

Mais leur projet, dont l'exécution étoit douteuſe, ou du moins très-éloignée, ne s'accordoit pas avec le vil intérêt des aventuriers Eſpagnols. Ces barbares uſurpateurs du Nouveau-Monde avoient très-bien ſervi la religion, tant qu'il n'avoit fallu que verſer du ſang pour avoir de l'or ; ils ne l'écoutoient plus, depuis qu'elle ne parloit que d'humaniſer des ſauvages, pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains qui avoient échappé à leur férocité, que des inſtruments de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs poſſeſſions, ils les réduiſirent à l'eſclavage, & les condamnerent aux travaux des mines. Cette inſatiable cupidité fut trompée par les jéſuites, qui obtinrent du gouvernement la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient faire vivre en ſociété, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur ſervoient d'aſyle. Bientôt cette premiere précaution ne parut pas ſuffiſante aux légiſlateurs pour aſſurer le ſort de leur république. Sa ſtabilité parut exiger que les conquérants en fuſſent exclus, ſous quelque dénomination qu'ils vouluſſent y paroître. On prévit que s'ils y étoient admis comme négociants, ou même comme ſimples voyageurs, ils

affecteroient une fierté dédaigneuse, ils exciteroient des orages, ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles, ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les especes de corruption. Les mesures qu'on prenoit contr'eux les blesserent d'autant plus profondément, qu'elles avoient l'approbation des sages. Dans leur désespoir, ils remplirent l'univers d'imputations odieuses, que de légeres apparences firent regarder comme des démonstrations.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Ayres les ouvrages de leurs artisans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une somme sur laquelle on prélevoit le tribut de 5 livres 5 sous, que chaque citoyen au dessus de dix huit ans, & au dessous de cinquante, payoit au roi. Le reste s'employoit en marchandises d'Europe, nécessaires aux commodités de la colonie. Telle fut la base des principales accusations qu'on forma contre les jésuites. Ils furent traduits au tribunal des quatre parties du monde, comme une société de marchands, qui, sous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt sordide.

On avouera du moins que les fonda-

teurs des premieres inſtitutions du Paraguay ne mériterent pas un pareil reproche. Les déſerts qu'ils parcouroient ne produiſoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des ſerpents, des marais, quelquefois la mort ou des tourments horribles, & toujours des fatigues exceſſives. Ce qu'il leur en coûtoit de ſoins, de travaux, de patience, pour aborder les ſauvages & les faire paſſer d'une vie errante à l'état ſocial, étoit fort au deſſus de ce que des hommes ordinaires auroient pu faire. Jamais ils ne ſongerent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant, ſans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peut-être leurs ſucceſſeurs auront eu des motifs moins purs & moins déſintéreſſés; mais s'ils ont eu la baſſeſſe de chercher un accroiſſement de richeſſes, où ils ne devoient voir que la gloire de la religion & de l'humanité; s'ils ont acquis des terres, amaſſé des tréſors en Amérique, pour acheter du crédit en Europe, & augmenter leur influence dans le monde entier; c'eſt une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophytes. Ce peuple a continué à jouir d'un calme inaltérable, & d'une aiſance qui ne lui laiſſoit regretter ni la propriété dont il

n'avoit pas le desir, ni le superflu, dont il ignoroit le besoin.

Mais ceux qui n'ont pas accusé d'avarice les jésuites du Paraguay, ont censuré leurs établissements, comme l'ouvrage d'une aveugle superstition. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle consacre à des pratiques inutiles le temps destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le solitaire, oisif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des sujets frivoles; elle donne, au nom du ciel, le signal de la révolte; elle soustrait ses ministres aux loix, aux devoirs de la société : en un mot, elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juste. Est-ce là ce qu'on voit au Paraguay? Si c'est la superstition qui a créé les heureuses institutions de ces chrétiens ignorés du reste de la terre, c'est la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique, toujours inquiete parce qu'elle est ambitieuse, qui craint tout parce qu'elle veut tout; la politique soupçonnoit avec plus de vraisemblance, que les républiques fondées par les jé-

ſuites pourroient bien aſpirer un jour à une indépendance entiere, & peut-être même former le projet de renverſer l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes ſi doux, ſi parfaitement unis entr'eux, ſi attachés à leurs occupations, étoient en même temps les meilleurs ſoldats du Nouveau-Monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéiſſoient par principe de religion. Ils combattoient avec le fanatiſme qui conduiſit les martyrs du chriſtianiſme ſur l'échafaud, & qui briſa tant de couronnes par les mains des diſciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force que donnent des mœurs & des loix naiſſantes, tandis que les Eſpagnols de l'Amérique, énervés par la molleſſe qui ſuit les triomphes de la cruauté, n'étoient plus ce qu'ils avoient été au temps de leurs conquêtes. Ainſi la défiance qu'on avoit conçue, n'offroit plus que de vains ſoupçons & de fauſſes alarmes.

Dans les gouvernements qui précéderent l'origine du chriſtianiſme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a conſtamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuſe ſe réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même ſource pour un ſeul but; ou l'une

tellement ſubordonnée à l'autre, que le peuple n'oſoit l'en ſéparer dans ſes idées & dans ſes craintes. Les légiſlateurs les plus ſages ont toujours ſenti que la religion, qui préparoit les ames à l'obéiſſance, devoit les y tenir aſſervies. Mais en Europe, où le chriſtianiſme vint s'établir ſur les ruines d'une religion barbare & d'un grand empire, il ſe forma, dès l'origine, une rivalité entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillerent en même temps à s'emparer des hommes & de leurs biens.

Quand les barbares du nord fondirent ſur les terres de la domination Romaine, les chrétiens, perſécutés par les empereurs païens, ne manquerent pas d'implorer le ſecours des ennemis du dehors contre l'état qui les opprimoit. Ils prêcherent à ces vainqueurs une religion nouvelle, qui leur impoſoit le devoir de détruire l'ancienne; ils demanderent les décombres des temples, pour bâtir des égliſes. Les ſauvages donnerent ſans peine ce qui ne leur appartenoit pas; ils firent tomber au pied du chriſtianiſme tous leurs ennemis & les ſiens; ils prirent des terres & des hommes, & en céderent à l'égliſe; ils exigerent des tributs, & en exempterent le clergé, qui

préconifoit leurs ufurpations. Des feigneurs fe firent prêtres ; des prêtres devinrent feigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leur naiffance au facerdoce qu'ils embraffoient. Les évêques imprimerent le fceau de la religion aux terres qu'ils poffédoient. De ce mêlange & de cette confufion du fang avec le rang, des titres avec les biens, des perfonnes avec les chofes, il fe forma un pouvoir monftrueux dès fa naiffance, & qui devint énorme avec le temps ; un pouvoir qui fe diftingua d'abord du feul & véritable pouvoir, qui eft celui du gouvernement, qui prétendit enfuite l'emporter fur le plus fort, & qui depuis, fe fentant le plus foible, s'eft contenté de s'en féparer, & de dominer en fecret fur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs font tellement difcordants par leur nature, qu'ils troublent fans ceffe l'harmonie des états.

Les jéfuites du Paraguay, qui connoiffoient cette fource de divifion, ont profité du mal que leur fociété avoit fait quelquefois en Europe, pour établir un bien folide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un feul, fubordonnant tout à la religion ; ce qui leur donnoit la difpofition entiere des penfées, des affec-

tions & des forces de leurs néophytes. Etoit-ce pour eux-mêmes, ou pour leurs sujets ?

La facilité inattendue avec laquelle ces missionnaires proscrits par la cour de Madrid ont évacué un empire qu'il leur étoit si aisé de défendre, les a justifiés, aux yeux d'une grande partie du public, du reproche d'ambition dont leurs ennemis ont fait retentir l'Europe. Mais la philosophie, qui voit autrement que le vulgaire, attend, pour juger ces législateurs, que la conduite des habitants du Paraguay parle ou dépose en leur faveur ou contr'eux. Si ces peuples se soumettent à l'Espagne, qui n'a ni droit ni forces à leur opposer, on dira que les jésuites se sont plus occupés d'inspirer l'obéissance aux hommes, que de les éclairer sur les principes d'équité naturelle dont ces sauvages étoient si près; & qu'en les pliant à la soumission par l'ignorance, s'ils les ont rendu d'abord plus heureux qu'ils n'étoient, c'est en se réservant le droit d'en faire un jour les instruments de leurs volontés arbitraires. Mais si ces peuples, armés & disciplinés, repoussent les barbares oppresseurs de leur patrie; s'ils vengent ces immenses contrées de l'effusion du sang dont l'Espagne

s'eſt enivrée ; les philoſophes diront que les jéſuites ont travaillé au bonheur du genre humain avec le déſintéreſſement de la vertu ; qu'ils n'ont dominé les habitants du Paraguay que pour les inſtruire ; qu'en leur donnant une religion, ils leur ont laiſſé les notions fondamentales de la juſtice, qui ſont les premieres loix de la vraie religion ; & qu'ils ont ſur-tout gravé dans leur ame ce principe de toute ſociété légitime & durable : que c'eſt un crime à des hommes raſſemblés, de conſentir à une forme de gouvernement qui, leur ôtant la liberté de ſtatuer ſur leur deſtinée, peut un jour mettre des crimes au nombre de leurs devoirs. Ainſi la tranquillité de l'Amérique Eſpagnole dépend des opinions qui ſont établies dans le Paraguay.



CHAPITRE XXXVIII.

A quelles invasions est exposée l'Amérique Espagnole. Expédients convenables pour les empêcher.

INDÉPENDAMMENT de ce danger, qu'on peut regarder comme domestique, elle reste toujours exposée aux invasions étrangeres, sur-tout dans la mer du Sud. On l'a cru long-temps inattaquable de ce côté par l'éloignement, les périls de la navigation, & le peu d'expérience qu'on avoit de cet océan. Les Hollandois, qui ne jugeoient pas cette côte de l'Amérique si inaccessible, y envoyerent en 1643 une foible escadre, qui s'empara sans peine de Baldivia, le premier port du Chili, le seul fortifié, & la clef de ces mers paisibles. Ils dévoroient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette & les maladies commencerent à ébranler leurs espérances. La mort de leur chef augmenta leurs inquiétudes; & les forces qu'on envoya du Pérou contr'eux, acheverent de les

déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie; & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient si souvent éprouvé la haine, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance, ils se feroient vraisemblablement maintenus dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis du Zuyderzée, lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des François qui en 1698 unirent leurs richesses & leur audace pour former un établissement dans le détroit de Magellan & sur la partie de la côte du Chili, négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui y imprima le sceau de l'autorité publique. Les liaisons intimes que les circonstances formerent peu de temps après entre ce prince & les maîtres du Nouveau Monde, empêcherent l'exécution d'un projet qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laissoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvrissent les yeux sur la mer du Sud, pour s'en occuper. Ses mines les tenterent dès 1624; mais la foiblesse du prince qui gouvernoit alors la nation, fit tomber

une aſſociation conſidérable, qu'un ſi grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante : il fit partir le chevalier Norborough pour obſerver ces parages peu connus, & pour eſſayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chili. Ce monarque étoit ſi impatient d'apprendre le ſuccès de cette expédition, qu'averti que ſon navigateur de confiance étoit de retour aux Dunes, il ſe jeta dans ſa berge, & alla au devant de lui juſqu'à Graveſend. Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le miniſtere ne ſe découragea pas. Il forma en 1710 la compagnie de la mer du ſud, qui trouva plus commode, ou peut-être plus humain, de s'approprier par le commerce les tréſors des pays commis à ſon privilege, que d'y faire des conquêtes. Elle s'enrichiſſoit aſſez paiſiblement, lorſqu'une guerre ſanglante changea la ſituation des choſes. Une eſcadre commandée par Anſon remplaça ces négociants avides. Il eſt vraiſemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, ſans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée, par des arrangements vicieux, à doubler le cap de Horn dans une ſaiſon où il n'eſt pas praticable. Depuis 1764

l'Angleterre s'occupe tranquillement d'un établissement dans la mer du sud. Ses amiraux y ont déjà découvert plusieurs isles bien peuplées. Le temps nous apprendra de quelle utilité elles peuvent être, & quels secours elles fourniront pour précipiter les révolutions.

Ce sont des moyens bien lents pour l'ambition. Mais si le desir noble & légitime d'affranchir la moitié de l'Amérique du joug des Espagnols, & l'émulation d'en partager les richesses par le commerce & l'industrie; si des vues aussi élevées se mêloient à l'intérêt qui divise les nations & allume la guerre, il seroit aisé, en suivant le plan d'attaque tracé par Anson, d'enlever d'un seul coup à l'Espagne tout ce qu'elle possede en Amérique au delà du tropique du sud. Douze vaisseaux de guerre, partis d'Europe avec trois ou quatre mille hommes de débarquement, tenteroient sans risque cette entreprise. D'abord ils trouveroient des rafraîchissements au Brésil, à Rio-Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tous les établissements Portugais qui ont le plus vif intérêt à l'abaissement des Espagnols. Si dans la suite ces vaisseaux avoient besoin de quelques réparations, elles pourroient se faire avec sûreté sur

la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le port Desiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroient le cap de Horn dans les mois de décembre & janvier, temps de l'année où ces mers ne sont pas plus orageuses que les autres. En cas de séparation, on se réuniroit à l'isle déserte de Socoro, & l'on se porteroit en force sur Baldivia.

Cette place est moins redoutable qu'elle ne le paroît. Ses fortifications sont à la vérité considérables, mais elles sont toujours en mauvais état. On y compte cent canons, mais ils ont rarement des affûts qui puissent servir. On n'y a jamais vu des munitions de guerre & de bouche pour soutenir un siege. Quand même une administration attentive, dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées, remédieroit à ces désordres, la résistance ne seroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garnison composée d'officiers & de soldats flétris par leurs crimes & par l'exil auquel ils sont condamnés, manqueroit toujours des principes d'honneur, de l'expérience, de la capacité nécessaires pour une défense glorieuse. Les vainqueurs trouveroient un port sûr, d'excellent bois de construction, du chanvre, des grains, toutes les commodités desirables

bles après une longue navigation. Les troupes, aiſément rétablies dans un pays ſi ſain & ſi abondant, attaqueroient le reſte du Chili avec une grande ſupériorité.

Ce royaume, qui étoit autrefois défendu par deux mille ſoldats, n'en a plus aujourd'hui que cinq cents, moitié cavalerie & moitié infanterie. Il eſt vrai que tous les Eſpagnols en état de porter les armes, & diſtribués par compagnies, ſont obligés de ſe joindre aux troupes; mais que pourroient des bourgeois amollis & inexpérimentés, contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la diſcipline? Ce n'eſt pas tout: les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diverſion, que, même ſans y être excités, ils ſe mettroient en campagne. Leur cruauté eſt ſi connue, que tous les efforts des Eſpagols ſe tourneroient contre ces barbares, & qu'on ne ſongeroit guere à s'oppoſer aux entrepriſes des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de réſiſtance. Callao, le ſeul lieu fortifié qui les couvre, n'a qu'une garniſon de ſix cents hommes. La priſe de ce port ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en eſt éloigné que de deux lieues,

& qui eſt ſans défenſe. Les ſecours qui leur viendroient de l'intérieur des terres où il n'y a pas un ſoldat, ne les ſauveroient pas; & l'eſcadre ennemie intercepteroit aiſément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur ſans foſſé & ſans ouvrages extérieurs, ſeroit bientôt obligé de ſe rendre : ſa garniſon, continuellement affoiblie par les détachements qu'elle envoie pour la garde de Darien, du Châgre & de Porto-Belo, ſeroit hors d'état de repouſſer une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi, quoique maître des côtes, ne le ſeroit pas pour cela du Pérou. Il y a ſans doute fort loin de la priſe de deux mauvaiſes places à la conquête d'un vaſte empire. Qu'on faſſe cependant attention aux mauvaiſes diſpoſitions des Indiens, au mécontentement des créoles, à leur molleſſe, à leur inexpérience, à leur ignorance dans le maniement des armes; & peut-être qu'une ſi grande révolution ne ſera pas jugée auſſi chimérique qu'elle le paroît au premier coup-d'œil. La nation qui attaqueroit les Eſpagnols, n'auroit guere moins d'avantage ſur eux, qu'ils en eurent eux-mêmes ſur les Américains

lorſqu'ils les découvrirent. Que feroit-ce ſi les jéſuites, avec l'eſprit d'ambition qu'on leur ſuppoſe, & le reſſentiment que la religion n'aura pas éteint dans leur ame, ſe livroient aux ennemis de leurs perſécuteurs, & vouloient les conduire chez des peuples qui doivent les regretter ? Avec quelle facilité ils entraîneroient tous les habitants du Paraguay dans un ſoulévement général, & dans une guerre de toute l'Amérique contre l'Eſpagne ! Quelle jouiſſance pour cette ſociété qu'on nous peint ſi raffinée & ſi ardente dans tous ſes mouvements cachés, de chaſſer à ſon tour, du Nouveau-Monde, une nation qui l'a expulſée elle-même de tous ſes états !

Quand même les ſuccès du vainqueur ſe borneroient à la priſe de Callao & de Panama, l'Eſpagne ne ſe trouveroit-elle pas privée des tréſors qu'elle reçoit de la mer du Sud ? Il faudroit, pour rouvrir la communication, qu'elle fît des armements conſidérables ; qu'ils ne fuſſent pas interceptés ; qu'ils franchiſſent le cap de Horn, ou le détroit de Magellan : il faudroit que, ſans ports, pour ſe refaire & pour ſe recruter, les Eſpagnols puſſent battre une eſcadre qui auroit reçu par l'iſthme de Panama tous ſes beſoins, &

qu'après leur victoire, ils fussent encore en état de former deux sieges, & de forcer deux places vaillamment défendues. De pareilles difficultés sont-elles faciles à surmonter?

Sans exécuter dans toute son étendue le plan que nous venons de tracer, on peut intercepter la navigation de la mer du Sud. Il suffit pour cela que deux vaisseaux de force y arrivent sans être découverts. En établissant leur croisiere au sud & au nord de Lima, où tout aboutit comme à un centre commun, rien de ce qui en part, rien de ce qui y arrive, ne peut échapper. Les bâtiments qui, à raison des vents & des courants, suivent tous exactement la même ligne, doivent tomber nécessairement sous les voiles ennemies. Lorsque le commerce, averti par ses malheurs, suspend ses armements, on cesse, à la vérité de faire des prises; mais si des officiers, plus fideles à leur patrie que touchés de leur intérêt personnel, persévérent dans leur station, l'Espagne reste toujours privée de ses avantages.

Tous ces malheurs, que la hardiesse des navigateurs en général, & en particulier les découvertes récentes des Anglois dans la mer du Sud rendent tous

ses jours plus prochains, ne sauroient être écartés que par l'établissement d'une forte escadre. La puissance qui a besoin de ce soutien, en a tous les matériaux sous sa main : ils se trouvent dans la mer du Sud, & sont de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut se dissimuler que les équipages composés en grande partie d'Indiens ou de negres, ne seront jamais comparables aux équipages Européens ; mais qu'on les exerce avec soin, qu'on les accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la discipline, & ils seront suffisants pour arrêter des hommes, qui, fatigués par une longue traversée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mauvaise nourriture, n'auroient aucun asyle sur cette plage éloignée. Nous oserons même ajouter que, si l'Espagne pouvoit faire aimer sa domination aux Indiens, & les former à la navigation avec une force navale telle que nous venons de la proposer pour la mer du Sud, il n'y auroit point de peuple sur la terre qui osât y faire voir son pavillon.

Quand cette espérance seroit vaine, il n'en faudroit pas moins construire & tenir, dans une activité continuelle, une escadre que les malheurs de la guerre ne

pourroient occuper que par intervalles. Son loifir feroit utilement employé à ramaffer, fur les côtes, des denrées qui périffent faute d'occafions & de moyens pour leur exportation. Cet arrangement tireroit vraifemblablement les colons de la léthargie où ils font enfevelis depuis deux fiecles. Affurés que leurs produits arriveroient fans frais à Panama, & qu'ils feroient embarqués fur le Châgre pour paffer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont ils feroient fûrs de recueillir les fruits. Peut-être, avec le temps, leur émulation deviendroit-elle affez vive pour déterminer le miniftere à creufer un canal de cinq lieues, qui achéveroit la communication des deux mers, déjà fi avancée par un fleuve navigable. Le gouvernement partageroit néceffairement avec les peuples la profpérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet, fi cependant les Efpagnols ne fe croient pas intéreffés à tenir l'ifthme de Panama fermé, comme autrefois les califes à ne pas ouvrir l'ifthme de Suez. Le bien général des peuples & l'utilité du commerce demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux portes à la navigation, rapproche les limites du monde, & lie les nations par

une communication rapide & non interrompue. Le despotisme oriental & l'indolence Espagnole s'opposent à une liberté de commerce, à un esprit d'égalité sociale qu'ils ne connoissent point. On aime mieux affamer un monde de richesses, & voir l'autre périr dans la misere & l'esclavage, que de partager la terre & ses trésors entre tous les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des deux mers exposeroit la cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chili envahis par la mer du Nord : c'est ce qu'il faut examiner.

Les possessions Espagnoles sur cette derniere mer s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'à l'Orénoque. Dans cet espace immense, il y a une infinité d'endroits où il n'est pas possible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes qu'on a regardés jusqu'ici, comme importants, tels que la Vera-Cruz, Châgre, Porto-Belo, Carthagene, sont fortifiés; & quelques-uns le sont d'une maniere redoutable.

L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit imprenable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura

le plus d'intérêt à se rendre maître. Peut-être même y a-t-il quelque puissance qui a assez d'hommes, d'argent & de vaisseaux pour les prendre toutes successivement, &, ce qui est bien plus difficile, pour les garder. Qu'est-ce qui arriveroit? L'air de ces riches contrées, presque toutes situées entre les tropiques, dévoreroit les conquérants en foule. Ce climat dangereux dans toutes les saisons pour les Européens, mortel pendant six mois de l'année, pestiféré pour des étrangers accoutumés à un ciel tempéré, à une vie commode, à une nourriture abondante, deviendroit leur tombeau. Les calculs les plus modérés font monter la perte des François qui passent aux isles de l'Amérique, à trois dixiemes; & celle des Anglois, à quatre; tandis que les Espagnols ne perdent pas dans le continent, beaucoup plus mal-sain, au delà d'un dixieme.

Quand même l'esprit humain parviendroit à dompter la malignité du climat, le vainqueur ne resteroit-il pas nécessairement confiné dans les forteresses qu'il auroit prises, sans aucun espoir de partager le produit des mines placées à une distance immense des côtes? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis

& les plus féconds en ressources s'y prendroient, pour pénétrer, sans aucune ressource pour les vivres, dans un pays qui n'est point cultivé ; pour se présenter avec de l'infanterie seulement, devant une cavalerie nombreuse & impétueuse ; pour avancer à travers des précipices, dans des contrées où il n'y a jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre; pour forcer des défilés, que cinq cents poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes ?

Admettons tous ces prodiges opérés : peut-on croire que les Espagnols-Américains subiront le joug d'un ennemi, quel qu'il puisse être ? Idolâtres par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil de leur religion & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutumeront à des loix étrangeres. Leurs préjugés leur fourniront des armes suffisantes pour chasser leur vainqueur, de même que les Portugais, poussés dans un coin de terre, chasserent autrefois du Brésil les Hollandois qui l'avoient envahi presque entiérement.

Il ne resteroit, pour assurer la conquête, que d'exterminer tous les Européens qui s'y sont établis : car telle est la mal-

heureuſe deſtinée des conquérants, qu'après s'être emparés d'un pays, il leur en faut détruire les habitants. Mais outre qu'il feroit odieux & injuſte de ſoupçonner une nation policée de ce dernier excès de cruauté, qui a voué les Eſpagnols à l'exécration de tous les ſiecles, cet expédient ne feroit pas moins inſenſé en politique, qu'horrible en morale. Tout peuple feroit forcé, pour tirer parti de ſes nouvelles poſſeſſions, de leur ſacrifier ſa population, ſon activité, ſon induſtrie, & avec elles toute ſa puiſſance. Il n'y en a point d'aſſez peu éclairé, pour ignorer que depuis l'origine du monde, tous les états qui ont tourné leur adminiſtration du côté des mines, ont péri miſérablement, ou langui dans la pauvreté & la dépendance.

Cependant l'enthouſiaſme pourroit aveugler quelque puiſſance maritime, au point qu'elle formât le projet de s'approprier excluſivement des avantages qu'elle partage aujourd'hui avec des rivaux. Son ivreſſe lui feroit voir les mines pouſſées au double, & la culture au centuple de ce qu'elles font; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation, pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des ſubſiſtances & des vêtements au Nou-

veau-Monde ; les vaiſſeaux qui portoient aux extrêmités de la terre le fruit de leur induſtrie, pourriſſant dans des ports où la ceſſation du travail anéantiroit la navigation ; toutes les branches de commerce tombant néceſſairement dans les ſeules mains par qui découleroient tous les tréſors ; l'univers entier recevant, en quelque maniere, la loi de la nation qui en auroit envahi toutes les richeſſes.

Cette erreur brillante entraîneroit ſûrement la ruine de la puiſſance qui en feroit la baſe de ſa conduite ; mais elle engageroit l'Eſpagne dans des guerres longues & ruineuſes, qu'il lui eſt aiſé & important de prévenir. Elle le peut, par le moyen d'une eſcadre qu'on conſtruiroit dans l'iſle de Cuba. Ses atteliers ſont d'autant mieux placés à la Havane, que les côtes les plus fréquentées par ſes vaiſſeaux ſe trouvent la plupart ſituées ſous la zone torride. Les bois d'Europe, trop tendres pour réſiſter aux chaleurs exceſſives de ces régions, s'y deſſechent, tandis que ceux du pays, élevés & durcis ſous les rayons d'un ſoleil brûlant, s'y conſervent, avec quelques ſoins, durant des ſiecles.

Ce ſeroit un grand déſordre en lui-même, & le principe de beaucoup d'au-

tres désordres, si l'utilité de cette marine se bornoit à défendre les côtes Espagnoles. Elle doit ressusciter la communication entre les colonies nationales, interrompue autrefois par les corsaires, & qui depuis a toujours été languissante. Elle doit prévenir les versements frauduleux, & les brouilleries qui en sont trop souvent la suite. Elle doit assurer la navigation qui se trouve plus en danger que jamais, depuis que le traité de 1763 a fait passer la Floride sous la domination Angloise.

Des esprits inquiets, qui voient souvent le danger où il n'est pas, tandis qu'ils ne soupçonnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Espagne que sa navigation ne fût interceptée au débouquement du canal de Bahama. Outre que le port Saint-Augustin n'offre d'asyle qu'à des vaisseaux de grandeur médiocre, ces parages ont des courants si rapides, ils sont semés de tant d'écueils, agités de si fréquentes tempêtes, qu'il est impossible aux plus hardis navigateurs d'y établir une croisiere. Un malheur plus réel pour l'Espagne, seroit que les côtes de la Floride, situées dans le golfe du Mexique, & jusqu'ici assez peu connues, offrissent

aux recherches de la Grande-Bretagne un port propre à recevoir des flottes. Il est possible que cela ne soit pas ; mais, comme la cour de Madrid n'en a pas la certitude, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile, par la formation d'une bonne escadre.

Cette force auroit encore une destination non moins importante. Les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale, prennent tous les jours des accroissements qui étonnent l'univers. Elles peuvent rester asservies à leur métropole ; elles peuvent en secouer le joug. Quoi qu'il arrive, leurs besoins augmenteront avec leur population. Déjà elle est si considérable, que les anciens débouchés ne suffisent plus à l'extraction de leurs denrées ; que les anciens retours ne suffisent plus à leurs consommations. Ce vuide doit être l'origine de cette grande fermentation, qui s'est manifestée depuis peu par de grands éclats. La Grande-Bretagne, qui ne paroît pas avoir démêlé jusqu'ici les causes d'une inquiétude qui lui cause de si vives alarmes, s'éclairera tôt ou tard ; elle sentira qu'elle ne peut rétablir la tranquillité dans ses possessions éloignées, qu'en donnant plus d'extension à leur commerce ; la nécessité, au-

tant que l'ambition, la rendra conquérante en Amérique; & il est vraisemblable que l'orage fondra d'abord sur le Mexique. Il n'y a que les forces maritimes de l'Espagne qui puissent prévenir ou détourner la révolution dont elle est menacée.

L'entrepôt de ces forces seroit mal placé à la Havane, à Saint-Domingue, à la Vera-Cruz, à Porto-Belo & à Carthagene, lieux tous mal-sains & sous le vent. Qu'elles se concentrent à Bayahonda, situé entre Sainte-Marthe & Maracaïbo; cette position, quoique peu connue, réunit tous les avantages qu'on peut desirer; un port excellent, d'un accès facile, & qu'il est aisé de rendre imprenable; une grande abondance de bois de construction; un air très-salubre; un territoire également propre à la culture & à la multiplication des troupeaux. Les sauvages qui habitent cette contrée, & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paisibles, si on les traitoit avec humanité. De cet asyle, les vaisseaux Espagnols menaceroient les établissements ennemis, & protégeroient les possessions de leur nation.

Il est vrai que lorsqu'ils auroient une

fois tourné leur pavillon vers les mers situées sous le vent, leur retour seroit difficile. Les vents réguliers du sud-est au nord-est, les courants toujours dirigés vers l'ouest rendroient nécessairement leur marche pesante & longue ; mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet dont tout démontre la nécessité. Ce seroit un grand avantage, si cette force pouvoit, au besoin, se porter dans la mer du Sud. Par malheur, la nature des choses s'oppose invinciblement à cet objet d'utilité. L'escadre, avant de faire route vers l'équateur, seroit obligée de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar ; ce qui l'exposeroit aux mêmes inconvénients que si elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce seroit de faire passer par terre des matelots tout formés, aux bâtiments qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défense que nous venons de tracer à l'Espagne, est susceptible de grandes difficultés. Peut-être cette monarchie n'est-elle pas en état de faire les avances nécessaires, pour fonder la marine dont elle doit sentir le besoin. Peut-être ne peut-elle pas assigner les fonds indispensables pour son entretien. Peut-être n'a-t-elle pas assez de confiance

en ses administrateurs du Nouveau-Monde, pour leur confier des soins aussi importants. Ces objections, que nous n'avons pu nous dissimuler, semblent en effet insolubles, dans l'état d'épuisement, d'inaction, d'ignorance, de découragement où se trouve aujourd'hui cette puissance, autrefois si redoutable. Mais une réforme éclairée, prompte, hardie, soutenue par le zele & l'autorité du gouvernement pour animer les esprits à penser, à tenter, à agir, fera disparoître en peu de temps une foule d'obstacles que la timidité grossit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs intéressés de ces abus énormes croiseront ces vues d'utilité publique dans les colonies ; mais ils seront bientôt dissipés, si on a le courage de les attaquer d'abord dans la métropole.



CHAPITRE XXXIX.

Causes de la décadence de l'Espagne.

Les écrivains politiques, qui ont voulu remonter à l'origine des plaies dont l'Espagne est depuis si long-temps affligée, ont tous répété que, se voyant maîtresse des trésors du Nouveau-Monde, elle avoit renoncé d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée n'a jamais pu entrer dans le système d'aucun peuple. Les nations ne raisonnent point; elles sont conduites ou entraînées par les événements, qui sont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin que les richesses de l'Amérique aient anéanti les arts, elles leur donnerent d'abord, & devoient leur donner une nouvelle activité.

Ferdinand, par la conquête du royaume de Grenade, avoit acquis toutes les manufactures d'Espagne, qui étoient la plupart entre les mains des Maures; mais il en avoit considérablement diminué la vente par l'expulsion des Juifs. La découverte du Nouveau-Monde ranima

bientôt l'induſtrie & le commerce : ils augmenterent prodigieuſement l'un & l'autre ſous Charles - Quint, & même ſous Philippe II. Dans les dernieres années du regne de ce prince, la ſeule ville de Séville contenoit ſoixante mille métiers en ſoie. Les draps de Ségovie paſſoient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préféroient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. L'armement contre l'Angleterre, connu dans l'hiſtoire ſous le nom de flotte invincible, & compoſé de cent cinquante gros vaiſſeaux, prouve que l'Eſpagne avoit alors une puiſſante marine, & par conſéquent, un commerce de mer très-étendu : elle fit, dans l'eſpace d'un ſiecle, des entrepriſes immenſes & très - diſpendieuſes : les ſeules guerres des Pays-Bas & de la ligue lui coûterent trois mille millions de livres. Par ces opérations, elle jeta infiniment plus de numéraire chez les étrangers, qu'elle ne l'a fait depuis par la voie du commerce.

Si cette puiſſance avoit été obligée d'acheter, dans ces temps-là, les marchandiſes qu'elle envoyoit dans le Nouveau - Monde, l'Europe auroit joui dès-lors des tréſors de l'Amérique, comme elle en jouit aujourd'hui. En ce cas, l'Eſ-

pagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armements de terre & de mer, de foudoyer tant d'armées étrangeres, d'entretenir la divifion dans les états voifins, de tout bouleverfer par fes intrigues, de donner le branle à tous les événements politiques, d'être la premiere & prefque la feule puiffance de l'univers.

L'expulfion totale, & la profcription des Maures & des Juifs en 1611, fut la premiere époque fenfible de la décadence de l'Efpagne. Cette dégradation fut fi rapide, qu'on vit des écrivains Efpagnols former, dès l'an 1619, des projets pour le rétabliffement politique de leur empire. On imaginera fans peine le vuide immenfe que devoient laiffer dans leur patrie un million d'hommes laborieux, dans un temps où la nobleffe, retenant encore tous les préjugés & les privileges barbares des Vifigoths, dont elle fe faifoit honneur de defcendre, renvoyoit le travail à la claffe du peuple la plus méprifée, quoique la plus utile. La guerre, qui détruit tout, étoit alors la feule profeffion diftinguée; & les arts, qui créent, confervent ou réparent, déshonoroient, pour ainfi dire, tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture,

c'eſt parce qu'il y avoit des eſclaves. S'il y avoit du commerce, c'eſt parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin, ſi l'Eſpagne avoit des manufactures, elle les devoit aux Maures, qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette puiſſance ne ſentit pas que le vrai moyen de retenir dans la métropole les tréſors du Nouveau-Monde, étoit de favoriſer l'induſtrie qui les y attiroit. La ſeule partie de la nation qui eût de l'activité, la ſeule capable de remplir ce grand objet, fut ignominieuſement proſcrite. En vain ces malheureux offrirent vingt millions au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur fût permis de continuer à vivre où ils étoient nés; la ſuperſtition qui avoit prononcé l'arrêt de leur deſtruction, ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne ſe trouva même aucune puiſſance en Europe aſſez éclairée pour leur offrir un aſyle, & ils furent réduits à ſe diſperſer en Afrique & en Aſie.

Tandis que le déſeſpoir conduiſoit ces malheureux ſur des côtes barbares, l'Eſpagne s'applaudiſſoit de ſon fanatiſme aveugle. Elle ſe croyoit toujours la plus riche puiſſance de l'univers, parce qu'elle ne ſoupçonnoit pas que les vaiſſeaux qui rempliſſoient ſes ports, étoient des épon-

ges qui commençoient à boire sa substance. Lorsqu'elle s'apperçut de la diminution de son numéraire, elle l'attribua au naufrage de quelques bâtiments qui revenoient des Indes, à l'enlévement de ses galions par les Hollandois, à de mauvaises ventes. Elle crut qu'il ne falloit, pour remplir ces vuides, qu'augmenter les droits sur les manufactures & sur les ouvriers ; mais un fardeau, qui eût été trop pesant, même pour un grand nombre, fut encore plus insupportable au peu d'artisans qui restoient : ils se réfugierent en Flandre & en Italie, ou, sans sortir d'Espagne, ils abandonnerent leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille cesserent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc n'ayant plus des manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea, furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité, & par leur excès. Aux impositions générales, se joignirent ce qu'on appelle en finance, affaires extraordinaires, qui est une maniere de lever de l'argent sur une classe particuliere de citoyens ; imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables, pour en-

richir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgents du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état : ils furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations se multiplierent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pieges tendus à la bonne foi. Avec le temps, ils usurperent l'autorité souveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers, & à les payer. Ils devinrent juges & parties.

Les propriétaires des terres, écrasés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs possessions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile péninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit treize à quatorze millions d'habitants avant la découverte du Nouveau Monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains; on imagina de former, dans chaque communauté, des greniers

publics, qui étoient néceſſairement dirigés ſans intelligence, ſans zele, ſans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides reſſources? Qui jamais imagina de s'oppoſer au bon prix des bleds, pour les multiplier; de groſſir les frais des ſubſiſtances, pour les rendre moins cheres; de faciliter le monopole, pour l'écarter?

Quand la décadence d'un état a commencé, il eſt rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut ſuivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une induſtrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Eſpagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laiſſé ſubſiſter dans le paſſage d'une province à l'autre, furent pouſſés à l'excès, & interrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs ſe trouvoient arrêtés au paſſage des rivieres, où il n'y avoit ni pont, ni bateaux. Il n'y eut pas un ſeul canal, pas un ſeul fleuve navigable. Le peuple de l'univers que la ſuperſtition condamne le plus à

faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtiments mal armés, qui étoient destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *aviso* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup son or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal, un prix presqu'aussi fort qu'à l'argent.

Ces désordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne remplie d'une vénération stupide & superstitieuse pour le siecle de ses conquêtes, rejetoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces temps brillants. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ses voisins formoit la base de son caractere.

L'inquisition, cet effroyable tribunal établi d'abord pour arrêter les progrès

du

du judaïſme & du mahométiſme, avoit porté un coup mortel aux arts, aux ſciences, à toutes les connoiſſances utiles. L'Eſpagne ne fut, il eſt vrai, ni troublée, ni dévaſtée par les querelles de religion ; mais elle reſta ſtupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces diſputes, quoique toujours miſérable & ridicule, exerce au moins l'eſprit. On lit, on médite. On remonte aux ſources primitives. On étudie l'hiſtoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût ſolide. Bientôt le ſujet qui échauffoit les eſprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverſe paſſent, mais l'érudition reſte. Les matieres de religion reſſemblent à ces parties acides & volatiles, qui exiſtent dans tous les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur ; mais elles mettent bientôt en action toute la maſſe. Dans ce mouvement, elles ſe diſſipent ou ſe précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il ſurnage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui ſert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des diſputes théologiques, toute la lie de ces matieres reſta en Eſpagne. La ſuperſtition y avoit abruti les eſprits, au point

que l'état s'applaudiſſoit de ſon aveuglement.

Au lieu de cette activité qui auroit été néceſſaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop diſperſée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conſeils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient ſeulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui ſuffiſoit à peine pour les nombreuſes garniſons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, & dans les Indes, ne laiſſoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premieres hoſtilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Eſpagnols qu'on faiſoit combattre avec ces troupes mercenaires puſſent les contenir, leur fidélité étoit ſouvent altérée par ce commerce. On les vit ſe révolter pluſieurs fois de concert, & ravager enſemble les provinces commiſes à leur défenſe.

Une ſolde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt diſſipé cet eſprit de ſédition. Mais pour payer des

armées, & les tenir dans cette dépendance & cette ſubordination néceſſaires à la bonne diſcipline, il auroit fallu ſupprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointements & leurs brigandages, abſorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laiſſer envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas diſſiper ſes tréſors à entretenir des eſpions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu ſur-tout ne pas faire conſiſter la grandeur du prince, à accorder des penſions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autre titre pour les obtenir, que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Eſpagnol né généreux, & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne reſpiroit qu'après les gouvernements, les prélatures, les principaux emplois de la magiſtrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillants, ſe glorifiant d'une ſuperbe oiſiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les miniſtres dans les fonctions du gouvernement,

Le peuple même auroit cru souiller ses mains victorieuses, en les employant à des travaux paisibles. Les campagnes & les ateliers étoient abandonnés à des étrangers, qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitants, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit.

Les hommes nés sans propriété, préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite, avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile, & la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé depuis long-temps un asyle commode à leur paresse, & où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols mêmes, qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par

l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfants à l'éducation superstitieuse des colleges, &, dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtisanes. Le corps & l'esprit de ces jeunes gens vieillis de bonne heure s'épuisoient également dans ce commerce infame, qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes. Ce désordre, poussé jusqu'aux derniers excès, fut la premiere & la seule cause de la stérilité des femmes Espagnoles, autrefois aussi fécondes que celles des états les plus peuplés.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oisiveté & de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentiments de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins, pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie, quoiqu'elle occasionât souvent des sédi-

tions, des révoltes, des conſpirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états, unis par des mariages ou par des conquêtes à la Caſtille, conſommoient ſa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garniſons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile, le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Rouſſillon, les iſles Baléares & la Navarre prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide & épuiſée par ſes folles largeſſes.

Pendant que tout tomboit ainſi dans la confuſion en Eſpagne, les tréſors de l'Amérique, qui n'avoient d'abord paſſé aux autres états de l'Europe que par des combinaiſons deſtructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuſe & paiſible. L'impoſſibilité où ſe trouvoit la métropole, de fournir aux beſoins de ſes colonies, anima l'induſtrie des autres peuples, qui juſqu'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richeſſes du Nouveau-Monde

ne purent guere retenir que les droits de quint d'indult, de garde-côte, de douane, de commiffion ; droits qui ont ajouté aux marchandifes une valeur qui ne prend fur les négocians étrangers, que parce qu'elle refferre les confommations ; mais qui font payés par les Péruviens & les Mexicains, qui les confomment. C'eft par cette voie que l'or & l'argent dont l'Amérique a inondé l'Europe, ont paffé dans plus de mains, & fe font diftribués plus également.

En vain une loi févere, portée par Ferdinand & Ifabelle, & confirmée par leurs fucceffeurs, avoit exclu les nations étrangeres des ports de l'Amérique, & des affaires qui s'y faifoient. L'impérieufe loi de la néceffité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel, & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandifes qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes orientales, la huitieme partie appartient à peine à la métropole. Le refte eft fourni par les autres peuples, amis ou ennemis de l'Efpagne, fous le nom des Efpagnols mêmes, toujours fideles aux particuliers, & toujours infideles à la loi. La bonne foi des Efpagnols, qui n'a jamais reçu d'atteinte,

fait dans ce commerce la fûreté des étrangers.

Le gouvernement ne pouvant fe diffimuler l'inconvénient inévitable de ces contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus abfurde. Il défendit, fous des peines capitales, l'exportation de l'or & de l'argent; comme fi les Efpagnols euffent pu fe difpenfer de payer les marchandifes qu'ils avoient befoin d'acheter. Lorfqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Efpagnol, qui eft à Cadix le facteur des autres nations, confioit les lingots à des Braves, appellés *Météores*, qui, bien armés, alloient porter les lingots numérotés au rempart, & les jetoient à d'autres météores qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & les gardes ne les troubloient jamais : tous avoient leur droit fur cette fraude, juftifiée par l'iniquité de la loi; & le marchand étranger n'étoit jamais trompé. Ces frais ajoutoient aux marchandifes un nouveau prix, que le confommateur étoit obligé de payer. La défenfe de fortir l'or & l'argent étoit fi inutile, que quoiqu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieufe, on n'en voyoit que

peu dans le royaume. Plus de févérité n'auroit fait que hauffer le prix des marchandifes, par la difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût faifi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant, & qu'on eût confifqué fes biens; cette atrocité, loin d'empêcher la fortie de l'argent, l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés jufqu'alors d'un bénéfice médiocre, exigeant un falaire proportionné au rifque qu'ils devoient courir, euffent multiplié leurs profits par leurs rifques, & fait paffer beaucoup d'argent, pour en avoir eux-mêmes davantage.

La cour de Madrid a fenti enfin le vice de cette tyrannie. Les gouvernements anciens qui avoient pour les loix le refpect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une, dont l'obfervation auroit été démontrée chimérique. Dans nos temps modernes, où les empires font plus conduits par les caprices des adminiftrateurs, que fur des principes raifonnés, l'Efpagne s'eft contentée de régler, il y a quelques années, que le commerce étranger retireroit, en payant trois pour cent, la valeur des marchandifes qu'il auroit fait paffer dans le Nouveau-Monde.

Il devoit la recevoir par le canal des banquiers, qu'on eut ſoin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du miniſtere étoit de ſe rendre maître du commerce des piaſtres, & par conſéquent du change. Ce plan, qui peut-être étoit plus vaſte que juſte, n'a pas réuſſi. Les agents qu'on avoit choiſis, ont trahi la confiance qui leur avoit été accordée. La cour d'Eſpagne ne s'eſt pas obſtinée à ſoutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers ſont maintenant autoriſés à extraire directement leurs fonds, en ſe ſoumettant aux droits établis, & qui, en 1768, ont été portés de trois à quatre pour cent. S'ils étoient plus modérés, le gouvernement en tireroit de plus grands avantages. Il y a des temps où les fraudeurs Eſpagnols peuvent fournir les piaſtres à bord des vaiſſeaux, au deſſous de l'impoſition; & on ſent bien que ces facilités momentanées ſont ſaiſies avec une avidité extrême.



CHAPITRE XL.

Causes de la décadence des colonies Espagnoles.

PENDANT que la métropole dépérissoit, il n'étoit pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais intérêts, peut être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les productions des ateliers de l'ancien monde eussent été échangées contre celles des mines du nouveau ; & le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se seroit formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires. L'Espagne n'en seroit pas moins devenue maîtresse du Mexique & du Pérou, parce que tout peuple qui cultive les arts, sans en communiquer les procédés & la pratique, aura une supériorité

réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvée à subjuguer les Indiens, l'ascendant que Charles-Quint prit sur toute l'Europe, l'orgueil si ordinaire aux conquérants, le caractere particulier des Espagnols, l'ignorance des vrais principes du commerce; toutes ces raisons, & plusieurs autres empêcherent qu'on ne donnât d'abord aux pays conquis du Nouveau-Monde, des loix sages, une bonne administration, une consistance inébranlable.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérants furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de sa défaite, ils prirent, dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares; & c'est la soif de l'or, c'est le fanatisme qu'on a accusés jusqu'ici de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée, ni par la frayeur des châtiments, ni par aucune espece de

honte, ni par la préfence de témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Efpagnols l'image d'une organifation femblable à la leur, bafe primitive de la morale; & ne les portoit-elle pas à traiter fans remords leurs freres nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes fauvages de l'ancien hémifphere? La cruauté de l'efprit militaire ne s'accroît-elle pas à raifon des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui reftent à courir? Le foldat n'eft-il pas plus fanguinaire à une grande diftance, que fur les frontieres de fa patrie? Le fentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à mefure qu'on s'éloigne de fon pays? Pris dans les premiers moments pour des dieux, les Efpagnols ne craignirent-ils pas d'être démafqués, d'être maffacrés? Ne fe défierent-ils pas des démonftrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit? La premiere goutte de fang verfée, ne crurent-ils pas que leur fécurité exigeoit qu'on le répandît à flots? Cette poignée d'hommes, enveloppée d'une multitude innombrable d'indigenes dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les ufages lui étoient inconnus, ne fut-elle pas faifie d'alarmes & de terreurs bien ou mal fondées? Mais le phénomene in-

compréhensible, c'est la stupide barbarie du gouvernement qui approuvoit tant d'horreurs, & qui stipendioit des chiens exercés à poursuivre & à dévorer des hommes.

Semblables aux Visigoths, dont ils étoient les descendants ou les esclaves, les Espagnols partagerent entr'eux les terres désertes, & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-temps au carnage, dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix, faites de temps en temps pour modérer la dureté de cette servitude, ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du Nouveau Monde, ce genre de richesse absorboit tous les sentiments des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siecle leur crioient: laissez l'or, si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayiez vraiment be-

foin, c'eſt le fer. Conſtruiſez en vos ſcies, vos marteaux, les ſocs de vos charrues; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or néceſſaire aux échanges des nations eſt ſi petite; pourquoi donc la multiplier ſans fin? Quelle importance y a-t-il à repréſenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or? Les Eſpagnols ont fait comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à ſa gueule, pour ſe jeter ſur ſon image qu'il voyoit au fond des eaux, où il ſe noya.

Malheureuſement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeſte. Précipités dans des abymes profonds, où ils étoient privés de la lumiere du jour, de la douceur de reſpirer un air libre & ſain, des principaux ſoutiens de la vie, de la conſolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches; ces infortunés creuſoient leur tombeau ſous des voûtes ténébreuſes, qui recelent aujourd'hui plus de cendres de morts, que de pouſſiere ou de grains d'or. Quand on jette les yeux ſur des traitements ſi barbares, on eſt bien étonné d'entendre l'avare & ſtupide Eſpagnol ſe plaindre de ce que les Indiens lui refuſent la connoiſſance de pluſieurs mines découvertes avant ou de-

puis la conquête. Ces malheureux, en trahissant le secret qu'ils ont reçu de leurs peres, ou que le hasard leur a donné, que feroient-ils autre chose que multiplier les moyens de les détruire ?

Aussi voit-on ceux mêmes que la destinée avoit soumis au joug, déserter les terres qu'ils cultivoient pour leurs avides maitres, & se réfugier en grand nombre parmi les sauvages qui errent dans les forêts ou les déserts des Cordelieres. Ces lieux impénétrables sont devenus l'asyle d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Espagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invasion furtive. Ils contractent, dans ces âpres climats, un caractere féroce qui les rend redoutables, au point qu'on a été forcé d'abandonner des mines très-abondantes, qui étoient exposées à leurs incursions. Ce que la stérilité du sol, le défaut de prévoyance, & le manque des ressources de la société fait perdre de population à ces sauvages, est continuellement réparé par les esclaves fugitifs, qui se dérobent à la tyrannie Européenne. C'est dans ces montagnes que se régénere en secret une race légitime qui doit un jour, & peut-être bientôt, retirer ses biens, ses droits & sa liberté des mains avides & cruelles de l'usurpateur du Nouveau Monde.

Il ſe dépeuple encore, par les beſoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y ſubvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nus, ou ce qui ſervoit à leur parure, ils le fabriquoient eux-mêmes : c'étoit une occupation & une ſorte de métier.

Leurs ſoins ſe réduiſoient à la culture d'un champ de maïs. L'argent n'étoit point une richeſſe. Toutes choſes s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien, comme l'Eſpagnol, vit en ſociété, il eſt dans la néceſſité de ſe loger, de ſe nourrir, de ſe vêtir le plus ſouvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne ſauroit pourvoir à ces nouveaux beſoins. Quand même il ne ſeroit pas tombé dans un découragement exceſſif, ſon travail ſuffiroit à peine aux dépenſes de premiere néceſſité. Ainſi le luxe & l'indigence qui le preſſent, l'ont réduit à cacher à l'écart ſa nudité, à vivre ſeul, & à renoncer à ſa poſtérité.

De cette cauſe de dépopulation en naît une autre plus affreuſe encore, & dont la ſeule idée fit autrefois frémir l'Europe. Le célebre Drake, ayant pris la ville de Saint-Domingue en 1586, eut la preuve que parmi ces inſulaires, les hommes en étoient venus à ce point de déſeſpoir,

que, pour ne pas mettre au monde des enfants qui fussent les victimes du conquérant, ils avoient tous unanimement résolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espece, que l'histoire ait transmis à la mémoire des hommes, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se reproduire jamais? Ainsi la terre fut doublement souillée du sang des peres, & du germe des enfants.

Dès-lors cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérants. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime furent rapides. Les forteresses les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat, qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux éléments de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instruments propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les coffres du souverain furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avoit proscrits. Les premiers & les derniers magistrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le chaos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeste expédient de tous les états mal administrés, des impositions sans nombre. On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injustice. « J'ai vu, disoit un voyageur » célebre, porter dans le même tribu- » nal, & presque à la même heure, » une même sentence sur deux cas direc- » tement opposés. En vain s'efforça-t-on » d'en faire comprendre la différence » aux juges. Cependant le chef, sortant » enfin des ténebres, se leva sur son sie- » ge, retroussa sa moustache, & jura,

» par la ſainte Vierge & par tous les
» ſaints, que les luthériens Anglois lui
» avoient enlevé, parmi ſes livres, ceux
» *du pape Juſtinien*, dont il ſe ſervoit
» pour juger les cauſes équivoques; mais
» que ſi ces chiens repaſſoient, il les fe-
» roit brûler tous.

» Le haſard, dit le même voyageur,
» fit tomber un jour les métamorphoſes
» d'Ovide entre les mains d'un créole. Il
» remit ce livre à un religieux qui ne
» l'entendoit pas mieux que lui, & qui
» fit croire aux habitants de la ville que
» c'étoit une bible Angloiſe. Sa preuve
» étoit les figures de chaque métamor-
» phoſe qu'il leur montroit, en diſant :
» voilà comme ces chiens adorent le dia-
» ble, qui les change en bêtes. Enſuite
» la prétendue bible fut jetée dans un
» feu qu'on alluma exprès, & le religieux
» fit un grand diſcours qui conſiſtoit à re-
» mercier ſaint François de cette heu-
» reuſe découverte. »

Comme l'aveuglement eſt toujours favorable à la ſuperſtition, les miniſtres de la religion, ſans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un aſcendant décidé dans toutes les affaires. Plus aſſurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité,

toute regle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce; les autres abusoient de leur ministere & de la terreur des armes ecclésiastiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un moine Espagnol passoit pour mal-adroit, lorsqu'un court voyage dans le Nouveau-Monde ne lui valoit pas au moins cent mille francs. Le plus souvent on prévenoit leur avidité par des dons immenses. On auroit cru que ce n'étoit que pour embellir des églises, & pour enrichir le clergé, que l'Amérique avoit été conquise.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays, & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La cour avoit imprudemment jeté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence, sur leur courage, sur leur attachement, & elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les appaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre

les deux claſſes, dont l'une étoit accablée de faveurs, & l'autre de refus, une averſion inſurmontable. Elle s'eſt manifeſtée par des éclats, qui ont plus d'une fois ébranlé l'empire de la métropole dans le Nouveau-Monde. Ce levain fermente toujours, & doit amener tôt ou tard des révolutions. Elles paroiſſent d'autant plus ſûres & plus prochaines, que le clergé créole & le clergé Européen, qui ont contracté la contagion de ces haines, de ces diviſions, ne ſe rapprocheront jamais, & travailleront, ſelon l'eſprit dont ils ne ſe ſont jamais écartés, à rendre les peuples irréconciliables.

Depuis que les Bourbons occupent le trône de Charles-Quint, les déſordres qu'on vient de voir, & les maux qui naiſſent de tant de maux, ont un peu diminué. La nobleſſe n'affecte plus ces airs de grandeur qui tenoient de la royauté, & qui embarraſſoient ſouvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a ceſſé d'être l'apanage de la ſeule naiſſance: il a paſſé à des gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Eſpagne, qu'une adminiſtration déteſtable avoit fait tomber au deſſous de huit millions ſur la fin du dernier ſiecle,

monte aujourd'hui à soixante-douze millions six cent cinquante-six mille huit cents cinq livres. Cette heureuse révolution, qui a commencé par la métropole, s'est étendue ensuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux, chargés en Europe de leur direction, perdre successivement quelque chose du mauvais esprit qui sembloit y présider. Le conseil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur conservation. La contractation, transportée de Séville à Cadix, en 1717, conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le consulat, qui juge des différends survenus entre les négociants mêlés dans les affaires de cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conservation de leurs privileges, a acquis quelque activité, quelques lumieres.



CHAPITRE XLI.

Moyens que l'Espagne doit employer pour son rétablissement.

CES premiers pas vers le bien doivent faire espérer au ministere Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais principes, & qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractere de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout; & que si l'Espagne étoit dans l'inaction au dedans, elle portoit son inquiétude chez ses voisins, dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Espagnol décharné,

décharné, demi-nu, nonchalamment aſſis à terre, regarde avec pitié ſes voiſins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de ſa folie. L'un mépriſe par orgueil ce que les autres recherchent par vanité ; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Eſpagnol ſobre, & il l'eſt encore devenu par indigence. L'eſprit monacal qui le gouverne depuis long-temps, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ſes vices. Comme il n'a rien, il ne deſire rien ; mais il mépriſe encore moins les richeſſes qu'il ne hait le travail.

De ſon ancien caractere, il n'eſt reſté, à ce peuple pauvre & ſuperbe, qu'un penchant démeſuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immenſe perſpective de gloire. La ſatisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaiſſement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour, avec reſpect & avec confiance. Qu'on dirige à ſon bonheur ce puiſſant reſſort ; qu'on cherche les moyens, plus aiſés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable, & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du Nouveau-Monde, dans ces temps brillants, où

sans secours étrangers elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées est d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue, intéressant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées de l'Europe ont formé leurs établissements du Nouveau-Monde. Le succès a par-tout couronné un si noble & si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avoit formé son systême avant que la lumiere fût répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe, à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire & ses habitants n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent, avec le temps, rétablir l'équilibre. L'Espagne, qui, en 1747, n'avoit que sept millions quatre cent vingt-trois

mille cinq cents quatre-vingt-dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt mille quarante-six eccléfiaftiques, & qui ne compte guere dans fes colonies que la vingtieme partie de la population qu'il y avoit au temps de la conquête, ne peut ni fe repeupler, ni les repeupler fans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut, pour augmenter les claffes laborieufes du peuple, qu'elle diminue fon clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de fes foldats, que l'amitié de la France & la foibleffe du Portugal lui rendent inutiles. Il faut, puifque fon revenu net eft de cent douze millions, & que fes dépenfes ordinaires n'en abforbent que quatre-vingt-feize, qu'elle s'occupe du foulagement des peuples, auffi tôt que les poffeffions de l'Ancien & du Nouveau-Monde auront été tirées du chaos où deux fiecles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongés. Il faut, avant tout, qu'elle aboliffe l'infame tribunal de l'inquifition, qui femble érigé contre le monarque & contre le peuple, en tenant l'un & l'autre fous le joug d'une fuperftition ftupide.

La fuperftition, quelle qu'en foit la caufe, eft répandue chez tous les peu-

ples, sauvages ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ses causes & de ses remedes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidents imprévus, les phénomenes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur & de la mort sont si universelles sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été, dans tous les temps & dans tous les pays, vivement affecté

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi à proportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des éléments qui font les grands ravages sur la terre, tels que sont les déluges, les incendies, les pestes, le culte des animaux, soit venimeux, soit voraces, mais toujours nuisibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérants, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparents, bons ou mauvais; le culte des êtres invisibles, que l'imagination suppose cachés dans tous les instruments du mal. L'étude de la nature & la méditation auront insensible-

ment diminué le nombre de ces êtres, & l'esprit humain se sera élevé de l'idolâtrie au théisme; mais cette derniere idée, simple & sublime, sera toujours restée informe dans les esprits grossiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du nord, qui inonderent les provinces de l'empire Romain, n'eussent apporté des préjugés sacrés, qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révérés, qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés, durant douze siecles, à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie universelle, qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirent, sans examen, toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entr'eux d'enseigner à la mul-

titude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans son sein un germe de division qui devoit tôt ou tard se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition & de cupidité, qui dévoroit toute l'église, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animosité, un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raisonnement, ni par esprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir, se trouverent hors d'état de les défendre, lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fiere d'avoir à balancer de si grands & de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, si le magistrat ne s'étoit cru

intéressé à arrêter le torrent. Il avoit besoin, ainsi que la religion, d'une obéissance implicite, sur laquelle son autorité étoit principalement fondée; & il craignit qu'après avoir renversé les fondements antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Espagne, plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison crioit à ces imbécilles monarques, que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser; que la société n'a pas besoin, pour se soutenir, d'ôter aux ames toute espece de liberté; & qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux serment qui rend un homme traître à sa conscience, pour en faire un sujet fidele; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la patrie, à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & incontestables ne furent pas écoutés.

Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince, devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruautés qu'on exerçoit contr'eux. Dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples, ainsi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéissance pour le monarque fut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs; il fut le vrai souverain de l'état.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent, dès leur enfance, de devenir les maîtres du monde, se manifesta jusque dans leur religion. C'étoit la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du peuple Romain, Rome même, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aspiroit à marcher sur leurs traces, & qui songeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir en Es-

pagne & en Amérique, s'il n'eſt renverſé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inſpirer. L'abolition de l'inquiſition doit hâter ce grand changement. Il eſt doux d'eſpérer que ſi la cour de Madrid ne ſe détermine pas à cet acte néceſſaire, elle y ſera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour premiere condition, que les *auto-da-fé ſeront abolis dans toutes les poſſeſſions Eſpagnoles de l'Ancien & du Nouveau-Monde.*

Ce moyen, tout néceſſaire qu'il eſt au rétabliſſement de la monarchie, n'eſt pas ſuffiſant. Quoique l'Eſpagne ait mis à cacher ſa foibleſſe, plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ſes plaies; elles ſont ſi profondes & ſi invétérées, qu'il lui faut des ſecours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuſe pas, & elle verra ſes provinces de l'un & de l'autre hémiſpheres, remplies de nouveaux habitants, qui leur donneront mille branches d'induſtrie. Les peuples du nord & ceux du midi, poſſédés de l'ambition des richeſſes qui caractériſe notre ſiecle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique ſuivra les fortunes particulieres. Celles des étran-

gers deviendront elles-mêmes une richeſſe nationale, ſi ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec aſſez de ſûreté, d'agrément & de diſtinction, pour perdre le ſouvenir de leur pays natal.

Si l'Eſpagne veut porter rapidement ce grand ouvrage à ſa perfection, il ne ſuffit pas qu'elle ouvre ſon ſein aux peuples de ſa communion; il faut que toutes les ſectes, ſans diſtinction, y ſoient admiſes. Elle a cru trop long-temps que la liberté de conſcience ne pouvoit être fondée que ſur l'impiété la plus monſtrueuſe, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puiſque le principe fondamental de toutes les ſectes étoit de ſe déteſter, & de déchirer tôt ou tard les gouvernements où elles ſe multiplioient. Si les païens avoient raiſonné ainſi, jamais le chriſtianiſme ne ſe fût établi. Il eſt du moins évident que leurs perſécutions contre les fondateurs de notre religion n'auroient pas beſoin d'apologie.

Lorſque l'Eſpagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui ſera la plus avantageuſe. Le chagrin qu'elle avoit de voir les tréſors du Nouveau-Monde paſſer chez ſes rivaux & ſes ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit

que le rétabliſſement de ſes manufactures, qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ſes écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce ſyſtême, nous paroiſſent dans l'erreur. Tant que les peuples qui ſont en poſſeſſion de fabriquer des marchandiſes qui ſervent à l'approviſionnement de l'Amérique, s'occuperont du ſoin de conſerver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en ſoutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à auſſi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre; mais il faudra des ſiecles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui tranſporteroit en Eſpagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artiſtes étrangers, pourroit ſeule procurer ce grand changement. Juſqu'à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on haſardera auront une iſſue funeſte. On en a fait une expérience bien inſtructive, lorſqu'on a prohibé l'exportation des matieres premieres. La défenſe de ſortir les ſoies n'a fait que les avilir. La culture en diminuoit ſenſiblement, & ſeroit entiérement tombée, ſi le gouvernement n'avoit eu la ſageſſe

de rendre au commerce ſon ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer que quand l'Eſpagne pourroit ſe procurer la ſupériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un ſuccès momentané feroit ſuivi d'une ruine entiere. Qu'on ſuppoſe que cette monarchie tire de ſon ſein toutes les marchandiſes néceſſaires pour l'approviſionnement de ſes colonies, les tréſors immenſes qui feront le produit de ce commerce, concentrés dans ſa circulation intérieure, y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de ſa terre, du ſalaire de ſes ouvriers, ſera une ſuite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elles & les peuples voiſins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandiſes à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant ſurmonte tous les obſtacles. Ses habitants, ſans occupation, feront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même temps ſon induſtrie & ſa population.

Puiſqu'il eſt impoſſible à l'Eſpagne de retenir le produit entier des mines du Nouveau-Monde, & qu'elle doit le par-

tager néceſſairement avec le reſte de l'Europe, toute ſa politique doit tendre à en conſerver la meilleure part, à faire pencher la balance de ſon côté, & à ne pas rendre ſes avantages exceſſifs, afin de les rendre permanents. La pratique des arts de premiere néceſſité, l'abondance & l'excellente qualité de ſes productions naturelles lui aſſureront cette ſupériorité.

Le miniſtere Eſpagnol, qui a entrevu cette vérité, s'eſt mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le ſeul mobile de l'agriculture. C'eſt une vérité inconteſtable, que les manufactures favoriſent la culture des terres. Elles ſont même néceſſaires par tout où les frais de tranſport arrêtant la circulation & la conſommation des denrées, le cultivateur ſe trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut ſe paſſer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ſes productions, peu lui importe que ce ſoit par une conſommation locale, ou par l'exportation qu'en fait le commerce; il ſe livrera au travail.

L'Eſpagne vend tous les ans à l'étranger, en laine, en ſoie, en huile, en vin, en fer, en ſoude, pour plus de trente

CHAPITRE XLII.

Moyens que l'Efpagne doit employer pour le rétabliffement de fes colonies.

Suivant les calculs les plus modérés, ces précieufes colonies ont verfé dans la métropole, depuis 1492 jufqu'en 1740, c'eft-à-dire, dans l'efpace de 248 années, plus de neuf milliards de piaftres, dont la moindre partie eft reftée à fes maîtres naturels; le refte s'eft répandu en Europe, ou a été porté en Afie. Depuis le premier janvier 1754 jufqu'au dernier décembre 1764, on n'eft pas réduit aux conjectures. L'Efpagne a reçu dans ce période,

De la Vera-Cruz, en or, 3, 151, 354 piaftres, 5 réaux; en argent, 85, 899, 307 piaftres, 2 réaux:

De Lima, en or, 10, 942, 846 piaftres, 3 réaux; en argent, 24, 868, 745 piaftres, 3 réaux:

De Buenos-Ayres, en or, 2, 142, 626 piaftres, 3 réaux; en argent, 10, 326, 090 piaftres, 8 réaux.

De Carthagene, en or, 10, 045, 188 piaſtres, 8 réaux; en argent, 1, 702, 174 piaſtres, 3 réaux:

De Honduas, en or, 37, 254 piaſtres, 9 réaux; en argent, 677, 444 piaſtres, 7 réaux:

De la Havane, en or, 656, 064 piaſtres, 3 réaux; en argent, 2, 639, 408 piaſtres, 2 réaux:

De Caraque, en or, 52, 034 piaſtres, 4 réaux; en argent, 276 002 piaſtres, 6 réaux:

De Saint-Domingue & Porto-Rico, en or, 526 piaſtres, 5 réaux; en argent, 317, 521 piaſtres, 1 réal:

De Campêche, Cumana, Maracaïbo, en argent, 91, 564 piaſtres, 6 réaux:

C'eſt en tout, vingt-ſept millions vingt-ſept mille huit cents quatre-vingt-ſeize piaſtres en or, & cent vingt-ſix millions ſept cent quatre-vingt-dix-huit mille deux cents cinquante-huit piaſtres, huit réaux en argent. Les deux objets réunis forment donc une maſſe de cent cinquante-trois millions huit cent vingt-ſix mille cent cinquante-quatre piaſtres & huit réaux. Qu'on diviſe cette ſomme en onze parties, & on trouvera que les retours, année commune, ont été de treize millions neuf cent quatre-vingt-quatre mille

cent quatre-vingt-cinq & trois quarts de piaſtres. Il faut ajouter à ces richeſſes celles que, pour éviter de payer les droits, on n'enrégiſtre pas, & qui peuvent monter à un peu plus du quart de ce qui eſt enrégiſtré, & il ſe trouvera que la métropole reçoit annuellement de ſes colonies environ dix-ſept millions de piaſtres, ou 89, 250, 000 livres.

Il ſeroit poſſible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit qu'à faire paſſer dans le Nouveau-Monde des gens plus habiles dans la métallurgie, & ſe relâcher ſur les conditions auxquelles il permet d'exploiter des mines. Mais ce ſuccès ne ſeroit jamais que paſſager. La raiſon en eſt ſenſible. L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes; ils repréſentent ſeulement des richeſſes. Ces ſignes ſont très-durables, comme il convient à leur deſtination. Plus ils ſe multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils repréſentent moins de choſes. A meſure qu'ils ſont devenus communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il eſt arrivé que ce qu'on a tiré des mines a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche

toujours de plus en plus du côté de la dépense, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette source d'opulence. Mais ce seroit toujours un grand bien que de simplifier ces opérations, & d'employer toutes les ressources de la physique à rendre ce travail moins destructeur qu'il ne l'a été. Il est un autre moyen de prospérité pour l'Espagne, qui, loin de s'affoiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'est le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du danger à permettre l'établissement des manufactures dans les possessions du Nouveau-Monde; mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens possibles. Si l'Espagne adopte un principe si raisonnable, elle parviendra vraisemblablement à retenir dans son sein douze à treize millions qu'en font sortir tour les ans les épiceries. Il n'est guere possible que dans cette étendue de terres, dans cette variété de climat, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la cannelle, le girofle, la muscade, les autres aromates de l'Asie. Il est certain qu'on trouve de la cannelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroit peut-être les qualités qui lui manquent.

Soit que ces expériences réuſſiſſent, ſoit qu'elles ne réuſſiſſent pas, on peut toujours cultiver le café, dont l'uſage s'étend tous les jours en Europe; le coton, qui manque ſouvent à nos manufactures; le ſucre, dont l'Eſpagne achete tous les ans pour plus de cinq millions, & qu'elle devroit fournir à toute l'Europe.

Pluſieurs provinces du Mexique produiſoient autrefois des ſoies excellentes, qu'on employoit avec ſuccès à Séville. Cette production s'eſt perdue, par les contrariétés ſans nombre qu'elle a eſſuyées. Rien n'eſt plus aiſé que de la reſſuſciter & de l'étendre.

La laine de vigogne eſt recherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent eſt peu de choſe, en comparaiſon de ce qu'on en demande. Il eſt poſſible, facile même de multiplier dans le climat convenable, l'eſpece de brebis qui donne cette laine précieuſe.

L'exceſſive cherté de la cochenille, & l'empreſſement de tous les peuples pour s'en procurer, avertiſſent continuellement l'Eſpagne de l'intérêt qu'elle a de la multiplier.

Mais ce qu'il faudroit ſur-tout encourager, ce ſeroit les vignes & les oliviers,

dont la culture n'eſt permiſe que dans une partie du Pérou. De petites nations toujours errantes ſeroient fixées par ce genre de travail. Diſtribuées avec intelligence, elles ſerviroient à établir des communications entre les différentes colonies, maintenant ſéparées par des terreins immenſes & inhabités. Les loix, qui ſont toujours ſans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magiſtrat, ſeroient obſervées. Le commerce ne ſeroit pas continuellement interrompu par l'impoſſibilité de faire arriver, même avec de grands frais, les marchandiſes au lieu de leur deſtination. En cas de guerre, on ſeroit averti à temps du danger, & l'on ſe donneroit des ſecours prompts & efficaces. Si l'Eſpagne étoit privée, par cet arrangement, de quelques foibles exportations, ce léger ſacrifice ſeroit compenſé par les plus grands avantages. Les moins pénibles des occupations que nous indiquons, ſeroient le partage des naturels du pays, que leur indolence & peut-être leur foibleſſe rendent incapables de travaux plus rudes. Les autres occupations ſeroient réſervées pour les eſclaves actifs & vigoureux que fournit l'Afrique.

On eut l'idée de ce ſecours étranger,

dans les premieres années qui suivirent la découverte du Nouveau-Monde. Il fut bientôt proscrit, parce qu'on crut s'appercevoir que les noirs corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las Casas, qui s'occupoit sans cesse du soulagement des Indiens, obtint en 1517 la révocation de cette loi, qu'il croyoit nuisible à leur conservation. A cette époque, un favori obtint le privilege exclusif de porter quatre mille negres dans les Antilles. Il vendit son droit aux Génois, qui abuserent de leur monopole. Cet odieux commerce passa successivement aux Castillans, aux Portugais, aux François & aux Anglois. Il est enfin rentré dans les mains des Espagnols, qui l'exercent de la maniere la plus nuisible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangereux deviennent leurs agents. Toutes leurs liaisons se forment avec des sujets de la Grande-Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriser un commerce que l'humanité réprouve, il convient à l'Espagne de se passer des secours étrangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Elle surmontera cet obstacle, en recevant directement des Indes

orientales les marchandiſes propres à ces contrées barbares ; en excitant par des gratifications l'introduction des negres dans ſes colonies, au lieu de l'arrêter par des impôts. Tout alors s'animera dans des contrées depuis ſi long-temps languiſſantes. Leurs productions, qui ne paſſent pas annuellement vingt-ſept à vingt-huit millions de livres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la conſommation de l'Eſpagne & de l'Europe entiere.

Après que le gouvernement ſe ſera occupé avec ſuccès à perfectionner l'exploitation des mines, à étendre la culture de ſes provinces du Nouveau-Monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richeſſes dans la métropole. L'expérience doit lui avoir appris que la vigilance de ſes gardes-côtes, que la fidélité de ſes commandants ſont des barrieres que le commerce interlope franchit ſouvent & facilement.

Tous les peuples que leurs poſſeſſions mettent à portée des colonies Eſpagnoles, ont toujours cherché à s'approprier frauduleuſement les tréſors & les denrées de cette nation peu active. Les Portugais ont tourné leurs vues vers la riviere de la Plata ; les Danois, les François, les

Hollandois, ſur la côte de Carthagène & de Porto-Belo. Les ſujets de la Grande-Bretagne, qui connoiſſoient toutes ces voies, ont trouvé, dans les ceſſions qui leur ont été faites par les derniers traités, des routes nouvelles pour ſe procurer une part plus conſidérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres ont atteint leur but, en trompant ou en corrompant les gardes-côtes ; mais les Anglois, aſſurés de n'être pas déſavoués par leur gouvernement, ont ſoutenu par la violence en pleine paix, chez les étrangers, un commerce clandeſtin, qui chez eux eſt puni de mort. Leur marine militaire l'autoriſe ſi ouvertement, qu'il exiſte, entr'elle & les négociants de la nation, un contrat public, en vertu duquel le vaiſſeau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de ſa vente, pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les gouverneurs font encore plus mal leur devoir que les gardes-côtes. Quoique la corruption ait paſſé toutes les bornes en Eſpagne, elle eſt pouſſée encore plus loin aux Indes. Depuis les vice-rois juſqu'aux derniers commis, perſonne ne porte aucun principe de patriotiſme dans le Nouveau-Monde. Tous ont acheté leur poſte ; tous prétendent être dédom-

magés des ſacrifices qu'ils ont faits ; tous ſont preſſés d'élever la fortune qu'ils pourſuivent ; tous veulent être dédommagés des dangers qu'ils ont courus en changeant de climat. Il n'y a pas un moment à perdre, parce qu'il eſt rare qu'on ſoit continué au delà de trois ou de cinq ans dans ſa place. On diroit que la cour de Madrid, ne pouvant empêcher le brigandage, a voulu qu'il fût moins odieux, en le rendant plus univerſel.

Tous les moyens de s'enrichir ſont jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement, eſt de favoriſer le commerce interlope, ou de le faire ſoimême. Il eſt facile, il eſt rapide, il eſt doux. Perſonne en Amérique ne réclame contre cette conduite, parce qu'elle convient à tous. Si les cris de quelques négocians Européens arrivent à la cour, ils ſont aiſément étouffés par des largeſſes verſées à propos ſur les miniſtres, les confeſſeurs, les maîtreſſes ou les favoris. Le coupable eſt non-ſeulement à l'abri de la punition, mais encore récompenſé. Rien n'eſt ſi bien établi, ſi généralement connu que cet uſage. Un Eſpagnol qui revenoit du Nouveau-Monde, où il avoit occupé une place importante, ſe plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il trouvoit

voit répandus contre l'honnêteté de son administration. *Si l'on vous calomnie*, lui dit son ami, *vous êtes perdu sans ressource; mais si l'on n'exagere pas vos brigandages, vous en serez quitte pour en sacrifier une partie : vous jouirez paisiblement & même glorieusement du reste.*

Comment parvenir à détruire des abus si enracinés ? Tandis que les arrangements qui ont donné naissance au désordre subsisteront, le contrebandier fera son commerce; les gens chargés de l'empêcher le protégeront. L'Espagne ne réussira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la maniere d'entretenir ses liaisons avec ses colonies.

Cette puissance, à laquelle la situation des choses ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les besoins de l'Amérique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples de l'Europe. Elle doit se regarder au milieu d'eux, comme un négociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fournisse les matieres premieres; il faut qu'elle leur paie convenablement les valeurs nouvelles, que leur industrie aura ajoutées aux productions naturelles; il faut qu'elle répande tout chez les consommateurs, de la maniere qui lui sera la plus avantageuse,

Ces maximes font trop simples, pour lui avoir échappé ; mais elle en a fait une mauvaise application. Ses besoins ou son avidité l'ont continuellement égarée. Séparant toujours les intérêts de la couronne de ceux des citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à surcharger ses douanes. Aucun de ses administrateurs ne paroît avoir senti que la richesse des peuples étoit la seule vraie richesse de l'état. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été assez grand, pour croire que les impositions qu'on mettoit sur les marchandises, étoient supportées par ceux qui les fournissoient. On ne sauroit guere douter que ce préjugé n'ait été leur regle, quand on voit que toutes les ouvertures qu'on a faites pour la modération des droits, ont été rejetées comme ruineuses pour la monarchie. Ce mauvais esprit de finance, qui corrompt tous les jours de plus en plus le commerce de l'Europe, a ralenti les expéditions qui se faisoient directement de la métropole pour ses colonies. L'activité de la contrebande s'est accrue en proportion des droits. On lui portera le coup mortel, dès qu'on réglera les tarifs d'entrée & de sortie avec plus de modération ; dès qu'on débarrassera la navigation des entraves qui rendent sa marche si pesante.

Ceux qui penſent que la voie communément pratiquée des flottes & des galions eſt la plus convenable, ont été féduits par l'habitude qui regle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode, lente par ſa nature, devoit tout ruiner néceſſairement. Le commerce illicite, averti par ſes émiſſaires des beſoins des colonies, & abondamment pourvu de ce qui peut leur convenir, prévient toujours les vaiſſeaux Eſpagnols, qui, trouvant les magaſins remplis, ſont forcés de vendre à perte, ou, ce qui eſt ſouvent plus fâcheux, ſe trouvent dans l'impoſſibilité de vendre. Si, pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'eſt un nouvel encouragement pour la contrebande, dont les dépôts ſans ceſſe renouvellés ſont intariſſables.

Pour écarter cette concurrence ruineuſe, on a ſouvent propoſé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La cour de Madrid a toujours rejeté ce projet comme un monopole deſtructeur, & plus deſtructeur peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance des bons principes ne l'a pas empêché de ſentir que les privileges excluſifs, toujours nuiſibles aux

peuples, même les plus actifs, sont nécessairement ruineux pour une nation dont l'industrie n'est pas assez vivement excitée.

Il n'y a qu'une liberté entiere dans les expéditions de Cadix, qui puisse saper la contrebande, & donner au commerce l'extension dont il est susceptible. L'intérêt de l'Espagne, comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le Nouveau-Monde, est d'y porter beaucoup de denrées & de marchandises d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opérations sont inséparablement liées. L'une sans l'autre est impossible, & toutes deux proscrivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage dans ce systême, qui répandra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un grand nombre de vendeurs a toujours été, sera toujours favorable aux acheteurs.

La métropole raménera, par cet heureux moyen, des esprits qui sont aigris, ou parce qu'on les a laissés manquer des choses les plus nécessaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix excessif. Elle fera tomber, par le bon marché, des manufactures que les besoins absolus ont fait établir, & qu'il seroit dangereux

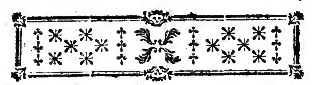
de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'induſtrie vers l'agriculture, qui deviendra, comme il convient, l'occupation la plus profitable. Enfin, elle doublera, triplera peut-être ſa navigation, dont les opérations languiſſantes expoſent toujours la fortune publique, & la livrent ſi ſouvent à l'ennemi.

Tous les peuples de l'Europe, qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le ſyſtême des flottes, qui fixe la quantité des marchandiſes qu'on peut embarquer à Cadix, eſt plus favorable au petit nombre des négociants livrés à ces ſpéculations, la liberté d'envoyer, en payant les droits, autant de marchandiſes qu'on voudra, baiſſera le prix, & augmentera la conſommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le profit de chaque nation ſera plus conſidérable, quoique celui de chaque particulier le ſoit moins. Cet avantage eſt infiniment plus précieux que l'autre.

Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté, qui nous paroît abſolument néceſſaire, qu'il ſera porté à l'excès par une émulation ſans bornes. L'avidité, l'imprudence des négociants doivent préparer à ce déſor-

dre. Peut être ſera-ce un bien. La métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ſes productions, aura reçu des retours plus riches. Les colons, encouragés par le bon marché à des jouiſſances qu'ils n'avoient jamais été à portée de ſe procurer, ſe feront de nouveaux beſoins, & ſe livreront, par conſéquent, à de nouveaux travaux. Le commerce, averti par la perte d'une partie de ſes capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, de vigilance dans ſes expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal réel, il ne feroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix deſtructives de toute liberté, c'eſt vouloir prévenir une révolution heureuſe par une oppreſſion perpétuelle. Dès que l'Eſpagne aura ouvert les yeux, le commerce de ſes colonies ceſſera d'être un pur monopole; leur religion ceſſera d'être une pure ſuperſtition; leur gouvernement ceſſera d'être une pure tyrannie. Par une ſuite des progrès du bon exemple & d'une heureuſe rivalité, le Portugal, qui, juſqu'à préſent, n'a guere été plus éclairé que l'Eſpagne, adoptera peut-être, pour le Bréſil, ce plan de réformation.

Fin du huitieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE NEUVIEME.

Établissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.

CHAPITRE XLIII.

Découverte du Brésil par les Portugais.

LE Brésil est un continent immense de l'Amérique méridionale. Il est borné au nord par la riviere des Amazones, au sud

par le Paraguay, au couchant par une longue chaîne de montagnes qui le séparent du Pérou, au levant par la mer du nord. On donne à ses côtes douze cents lieues d'étendue. L'intérieur des terres, trop peu connu pour qu'on en puisse déterminer la profondeur, est coupé, du nord au sud, par des hauteurs d'où sortent plusieurs grandes rivieres, dont les unes se jettent dans l'Océan, & les autres dans la Plata.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orénoque, dans son troisieme voyage, en 1499, eût continué à s'avancer vers le midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au nord-ouest, vers le golfe qui s'enfonce entre cette riviere & la Floride. Les établissements déjà faits, l'or qu'on en apportoit, l'espérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes orientales; tout le conduisoit de ce côté-là.

Un heureux hasard procura, l'année suivante, l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet amiral Portugais conduisoit une flotte au delà du cap de Bonne-Espérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'ouest. La

tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte, au quinzieme dégré de latitude australe, dans un lieu qu'il appella Porto-Séguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, & lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on substitua, depuis, celui de Brésil; parce que le bois, qui portoit ce nom, étoit la production du pays, la plus précieuse pour les Européens, qui l'employerent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en se portant aux Indes, & qu'on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie, on la comprit d'abord sous la même dénomination; mais on la distingua par le surnom d'Indes occidentales, parce qu'on prenoit la route de l'orient pour aller aux véritables Indes, & la route d'occident pour aller au Brésil. Cette dénomination s'étendit, depuis, à toute l'Amérique, & les Américains furent appellés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux & des choses, assignés au hasard par des ignorants, ont toujours embarrassé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonstances purement accessoires, souvent étrangeres aux qualités phy-

ſiques des objets déſignés & nommés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe tranſportée & reproduite, pour ainſi dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes ; par les loix, les mœurs, la religion de notre continent. Mais, tôt ou tard, le climat reprendra ſon empire, & rétablira les choſes dans leur ordre & leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laiſſe toujours après elle. Qui ſait ſi, dans trois ou quatre mille ans, l'hiſtoire actuelle de l'Amérique ne ſera pas auſſi confuſe, auſſi inexplicable pour ſes habitants, que l'eſt aujourd'hui pour nous celle des temps de l'Europe, antérieurs à la république Romaine? Ainſi les hommes, & leurs connoiſſances, & leurs conjectures, ſoit vers le paſſé, ſoit vers l'avenir, ſont le jouet des loix & des mouvements de la nature entiere, qui ſuit ſon cours, ſans égard à nos projets & à nos penſées, peut-être même à notre exiſtence, qui n'eſt qu'une ſuite momentanée d'un ordre paſſager comme elle.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence & l'inſtabilité des deſſeins & des meſures de l'homme dans ſes plus grandes entrepriſes, ſon

aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivieres, les côtes du Brésil, & qu'elle se fut assurée qu'il n'y avoit ni or, ni argent dans ses terres, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, & des femmes perdues par leurs débauches.

CHAPITRE XLIV.

Quels furent les premiers colons que le Portugal envoya dans le Brésil.

Tous les ans il partoit de Portugal un ou deux vaisseaux qui alloient porter dans le Nouveau-Monde tous les scélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marquéterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

L'Asie occupoit alors tous les esprits.

C'étoit le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatants qu'y faisoient les Portugais, les richesses qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une supériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthousiasme étoit général. Personne ne passoit librement en Amérique; mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquisition voulut proscrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active, que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée, qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêché d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractere, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang, érigé en Espagne en 1482 par un mélange de politique & de fanatisme, sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle, n'eut pas été plutôt adopté

par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cents victimes, dont il faisoit brûler la dixieme partie, & reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérastie : désordre nouveau dans l'état, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les sorciers, qui, dans ces temps d'ignorance, étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigote & barbare ; les mahométans, extrêmement diminués, depuis qu'ils avoient perdu l'empire ; les Juifs surtout, que leurs richesses rendoient plus suspects.

On sait que lorsque cette nation, long-temps concentrée dans un petit & misérable coin de terre, fut dispersée par les Romains ; plusieurs de ses membres se réfugierent en Portugal. Ils s'y multiplierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les laissoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression

n'empêcha pas que vingt mille familles Juives ne s'y retiraſſent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnerent à ſortir d'Eſpagne ou à changer de culte. Chaque famille paya ſon aſyle en Portugal, de vingt livres. La ſuperſtition arma bientôt Jean II contre cette nation trop perſécutée. Ce prince en exigea vingt mille écus, & la réduiſit enſuite à l'eſclavage. Emmanuel bannit, en 1496, ceux qui refuſerent de ſe faire chrétiens; mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Aſie, dont on ouvroit alors les ſources. L'établiſſement de l'inquiſition ralentit, en 1548, leur activité. Les confiſcations que ſe permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de temps en temps, augmentoient la défiance. Ils eſpérerent que deux cent cinquante mille livres, qu'ils fournirent à Sébaſtien pour ſon expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureuſement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeſte. Philippe II, qui étendit peu après ſes loix ſur le Portugal, régla que ceux de ſes ſujets, qui deſcendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état eccléſ-

siastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainsi dire, sur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils porterent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes orientales, & l'autre des Indes occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juifs, dépouillés de leurs biens par l'inquisition, exilés dans le Brésil, ne furent pas entiérement abandonnés. Plusieurs trouverent des parents tendres, des amis fideles ; les autres, dont l'intelligence & la probité étoient connues, obtinrent des fonds des négocians de différentes nations, avec lesquels ils avoient eu des liaisons d'affaires. Ces secours mirent des hommes entreprenants en état de cultiver des cannes à sucre, dont les premieres leur vinrent de l'isle de Madere.

Cette production, bornée jusqu'alors par sa rareté aux usages de la médecine, devint un objet de luxe. Les princes, les grands, les gens opulents voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût fut favorable au Brésil, qui étendit de plus en plus sa culture. Malgré ses préventions, la cour de Lisbonne commença à sentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la métropole, autrement que par des métaux. Elle jeta des regards moins dédaigneux sur une contrée immense, que le hasard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque, où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie. Cet établissement, abandonné aux seuls caprices des colons, fut jugé digne de quelque administration. Thomas de Sousa y fut envoyé en 1549, pour le régler & pour le conduire.

Dès que ce gouverneur éclairé eut assujetti à l'ordre, des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie; dès qu'il eut mis un peu d'ensemble entre des plantations qui, jusqu'alors, avoient été entiérement isolées, il chercha à connoître les naturels du pays avec lesquels il auroit sans cesse à négocier ou à com-

battre. Il n'étoit pas aiſé d'acquérir ces lumieres.

Le Bréſil étoit rempli de petites nations, dont les unes habitoient au milieu des forêts, & les autres dans des plaines ou ſur des rivieres. S'il s'en trouvoit qui euſſent des demeures fixes, un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles. Celles qui n'étoient pas diviſées par des guerres continuelles, l'étoient par des haines ou des jalouſies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chaſſe & de leur pêche; d'autres qui ſubſiſtoient par l'agriculture. Toutes ces cauſes devoient avoir introduit des différences marquées dans les occupations, dans les coutumes de ces peuples. Cependant le fonds de leur caractere étoit à peu près le même.



CHAPITRE XLV.

Caractere & usages des Brésiliens.

LES Brésiliens font, en général, de la taille des Européens; mais ils font moins robuftes; ils ont auffi moins de maladies. Il n'eft pas rare de les voir pouffer leur carriere au delà d'un fiecle. Autrefois ils ne connoiffoient aucune efpece de vêtement. Depuis notre invafion, ils fe couvrent communément le milieu du corps. La parure des femmes differe de celle des hommes, en ce qu'elles ont les cheveux extrêmement longs, & qu'ils les tiennent courts; qu'elles portent en bracelet des os d'une blancheur éclatante, qu'ils ont en collier; & qu'elles peignent leur vifage, au lieu qu'ils peignent leur corps.

Quoique la langue des Topinamboux foit affez répandue fur les côtes, on peut dire en général que chaque peuplade de ce vafte continent a fon idiome particulier. Quelques-uns de ces langages ont, dit-on, de l'énergie; mais ils font tous extrêmement bornés. On n'en trouve pas

un ſeul qui ait des termes pour exprimer des idées abſtraites & univerſelles. Cette pénurie de langage, qui eſt commune à tous les peuples de l'Amérique méridionale, eſt la preuve la plus ſenſible du peu de progrès qu'y a fait l'eſprit humain. La reſſemblance des mots d'une langue avec les autres prouve que les tranſmigrations réciproques de ces ſauvages ont été fréquentes. Peut-être, par la comparaiſon qu'on fera un jour de leur langue avec les langues de l'Afrique, des Indes orientales & de l'Europe, parviendra-t-on à découvrir l'origine des Américains, qui juſqu'ici a occupé, ſans fruit, les veilles de tant de ſavants.

La nourriture des Bréſiliens étoit anciennement peu variée : elle devoit devenir meilleure lorſqu'ils ont connu nos animaux domeſtiques ; cependant ceux qui habitent ſur les côtes, continuent à vivre des coquillages que la mer y jette. Sur les rivieres, on ſe nourrit toujours de pêche ; & dans les forêts, de chaſſe. Le vuide, que laiſſent trop ſouvent des reſſources ſi fort incertaines, eſt rempli par quelques racines qui peuvent ſe paſſer de culture, ou qui n'exigent que des ſoins bornés.

Le travail eſt inſupportable à ces ſau-

vages. L'inaction, la table, la danse partagent leur vie. Leurs chansons ne sont qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons : elles roulent ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers.

Leurs amusements ne sont pas interrompus par l'obligation d'honorer un Être suprême qu'ils ignorent, ni leur tranquillité troublée par les terreurs d'une vie future, dont ils n'ont point d'idée. Ils ont cependant des devins, qui, par des contorsions extraordinaires, surprennent souvent leur crédulité, au point de causer parmi eux des mouvements violents. Ces fourbes finissent par être massacrés, si l'on parvient à démêler leurs impostures; ce qui arrête un peu l'esprit de mensonge.

Les idées de dépendance & de soumission qui ne décrivent parmi nous que l'idée d'un Etre suprême, sont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'il existe des hommes assez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent ils qu'il y en ait d'assez foux pour vouloir obéir. Seulement ils accordent plus d'estime à ceux qui ont massacré le plus d'ennemis.

Les Brésiliens vivent tous selon leurs

desirs. De même que la plupart des peuples sauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vu naître. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés; qui, dans les bons gouvernements, va jusqu'au fanatisme, dans les mauvais, passe en habitude; qui conserve à chaque nation, pendant des siecles entiers, son caractere, ses usages & ses goûts : cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du sauvage est entiérement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature, que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi l'âge des passions & des plaisirs, le temps sacré que la nature destinoit à la jouissance, se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation de ceux qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient en soupirant sur ses premieres années, que des objets toujours nouveaux

entretenoient d'un ſentiment continuel de curioſité & d'eſpérance : il ſe rappelle avec attendriſſement le ſéjour de ſon enfance : le ſouvenir de ſes innocents plaiſirs embellit ſans ceſſe l'image de ſon berceau, & le retient ou le ramene dans ſa patrie : tandis que le ſauvage, qui jouit, à chaque époque de ſa vie, des plaiſirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les ſacrifie pas à l'eſpérance d'une vieilleſſe moins laborieuſe, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au deſir qu'il éprouve, ſent que la ſource de ſon plaiſir eſt en lui-même, & que ſa patrie eſt par-tout.

Quoique la tranquillité des Bréſiliens n'ait pour baſe des loix d'aucune eſpece, rien, dans leurs petites ſociétés, n'eſt ſi rare que les diſſentions. Si l'ivreſſe, ou un malheureux haſard, enfante une querelle, & que quelqu'un y périſſe, le meurtrier eſt livré aux parents du mort, qui l'immolent à leur vengeance, ſans délibérer. Les deux familles s'aſſemblent enſuite, & ſe réconcilient dans la joie d'un feſtin bruyant.

Tout Bréſilien s'approprie autant de femmes qu'il veut, ou qu'il peut s'en procurer, & les répudie s'il s'en dégoûte. Celles qui manquent à la foi qu'elles ont

jurée, font punies du dernier ſupplice, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les meres, après leur couche, ne gardent le lit qu'un jour ou deux au plus; &, portant leur enfant pendu au cou dans une écharpe de coton, elles reprennent leurs occupations ordinaires, ſans aucun danger.

Les voyageurs ſont reçus au Bréſil avec des égards marqués. Ils ſe voient entourés de femmes, qui en leur lavant les pieds, leur prodiguent les expreſſions les plus obligeantes. On ne néglige rien pour les bien traiter: mais ce ſeroit un outrage impardonnable, que de quitter une famille où l'on a été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pourroit eſpérer un traitement plus agréable. Cette hoſpitalité eſt un des plus ſûrs indices de l'inſtinct & de la deſtination de l'homme pour la ſociabilité. C'eſt le plus beau caractere des peuples ſauvages, celui où devroient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des inſtitutions ſociales.

Dans leurs maladies, les Bréſiliens s'aſſiſtent avec toute la cordialité d'une tendreſſe plus que fraternelle. Un d'entr'eux a-t-il une plaie, ſon voiſin ſe préſente auſſi-tôt pour la ſucer, & tous les

ſervices de l'humanité ſont rendus avec un zele digne de ce premier ſoin. Ils ne négligent pas les plantes ſalutaires que leur fourniſſent leurs forêts ; mais ils jugent l'abſtinence plus utile que tous les remedes : jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foibleſſe qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée, ces ſauvages regardent les leurs avec attendriſſement, racontent leurs exploits avec complaiſance, louent leurs vertus avec tranſport. On les enterre debout, dans une foſſe ronde. Si c'eſt un chef de famille, on enſevelit avec lui ſes plumes, ſes colliers, ſes armes. Lorſqu'une peuplade change de demeure, ce qui arrive ſouvent, ſans autre raiſon que de changer, chaque famille met des pierres remarquables ſur la foſſe de ſes morts les plus reſpectés. Jamais on n'approche de ces monuments de douleur, ſans pouſſer des cris effrayants, aſſez ſemblables à ceux dont on fait retentir les airs quand on va combattre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit les Bréſiliens à la guerre. Le deſir

desir de venger leurs proches ou leurs amis fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils ont pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décident les hostilités, qui donnent le signal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnent aux expressions d'une haine implacable. On s'arrête même quelquefois pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entieres : c'est ce qui rend vraisemblables toutes celles qu'on lit dans Homere & dans les historiens Romains; mais alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattants sont armés d'une massue de bois d'ébene, qui a six pieds de long, un de large, & un pouce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs fleches sont du même bois. Ils ont, pour instruments de musique guerriere, des flûtes faites avec les ossements de leurs ennemis : elles valent bien, pour inspirer le courage, nos tambours, qui étourdissent sur le danger, & nos trompettes, qui donnent le signal, & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux sont les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Lorsque l'agresseur est arrivé sur les frontieres ennemies, les femmes, char-

gées des provifions, s'arrêtent pendant que les guerriers pénetrent au travers des bois. Leur premiere attaque ne fe fait jamais à découvert : ils fe cachent, à quelque diftance des habitations, pour fe ménager les avantages d'une furprife. Dans les ténebres, on met le feu aux cabanes, & l'on profite de la confufion pour affouvir une fureur qui ne connoît point de bornes. Ceux qui font réduits à faire la guerre de campagne, fe divifent par pelotons, & fe mettent en embufcade. S'ils font découverts & vaincus par des forces fupérieures, ils s'enfoncent dans des forêts profondes. Rarement fait-on confifter le courage à combattre de pied ferme.

L'ambition des Bréfiliens eft de faire des prifonniers : ceux-ci font conduits dans le village du vainqueur, où ils font égorgés & mangés avec appareil. Le feftin eft long ; &, pendant qu'il dure, les anciens exhortent les jeunes gens à devenir guerriers, intrépides, pour étendre la gloire de la nation, & pour fe régaler fouvent d'un mets fi honorable. Cet attrait pour la chair humaine ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri dans l'action : les Bréfiliens fe bornent à ceux qui font tombés vifs entre leurs

mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il femble que la vengeance feule affaifonne un aliment que l'humanité repouffe.

Le fort des prifonniers de guerre a fuivi les différents âges de la raifon. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les reftituent, lorfque la paix a fuccédé aux hoftilités. Les peuples à demi barbares fe les approprient, & les réduifent en efclaves. Les fauvages ordinaires les maffacrent, fans les tourmenter. Les plus fauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent : c'eft leur droit des gens.

Cependant l'anthropophagie eft quelquefois le penchant ou la maladie dont quelques individus bizarres font attaqués, même parmi les fauvages les plus doux. Ces efpeces d'affaffins ou de maniaques, comme on voudra les nommer, fe retirent de leur horde, fe cantonnent feuls dans un coin de forêt, attendent le paffant, comme le chaffeur ou le fauvage même attendroit une bête à la rentrée ou à l'affût, le tirent, le tuent, fe jettent fur le cadavre, & le dévorent.

Lorfque ce penchant n'eft pas une maladie, l'effai de la chair humaine dans

les sacrifices des prisonniers, & la paresse peuvent être comptés parmi les causes de cette anthropophagie particuliere. L'homme policé vit de son travail; l'homme sauvage vit de sa chasse. Voler, parmi nous, est la maniere la plus courte & la moins pénible d'acquérir. Tuer son semblable, & le manger quand on le trouve bon, est la chasse la moins pénible d'un sauvage. On a bien plutôt tué un homme qu'un animal. Un paresseux veut avoir, parmi nous, de l'argent, sans prendre la fatigue de le gagner. Chez les sauvages, un paresseux veut manger, sans se donner la peine de chasser; & le même vice conduit l'un & l'autre à un même crime: car par-tout la paresse est une anthropophagie; &, sous ce point de vue, l'anthropophagie est encore plus commune dans la société qu'au fond des forêts. S'il est jamais possible d'examiner ceux d'entre les sauvages qui se livrent à l'anthropophagie, on les trouvera foibles, lâches, paresseux, dominés des vices de nos assassins & de nos mendiants.

Nous savons que, si l'opulence est la mere des vices, la misere est la mere des crimes; & ce principe n'est pas moins vrai dans les bois que dans les cités. Quelle est l'opulence des sauvages? L'a-

bondance de gibier autour de ſa retraite. Quelle eſt ſa miſere ? La diſette de gibier. Quels ſont les crimes inſpirés par la diſette ? Le vol & l'aſſaſſinat. L'homme policé vole & tue pour vivre, le ſauvage tue pour manger.

Lorſque ce goût eſt une maladie, interrogez le médecin, il vous dira qu'un ſauvage peut être attaqué d'une faim canine, ainſi que l'homme policé. Si ce ſauvage eſt foible, & ſi ſes forces ne peuvent ſuffire à la fatigue que ſon beſoin continu de manger exigeroit, que fera-t-il ? Il tuera & mangera ſon ſemblable ; il ne peut chaſſer qu'un inſtant, & il veut toujours manger.

Il eſt une infinité de maladies & de vices de conformation naturelle, qui n'ont aucune ſuite fâcheuſe, ou qui ont des ſuites toutes différentes dans la ſociété, & qui ne peuvent conduire le ſauvage qu'à l'anthropophagie, parce que la vie eſt le ſeul bien du ſauvage.

Tous les vices moraux, qui conduiſent l'homme policé au vol, doivent conduire le ſauvage au même réſultat, le vol : or, le ſeul qu'un ſauvage ſoit tenté de faire, c'eſt la vie d'un ſauvage qu'il trouve bon à manger.

Au Bréſil, les têtes des morts ſont con-

ſervées très-précieuſement. On les montre avec oſtentation à tous les étrangers, comme un monument de valeur & de victoire. Les héros de ces nations ſauvages portent leurs exploits gravés ſur leurs membres, par des inciſions qui les honorent aux yeux de leurs compatriotes. Ce ne ſont pas les ornements d'or ou de ſoie que l'ennemi puiſſe leur enlever. Il eſt beau pour eux d'avoir été défigurés dans les combats. Dans ces régions, un homme qui cherche à plaire doit être couvert de ſang.

Ces mœurs n'avoient pas diſpoſé les Bréſiliens à ſubir le joug que le Portugais voulut leur impoſer à ſon arrivée. Ils ſe contenterent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces étrangers. Se voyant pourſuivis pour être faits eſclaves, pour être employés au travail des terres, ils prirent le parti de maſſacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient ſurprendre. Les parents, les amis des ſauvages priſonniers s'enhardiſſoient à les délivrer. Ils y réuſſiſſoient quelquefois. Ces ſuccès multiplioient les ennemis des Portugais, qui, tandis qu'ils travailloient d'un bras, étoient obligés de ſe battre de l'autre.

CHAPITRE XLVI.

Succès des Portugais au Bréſil.

SOUSA n'amena pas des forces ſuffiſantes pour changer la ſituation des choſes. En bâtiſſant San-Salvador, il donna, à la vérité, un centre à la colonie ; mais la gloire de l'affermir, de l'étendre, de la rendre véritablement utile à la patrie principale, étoit réſervée aux jéſuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choſes, ſe diſperſerent parmi les Indiens. Ceux de ces miſſionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient maſſacrés, ſe trouvoient auſſi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient ſu pardonner. Inſenſiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroiſſoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les miſſionnaires,

devint une paſſion. Lorſqu'un jéſuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au devant de lui, ſe cachant dans les bois ſitués ſur la route. A ſon approche, ils ſortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils rempliſſoient les airs de chants d'alégreſſe, ils danſoient; ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur ſatisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie auſſi vive, mais plus réſervée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une poſture reſpectueuſe & convenable à leur ſexe. Tous réunis, ils conduiſoient en triomphe leur pere dans les lieux où l'on devoit s'aſſembler. Là, il les inſtruiſoit des principaux myſteres de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la juſtice, à la charité fraternelle, à l'horreur du ſang humain, & les baptiſoit.

Comme ces miſſionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient ſouvent à leur place les plus intelligents d'entre leurs Indiens. Ces hommes, fiers d'une deſtination ſi glorieuſe, diſtribuoient des

haches, des couteaux, des miroirs aux sauvages qu'ils trouvoient, & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisants. Ils ne revenoient jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avoient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur; c'étoit pour montrer les présents qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les jésuites ont faits, en très-peu de temps, dans l'Amérique méridionale, avec ceux que les armes & les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal n'ont pu faire en deux siecles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands empires policés en déserts de sauvages errants, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux avoient eu un esprit moins infecté de celui de Rome; si formés en société dans la cour la plus intrigante & la plus

corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits dans les autres cours pour influer sur tous les événements politiques ; si leurs chefs n'avoient pas abusé des vertus mêmes de la plupart des membres, l'Ancien & le Nouveau-Monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être nécessaire ; le dix-huitieme siecle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement ; la capitale du monde chrétien ne feroit pas occupée en ce moment à plonger des mains bassement avides, dans les entrailles de ses martyrs & de ses apôtres.

Les Brésiliens avoient eu trop sujet de haïr les Européens, pour ne pas se défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de justice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au vingt-quatrieme degré de latitude australe. Là, ils commençoient paisiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retireroit de cette liaison, n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves.

L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris, & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux jésuites chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au devant d'eux, & les embrassant avec des larmes de joie : « mes peres, leur dit-il, » nous consentons à oublier le passé, » & à faire une nouvelle alliance avec » les Portugais ; mais qu'ils soient dé- » sormais plus modérés & plus fideles » aux droits des nations, qu'ils ne l'ont » été. Notre attachement mérite au » moins de l'équité. On nous traite de » barbares, cependant nous respectons » la justice & nos amis. » Les mission- naires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus religieusement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : « si vous doutez de la bonne » foi des Cariges, je vais vous en donner » une preuve. J'ai un neveu que j'aime » tendrement ; il est l'espérance de ma » maison, & fait les délices de sa mere : » elle mourroit de douleur, si elle » perdoit son fils. Je veux cependant » vous le donner en otage. Emmenez-

» le avec vous, cultivez sa jeunesse;
» prenez soin de son éducation, ins-
» truisez-le de votre religion. Que ses
» mœurs soient douces : qu'elles soient
» pures. J'espere qu'à votre retour, vous
» m'instruirez aussi, & que vous me
» rendrez à la lumiere. » Plusieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfants à Saint-Vincent pour y être élevés. Les jésuites étoient trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de cet événement ; mais rien ne fait soupçonner qu'ils cherchassent à tromper les Indiens, en les portant à la soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces missionnaires, & le crédit qu'ils avoient alors à la cour, les faisoit assez respecter dans la colonie, pour que le sort de leurs néophytes ne fût pas à plaindre.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Les manufactures de sucre furent vivement poussées avec les instruments que fournissoit l'Afrique. Cette vaste région n'avoit pas été plutôt reconnue & en partie subjuguée par les Portugais, qu'ils en avoient tiré un grand nombre d'esclaves, que la métropole employoit au service domestique & à l'exploitation des terres. Cet usage, l'un de ceux qui ont le plus corrompu le caractere natio-

nal, s'introduisit plus tard dans les possessions du Nouveau-Monde. Il n'y commença que vers l'an 1530. Les negres s'y multiplierent prodigieusement, au temps dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais ils ne les traverserent plus : ils les encouragerent même, en se vouant à des occupations moins rudes, & en fournissant à la colonie quelques subsistances. Un accord si heureux produisit les plus grands avantages.

CHAPITRE XLVII.

Entreprises des François sur le Brésil.

CETTE prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théatre, excita la cupidité des François. Ils tenterent de former successivement des établissements à Rio-Janeiro, à Rio-Grande, à Paraïba, dans l'isle de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent, par inconstance & par lassitude, des espérances capables de

ſoutenir des eſprits qui n'auroient pas été auſſi-faciles à ſe rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courſes infructueuſes eſt un dialogue qui peint d'autant mieux le bon ſens naturel des ſauvages, qu'il eſt écrit dans ce ſtyle naïf qui caractériſoit, il y a deux ſiecles, la langue Françoiſe, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

« Les Bréſiliens, dit Lery, l'un des » interlocuteurs, fort ébahis de voir les » François prendre tant de peine d'aller » querir leur bois, il y eut une fois un » de leurs vieillards qui me fit cette de- » mande. Que veut dire, que vous » autres François venez de ſi loin querir » du bois pour vous chauffer? N'y en » a-t-il point en votre terre? A quoi » lui ayant répondu que oui, & en grande » quantité, mais non pas de telle ſorte » que le leur, lequel nous ne brûlions » pas comme il penſoit; ainſi comme » eux-mêmes en uſoient pour teindre » leurs cordons & plumages, les nôtres » l'amenoient pour faire la teinture. Il » me répliqua: voire, mais vous en » faut-il tant? Oui, lui dis-je; car y ayant » tel marchand en notre pays qui a plus » de friſes & de draps rouges que vous

» n'en ayiez jamais vu par deçà, un seul » achétera tout le bois dont plusieurs » navires s'en retournent chargés. Ha ! » ha ! dit le sauvage, tu me contes » merveilles ! Puis pensant bien à ce que » je lui venois de dire, plus outre dit : » Mais cet homme tant riche dont tu » parles, ne meurt-il point ? Si fait, » si fait, lui dis-je, aussi-bien que les » autres. Sur quoi, comme ils sont » grands discoureurs, il me demanda de» rechef : Et quand doncques il est » mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ? » A ses enfants, lui dis-je, s'il en a ; » & à défaut d'iceux, à ses freres, sœurs, » ou plus prochains. Vraiment, dit » alors mon vieillard, à cette heure » cognois-je que vous autres François » êtes de grands fols ; car vous faut-il » tant travailler à passer la mer pour » amasser des richesses à ceux qui survi» vent après vous, comme si la terre » qui vous a nourris n'étoit point suffi» sante aussi pour les nourrir ? Nous » avons des enfants & des parents, les» quels, comme tu vois, nous aimons ; » mais parce que nous sommes assurés » qu'après notre mort, la terre qui nous » a nourris les nourrira, certes nous » nous reposons sur cela. »

Cette philoſophie, ſi naturelle à des peuples ſauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangere aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, ne fit pas grande impreſſion ſur les François. Ils devoient ſuccomber à la tentation des richeſſes, dont la ſoif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par haſard, & commerçants par néceſſité, furent plus conſtants & plus heureux que les François dans leurs entrepriſes ſur le Bréſil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation auſſi petite que la leur, qui, à leur exemple, devoit bientôt ſecouer le joug de l'Eſpagne, mais en gardant celui de la royauté.



CHAPITRE XLVIII.

Les Hollandois s'établiſſent dans le Bréſil, & en ſont chaſſés, après y avoir remporté de grands avantages.

TOUTES les hiſtoires ſont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui ſouleverent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées ſous un ſceptre de fer ; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme ſubmergées, réuſſirent par des efforts plus qu'humains à aſſurer leur indépendance. Lorſque leur liberté fut ſolidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi ſur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, juſques aux Moluques, qui faiſoient partie de la domination Eſpagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ſes poſſeſſions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuſe république, le temps de mûrir ſes nouveaux projets. Ils éclaterent, en 1621, par la création d'une com-

pagnie des Indes occidentales, dont on eſpéra les mêmes ſuccès dans l'Afrique & dans l'Amérique, compriſes dans ſon privilege excluſif, qu'avoit eu en Aſie celle des Indes orientales.

Les fonds de la nouvelle ſociété furent de douze millions. La Hollande y entra pour quatre neuviemes, la Zélande pour deux, la Meuſe & la Weſt-Friſe chacune pour un; la Friſe & Groningue enſemble, pour un neuvieme. L'aſſemblée générale devoit ſe tenir ſix ans ſans interruption à Amſterdam, & enſuite deux, à Middelbourg. La compagnie occidentale, mécontente que ſon privilege fût moins étendu que celui de la compagnie orientale, ne ſe preſſa pas d'agir. Les états établirent l'égalité, & les opérations commencerent par l'attaque du Bréſil.

On avoit les lumieres néceſſaires pour ſe bien conduire. Quelques armateurs Hollandois avoient haſardé d'y aller, ſans être arrêtés par la loi qui en interdiſoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, ſuivant l'uſage de leur nation, ils offroient leurs marchandiſes à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ils dirent à leur retour, que le

pays étoit dans une eſpece d'anarchie ; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie ; que l'intérêt perſonnel y avoit corrompu tous les eſprits ; que les ſoldats étoient devenus marchands ; qu'on avoit oublié juſqu'aux premieres notions de la guerre, & qu'il ſuffiroit de ſe préſenter avec des forces un peu conſidérables, pour ſurmonter infailliblement les légers obſtacles qui pourroient s'oppoſer à la conquête d'une région ſi riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entrepriſe. Il alla droit à la capitale. San-Salvador ſe rendit à la vue de la flotte Hollandoiſe. Le reſte de la province ou de la capitainerie, qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie, ne fit guere plus de réſiſtance.

Cette nouvelle cauſa plus de joie que de douleur au conſeil d'Eſpagne. Les miniſtres qui le compoſoient, furent conſolés du triomphe des plus opiniâtres ennemis de leur patrie, par le chagrin qu'il devoit donner aux Portugais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuſe, ils éprouvoient une réſiſtance qui bleſſoit l'orgueil de leur deſpotiſme. Un revers qui pouvoit la rendre

moins fiere & plus souple, leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient proposé, & ils étoient bien résolus à ne rien faire qui pût les en éloigner encore.

Sans perdre de vue d'aussi vils sentiments, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienséances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zele pour la patrie, le desir de réprimer la joie de leurs tyrans, tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-temps attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois,

réduits par la faim, l'ennui & la misere, forcerent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant; ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer, la dédommagerent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphants & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. Elle jetoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandois. L'Océan étoit couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les officiers subalternes vouloient s'élever, en secondant la valeur & l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple : rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés, tout sembloit les aguerrir, & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paie qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune

se trouvant liée, par un arrangement si sage, avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis, avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de temps, la compagnie arma huit cents navires, dont la dépense montoit à quatre-vingt dix millions. Ils en prirent cinq cents quarante cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus 180, 000, 000, livres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au dessous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral, Henri Lonk, arriva au commencement de 1630, avec quarante-six vaisseaux de guerre, sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglants, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguerent celles de Tamaraca, de Paraïba, de Rio-Grande,

dans les années 1633, 1634, 1635. Elles fournissoient tous les ans, ainsi que Fernambuc, une grande quantité de sucre, beaucoup de bois de teinture & d'autres denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflammerent la compagnie. Elle résolut la conquête du Brésil entier, & chargea Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arriva à sa destination, dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs; & il se mit en campagne. On lui opposa successivement Alburquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manqua, pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différents chefs se donnerent de grands mouvements pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparerent des capitaineries de Siara, de Siriga, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déjà sept des quatorze provinces qui for-

moient la colonie, avoient reconnu leur domination. Ils espéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui restoit à leur ennemi dans cette partie de l'Amérique ; lorsqu'ils se virent arrêtés, au milieu de leurs succès, par une révolution que l'Europe desiroit sans l'avoir prévue.

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol, en 1581, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, despote, profond & dissimulé, avoit cherché à dégrader leur caractere ; mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop fidele à ses maximes, persuadé qu'il valoit mieux régner sur un état ruiné, que de voir dépendre la soumission de ses habitants de leur bonne volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors, de gloire & de puissance, achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible prince, plus imbécille encore que son pere, attaqua à découvert & avec mépris leur administration, leurs privileges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour

pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le duc de Bragance fut placé sur le trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, & tout ce qui restoit des établissements formés en Asie, en Afrique & en Amérique, dans des temps heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentiments à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 de juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes orientales & occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappellé avec la plus grande partie des troupes; & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam; à Bassis, orfevre de Harlem; à Bullestraat, charpentier de Mid-

delbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Les nouveaux administrateurs entrerent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations leur firent passer le but. Ils laissoient écrouler les fortifications, déjà trop négligées ; ils vendoient à leurs rivaux des armes & des munitions de guerre, qu'on payoit fort cher ; ils permettoient le retour en Europe à tous les soldats qui le desiroient. Leur ambition étoit de supprimer toutes les dépenses, & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils représentoient. Les éloges que leur attiroit la richesse des cargaisons, de la part d'une direction également avide & bornée, acheverent de les égarer. Pour grossir encore les profits de la compagnie, ils commencerent à opprimer ceux des Portugais que de grandes possessions ou des circonstances particulieres avoient retenus sous sa dénomination. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle fut enfin portée à cet excès qui justifie toutes les résolutions, & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime, ne

perdirent pas leur temps à se plaindre. Les plus hardis s'unirent, en 1645, pour se venger. Leur projet étoit de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui étoit sans précaution, parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot fut découvert; mais ceux qui y étoient entrés eurent le temps de sortir de la place, & de se mettre en sûreté.

Leur chef étoit un Portugais, né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'étoit élevé à celui de commissionnaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle, & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il osa lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité,

ſon courage. On le ſuit dans les combats ; on ſe preſſe autour de ſa perſonne ; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas ſur ſes lauriers. Il ne laiſſe pas au vaincu le temps de ſe reconnoître. Quelques diſgraces qu'il éprouve en pourſuivant le cours de ſes proſpérités, ne ſervent qu'à développer la fermeté de ſon ame, les reſſources de ſon génie, l'élévation de ſon caractere. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par ſa conſtance que par ſon intrépidité. La terreur qu'il répand ne permet plus à ſes ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve, les Hollandois s'étoient emparés, en Afrique & en Aſie, de quelques places qu'ils avoient opiniâtrément refuſé de reſtituer. La cour de Lisbonne, occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu ſonger à ſe faire juſtice ; mais ſon impuiſſance n'avoit pas diminué ſon reſſentiment. Dans cette diſpoſition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Bréſil ; elle avoit même favoriſé ſous main ceux qui avoient commencé les hoſtilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire ré-

pondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-temps à la compagnie que ces mouvements n'auroient pas de suite. Son avarice, trop long-temps amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armements considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera, qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. « Si le roi, dit-il, » étoit instruit de notre zele, de ses intérêts & de nos succès, bien-loin de » chercher à nous arracher les armes, il » nous encourageroit à poursuivre notre » entreprise, il nous appuieroit de toute » sa puissance. » Ensuite, dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événements. Ils continuerent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur

patrie, il consomma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Brésil par une capitulation du 28 janvier 1654.

La paix, que les Provinces-Unies signerent quelques-mois après avec l'Angleterre, paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Le traité qui en 1661, termina les divisions des deux puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux Provinces-Unies, huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandois une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du Nouveau-Monde, & donner à la république une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense, & pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entiere. Avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, & auroit enrichi la nation, au

lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens, sous la protection du gouvernement.

CHAPITRE XLIX.

Situation des Portugais dans le Brésil, après qu'ils se furent débarrassés des Hollandois.

LEs Portugais ne se virent pas plutôt délivrés des Hollandois d'une maniere irrévocable, qu'ils songerent à mettre dans leur colonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même avant la guerre. Le premier moyen qu'on imagina pour y réussir, fut de régler le sort des Brésiliens qui s'étoient soumis, ou qu'on espéroit de soumettre. En examinant les choses de plus près qu'on ne l'avoit fait, on sentit que ceux qui les avoient peints comme des barbares qui ne connoissoient aucun frein, les avoient calomniés. La

premiere impreſſion que firent les Européens ſur de petites nations diviſées par des guerres continuelles, fut un ſentiment de défiance; & comme il eſt aſſez naturel à des hommes ſuſpects de craindre des hommes ſoupçonneux, ils ſe crurent en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement les rendit féroces. La difficulté de s'entendre, multiplia de part & d'autre les ſujets d'animoſité. Si dans la ſuite les naturels du pays renouvellerent les hoſtilités, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaiſe foi, les vexations de la puiſſance inquiete & ambitieuſe qui étoit venue troubler le repos de cette partie du Nouveau-Monde. Dans quelques occaſions, on put les accuſer d'erreur, d'avoir pris les armes par des précautions prématurées; mais jamais d'injuſtice & de duplicité. On les trouva toujours fideles à leurs promeſſes, à la foi des traités, aux droits ſacrés de l'hoſpitalité.

Cette opinion qu'on avoit enfin de leur caractere, fit prendre le parti de les raſſembler dans des villages qu'on diſtribua ſur les côtes, ou peu avant dans les terres. Par cet arrangement, on aſſuroit

la communication des établissements Portugais, & on éloignoit les sauvages qui en infestoient les intervalles par leurs brigandages. Des missionnaires, la plupart jésuites, furent chargés du gouvernement spirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches aussi exactes qu'il est possible de les faire dans un pays où tout est mystere, nous ont appris que ces ecclésiastiques agissoient en vrais despotes. Ceux qui avoient conservé quelques principes de douceur & d'humanité, soit paresse, soit fanatisme, entretenoient ces petites sociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raison, ni, jusqu'à un certain point, leur industrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utiles, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernements qui sont vicieux, & par le mal qu'ils font, & par le bien qu'ils empêchent de faire. Une mauvaise administration corrompt tous les germes de vertu & de prospérité. La cour de Lisbonne, en dispensant les Indiens de tout tribut, les avoit assujettis à des corvées. Cette loi funeste les mettoit dans la dépendance des commandants & des magistrats voisins, qui, sous le prétexte si

familier aux gens en place, de les employer pour les besoins publics, les sacrifioient trop souvent à leur service. Ceux que cette tyrannie ou celle de leurs conducteurs n'occupoit pas, étoient ordinairement sans rien faire. S'ils sortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chasser, pour pêcher, pour cultiver un peu le manioque, autant seulement que le soin de leur conservation l'exigeoit. Leurs manufactures se réduisoient à des ceintures de coton, pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages, pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient, dans les forêts ou dans leurs cultures, de quoi se procurer des clincailleries, & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorsque quelques-uns d'entr'eux se louoient par inconstance aux Portugais, pour le service domestique ou pour la petite navigation, c'étoit toujours pour peu de temps; parce qu'ils avoient le travail en horreur, & un souverain mépris pour l'argent.

Tel fut le sort des Brésiliens soumis, dont le nombre ne passa jamais deux cent mille. Les indépendants n'eurent guere de rapport avec les Européens, que par les esclaves qu'ils vendoient eux-mêmes, ou qu'on faisoit sur eux. Les

actes d'hostilité entre les deux nations devinrent rares, & finirent enfin tout-à-fait. Depuis 1717, les Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du pays, & eux-mêmes ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la cour de Lisbonne s'occupoit du soin de régler l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses sujets songeoient à l'étendre. Ils s'avancerent au midi, vers la riviere de la Plata, & au nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.



CHAPITRE L.

Établissement des Portugais sur la riviere des Amazones.

L'AMAZONE, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrents, qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrein spacieux, pour en composer cette riviere immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, comme d'un réservoir des Cordelieres, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche de mille à onze cents lieues, elle reçoit un nombre prodigieux de rivieres, dont plusieurs ont un fort long cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'isles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre

enfin dans l'Océan ſous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte, en 1500, par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; & ſa ſource, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Pizarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua ſur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarraſſoient la navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le ſpectacle de quelques ſauvages ſans barbe, comme le ſont tous les peuples Américains, offrit ſans doute à l'imagination vive des Eſpagnols, une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conſervé.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eût pas enfanté beaucoup de prodiges dans la tête des Eſpagnols, ſi leurs conquêtes & les richeſſes, que leur valoient des maſſacres inouis, n'avoient détruit un pays ſi propre à ſeconder leur penchant pour le merveilleux. C'eſt là que l'imagination des Grecs auroit puiſé d'agréables

chimeres. Ce peuple, qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné, ſans y trouver une foule de merveilles, avoit, du temps même d'Hercule & de Théſée, donné l'exiſtence à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement, qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'hiſtoire de tous ſes héros juſqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Eſpagnols, infatués encore de ce ſonge de l'antiquité profane, en furent-ils plus diſpoſés à réaliſer cette fiction, en tranſportant dans le Nouveau Monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Telle fut vraiſemblablement l'origine de l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il exiſtoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en ſociété avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaiſir de ſe perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romaneſque, ils publierent, avec raiſon, que, dans le Nouveau-Monde, les femmes étoient toutes ſi malheureuſes, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entr'elles avoient formé, de concert, le projet de ſecouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les ſuivre dans

les forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chasſes, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette réſolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une averſion ſi décidée pour les hommes, pouvoient-elles conſentir à devenir meres? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouſes, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chaſſoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé? Mais le ſexe le plus doux, le plus compatiſſant, pouvoit-il expoſer ou égorger ſes enfants, ſous prétexte que ces enfants n'étoient pas des filles, & commettre de ſang froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le déſeſpoir? Mais une république ariſtocratique ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un ſénat de femmes, quoiqu'un état monarchique ou deſpotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puiſſe l'être encore par une ſeule femme?

Si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous des congrégations de l'un & de l'autre ſexes, qui vivent

féparées, fans ce befoin & ce defir naturel qui doit les rapprocher & les réunir, il n'eft pas dans l'ordre des chofes que le hafard ait compofé des peuples d'hommes fans femmes, encore moins un peuple de femmes fans hommes. Ce qui eft certain, c'eft que depuis qu'on parle de cette conftitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque foin qu'on l'ait cherchée. Il en fera donc de ce prodige fingulier, comme de tant d'autres, qu'on fuppofe toujours exifter, fans favoir où ils exiftent.

Quoi qu'il en foit du phénomene des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumiere qu'il n'infpira de curiofité. Les guerres civiles qui défoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la fatisfaire. Les efprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orfua, gentilhomme Navarrois, diftingué par fa fageffe & par fon courage, offrit au vice-roi, en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cufco avec fept cents hommes. Ces monftres nourris de fang, altérés de celui de tous les gens de bien, maffacrerent un chef qui avoit des mœurs, & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un Bafque féroce nommé

Lopés d'Aguirre, qui leur promettoit tous les trésors du Nouveau-Monde.

Echauffés par des espérances si séduisantes, ces barbares descendirent dans l'Océan par l'Amazone, & aborderent à la Trinité. Le gouverneur de l'isle est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles sont plus riches. On pénetre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito & le sein du Pérou, où tout devoit être mis à feu & à sang. Un corps de troupes, assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. « Mon enfant, dit-il » à sa fille unique, qui le suivoit dans » ses voyages, j'espérois te placer sur le » trône, les événements trompent mon » attente. Mon honneur & le tien ne » permettent pas que tu vives pour de- » venir l'esclave de mes ennemis : meurs » de la main d'un pere. » A l'instant, il lui tire un coup de fusil au travers du corps, & l'acheve tout de suite, en plongeant un poignard dans son cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne ; il est pris, & écartelé.

Ces événements malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entiérement pendant un demi-fiecle. Quelques tentatives qu'on fit dans la fuite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de furmonter les difficultés qui s'oppofoient à une connoiffance utile de ce grand fleuve, étoit réfervé aux Portugais.

Cette nation, qui confervoit encore un refte de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Para. Pedro Texeira en partit, en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jufqu'à l'embouchure du Napo, & enfuite le Napo même qui le conduifit affez près de Quito, où il fe rendit par terre. La haine qui divifoit les Efpagnols & les Portugais, quoique foumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'eftime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un fervice fignalé. Il repartit accompagné de d'Acuna & d'Artiéda, deux jéfuites éclairés, qu'on chargea de vérifier fes obfervations, & d'en faire d'autres. Le réfultat des deux voyages également exacts

& heureux fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-temps les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entr'elles. Des corsaires ennemis, qui infestoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux mêmes de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane, n'étoient pas sans danger. Les galions étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient, & toujours suivis par des armateurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtiments écartés du convoi par le gros temps, ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvénients. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivieres navigables, ou à peu de frais, par terre, les trésors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé, dans le port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole, en se joignant à elle. On seroit parti en toute sûreté de parages peu connus & peu fréquentés, & on seroit arrivé en Europe avec un appareil propre

à en impofer, ou avec des moyens de furmonter les obftacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance fur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne fongea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à fa fituation.

Les jéfuites Efpagnols entreprirent de former une miffion dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, jufqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque miffionnaire, accompagné d'un feul homme de fa nation, fe chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes fortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il paffoit les mois entiers à grimper fur les arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le fon de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit affuré qu'il y avoit des fauvages dans le voifinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, fur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, fe laiffoient féduire par les feuls préfents dont leur ignorance leur permit de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le miffionnaire pût employer, & dont il eût befoin.

Lorſqu'il avoit raſſemblé quelques familles, il les conduiſoit dans des lieux qu'il avoit choiſis pour former une bourgade. Il réuſſiſſoit rarement à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient inſupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroiſſoit préférable à l'eſprit de ſociété qu'on vouloit qu'ils priſſent ; & une averſion inſurmontable pour le travail les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient paſſé leur vie ſans rien faire. Ceux mêmes qui étoient contenus par l'autorité ou les ſoins paternels de leur légiſlateur, ne manquoient guere de ſe diſperſer à la moindre abſence qu'il faiſoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entiere de l'établiſſement.

La conſtance des jéſuites a ſurmonté ces obſtacles, qui paroiſſoient inſurmontables. Leur miſſion, commencée en 1637, a pris par degrés quelque conſiſtance. On y compte aujourd'hui trente-ſix peuplades, dont douze ſont ſituées ſur le Napo, & vingt-quatre ſur l'Amazone. La plus nombreuſe n'a pas plus de douze cents habitants, & les autres en ont beaucoup moins. Les accroiſſements de la

naire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la salsepareille, que la nature libérale leur présente, & qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en est éloigné de trois cents lieues, pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier; peu d'outils pour l'agriculture; une lance, des arcs & des fleches pour la chasse; des hameçons pour la pêche; une tente, un hamac & un canot; voilà tout leur bien. C'est jusque-là qu'on est parvenu à étendre leurs desirs. Ils sont si contents de ce qu'ils possedent, qu'ils ne souhaitent rien de plus; ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent.

Cet état naissant, qui est l'ouvrage de la religion seule, n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne, & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs du Nouveau-

Monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richesse qui excitent si puissamment leur avidité ; mais les sauvages voisins viennent de temps en temps s'y mêler.

Tandis que des missionnaires établissoient l'autorité de la cour de Madrid sur les bords de l'Amazone, d'autres missionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil service. A six ou sept journées au dessous de Pevas, la derniere peuplade dépendante de l'Espagne, on trouve Saint-Paul, la premiere des six bourgades formées par des carmes Portugais, à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes situées sur la rive australe du fleuve, où les terres sont plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions offrent, à cinq cents lieues de la mer, un spectacle agréable ; des églises & des maisons joliment bâties, des Américains vêtus proprement, mille meubles d'Europe que les Indiens se procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font sur les bâtiments, pour vendre le cacao qu'ils recueillent sans culture sur les bords du fleuve. Si les Maynas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parvien-

droient

droient à ſe procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils ſont plus ſéparés par les Cordelieres, qu'ils ne le ſeroient par des mers immenſes. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des ſuites plus heureuſes. Il ne ſeroit pas impoſſible que, malgré leur rivalité, l'Eſpagne & le Portugal ſentiſſent qu'il eſt de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permiſſion. On ſait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le ſuperflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces, en ſe ſecourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éléveroient à un degré de proſpérité, où ſans ce concours elles ne ſauroient atteindre. Les métropoles tireroient, avec le temps, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire ; puiſque Quito eſt dans l'impoſſibilité d'acheter ce qui paſſe de l'Ancien-Monde dans le Nouveau, & que Para ne conſomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en eſt des antipathies nationales, ou des jalouſies des couronnes, comme des paſſions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour

mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien universel. La haine & la vengeance consentent à souffrir, pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Témoins de sa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts, que l'avarice & la méfiance des conquérants du Brésil ont élevés depuis la peuplade de Coari, jusqu'aux bords de l'Océan. C'est pour garder leurs usurpations dans cette partie du Nouveau-Monde, que les Portugais les ont bâtis. Quoique ces forts soient situés à une grande distance les uns des autres, qu'ils aient peu d'ouvrages, que les garnisons en soient très-foibles; les Indiens peu nombreux, placés dans les intervalles, sont parfaitement soumis. Les petites nations qui se sont refusées au joug, ont disparu, & elles sont allées chercher un asyle dans ces contrées éloignées ou inconnues. Le riche terrein qu'elles ont abandonné n'a

pas été cultivé, comme l'intérêt de la métropole sembloit l'exiger. Ainsi les Portugais & les Espagnols ont recueilli jusqu'à présent de leurs conquêtes, plus de haine & d'indignation contre leurs cruautés, que de richesses & de prospérité.

A la vérité, l'Amazone fournit au Portugal de la salsepareille, de la vanille, du café, du coton, des bois de marquéterie & de construction, & beaucoup de cacao, qui, jusque dans les derniers temps, a été la monnoie courante du pays ; mais ces productions ne sont rien en comparaison de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve qu'à quelques lieues du grand Para, capitale de la colonie ; tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du fleuve, & les rives très-fertiles d'une infinité de rivieres navigables qui y portent leurs eaux.

Ces objets d'un grand commerce ne sont pas même les seuls que cette partie du Nouveau-Monde offriroit au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturalistes habiles, comme les autres nations en ont fait passer en divers temps dans leurs colonies. Le hasard seul a fait découvrir le cucheris & le pecuri, deux arbres aromatiques, dont les fruits ont

les propriétés de la muſcade & du girofle. La culture leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude ſuivie conduiroit vraiſemblablement à d'autres connoiſſances utiles, dans un climat où la nature eſt ſi différente de la nôtre.

Malheureuſement les Portugais, qui, ſur l'Amazone, n'emploient à leurs travaux que des ſauvages, n'ont cherché qu'à faire des eſclaves. Au commencement, ils plantoient une croix ſur quelque lieu élevé des contrées qu'ils parcouroient. Les Indiens étoient chargés d'en prendre ſoin. S'ils la laiſſoient dépérir, eux & leurs enfants étoient ſaintement réduits en ſervitude, pour cette horrible profanation. Ainſi ce ſigne de ſalut & de délivrance pour les chrétiens devenoit un ſigne de mort & d'eſclavage pour les Indiens. Dans la ſuite, les forts qu'on avoit élevés ſervirent à augmenter le nombre des eſclaves. Cette reſſource n'étant pas ſuffiſante, les Portugais du Para firent des courſes de cinq à ſix cents lieues, pour groſſir ces troupeaux d'hommes qui devoient leur tenir lieu de bêtes pour la culture. En 1719, ils en allerent prendre chez les Maynas; en 1733, dans les miſſions du Napo; en 1741, juſqu'à

la ſource de la Madere, & dans les différents temps ſur des rivieres moins éloignées. Rio-Negro eſt celle qui leur en fournit le plus. Ils y ont déjà, depuis long-temps, un fort conſidérable. Sur ſes bords, campe & veille ſans ceſſe un détachement de la garniſon de Para, pour contenir & pour raſſurer les peuples ſoumis. Ses rives ſont couvertes de miſſions, dans leſquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voiſines pour faire des eſclaves. Enfin, une troupe militaire chargée, en 1744, de pouſſer les découvertes, eſt arrivée ſur des bateaux juſqu'à l'Orénoque. Ce dernier ſuccès, en diſſipant tous les doutes ſur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-Negro, a étendu les vues des Portugais. C'eſt à la cour de Madrid à voir ſi elles ſont chimériques, ou s'il lui convient de prendre des meſures pour les rendre vaines. Nous oſerons l'aſſurer, au moins, que les projets de la cour de Lisbonne ſur la riviere de la Plata méritent une attention ſérieuſe.



CHAPITRE LI.

Établissement des Portugais sur la riviere de la Plata.

LES Portugais, qui s'y étoient montrés peu de temps après les Espagnols, ne tarderent pas à s'en dégoûter. Le desir de s'y fixer leur revint en 1679. Leur activité, qui étoit alors plus grande dans le Nouveau-Monde, que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient de le soupçonner, les conduisit dans le Paraguay. Ils avoient déjà formé la colonie du Saint-Sacrement, auprès des isles Saint-Gabriel, situées vis-à-vis de Buenos-Ayres, lorsque le hasard fit découvrir cette entreprise. Les Indiens Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquerent, sans délibérer, les fortifications qui venoient, pour ainsi dire, de sortir de dessous terre, & les emporterent avec une audace qui rendit leur valeur célebre.

La cour de Lisbonne, qui avoit fondé

de grandes efpérances fur cet établiffement, ne fut pas découragée par les revers qu'elle venoit d'éprouver. Elle demanda qu'en attendant que fes droits fuffent éclaircis, il fût accordé un entrepôt aux Portugais, dans lequel, s'ils étoient obligés, par les vents, d'entrer dans la riviere de la Plata, ils fuffent à l'abri des tempêtes & en fûreté contre les pirates.

Charles II, qui craignoit la guerre & les affaires, eut la foibleffe d'accorder ce qu'on demandoit. Il ftipula feulement que la propriété de l'afyle qu'il permettoit, continueroit de lui appartenir; qu'on n'y pourroit pas envoyer au delà de quatorze familles Portugaifes; que les maifons y feroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'éléveroit point de fort, & que le gouverneur de Buenos-Ayres auroit également le droit de vifiter, & la colonie, & les vaiffeaux qui y arriveroient.

Si les jéfuites avoient conduit la négociation, comme ils avoient dirigé la guerre, ils auroient fûrement prévu les conféquences d'une pareille complaifance. Il étoit impoffible qu'un établiffement fixe, quel qu'il fût, dans une pofition fi importante, ne devînt une fource féconde

de conteſtations avec un voiſin entreprenant, qui formoit des prétentions immenſes, qui étoit aſſuré de l'appui de tous les ennemis de l'Eſpagne, & que la proximité du Bréſil mettoit en état de profiter des conjonctures pour s'agrandir & ſe fortifier. Les événements ne tarderent pas à montrer le danger qu'on auroit dû prévoir.

Dans les premiers moments qui ſuivirent l'élévation d'un prince François ſur le trône d'Eſpagne, lorſque tout étoit encore dans la confuſion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande révolution, les Portugais relèverent les fortifications du Saint-Sacrement avec la plus grande célérité. L'attention qu'ils eurent de donner, dans le même temps, de l'inquiétude aux Guaranis, en faiſant avancer quelques troupes vers leur frontiere, leur fit eſpérer qu'ils n'auroient pas à ſoutenir les efforts de cet ennemi. Ils ſe tromperent. Les jéſuites, ayant démêlé la ruſe, menerent, en 1705, leurs néophytes au Saint-Sacrement, dont le ſiege étoit déjà formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant, à monter à l'aſſaut, quoiqu'ils n'ignoraſſent pas que la breche étoit à peine ouverte. Lorſqu'ils commençoient à ſe mettre en marche,

on tira de la place quelques batteries, dont ils essuyerent le feu sans quitter leurs rangs. La mousquéterie, qui leur tua aussi beaucoup de monde, n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'intrépidité avec laquelle ils avançoient toujours, étonna tellement les Portugais, qu'ils se précipiterent dans leurs vaisseaux, & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V éprouvoit en Europe, rendirent ce succès inutile. La colonie du Saint-Sacrement reçut une existence solide à Utrecht. La reine Anne, qui donnoit la paix, & qui ne négligeoit ni ses intérêts, ni ceux de ses alliés, exigea de l'Espagne ce grand sacrifice.

A cette époque, le nouvel établissement, qui n'avoit plus rien à ménager, se livra à un commerce immense avec Buenos-Ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis long-temps. Rio-Janeiro étoit en possession de fournir du sucre, du tabac, du vin, des eaux-de-vie, des negres, des étoffes à Buenos-Ayres, qui donnoit en retour des farines, du biscuit, des viandes séchées ou salées, & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt sûr & commode, leurs liaisons n'eurent plus de bornes. La cour de

Madrid, qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoient les trésors du Pérou, en témoigna beaucoup de chagrin. Son mécontentement augmentoit avec le préjudice dont elle se plaignoit. C'étoit entre les deux nations une source perpétuelle de division, qui paroissoit à chaque moment devoir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation, que la politique ouvroit de temps en temps, étoient toutes jugées impraticables. Enfin on se rapprocha.

Il fut convenu à Madrid, le 13 janvier 1750, que le Portugal céderoit à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement & le bord septentrional de la riviere de la Plata, avec le village de Saint-Christophe & les terres adjacentes, situées entre les rivieres Japura & Isa, qui se jettent dans celle des Amazones. L'Espagne abandonnoit, de son côté, toutes les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay, depuis la riviere Ibicui, du côté du nord, le village de Sainte-Rose, & tous les autres établis sur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des censeurs dans les deux cours. On osa dire à Lisbonne, qu'il étoit d'une mauvaise politique de sa-

crifier une colonie, dont le commerce interlope faifoit entrer annuellement huit ou dix millions dans la métropole, à des poffeffions dont les avantages étoient incertains, du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus univerfelles à Madrid. Déjà l'on croyoit voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Uruguay, rempliffant de leurs marchandifes les peuplades répandues fur la Plata, pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chili, jufqu'à Potifi; s'emparant peu à peu de toutes les richeffes du Pérou. Il paroiffoit incroyable que les mêmes adminiftrateurs, qui regardoient comme impoffible d'arrêter la contrebande qui ne fe pouvoit faire que par un feul point, fe flattaffent de l'empêcher, lorfqu'elle auroit cent voies pour fe faire jour. C'étoit, difoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maifon.

Ces difpofitions firent naître une infinité de cabales, dont les jéfuites furent regardés comme les auteurs. On favoit qu'ils étoient mécontents d'un arrangement qui démembroit leur république; & l'on crut pouvoir les foupçonner, fans témérité, de faire jouer toutes fortes de refforts pour empêcher que cet accord

ne se terminât. On les chassa des deux cours. Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié.

Il s'agissoit d'en procurer l'exécution en Amérique : la chose ne paroissoit pas aisée. Les Guaranis n'avoient pas été subjugués ; ils s'étoient librement soumis à l'Espagne. Il étoit possible qu'ils crussent n'avoir pas donné à cette couronne le droit de disposer d'eux en faveur d'une autre. Sans avoir médité sur les subtilités des droits des nations, ils pouvoient penser qu'eux seuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais, étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par des impulsions étrangeres. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions : on les prit.

Les forces que les deux puissances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put rassembler dans le Nouveau-Monde, se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit : cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades qu'on avoit cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades,

ou ne le fussent pas ouvertement ; quoiqu'elles ne vissent plus à leur tête les guides qui, jusqu'alors, les avoient menées au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi, & à lui couper les subsistances qu'il étoit obligé de tirer de deux cents lieues, les Guaranis oserent l'attendre en rase campagne : ils essuyerent plusieurs petits échecs. Si l'on eût remporté sur eux des avantages décisifs, ils étoient résolus à abandonner leur pays, à emporter tout ce qu'ils pourroient, à brûler le reste, & à ne laisser qu'un désert au vainqueur. Soit que cette fierté en imposât, soit qu'une des deux puissances contractantes, toutes les deux peut-être, crussent avoir fait un mauvais marché, le traité d'échange fut annullé en 1761, & les choses resterent en Amérique sur l'ancien pied ; mais on conserva dans les deux cours un vif ressentiment contre les jésuites, qu'on croyoit avoir allumé la guerre dans le Paraguay pour leurs intérêts particuliers.

Nous ignorons à quel point cette accusation peut être fondée. Les preuves

n'en ont pas été portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectures peut se permettre de dire, c'est qu'elle a une grande vraisemblance. Il n'étoit guere possible que des hommes, qui avoient élevé un vaste édifice par de grands travaux, en vissent tranquillement la chûte. Indépendamment de l'intérêt personnel qui devoit agir puissamment sur une société, qui, dès sa naissance, s'ouvrit une route secrete à la domination, elle devoit se croire chargée de la félicité des peuples humains & simples, qui, en se jetant dans son sein, s'étoient reposés sur elle du soin de leurs destinées. Quoi qu'il en soit, il faut parler d'un nouveau moyen, imaginé par les Portugais, pour étendre leurs possessions.



CHAPITRE LII.

Établissement des Portugais à Saint-Paul.

DANS la capitainerie de Saint-Vincent, la plus méridionale du Bréfil, & la plus voifine de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, eft une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais, qui la fonderent, furent ces malfaiteurs qu'on avoit, dès le commencement, envoyés dans le Nouveau-Monde. Dès qu'ils virent qu'on vouloit les affujettir à quelques loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils épouferent des femmes du pays, & devinrent en peu de temps fi corrompus, que leurs concitoyens rompirent tout commerce avec eux. Ce mépris, la crainte d'être troublés dans leurs défordres, l'amour de la liberté leur firent defirer d'être indépendants. La fituation de leur ville, qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre des armées plus nombreufes qu'on n'en pouvoit affembler contre eux, leur donna la hardieffe de ne vouloir d'autres

maîtres qu'eux-mêmes, & le fuccès couronna leur ambition. Des bandits de toutes les nations accoururent pour fe joindre à eux. L'entrée étoit févérement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit fe préfenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient affujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne foutenoient pas cette efpece de noviciat, ou qu'on pouvoit foupçonner de perfidie, étoient maffacrés fans miféricorde : c'étoit auffi le fort de ceux qui paroiffoient avoir du penchant à fe retirer.

Un air pur, un ciel toujours ferein, un climat très-tempéré, quoique par les vingt-quatre degrés de latitude auftrale ; une terre abondante en bled, en fucre, en pâturages excellents : tout invitoit les Pauliftes à vivre dans l'oifiveté, dans le repos & dans la molleffe. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux ; l'envie de dominer, qui fuit de près l'amour de l'indépendance ; les progrès de la liberté, qui menent au defir d'un nom, d'une gloire quelconque ; peut-être tous ces motifs réunis les poufferent à facrifier un genre de vie commode, à des courfes pénibles & périlleufes.

Le premier objet de ces courfes fut

de faire des esclaves pour la culture. Après avoir dépeuplé les contrées voisines, on se porta dans la province de Guayra, où les jésuites Espagnols avoient rassemblé & civilisé les Guaranis. Ces nouveaux chrétiens essuyoient tant d'enlévements ou de massacres, qu'ils se laisserent persuader de se transporter sur les bords mal-sains du Parana & de l'Uruguay, où ils sont encore. Cette docilité ne leur procura pas de grands avantages : ils ne pouvoient se promettre quelque tranquillité, qu'autant qu'ils auroient des armes pareilles à celles de leurs agresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime fondamentale de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens ; elle craignoit que ces infortunées victimes de son insatiable avidité ne se servissent un jour de ces foudres, pour rompre les fers qui les écrasoient. Les législateurs des Guaranis applaudissoient à cette défiance nécessaire avec des esclaves dont la soumission étoit forcée ; mais ils la jugeoient inutiles, avec des hommes librement attachés aux rois catholiques par des liens si doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Ils plaiderent si-bien

la cause de leurs néophytes, que, malgré les oppositions & les préjugés, ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fusils en 1639; & ils ne tarderent pas à s'en servir assez bien pour devenir le boulevard du Paraguay, & pour écarter les Paulistes.

Ces hommes féroces résolurent de se procurer, par la ruse, ce qu'ils ne pouvoient plus obtenir par la force. Ils se transportoient dans les lieux où les missionnaires faisoient ordinairement leurs courses; ils y plantoient des croix. Quelques-uns des plus intelligents faisoient, sous l'habit de jésuite, de petits présents aux sauvages qu'ils rencontroient, & leur persuadoient de les suivre dans une demeure où tout étoit disposé pour les rendre heureux. Lorsqu'ils en avoient rassemblé un certain nombre, les troupes qu'on tenoit cachées se jetoient sur ces Indiens crédules, les chargeoient de fers, & les emmenoient. Quelques-uns, qui s'échapperent, répandirent l'alarme. Tous les esprits se remplirent de soupçons, & les soupçons mirent fin aux hostilités.

Alors les Paulistes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent jusque sur la riviere des Amazones.

On les accuſe d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui, dans l'eſpace de trois ou quatre cents lieues, ont échappé à leur fureur, ſont devenus encore plus ſauvages qu'ils ne l'étoient. Ils ſe ſont cachés dans les antres des montagnes, ou ſe ſont diſperſés au haſard dans les forêts les plus ſombres. La deſtinée des deſtructeurs n'a pas été plus heureuſe; ils ſe ſont inſenſiblement anéantis dans ces excurſions périlleuſes. Mais le malheur du Nouveau-Monde a voulu qu'ils fuſſent remplacés dans leur république, par des Bréſiliens vagabonds, par des negres qui avoient briſé leurs chaînes, par des Européens pour qui cette vie errante avoit des attraits.

Le même eſprit a toujours régné à Saint-Paul, depuis même qu'il s'eſt déterminé, par des circonſtances particulieres, à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courſes de ſes habitants ont pris une direction qui, loin de contrarier les vues de la métropole, les favoriſoit. Ils ont travaillé, en s'aidant du cours de pluſieurs rivieres, à s'ouvrir un chemin au Pérou par le nord du Paraguay. Le voiſinage du lac des Xarayés leur a offert les mines d'or de Cuyaba & de Matto-Groſſo, qu'ils ont exploitées, qu'ils ex-

ploitent encore, sans que l'Espagne, qui croyoit avoir des droits sur cette contrée, ait jamais entrepris de les troubler. Ils auroient poussé plus loin leurs usurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquites.

CHAPITRE LIII.

Productions du Brésil.

PENDANT que des hommes inquiets & entreprenants désoloient l'Amazone, la Plata, les montagnes du Pérou, les côtes du Brésil voyoient multiplier tous les jours leurs riches productions. Cette colonie offroit à la métropole trente-deux millions pesant de sucre; ce qui suffisoit pour sa consommation, & pour la consommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac, qui trouvoit un débit également avantageux en Afrique & dans l'Ancien-Monde; le baume de Carpava, huile balsamique, qui découle par incision d'un arbre appellé cobaïba; l'ipecacuanha, vomitif fort doux & d'un grand usage; du cacao, que la nature seule donnoit

dans quelques endroits, & qui étoit cultivé dans d'autres; du coton, supérieur à celui du levant & des Antilles, presque égal au plus beau des Indes orientales; de l'indigo, qui n'a jamais assez occupé l'industrie Portugaise; des cuirs, qui étoient le produit des bœufs errants & très-multipliés dans les forêts; enfin, du bois du Brésil.

L'arbre qui le fournit est de la hauteur de nos chênes, & n'a pas moins de branches. Ses feuilles sont petites, à demi rondes, d'un très-beau verd luisant. Son tronc est communément tortu, raboteux, plein de nœuds, comme l'épine blanche. Ses fleurs, semblables au muguet, & d'un très-beau rouge, exhalent une odeur agréable. Son aubier est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour, & prend bien le poli; mais son principal usage est dans la teinture en rouge. Cet arbre naît dans des lieux secs, arides, & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Brésil; mais il est plus commun dans le Fernambuc, & le plus parfait se coupe à dix lieues d'Olinde, capitale de cette capitainerie.

En échange de ces marchandises, le

Portugal donnoit au Bréſil des farines, des vins, des eaux-de-vie, du ſel, des étoffes de laine & de ſoie, des toiles, de la clincaillerie, du papier, tout ce que l'Ancien-Monde fournit au Nouveau, excepté les étoffes d'or & d'argent, dont la métropole avoit, bien ou mal-à-propos, interdit l'uſage à ſes colonies.

Tout le commerce ſe faiſoit par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto, dans le mois de mars. Elle étoit compoſée de vingt à vingt-deux navires pour Rio-Janeiro, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernambuc, de ſept ou huit pour Para. Les bâtiments ſe ſéparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur deſtination reſpective. Ils ſe réuniſſoient à la Bahia, pour regagner le Portugal, dans le mois de ſeptembre ou d'octobre de l'année ſuivante, ſous l'eſcorte de cinq ou ſix vaiſſeaux de guerre qui les avoient convoyés à leur départ.

Cet arrangement bleſſoit les bons ſpéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laiſſé aux négociants la liberté de faire partir & de faire revenir leurs vaiſſeaux dans le temps qu'ils auroient jugé le plus convenable à leurs intérêts. Un ſyſtême ſi ſage auroit fait néceſſairement tomber

le prix du fret, qui nuit à celui des marchandiſes. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaiſſeaux, & les voyages ſe feroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eût été encouragée. La correſpondance entre les colonies & la métropole, devenue plus vive, auroit répandu des lumieres, & donné plus de facilité au gouvernement, pour diriger l'influence de ſa protection & de ſon autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces conſidérations; mais elle fut long-temps arrêtée par la crainte de voir tomber, dans les mains de l'ennemi, les vaiſſeaux qui auroient navigué ſéparément, & enſuite par les obſtacles que mettoient les vice-rois du Bréſil à ce changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutiſſent à la capitale, ils réuſſirent à les y retenir, après avoir eu l'adreſſe de les y attirer. Par là, cette ville, qu'on nomme indifféremment Bahia ou San-Salvador, devint très-floriſſante

On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture eſt de deux lieues

& demie. Chaque côté présente une forteresse, dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage. Sa longueur, qui est de treize à quatorze lieues, est semée de petites isles qui produisent du coton, & qui forment une perspective agréable. Le fond, qui est resserré & à couvert de toute insulte, forme un port excellent, où les plus nombreuses flottes jouissent de la plus grande tranquillité. Il est dominé par la ville bâtie sur une pente rapide. Quoique les Portugais aient laissé ruiner un rempart de terre, dont les Hollandois l'avoient revêtue, ils la croient suffisamment défendue par un grand nombre de fortins élevés de distance en distance, & par une garnison de quatre ou cinq cents hommes. Des ingénieurs, assez intelligents pour profiter de l'avantage du terrein, la rendroient à peu de frais imprenable.

Elle mériteroit cette attention. On y voit deux mille maisons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche & plus somptueux, que le luxe des habits est sévérement proscrit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, & qui, depuis 1749, s'observe au Brésil comme en Europe, interdit

interdit aux Portugais l'ufage des étoffes d'or & d'argent, & des galons dans le vêtement. La paffion du fafte, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamants, riches enfeignes d'une religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter foi-même, eft prodigué pour la parure des efclaves deftinés au fervice domeftique.

La fituation de la ville ne permettant pas l'ufage des carroffes, les gens opulents, toujours attentifs à fe diftinguer du vulgaire, ont imaginé de fe faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés fur des carreaux de velours, entourés de rideaux de foie, qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces fuperbes indolents changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueufement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aifés.

Les femmes jouiffent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple fuperftitieux jufqu'au fanatifme, à peine leur permet-on d'aller à l'églife couvertes de leurs mantes dans les plus grandes folemnités. Perfonne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maifons. Cette

contrainte, ouvrage d'une jaloufie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre foupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raifonné que le nôtre, les filles qui, fans l'aveu de leurs meres, ou même fous leur protection, fe livrent à un amant, font traitées avec moins de févérité. Mais fi les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtifanes. C'eft ainfi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la fuite des richeffes, fur-tout quand, achetées par le fang & par le meurtre, elles ne fe confervent pas dans le travail.

Le défaut de fociété, que la féparation des deux fexes entraîne néceffairement, n'eft pas le feul inconvénient qui trouble à Bahia les jouiffances & les délices de la vie. L'hypocrifie des uns, la fuperftition des autres; l'avarice au dedans & le fafte au dehors; une extrême molleffe qui tient à l'extrême cruauté, dans un climat où toutes les fenfations font promptes & impétueufes; les défiances qui accompagnent la foibleffe; une indolence qui fe repofe entiérement fur des efclaves du foin de fes plaifirs & de

ses affaires : tous les vices, qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs semble diminuer, à mesure que le gouvernement de la métropole s'éclaire : les lumieres, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent épurer & réformer des nations dégénérées.

Le climat de la capitale du Brésil, quoique bon, laisse beaucoup de choses à desirer. On n'y voit point de moutons; la volaille y est rare & le bœuf mauvais. Les fourmis y désolent, comme, dans le reste de la colonie, les fruits & les légumes. Les baleines y dévorent ou effraient le poisson dans la baie. D'un autre côté, les vins, les farines, les salaisons, tous les vivres qu'on apporte d'Europe n'arrivent pas toujours bien conservés. Ce qui a échappé à la corruption, est d'une cherté prodigieuse. Le prix de ce qui appartient à l'industrie est plus exorbitant encore. Les derniers des Portugais, uniquement occupés du commerce du tabac, & de quelques autres marchandises, croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu d'affranchis ont le talent nécessaire pour y réussir, ou la volonté de s'y livrer,

Les esclaves, qui forment la plus grande partie de la population, sont tous employés à la culture des terres, ou à grossir le cortege, & à soutenir la représentation des riches.

Malgré ces vices, qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit longtemps prospéré. La découverte des mines d'or lui fit jeter, au commencement du siecle, un nouvel éclat qui étonna toutes les nations.



CHAPITRE LIV.

Découverte des mines d'or & de diamants au Brésil.

ON n'eſt pas d'accord ſur les circonſtances qui amenerent cet événement. Selon l'opinion la plus commune, des Portugais, ſortis en caravane de Rio-Janeiro, pénétrerent dans le continent, en 1695. Ils rencontrerent les Pauliſtes qui, en échange de quelques marchandiſes d'Europe, donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-Panema, ſituées à leur voiſinage.

Quelques années après, des ſoldats de Rio-Janeiro, chargés de réduire des Indiens éloignés des côtes, apperçurent, dans leur marche, des hameçons d'or. Ils ſurent que de nombreux torrents, en ſe précipitant des montagnes, entraînoient ce métal dans les vallées. Des recherches vives ſuivirent ces premieres lumieres. On trouva ſur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or; mais les frais

qu'il falloit faire pour l'en tirer, firent abandonner cette fausse route des trésors. Une veine d'or, qui s'étend dans un espace immense, ne se trouva pas non plus assez riche pour être exploitée. Après plusieurs expériences, toutes malheureuses, on se borna, comme les sauvages à chercher l'or dans le sable, lorsque les eaux étoient écoulées. Cette pratique a été suivie du plus grand succès à Villa-Rica, & dans une étendue de pays très-considérable. Le gouvernement y accorde gratuitement, depuis trois jusqu'à cinq lieues de ce sol précieux, à ceux qui ont des moyens suffisants pour s'y enrichir.

Des noirs sont condamnés à chercher l'or dans le lit des torrents & des rivieres, & à le séparer du sable & de la boue où la nature l'a caché. L'usage le plus ordinaire est qu'un esclave rende chaque jour la huitieme partie d'une once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir assez de bonheur ou d'activité pour s'en procurer davantage, a la propriété du surplus. Le premier emploi qu'il en fait est d'acheter d'autres esclaves, qu'il charge de son travail, & du soin de le faire vivre à son tour dans l'oisiveté. Pourvu qu'il paie le tribut prescrit, son maître ne

peut rien exiger de lui. C'est encore une douceur que de pouvoir relâcher ses chaînes, par les peines mêmes qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Brésil par le quint que le roi de Portugal en retire, on l'évalueroit à quarante-cinq millions de livres. On ne sera pas accusé d'exagération, en avançant que le desir de se soustraire aux droits, fait dérober le huitieme des produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire, ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-Ayres. Cette contrebande étoit autrefois immense. Les mesures qu'a pris l'Espagne l'ont réduite dans les derniers temps à environ trois millions chaque année. Beaucoup de gens sont même surpris que cette communication existe entre deux nations, qui, ne fabriquant rien, & mettant à peu près les mêmes impositions sur l'industrie étrangere, ne devroient rien avoir à se vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal, qui est très-étendue & par-tout accessible, donne des facilités que n'a pas la presqu'isle de Cadix, pour dérober à l'oppression des douanes les marchandises expédiées pour le Nouveau-Monde.

D'ailleurs, les échanges ne font pas le feul principe du verfement de l'argent Efpagnol dans les caiffes Portugaifes. Indépendamment de tout achat, les Péruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers écrivains politiques qui porterent leur attention fur les fuites que devoit avoir la découverte faite dans le Bréfil, ne craignirent pas de prédire que les prix de l'or & de l'argent fe rapprocheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plufieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont éte conftamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays, fuivant leur abondance refpective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent eft comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mefure qu'elles approchent de l'occident.

L'Europe offre des variations femblables. Dans l'ancienne Grece, l'or étoit à l'argent, comme un à treize. Lorfque

le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibere. On trouve des variations sans nombre & sans mesure dans les temps de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or étoit à l'égard de l'argent, au dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui étoit le juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnoies; & son systême, avec quelques légeres différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce systême existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, & n'a point baissé du tout dans les monnoies; c'est par des circonstances particulieres qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a

fait beaucoup employer en bijous, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a toujours soutenu le prix des diamants, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les temps, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses; soit parce que dans l'origine, elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir; soit parce qu'elles ont obtenu par-tout la considération due aux talents & aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus éblouissant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées ont, à cet égard, la même vanité. De toutes les matieres qui représentent l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, ni qui ait été d'un si grand ornement dans la société. On trouve des diamants de toutes les couleurs, & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du saphir, le verd de l'émeraude. Cette derniere couleur, lorsqu'elle est

d'une belle teinte, eſt la plus rare & la plus chere. Viennent enſuite les diamants roſe, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres ſont les moins eſtimés. La tranſparence & la netteté, ſont les qualités naturelles & eſſentielles du diamant; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Il y a très-peu de mines de diamant. Juſqu'à ces derniers temps, on n'en connoiſſoit que dans les Indes orientales. La plus ancienne eſt dans la Gouel qui ſort des montagnes, & va perdre ſon nom dans le Gange. On l'appelle mine de Soulempour, du nom d'une bourgade ſituée près de l'endroit de la riviere où ſont les diamants. On en a toujours tiré très-peu, ainſi que du Succadan qui coule dans l'iſle de Borneo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Bengale, en a fourni infiniment davantage. On ne les y trouve pas raſſemblés : ils ſont épars dans un terrein ſablonneux, pierreux, ſtérile; enfoncés à ſix, huit, dix, douze pieds de profondeur, & quelquefois davantage. On achete le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit, quelquefois on ſe ruine, ſelon qu'on eſt heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui déſolent l'Inde, ne tariſſent

la source de cette richesse, lorsqu'on fut rassuré par une découverte qui se fit à la Serra-do-Frio dans le Brésil. Des esclaves, condamnés à chercher de l'or, trouvoient de petites pierres luisantes qu'ils jetoient avec le sable & le gravier. Quelques mineurs curieux conserverent plusieurs de ces singuliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeyda, gouverneur-général des mines. Comme il avoit été à Goa, il pensa que ce pouvoit être des diamants. Pour savoir à quoi s'en tenir, la cour de Lisbonne chargea, en 1730, d'Acunha, son ministre en Hollande, d'éclaircir ces soupçons. Les gens de l'art, après avoir taillé plusieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-beaux diamants.

Aussi-tôt les Portugais en chercherent avec tant de succès, que la flotte de Rio-Janeiro en porta onze cents quarante-six onces. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement. Mais le ministere prit des mesures qui les ramenerent bientôt à la premiere valeur, où ils se sont toujours soutenus depuis. Il conféra à une compagnie le droit exclusif de chercher & de vendre des diamants. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle

ne pût employer à ce travail que six cents esclaves. On lui a accordé dans la suite la permission d'en employer autant qu'elle voudroit, en payant quinze cents livres par tête de mineur. La cour s'est réservé, dans les deux contrats, tous les diamants qui passeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit, sous peine de la vie, d'empiéter sur ce privilege, ne parut pas sans doute suffisante pour en assurer l'exécution. Il parut plus court de dépeupler les lieux voisins de cette riche mine, & de faire une vaste solitude de toutes les contrées qui auroient pu se mêler d'un commerce si lucratif. Il n'existe dans l'espace de cent lieues, qu'un grand village, uniquement habité par les agents & les esclaves de la compagnie.

Son privilege, constamment protégé par la métropole, n'a jamais essuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'est le gouvernement lui-même. Quel que soit le produit nécessairement varié des mines, la cour livre tous les ans, à un seul contractant, pour douze millions cinq cent mille livres de diamants. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres; & jusqu'ici cet engagement a été sacré. Ils sont achetés

bruts par des Anglois ou des Hollandois, qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe, & sur-tout en France, où s'en fait la plus grande consommation. Ils sont moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes orientales; mais ils sont plus blancs. A poids égal ils sont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamants que l'on connoisse sont celui du grand-Mogol, qui pese deux-cents soixante-dix-neuf carats & un seizieme; celui du grand-duc, de cent trente-neuf carats; le sanci, de cents six carats; le pitre, de cent trente-six carats trois grains. Tout cela est bien peu de chose en comparaison du diamant envoyé du Brésil au roi de Portugal; il pese seize cents quatre-vingts carats, ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de mesure connue pour l'apprécier, il s'est trouvé un écrivain Anglois qui a osé l'estimer un milliard deux cents quatre-vingt-dix-huit millions. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, si comme de très-habiles lapidaires le soupçonnent, ce diamant n'étoit qu'un topase.

On ignore si les diamants du Brésil se forment dans les vallées où on les

trouve, ou s'ils y ſont entraînés par une infinité de torrents qui s'y précipitent, & par cinq petites rivieres qui coulent des hautes montagnes dont ſe couronnent ces riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les diamants ne ſortent point d'une carriere; que ces pierreries ſont éparſes, & qu'on en ramaſſe une plus grande quantité dans la ſaiſon des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamant, ajoutées à une riche culture, devoient faire du Bréſil la premiere colonie du monde: mais il falloit la préſerver des troubles intérieurs & des invaſions étrangeres. On s'occupa de ce double objet.



CHAPITRE LV.

Mesures prises par la cour de Lisbonne, pour s'assurer le produit de ses mines.

TOUTES les mines se trouvoient réunies dans les capitaineries de Saint-Vincent, de Rio-Janeiro, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Paulistes, & les autres étoient exposées à leurs courses. Comme le nombre & la valeur de ces brigands ne permettoient pas d'espérer qu'on les réduiroit par la force à l'obéissance, on prit le parti de négocier avec eux. L'impossibilité de jouir de leurs nouvelles richesses, sans une communication facile avec les ports où se trouvoient le luxe & les commodités de l'Europe, les rendit plus faciles qu'on ne le pensoit. Ils consentirent à payer, comme les autres Portugais, le quint de leur or ; mais ils régloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut, & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit assez sage pour fermer les yeux sur cette infi-

délité. Il prévoyoit que les liaiſons & le nouveau genre de vie des Pauliſtes adouciroit leurs mœurs, & que tôt ou tard on les mettroit dans la dépendance. L'époque de cette révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme éloquent, actif, délié, réuſſit à ſéduire les plus accrédités de ces aventuriers; & la foule ſuivit leur exemple. La république entiere reconnut l'autorité de la cour de Lisbonne, de la même maniere que tous les Portugais qui étoient dans le Bréſil.

On n'avoit pas attendu ce grand ſuccès pour fortifier Rio-Janeiro, l'entrepôt du produit de la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voiſines pour la conſommation de l'Europe. La baie où elle eſt ſituée, fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Des proteſtants François, perſécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent en 1555 un petit établiſſement. C'étoient quinze ou vingt cabanes, conſtruites de branches d'arbres, & couvertes d'herbes, à la maniere des ſauvages voiſins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emmanuel de Sa,

qui jera sur le continent les fondemens d'une ville que la culture du tabac & surtout du sucre rendirent considérable dans la suite. Sa position au vingt-deuxieme degré vingt minutes de latitude australe, l'éloignoit assez de l'Ancien-Monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ses richesses, on crut devoir multiplier les ouvrages. Ils étoient déjà fort considérables, lorsqu'en 1711 du Guay Trouin s'en rendit le maître, avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la descente est très-praticable. Si l'or pénetre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus sûrement les portes qui défendent l'or & les diamants. Aussi le ministere de Lisbonne ne s'est-il pas borné à faire fortifier Rio-Janeiro.

Entre la capitainerie de Saint-Vincent

& l'embouchure de la Plata, eſt une côte aſſez ſtérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y établir, elle avoit toujours été négligée. L'or trouvé récemment dans les rivieres qui arroſent ces déſerts, a attiré quelques colons; & le gouvernement s'eſt occupé du ſoin de donner quelque ſtabilité à cette nouvelle ſource de richeſſes. On a établi quelques poſtes ſur la côte, & fortifié ſur-tout Sainte-Catherine.

Cette iſle, qui n'eſt ſéparée du continent que par un canal très-étroit, eſt d'environ neuf lieues de long ſur deux de large. Quoique ſes terres ne ſoient pas baſſes, elle n'eſt pas apperçue de bien loin, parce que les montagnes du continent voiſin la couvrent de leur ombre.

Les navigateurs y trouvent un printemps continuel, des eaux excellentes, une grande abondance de bois, des fruits exquis & variés, les légumes que le matelot deſire, un climat pur partout, excepté dans le port, où les hauteurs voiſines interceptent la circulation de l'air, & entretiennent une humidité nuiſible.

Cent cinquante ou deux cents brigands,

qui s'étoient réfugiés dans l'isle au commencement du siecle, reconnoissoient l'autorité du Portugal, mais sans adopter ses intérêts exclusifs. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud, & leur livroient leurs productions pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas, une indifférence qui eût fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix; c'est l'injuste répartition des biens; ce sont les supplices & les fardeaux de la misere; ce sont l'insolence & l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rebelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix, souvent injustes, a bannis de la société; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé; vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidele observateur des loix envers lui-

même, il violera les droits des nations. Tels furent les Romains. Si, faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards & des événements, il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours en guerre, soit avec lui-même, soit avec ses voisins. Tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre, ou de la culture & du commerce, que du pillage, il prendra les vertus de sa situation, les doux penchants qu'inspire l'intérêt raisonné du bien-être. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie honnête & paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples. Tels furent les réfugiés de l'isle Sainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui suivent trop souvent des fautes médiocres, ils formerent un établissement de commerce, avantageux même pour l'état qui les avoit repoussés de son sein. Vers l'an 1738, on leur donna un gouverneur & des soldats; on entoura leur port de fortifications. Comme il est fort supérieur à tous ceux de cette côte, il est aisé de prévoir que si les richesses

des environs répondent à l'espérance qu'on en a conçue, ce repaire de bandits deviendra, avec le temps, la principale colonie du Brésil, le port le plus considérable de l'Amérique méridionale.

CHAPITRE LVI.

Moyens employés pour ranimer dans le Brésil la culture abandonnée pour les mines.

IL paroît assez prouvé, par les détails où nous sommes entrés, que la cour de Lisbonne a pris les mesures les plus sages pour s'assurer le produit des mines. La culture des terres n'a pas également attiré son attention, ou ne l'a pas fixée si heureusement. Cette précieuse source de richesses se trouvoit cependant dans un état de crise qui exigeoit des réflexions profondes.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établissements en Amérique, commençoient à y cultiver les productions qui avoient long-temps enrichi le Brésil. Cette concurrence avoit

fait tomber le prix de ces denrées; & les Portugais, sans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur revenu. Ils se dégoûtoient de leurs occupations, lorsque l'espérance de faire une fortune brillante, en ramassant de l'or, en détermina un grand nombre à les abandonner. Si la métropole, moins enflée de cette nouvelle veine de richesses, eût connu ses vrais intérêts, elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette prospérité. Elle le pouvoit aisément, en supprimant les droits énormes que payoient ses colonies pour les marchandises qu'elles envoyoient ou qu'elles recevoient, & en donnant, s'il l'eût fallu, des encouragements que ses nouveaux trésors la mettoient en état de prodiguer. A ces conditions, le cultivateur, qui ne pouvoit pas ignorer la supériorité de son sol sur celui des Antilles, ni ses autres avantages sur les colons qui exploitoient ces isles, auroit persévéré dans un travail qui, sans trouble & sans incertitude, lui auroit assuré de l'aisance, ou même des richesses.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif sur le Nouveau-Monde, sont instruits que les côtes du Brésil sont très-fertiles.

Les cannes à ſucre y ſont plus fortes que celles des colonies rivales ; & les autres denrées y ont la même ſupériorité. On n'y eſt pas réduit à exploiter des campagnes maigres ou épuiſées. Le terrein eſt ſi étendu, qu'on peut quitter un ſol qui ſe laſſe, pour en prendre un nouveau qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent ſemer ; & quantité de fleuves navigables s'offrent d'eux-mêmes au tranſport des denrées. Des ouragans deſtructeurs, des ſéchereſſes dévorantes ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de poſitions au Bréſil où les intempéries de l'air abregent des jours utilement employés ; & il n'y en a aucune où on éprouve ces affreuſes mortalités qui déſolent ſi ſouvent tant de contrées de l'Amérique. Toute entrepriſe devient aiſée par le ſecours des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'eſclave n'eſt pas dans l'impatience de voir arriver, à travers des mers vaſtes & orageuſes, une nourriture ſouvent trop chere pour n'être pas quelquefois inſuffiſante ; il la trouve, ſur la terre même qu'il cultive, ſaine, abondante, & preſque ſans ſoin. Son maître, de ſon côté, ne craint pas d'être au terme de

ſa fortune ; il ſait bien que la colonie n'eſt pas au dixieme de ſa culture. Cent cinquante mille noirs qui y ſont employés, & qu'on recrute tous les ans de ſept ou huit mille, peuvent être aiſément multipliés. L'uſage où eſt le colon de les tirer directement d'Afrique, ne lui laiſſe pas craindre la négligence, l'ineptie, l'avidité des négocians d'Europe. Ses vaiſſeaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite, & d'avoir, ſoit en allant, ſoit en revenant, une traverſée courte & facile.

Malgré tant de facilités, la culture du Bréſil étoit réduite à vingt-deux millions peſant de ſucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de ſalſepareille, de cacao, de café, de riz, d'indigo. Ces exportations étoient groſſies par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture, de conſtruction, de marquéterie, par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens d'augmenter les produits d'une ſi riche contrée, le miniſtere Portugais a préféré la liberté des Bréſiliens, comme le plus ſûr, le moins diſpendieux & le plus humain. On a déclaré en 1755 qu'à l'avenir tous les ſujets volontaires ou forcés de la cou-

ronne feroient citoyens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de ce titre aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impofe pas d'autres obligations ; la même carriere eft ouverte à leurs talents, & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Il n'eft point de puiffance qui ait traité avec autant d'humanité fes fujets du Nouveau-Monde. Cette fingularité, qui auroit dû frapper tous les efprits, n'a pas été feulement remarquée. On s'occupe de politique, de guerre, de plaifir, de fortune. Une révolution favorable à l'humanité échappe à tous les yeux, même au milieu du dix-huitieme fiecle, de ce fiecle de lumieres, de philofophie. On parle de bien public, & on ne le voit pas ; on ne le fent pas.

Le Portugal feroit vengé de cette indifférence, fi le nouveau fyftême avoit le fuccès qu'on s'en eft promis. On verroit les Bréfiliens s'attacher à la culture des terres, & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de fe procurer des commodités fans nombre, dont ils n'ont pas joui. Le fpectacle de leur bonheur dégoûteroit les fauvages de leurs forêts, & les fixeroit à un genre de vie plus paifible. De pro-

che en proche un exemple si séduisant auroit la plus féconde influence ; & avec le temps, tout le Brésil se trouveroit civilisé. La confiance s'établiroit entre les Américains & les Européens, & ils ne formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour produire le fond d'un commerce immense à la métropole, qui, de son côté, ne négligeroit rien pour fournir aux consommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte péseroit leurs intérêts réciproques ; & l'on écarteroit avec soin tout ce qui pourroit troubler l'harmonie d'une liaison si précieuse. Enfin, les Portugais auroient réparé, par un seul acte d'humanité, tous les maux qu'ils ont faits aux habitants du Nouveau-Monde.

Malheureusement ces douces espérances sont chimériques. Pour qu'on pût se flatter raisonnablement de les voir réalisées, il auroit fallu préparer de loin un si grand changement. On auroit peut-être fait goûter insensiblement aux Brésiliens les douceurs de la société. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu à peu leur paresse naturelle. On les auroit accoutumés au desir de la propriété. Après avoir ouvert ces douces voies à une heureuse révolu-

tion, il feroit encore resté beaucoup de chofes à faire, qui paroiffent avoir échappé à la prévoyance du miniftere. On n'a pas affigné des terres aux nouveaux citoyens dans des lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances néceffaires. Des guides éclairés n'ont pas conduit leurs pas. Leurs chefs n'ont pas été humains & défintéreffés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique, en donnant la liberté civile aux Bréfiliens; & l'on a beaucoup fait contr'elle, en l'ôtant aux Européens, qu'on a affervis au monopole toujours tyrannique d'un privilege exclufif. Perfonne n'avoit prévu, n'avoit foupçonné un arrangement fi oppofé au génie de la nation.

CHAPITRE LVII.

Monopoles établis pour le commerce du Brésil.

LE Portugal a fait, ſans le ſecours d'aucune compagnie, des découvertes en Afrique & dans les deux Indes. De ſimples ſociétés de négociants, dans leſquelles s'intéreſſoient les rois, les princes & la nobleſſe, expédierent des flottes nombreuſes pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au deſſus des plus grands noms, & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus intéreſſante, en fait de commerce, que l'Univers eût encore éprouvée. On ne ſe feroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des temps de barbarie, avoit ſaiſi les avantages ineſtimables de la concurrence, finiroit par adopter, dans un ſiecle de lumiere, un ſyſtême deſtructeur, qui, raſſemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laiſſe dans tout le reſte que l'inertie & la mort.

Ce systême a été conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre, repoussant pour ainsi dire, ses habitants de son sein, ne leur laissoit d'asyle & de salut que sur la mer ou dans le Nouveau-Monde. Les terribles secousses qui avoient renversé cette superbe capitale, se renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on établit une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger les vins si connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de colonies, d'une partie du nord, sur-tout de l'Angleterre. La ville de Porto, devenue, par sa population, ses richesses & son activité, la premiere du royaume, depuis que Lisbonne avoit comme disparu, crut avec raison son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entiere en faveur d'une association. La province entre Douro & Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit le gouvernement cruel. Douze cents personnes furent livrées au bourreau, condamnées aux travaux publics, reléguées dans les forts d'Afrique, ou réduites à la

mendicité par la confiscation de leurs biens. Le monopole, qui avoit occasioné ces malheurs, continua. Il dure encore, avec toutes les calamités qui avoient été prévues par les esprits les moins exercés aux spéculations politiques.

Cette fatale expérience, qui auroit dû éclairer le ministere, ne fit aucune impression sur lui. Déjà il avoit créé, dès le 6 juin 1755, la compagnie de Maragnon; & loin de revenir sur ses pas, il érigea, quatre ans après, la compagnie de Fernambuc, qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie septentrionale du Brésil. Douze cents actions forment le fonds de la premiere, & trois mille quatre cents ceux de la seconde. Leur privilege doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal, peuvent s'y intéresser. Elles exercent une tyrannie affreuse sur l'immense côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre la liberté publique, contre le droit de propriété, a jeté, dans tous les cœurs, des sentiments de haine qu'une diminution sensible de productions nourrit continuellement.

Nous ignorons quels sont les motifs qui ont déterminé la cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres

de l'état, toutes les parties de la monarchie. Il n'eſt pas poſſible qu'une conduite ſi tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies excluſives ſont plus propres, par leur nature, à étendre, qu'à reſſerrer la contrebande, on ſait qu'il ne s'en fait pas dans le Bréſil ſeptentrional, ſeule partie de la colonie qui ſoit ſoumiſe au monopole. Toutes les liaiſons étrangeres qu'entretient cette partie du Nouveau-Monde, ſe réduiſent aux relations de Sainte-Catherine avec les vaiſſeaux qui fréquentent la mer du Sud, & à celles de Rio-Janeiro avec les navigateurs des différentes nations, qui, ſous divers prétextes, relâchent dans ſon port, quand ils vont aux Indes orientales ou qu'ils en reviennent.

Quelles que ſoient les raiſons qui ont donné l'exiſtence aux compagnies excluſives, on peut aſſurer que le Portugal n'eſt pas la puiſſance de l'Europe qui a le plus perdu à un ſyſtême ſi déraiſonnable. Ce royaume a contracté la funeſte habitude d'être en quelque maniere ſimple ſpectateur du commerce qui ſe fait dans ſes colonies. Un aveuglement ſi ſingulier s'eſt formé par degrés.

CHAPITRE LVIII.

Causes de la décadence du Portugal & de ses colonies.

LES premieres conquêtes des Portugais, en Afrique & en Asie, n'étoufferent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût devenu le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie & de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole & du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule des calamités, dont la tyrannie Espagnole écrasa le royaume, on n'eut pas à déplorer la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guere diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

L'heureuse révolution, qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme saisit les peuples. Une partie passa les mers,

pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle, qui suivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministere favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop sévérement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui assuroit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste ruina ses affaires. Elle livra son

commerce à des puiſſances preſque auſſi intéreſſées qu'elle-même à ſa conſervation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout haſarder, & elles étendirent infiniment les privileges qu'on leur avoit accordés. L'induſtrie Portugaiſe fut entiérement écraſée par cette concurrence. Une faute du miniſtere de France la releva.

Cette couronne, qui n'avoit qu'un peu de mauvais tabac & pas encore de ſucre, s'aviſa, en 1644, ſans raiſon même apparente, d'interdire l'entrée des ſucres & du tabac du Bréſil. Le Portugal défendit, par repréſailles, l'entrée des manufactures Françoiſes, les ſeules qui y euſſent alors de la faveur. Gênes s'empara auſſitôt de la fourniture des ſoieries, qu'elle a toujours conſervée depuis; mais la nation, après quelques incertitudes, commença, en 1681, à fabriquer elle-même ſes laineries. Des ouvriers Anglois mirent le peuple, qui avoit emprunté leur induſtrie, en état de proſcrire, en 1684, pluſieurs eſpeces de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute eſpece.

L'Angleterre, qui avoit élevé en Portugal ſon commerce ſur les ruines de celui de France, vit, avec chagrin, ces arrangements. Elle travailla long-temps à ſe

rouvrir la communication qu'on lui avoit fermée. Plus d'une fois elle crut l'avoir recouvrée, lorſqu'elle ſe trouva plus éloignée que jamais de ſes eſpérances. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvements aboutiroient, lorſqu'il ſe fit, dans le ſyſtême politique de l'Europe, un changement qui bouleverſa toutes les idées.

Un petit-fils de Louis XIV fut appellé au trône d'Eſpagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandiſſement d'une maiſon, qu'on trouvoit déjà trop ambitieuſe & trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avoit vu juſqu'alors dans la France qu'un appui ſolide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui deſireroit néceſſairement, qui procureroit peut-être ſon oppreſſion. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner toutes les négociations à l'avantage de ſon commerce, n'eut garde de négliger une occaſion ſi favorable. Son ambaſſadeur Méthuen, négociateur profond & délié, ſigna, le 27 décembre 1703, un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, ſur le même pied qu'avant leur prohibition ; à condition que les vins de Portugal paieroient

un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette ſtipulation, bien réels pour l'une des deux parties, n'étoient qu'apparents pour l'autre. L'Angleterre qui obtenoit un privilege excluſif pour ſes manufactures, puiſqu'on laiſſoit ſubſiſter l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de ſon côté, ayant déjà établi, pour ſon intérêt particulier, ce qu'elle avoit l'art de faire valoir au Portugal comme une grande faveur. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ſes vins nuiſoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en diminuer la conſommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été pouſſée plus loin par les mêmes motifs, ſans qu'on ait ceſſé de la faire enviſager à la cour de Liſbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Les manufactures Portugaiſes ne purent ſoutenir la concurrence Angloiſe. Elles diſparurent. La Grande-Bretagne habilla ſon nouvel allié; & comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de ſel, de fruits, n'étoit preſque rien en comparaiſon de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or

du Brésil. La balance pencha de plus en plus de son côté ; & il n'étoit guere possible que cela fût autrement.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions, savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrents, qu'il les dégoûte, & se rend le maître des contrées qui servent de théatre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a réussi à envahir tous les produits du Portugal & de ses colonies.

Elle lui fournit son vêtement, sa nourriture, sa clincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe ; elle lui renvoie ses propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artisans ou cultivateurs, sont occupés de ces travaux.

Elle lui fournit des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissements du Nouveau-Monde, & fait toute sa navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent du Portugal. On en emprunte à trois ou trois

& demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne, où il en vaut dix. Au bout de dix ans, le capital est payé par les intérêts, & il se trouve encore dû.

Elle lui enlève tout le commerce intérieur. Des maisons Angloises, établies à Lisbonne, reçoivent les marchandises de leur patrie, & les distribuent à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendent le plus souvent pour le compte de leurs commettants. Un modique salaire est l'unique fruit de cette industrie, avilissante pour une nation qui travaille chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui enleve jusqu'à la commission. Les flottes, destinées pour le Brésil, appartiennent en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne souffrent pas seulement que ces produits passent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achetent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en passer. Ces étrangers disparoissent aussi-tôt qu'ils sont parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, & tiennent l'état aux dépens duquel ils se sont enrichis, dans un épuisement continuel. Il est prouvé, par les registres des flottes, que dans l'espace de soixante

ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1756, il est sorti du Brésil, en or, deux milliards quatre cents millions de livres; & cependant tout le numéraire du Portugal se réduisoit, en 1754, à quinze ou vingt millions. Cet état en devoit alors plus de soixante-douze. Il est aisé de juger par là de sa situation.

Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a gagné. L'Angleterre n'étoit appellée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changements arrivés successivement dans sa religion, dans son gouvernement, dans son industrie, eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie, il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernements anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorsque sans liaisons avec ses voisins, il sortoit pour ainsi dire seul de son néant, n'étoient pas suffisants dans les temps modernes, où la communication des peuples, rendant les avantages de chacun communs à tous, laissoit au nombre & à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats, les généraux, les nations se ven-

doient pour faire la guerre ; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets, & faisoit tous les traités ; l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ses richesses, & que sa puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions. Cette vérité, qui avoit dû sans doute affliger son ambition, lui devint favorable aussi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, & qu'elle l'eut lié, par des traités, à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis, pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, selon l'expression d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jetées dans cet empire. Ils allerent plus loin : ils lui firent perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires générales, en lui persuadant de n'avoir ni forces ni alliances. Reposez-vous sur nous de votre sûreté, lui disoient les Anglois ; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'est ainsi que, sans avoir prodigué ni sang ni travaux, sans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils se rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Brésil.

Tout ſe tient dans la nature & dans la politique. Il eſt difficile, impoſſible peut-être, qu'une nation perde ſon agriculture, ſon induſtrie, ſans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les ſciences, tous les bons principes de police & d'adminiſtration. Le Portugal eſt une triſte preuve de cette vérité. Depuis que la Grande-Bretagne l'a condamné à l'inaction, il eſt tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui a brillé dans l'Europe entiere, en s'arrêtant aux Pyrénées qui ſemblent la repouſſer, n'eſt pas arrivée juſqu'à ſes portes. On a vu même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalouſie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir joui d'excellentes loix, tandis que les autres états gémiſſoient dans une confuſion horrible; cet avantage ineſtimable ne lui a ſérvi de rien. Il a perdu le fil de ſon génie dans l'oubli des principes de la raiſon, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour ſortir de cet état de paralyſie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux, parce qu'il ſe trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus beſoin. Les hommes,

propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne sont guere l'ouvrage du moment. Presque toujours ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les instruments nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs ne paroît pas encore s'être formée en Portugal, il sera réduit à ramper longtemps, s'il n'adopte les maximes des peuples éclairés, avec les précautions convenables à sa situation; s'il n'appelle des étrangers capables de le diriger.



CHAPITRE LIX.

Moyens pour rétablir le Portugal & ses colonies.

LE premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux, sans lequel tous les autres feroient chancelants, incertains, inutiles, peut-être dangereux, sera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans sa situation actuelle, le Portugal ne sauroit se passer des marchandises étrangeres; il est donc de son intérêt d'établir la plus grande concurrence possible de vendeurs, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol & de celui de ses colonies, il doit, par la même raison, attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la masse & le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangements économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions stipulées avant

l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté, donnée à un peuple, ne fut jamais un privilege exclusif & perpétuel, qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministere Britannique pourroit opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négociants qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous; des négociants qui emporteront les productions de mes colonies, dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage, par les événements arrivés indépendamment de cette résolution. Le Portugal reçoit annuellement pour soixante-dix millions en marchandises étrangeres, qu'il paie avec le produit de son sol, avec son or & ses diamants, ou dont il reste débiteur. L'appât d'un gain de trente-cinq pour cent, qui est ordinaire dans ce commerce, invite toutes les nations à s'y

intéresser le plus qu'il leur est possible, sans qu'elles en soient détournées par la crainte bien fondée de n'être pas payées, ou de ne l'être que fort tard. Les efforts de la plupart n'ont pas été infructueux. La France & l'Italie sont parvenues à s'approprier le tiers de ces importations. La Hollande, Hambourg & le reste du nord y entrent pour la même quantité. Le reste est le partage de l'Angleterre, qui autrefois absorboit presque tout. Il est prouvé par les registres de ses douanes, que dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, elle n'a employé en Portugal que pour 95, 613, 547 livres 10 sous de marchandises; qu'elle a reçu pour 37, 761, 075 livres en denrées, & que la solde en argent n'a été que de 57, 692, 475 livres.

Ce qui trompe l'Europe entiere sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités; que la Grande-

Bretagne en expédie deux toutes les ſemaines, auſſi réguliérement que la mer le permet; que ces bâtiments portent les richeſſes de tous les peuples dans leur iſle, d'où les négociants, répandus dans différentes contrées, les retirent en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le miniſtere Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas ſur la diminution de la plus précieuſe branche de ſon commerce, ſe donne depuis quelque temps des mouvements incroyables pour la rétablir dans ſon premier état. Ses ſoins n'auront nul ſuccès, parce que c'eſt un de ces événements qui ne ſont pas du reſſort de la politique. Si le mal prenoit ſa ſource dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; ſi cette couronne avoit été dépouillée des privileges dont elle étoit en poſſeſſion, des négociations heureuſement conduites pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans ſa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses ſujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandiſes qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que

parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achetent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les désavantages de son commerce purement passif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant, le goût du siecle, le pouvoir de la renommée paroissent la décider pour les manufactures. Déjà l'on fait dans l'intérieur du royaume une assez grande quantité de grosses étoffes, quoique la laine soit trop courte pour y être très-propre, & qu'il fût convenable de la destiner à d'autres usages. L'état fait fabriquer à Lisbonne & à Lamego des soieries qui lui coûtent plus qu'elles ne valent. Si l'on ne travaille pas à des étoffes d'or ou d'argent, c'est que l'usage en est sévérement proscrit dans la métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette espece d'industrie ne convenoit pas à l'Espagne. Les mêmes raisons l'interdisent au Portugal. Il doit plutôt tourner ses vues vers l'agriculture.

Son climat eſt favorable à la production des ſoies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des juifs baptiſés qui les cultivoient & les travailloient. L'inquiſition, plus ſévere & plus puiſſante ſous la maiſon de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au temps de la domination Eſpagnole, les perſécuta. La plupart des fabricants ſe réfugierent dans le royaume de Valence; & ceux qui vendoient leur induſtrie, porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmenterent l'activité. Cette diſperſion ruina ſucceſſivement la culture de la ſoie, de ſorte qu'il n'en reſte point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle exiſte. Elle fournit conſtamment aux beſoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'eſt pas aſſez. Il eſt facile au Portugal d'entrer d'une maniere plus marquée en concurrence avec les nations qui tirent le plus d'avantage de cette production, réſervée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines ſont également ſuſceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles ſoient inférieures à celles d'Eſpagne, les François,

les Hollandois, les Anglois même ne laissent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en achéteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation, qui fait juger sainement des choses, pensent que la quantité en pourroit être doublée, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec plus de vivacité. Le nord en tire annuellement cent cinquante mille muids, qui peuvent coûter quinze cent mille livres. Il est corrosif, il diminue le poids & le goût des aliments; mais il a l'avantage de conserver plus long-temps le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à mesure que la navigation sera plus étendue.

Nous n'oserions prédire au vin la même destinée. Il a si peu de qualité, qu'il est étonnant qu'une grande partie de l'Europe ait pu se déterminer à en faire sa boisson la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le ministere Portugais a abusé de son autorité, pour

arrêter une culture ſi avantageuſe. L'ordre d'arracher les vignes ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou de fauſſes vues. Le prétexte dont on s'eſt ſervi pour juſtifier une loi ſi extraordinaire, n'a trompé perſonne. Il eſt connu de tout le monde que le terrein que couvroient les ſeps ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais quand la choſe ſeroit poſſible, ce ne ſeroit pas moins un attentat contre le droit ſacré & impreſcriptible de la propriété. Dans un monaſtere, tout eſt à tous; rien n'eſt individuellement à perſonne; les biens forment une propriété commune. C'eſt un ſeul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en eſt pas ainſi d'une ſociété. Ici, chacun a ſa tête & ſa propriété, une portion de la richeſſe générale, dont il eſt le maître, & maître abſolu, dont il peut uſer, ou même abuſer à ſa diſcrétion. Il faut qu'un particulier puiſſe laiſſer ſa terre en friche, ſi cela lui convient, ſans que l'adminiſtration s'en mêle. Si le gouvernement ſe conſtitue juge de l'abus, il ne tardera pas à ſe conſtituer juge de l'us; & toute véritable notion de propriété & de liberté ſera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma choſe à ſa

fantaiſie ; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela ſous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne ſuis plus le maître abſolu de ma choſe ; je n'en ſuis que l'adminiſtrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en ſociété la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point, parce qu'il ne tardera pas à en être ſévérement puni par la miſere, & par le mépris, plus cruel encore que la miſere. Celui qui brûle ſa denrée, ou qui jette ſon argent par la fenêtre, eſt un ſtupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives ; & ces loix prohibitives ſeroient trop nuiſibles, par leur atteinte à la notion univerſelle & ſacrée de la propriété. Dans toute conſtitution bien ordonnée, les ſoins du magiſtrat doivent ſe borner à ce qui intéreſſe la ſûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'obſervation des loix. Par-tout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples ſont expoſés à la déprédation. Parcourez les temps & les nations ; & cette grande & belle idée d'utilité publique ſe préſentera à votre imagination ſous l'image ſymbolique d'un Hercule qui aſſomme une

partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne ſent pas qu'inceſſamment elle tombera écraſée ſous la même maſſue.

Pour revenir au Portugal, il faut à cet état d'autres moyens que ceux qu'on a employés juſqu'ici, pour rétablir la plus importante des cultures. Elle eſt ſi languiſſante, que le royaume tire annuellement de l'étranger les trois quarts du bled qu'il conſomme. On ſait qu'avant que la nation ſe fût livrée à la navigation, elle approviſionnoit de grains une partie de la Méditerranée, ſouvent l'Angleterre même. Ses propres beſoins ſollicitent aujourd'hui ſon activité. Il n'y a qu'une impuiſſance totale qui puiſſe juſtifier un gouvernement, quand il met ſa métropole & ſes colonies dans la dépendance des autres états, pour les denrées de premiere néceſſité.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuſe, ſi elle penſoit que le temps ſeul aménera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, ſur-tout par l'adouciſſement de leur perception, ſouvent plus deſtructive que l'impôt même. Lorſqu'on aura levé les obſtacles, il faudra prodiguer les encou-

ragements. Un des préjugés les plus funeſtes au bonheur des hommes, à la proſpérité des empires, eſt celui qui veut qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a peut-être pas dans le Portugal vingt cultivateurs en état de faire les avances néceſſaires. Le gouvernement doit venir à leur ſecours. Un revenu d'environ quarante-quatre millions, dont près de la moitié lui vient de la métropole, & le reſte des colonies, facilitera ces libéralités, ſouvent plus économiques que l'avarice la plus ſordide.

Un premier changement en aſſurera d'autres. Les arts néceſſaires à la culture naîtront infailliblement, & s'éléveront avec elle. De proche en proche l'induſtrie étendra, pouſſera toutes ſes branches; & le Portugal ne montrera plus un peuple ſauvage entre des peuples civiliſés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier pour trouver de l'occupation. Des maiſons commodes ſe rétabliront ſur des ruines. Des ateliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui ſemblables

à des arbustes épars & rampant tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet état, presqu'anéantis, cesseront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation; & n'iront plus se perdre dans les églises. La superstition finira avec la paresse, l'ignorance, le découragement. Les esprits qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de sortileges, s'échaufferont sur les intérêts publics. La nation, débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force à sa marine; & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaisseaux de guerre mal construits, mal équipés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de six à huit cents tonneaux, qui sont dans un plus grand désordre encore. Sa population, qui de trois millions d'ames est tombée insensiblement à dix-huit cent mille, revivra, pour couvrir ses ports & ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile sans doute pour

une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, & qui depuis un siecle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir : mais un gouvernement devenu sage surmontera tous les obstacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'état, des sommes immenses, que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera sur le sort des isles qui dépendent du Portugal. Madere ne sera plus ouverte aux Anglois. Le soin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille pieces de vin qu'elle produit, sera réservé à la métropole. C'est dans les rades de Lisbonne & de Porto, que toutes les nations iront se pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatre parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal, pour son agriculture, pour sa consommation & pour ses salaisons, des bœufs que la sécheresse de son terroir ne lui permet pas d'élever ; & il trouvera dans les isles du Cap-Verd, plus de mulets qu'il ne lui en faudra pour ses usages. La Nouvelle-Angleterre les y prenoit autrefois pour les porter dans les Antilles. Une mortalité considérable, arrivée en 1750, a mis fin à ce commerce. Le

vuide sera rempli dans peu, pourvu qu'on y donne une attention suivie.

Ces changements en améneront de plus importants encore. Le Brésil, qui n'a d'autre défaut que d'être trop grand pour le Portugal; qui ne voit que quelques habitations éparses sur ses côtes, & qui ne compte de colons, dans l'intérieur des terres, que ceux qui sont occupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y sera réformé. On sentira à quel point on s'est égaré avec tous les peuples modernes, en portant dans le Nouveau-Monde toutes les absurdités que la barbarie du gouvernement féodal avoit accumulées dans l'ancien pendant une longue suite de siecles. Un petit nombre de loix simples seront substituées aux subtilités de la chicane, qui ne sont que des raffinements ou des accroissements de tyrannie.

L'exécution de ces loix sera assurée, si les emplois ne sont pas vendus, & si l'on choisit avec le soin convenable les commandants de Para, de la Bahia, de Rio-Janeiro, indépendants les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de vice-roi. La vigilance des trois chefs fera finir les trahisons, les atrocités, que les Portugais-Brésiliens se permettent depuis

trop long-temps, ou qu'ils exercent par le ministere de leurs esclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupera de l'administration. La liberté d'expédier à sa volonté des vaisseaux de la métropole, qui a succédé à la tyrannie des flottes; cette liberté sera suivie d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux rades de Lisbonne & de Porto, parce que les autres ports, également soumis aux charges publiques, doivent jouir des mêmes avantages. Les compagnies exclusives seront abolies. Cette foule d'impôts, qui font le malheur de l'Europe, cesseront d'affliger le Brésil. Il ne sera plus dévoré par des légions de traitants, qui ruinent les plus heureux travaux. La patrie principale sentira qu'elle n'est en droit de demander à sa colonie que des productions. Ces productions elles-mêmes ne seront pas étouffées dans leur naissance par des droits énormes, qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richesse qui est le signe de toutes les autres, cette marchandise qui est la plus précieuse de toutes celles du Brésil, débarrassé des entraves qui interrompent sa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les objets qu'il

repréſente. Il ne ſera plus néceſſaire que des vaiſſeaux de guerre Hollandois, François, Anglois, couvrent ou dérobent ſa ſortie frauduleuſe ſous leur pavillon.

L'agriculture, ennoblie par la liberté, ſecouera le joug de l'oppreſſion ſous laquelle l'ignorance, l'avarice & le deſpotiſme la faiſoient gémir. Les inſtruments de ſes richeſſes ſe multiplieront tous les jours de plus en plus. Le Portugal, qui a ouvert l'Afrique aux autres peuples, y a conſervé, malgré ſa décadence, des avantages conſidérables. Il y poſſede de grandes colonies ſur les côtes les plus favorables à la traite des eſclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de foibles comptoirs; reſſource dont quelques-unes mêmes ſont privées. Ces poſſeſſions excluſives, qui lui procurent les negres à un tiers meilleur marché qu'on ne les obtient dans les ports où ils ſont achetés en concurrence, détermineront le Bréſil à en multiplier le nombre, lorſqu'on aura ſupprimé le droit de dix pour cent, mis ſur la tête de ces malheureux Africains, ainſi que ſur les marchandiſes qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puiſqu'enfin le cri de l'humanité

ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à sa colonie de faire du sel, qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaisance rendra les armements plus faciles, en ajoutant au manioc & au poisson séché, qui ont formé jusqu'ici la nourriture des équipages, l'usage du bœuf & du porc salés. Alors le nombre des expéditions, qui est annuellement de trente ou quarante bâtiments, depuis soixante jusqu'à cent tonneaux, s'élévera à cent, & si l'on veut, avec le temps, à un plus grand nombre.

On accéléreroit cette amélioration, en permettant au Brésil la navigation directe des Indes orientales. Ce commerce convient singuliérement au Portugal, & sa politique veut qu'il l'étende le plus qu'il pourra. Comme il n'a ni ne peut avoir des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui sont agréables & à bon marché, & qui conviennent à son climat & à celui de ses colonies, qui sont absolument nécessaires pour ses comptoirs d'Afrique. La métropole ne feroit point de sacrifice, en associant le Brésil à cette branche de son industrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma

en 1723, une compagnie qui n'eut aucun succès. Depuis sa chûte, on n'a expédié annuellement qu'un vaisseau peu riche, qui, en revenant d'Asie, a long-temps touché à Bahia, & qui, depuis quelques années, va se rafraîchir à Angole, par les ordres du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Brésil seroient plus nombreuses. Son commerce interlope avec Buenos-Ayres, lui fourniroit les piastres nécessaires à ses opérations; & il trouveroit sur l'Amazone une partie des matériaux de sa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immense, est encore inférieure à leur perfection. On sait qu'ils durent très-long-temps, qu'ils sont inaccessibles aux vers, devenus par-tout le fléau de la marine, & que le scorbut ne s'y engendre jamais. L'obstacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armements, est actuellement levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées, nommées *Gravata* & *Ticu*, dont le fil est très-propre pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit exclusif d'en fabriquer a été malheureusement

accordé, pour quinze ans, à un particulier fixé dans le voisinage.

Un moyen infaillible pour opérer bientôt ces grands changements, seroit d'ouvrir les ports du Brésil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité qu'elle n'acquerra peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviguer, seroient également intéressés à sa prospérité & à sa défense. Elle deviendroit plus utile à sa métropole, par l'accroissement progressif de ses douanes, que par un monopole destructeur. Le Portugal, qui est sans manufactures, doit avoir un systême différent des autres puissances de l'Europe, qui ont plus de marchandises qu'il n'en faut pour pourvoir aux besoins de leurs établissements du Nouveau-Monde. La concurrence qui, peut-être, leur seroit nuisible, lui sera nécessairement très-avantageuse.

Si la cour de Lisbonne ne se détermine pas à un parti où il est possible d'entrevoir quelques inconvénients, elle abolira au moins la loi qui interdit le séjour du Brésil aux étrangers. Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit des maisons Hollandoises, Angloises & Françoises,

dont l'activité animoit tous les travaux. Au lieu de les éloigner par une oppreſſion barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'eſt pas qu'abſolument parlant, cette vaſte contrée manque de blancs : un calcul, ſur lequel on peut compter, en fait monter le nombre à près de ſix cent mille. On n'en voit pas autant dans aucune colonie ; mais ces Portugais créoles ſont ſi indolents, ſi corrompus, ſi paſſionnément livrés à leurs plaiſirs, qu'ils ſont devenus incapables des moindres ſoins, d'aucune occupation ſuivie. Peut-être n'eſt-il poſſible de redonner du reſſort à cette race dégénérée, qu'en mettant ſous ſes yeux des hommes laborieux, auxquels on diſtribuera des terreins convenables.

Cet arrangement eſt facile. Aux bords des rivieres les plus navigables, on voit de grandes plaines ſans propriétaires, qui offrent des richeſſes immenſes à qui voudra les labourer. Sur les côtes mêmes, il eſt facile d'établir un grand nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement, qui, dans les premiers temps de la découverte, avoit cédé, ſous le nom de capitaineries, des provinces entieres à de grands ſeigneurs, les a ſucceſſivement retirées de leurs mains, en accordant en

leur fortune pafferoit à leurs héritiers. Le mal qui avoit été fait ne pouvoit être réparé par ce décret, & l'on ne doit efpérer de voir la confiance rétablie, que lorfque les auteurs du défordre qui a perdu la colonie, auront eux-mêmes repaffé les mers.

Cette précaution ne fera pas même fuffifante, fi l'on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du clergé. On a vu des états favorifer la corruption des prêtres, pour affoiblir l'afcendant que la fuperftition leur donnoit fur l'efprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'eft pas toujours infaillible, comme le Bréfil en fournit la preuve, la morale ne fauroit approuver cette politique exécrable. Il feroit plus fûr, plus convenable d'ouvrir indiftinctement à tous les citoyens les portes du fanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elles feroient fermées à tous ceux dont le fang auroit été mêlé avec celui des juifs, des hérétiques, des negres & des Indiens. Cette diftinction a fait prendre à un corps, déjà trop puiffant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établiffements d'Afrique. Pourquoi ne pas accorder la même faveur à ceux de l'Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au

clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses?

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent seroient payés par ceux qui réclameroient leur ministere. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zele. Leur habileté pour la conduite des ames s'accroîtroit chaque jour par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'état ont été combattus par des philosophes, qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé, seroit funeste au repos public; & qu'il valoit mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oisiveté, que de lui donner de nouvelles forces. On observe que les églises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple. C'est là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion. Ainsi le bien des empires veut que le clergé ait une subsistance assurée, mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps & le nombre des membres. La

misere le rend fanatique ; l'opulence le rend indépendant ; l'un & l'autre le rendent séditieux.

Ainsi le pensoit du moins un philosophe, qui disoit à un grand monarque : il est dans vos états un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puissant des souverains est aussi vil devant l'Etre des êtres, que le dernier esclave. Ce corps leur enseigne qu'étant l'organe du créateur de toutes choses, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Les suites d'un pareil systême menaceront la société d'un bouleversement entier, jusqu'à ce que les ministres de la religion soient dans la dépendance du magistrat ; & ils n'y tomberont efficacement, qu'autant qu'ils tiendront de lui leur subsistance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement, que par cette voie. Le soin de l'amener sans troubles & sans secousses doit être l'ouvrage d'une administration prudente.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but salutaire, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement ecclésiastique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais, qui habitent le Brésil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés, dont ces habitants se trouvent imbus par une éducation vicieuse & monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumiere semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, si l'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfants en Europe, si l'on réforme & perfectionne l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame, sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit, avec une égale docilité, le vrai & le faux en matiere d'opinion; ce qui est favorable & ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison, ou à la mépriser; à en faire usage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuel-

lement de ſes forces. Les peres défendent, avec obſtination, les rêveries qu'ils ont ſucées avec le lait; leurs enfants auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Bréſil des idées juſtes ſur la religion, ſur la morale, ſur l'adminiſtration, ſur le commerce, ſur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talents qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne ſeront plus bornés à gémir ſur l'oiſiveté, l'ignorance, les bévues, les ſuperſtitions, qui ont fait la baſe de ſon adminiſtration. L'hiſtoire de cette colonie n'en ſera plus la ſatire.

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne ne doit pas retarder d'un inſtant les grands changements que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait ſuſpendre, ne ſont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle eſt l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne ſauroit ni exiſter, ni devenir floriſſant, que par les Anglois. On oublie que la monarchie Portugaiſe ſe

forma sans le secours des autres nations; que, durant tout le temps de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit agrandie, pendant trois siecles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrît un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit se soutenir par lui-même; semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation, & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée, il a des alliés qui, pour leur propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne foi. C'est une vérité générale, applicable sur-tout aux états qui possedent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Euro-

pe, & elles formeront autour de lui une barriere impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-temps joui, soutiendra toujours un état, dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiete & prévoyante de notre siecle, ne souffriroit que tous les trésors du Nouveau-Monde fussent dans la même main, ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques, ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins: comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le systême politique; ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Veut-elle regagner de la considération, il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle

la faſſe même, ſi ſes droits ou ſa ſûreté l'exigent. Ce n'eſt pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorſque tous les peuples ſont en armes. Dans le monde politique, comme dans le monde phyſique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puiſſance intéreſſent toutes les autres. Celles mêmes qui ſont les plus éloignées des champs de carnage, ſont ſouvent les victimes de leur modération ou de leur foibleſſe. Ces maximes deviennent perſonnelles au Portugal, en ce moment ſur-tout où l'exemple de ſes voiſins, l'état de criſe de ſes fiers alliés, l'empreſſement des puiſſances jalouſes de ſon amitié, tout enfin l'avertit de ſe réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au deſſus des mers, qui ſont le théatre & l'aliment de ſa proſpérité; s'il ne ſe montre pas en force à l'extrêmité de l'Europe où la nature l'a ſi heureuſement placé, pour attirer & pour verſer des richeſſes, c'en eſt fait du ſort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura ſecoués que pour un moment; ſemblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de ſa priſon, après les avoir briſées. Un reſte de

de mouvement intérieur, qui la replie ſur elle-même, n'annonceroit que ces ſignes de vie qui ſont des ſymptômes de mort. Les petits réglements de finance de police, de commerce, de marine, qu'il fera de temps en temps pour la métropole ou pour les colonies, ne feront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant ſa ſituation, ne la rendront que plus dangereuſe.

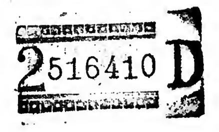
On ne ſauroit ſe diſſimuler que le Portugal a laiſſé échapper l'occaſion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre ſon ancien éclat. La politique ne prépare pas ſeule les révolutions. Des phénomenes deſtructeurs peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre, du premier novembre 1755, qui renverſa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La ruine de ces ſuperbes cités eſt ſouvent le ſalut des états, comme la richeſſe d'un ſeul homme peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entaſſées les unes ſur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandiſes, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir; des hommes oiſifs, débauchés & corrompus, pouvoient être enſevelis ſous des décombres, ſans que la félicité publique en fût

altérée. La terre n'avoit repris, dans un accès de fureur passagere, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre ; & les abymes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondements ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir sortir de ces ruines un nouvel état, un nouveau peuple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement, qui se joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne sauroit distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant, au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimerent les consciences foibles ; & l'époque de ce grand phénomene fut celle d'une grande servitude. Triste & commun effet des catastrophes de la nature. Elles livrent presque toujours les hommes à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire ; soit que ceux qui gouvernent croient réellement les peuples nés pour leur obéir, soit qu'ils pensent qu'en éten-

dant le pouvoir de leur perſonne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état eſt comme un reſſort qu'on force à réagir ſur lui-même, & qui, parvenu au point où finit ſon élaſticité, ſe briſe tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La ſituation où ſe trouve le continent de l'Amérique méridionale, démontre malheureuſement la juſteſſe de cette comparaiſon. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les iſles de ce nouveau monde.

Fin du neuvieme Livre.



50

Lib

D

40

DITE

HOTENTOTS

30

40

20

60

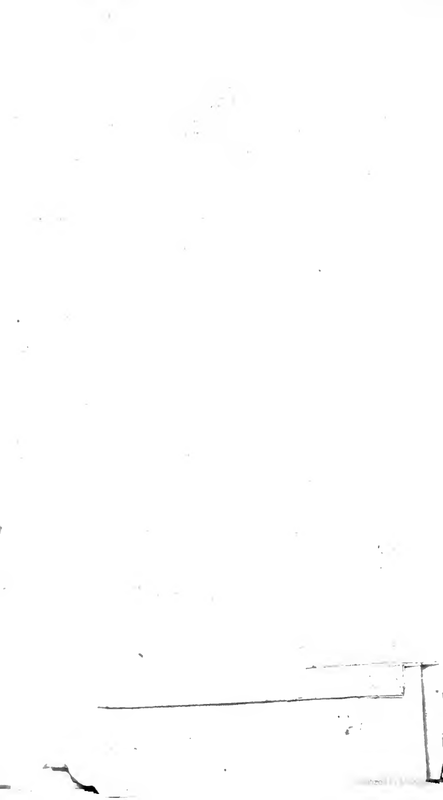


TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce troisieme volume.

A.

C



N

V

Fin de la table des matieres.

